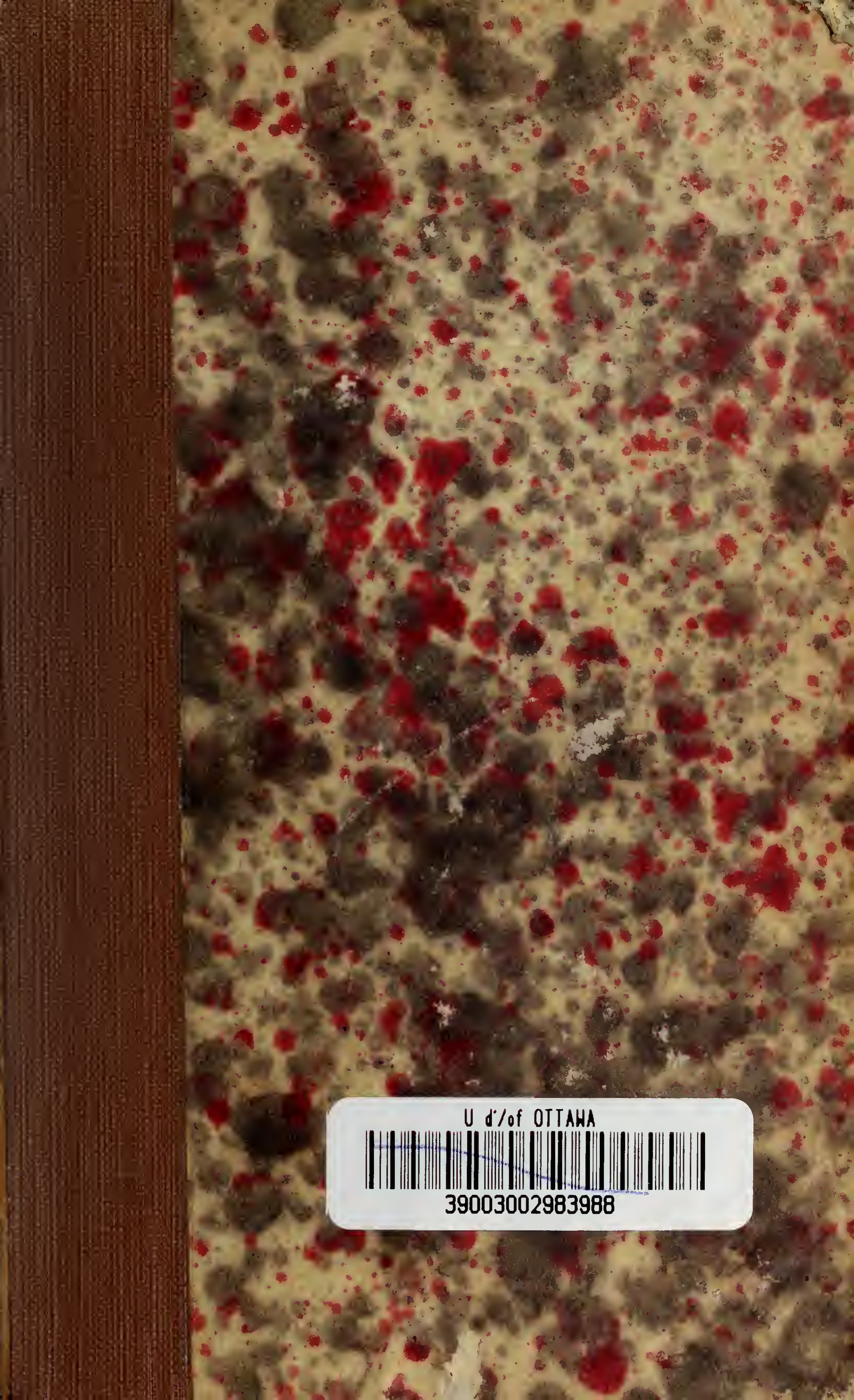

U d'/of OTTAWA
39003002983988



May 6 1965 Franq

PARIS.

DE L'IMPRIMERIE DE GUIRAUDET,
RUE SAINT-HONORÉ, N. 315.

PARIS,

TABLEAU

MORAL ET PHILOSOPHIQUE,

PAR M. FOURNIER-VERNEUIL,

AUTEUR DE CURIOSITÉ ET INDISCRÉTION, ET DU HURON DE MONTROUGE.

Scrutabor Jerusalem in lucernis. SOPHON.

« Ce qu'on croit vrai il faut le dire, et le dire
« hardiment. Si je connaissais une vérité faite
« pour choquer le genre humain, je la dirais à
« brûle pourpoint. » HURON.



Paris,

CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

1826.

PRÉFACE.

E instinto di natura
L'amor del patrio nido. (1)
PÉTR.

Il semble que de tout temps la vérité ait eu peur des hommes, et que les hommes aient eu peur de la vérité. Le monde est un livre ancien et toujours nouveau : depuis Adam, l'homme et ses passions en ont fait le même sujet; ces passions y sont toujours les mêmes, mais elles y sont écrites différemment, selon la différence des siècles; et dans le même siècle, chacun les lit différemment, selon le caractère de son esprit et l'étendue de son génie. En résultat, les sottises des pères sont perdues pour les enfans.

Ceux qui ont assez de talent pour bien lire

(1) L'amour du nid paternel est un instinct de la nature.

dans le livre du monde peuvent être utiles au bien public, en lui communiquant le fruit de leur lecture; mais ceux qui ne savent le monde que par les livres ne le savent point assez pour en faire des leçons aux autres : il faut avoir *vu, et bien vu.*

Quelle différence entre ce que les livres disent des hommes et ce que les hommes font ! Voyez-les en général, aucun d'eux n'est d'accord avec lui-même par la variété de ses goûts et l'inconstance de son humeur. La société n'offre, par suite, qu'un contraste perpétuel d'opinions et de sentimens. Sujette alors aux prétentions, aux rivalités, aux feux des plus violentes passions, elle ressemble à ces météores qui, poussés au hasard dans le vague des airs, sont toujours prêts à s'enflammer au moindre vent qui les agite.

L'histoire n'est-elle instructive et digne d'attention que dans les tableaux des prospérités et de la grandeur ? les exemples qu'elle trace dans le mal comme dans le bien ne sont-ils pas également une leçon pour les âges sui-

vans? et serait-il moins utile d'inspirer l'horreur des vices que l'émulation des vertus.

Quid leges
Sine moribus vanæ proficiunt. (1) Hor.

Il y a des nuances dans le vice, et il est juste de ne pas les confondre. Ce n'est que par des voies obliques que nous allons à nos fins; aucun de nous ne marche à découvert, s'il ne veut s'exposer à se perdre. Mais en bannissant la bonne foi de nos sociétés, nous en avons banni la douceur et la confiance, et tel est notre malheur à cet égard que nous ne pouvons plus distinguer le vice ni la vertu, la vérité ni le mensonge, et que l'idée que nous avons sans cesse que chacun cherche à tromper achève d'anéantir parmi nous jusqu'aux moindres restes de candeur et de franchise.

Celui qui imagine vivement et qui pense juste est original dans les choses même qu'un autre a pensées avant lui; par le tour naturel qu'il y donne et par l'application nouvelle qu'il

(1) Que seraient les lois sans les mœurs.

en fait, on juge qu'il les eût trouvées avant les autres, si les autres ne fussent venus qu'après lui.

J'ai lu plusieurs tableaux de Paris; j'y ai trouvé le plan géographique de cette capitale, sa situation, ses rues, la description de ses monumens, les faits historiques qui s'y rattachent : tout cela est très-bon; mais sa partie morale, la physionomie, les mœurs, la dissolution, la dépravation du million d'hommes qui l'habitent, je ne l'ai vue peinte nulle part, pas même dans les tableaux trop gracieux de M. *de Joui*. L'abeille qui tire le suc des fleurs vaut mieux que la femme qui en fait des bouquets.

Piquez le ballon plein de vent, il ne vous restera dans la main qu'un chiffon. Mercier fit son *Tableau de Paris* sur la borne au coin de la rue. Dulaure a fait surgir de nos vieilles archives les infirmités de nos pères! Je vais disséquer Paris avec mon seul cerveau, mes yeux et le buste de Platon. J'ai vu, sans romantisme, Paris à nu pendant vingt ans; mes diverses positions m'ont mis à même de l'exa-

miner à fond. Il y aurait de l'injustice à exiger de mon pinceau autre chose que la vérité des portraits. Depuis trente ans je n'ai pas ouvert un dictionnaire latin ou français ; je distinguerais difficilement un *adjectif* d'un *substantif*, et ce n'est pas à mon âge qu'on retourne à l'école. « On peut continuer à tout « temps l'estude, non pas l'escolage. La sotte « chose qu'un vieillard abécédaire ! » — MONTAIGNE.

On ne s'occupe de la vertu que dans les momens d'oisiveté. Mon livre n'est cependant point une improvisation : depuis six ans je le roule dans ma tête. J'ai déjà choqué beaucoup de gens, et je me suis fait beaucoup d'ennemis, ce qui m'a laissé croire que je frappais juste. On ne crie pas quand le trait porte à faux, et un ennemi n'est qu'un précepteur qui ne nous coûte rien. J'ai vu mes amis, mes anciens camarades, s'élever aux premiers postes de l'État ; j'aurais pu comme eux parcourir la carrière de l'ambition, les occasions ne m'ont pas manqué : c'est moi qui ai volontairement

manqué aux occasions. Murat voulait me faire chambellan.

Privatusque magis vivam te rege beatus.

HOR.

Je suis resté au parterre, parce qu'on y voit mieux qu'aux premières loges.

En faisant un livre sur Paris, j'ai songé qu'il devait être neuf et utile, ou du moins agréable. Attaquera-t-on mon style? Je m'en moque : mon livre se défendra ! Dira-t-on que je suis malade? Je me contenterai de me bien porter, persuadé que le public s'embarrasse fort peu de ma santé. On cite, on commente, on critique, on néglige, on oublie, mais surtout on méprise un auteur qui n'est qu'auteur. Je ne suis point homme de lettres; je ne fais pas un trafic de cette noble prérogative, et je serais véritablement affligé si on me confondait avec cette tourbe qui est aux véritables gens de lettres ce que les frelons sont parmi les oiseaux.

Je suis Périgourdin par naissance et par goût. Les mœurs des habitans de ma province sont rudes, mais elles sont pures. Leur pauvreté est honorable et laborieuse ; ils ne sont ni mendians ni serviles. Le mot *seigneur* ne sort de leur bouche que lorsqu'ils parlent de *Dieu* ou du *Roi*. Peuple simple qui me vis naître, conserve tes mœurs et la liberté, repousse le fanatisme et les jésuites (1), et reste

(1) Beaucoup de personnes pieuses s'imaginent qu'en attaquant les jésuites on nuit à la religion : elles se trompent. Les jésuites sont les forbans du christianisme ; toutes les bonnes choses qui passent par leur bouche perdent leur mérite réel, telle qu'une eau claire sortant de sa source perd sa pureté en passant par la fange.

Le Ciel et la loi veulent qu'on regarde la personne des rois comme sacrée ; cependant la France, le Portugal, et d'autres pays, ont vu des scélérats qui ont attenté aux jours de leurs souverains ; et lorsque ces exécrables régicides ont été sommés de déclarer où ils avaient puisé cet horrible dessein, ils ont cité *Escobar, Lessius, Bellarmin*, et trente autres inigistes, dans les ouvrages desquels on a trouvé ce poison distillé méthodiquement.

convaincu qu'il n'y a d'homme libre que celui qui obéit à la raison.

Ce n'est pas tout : j'ai eu la prétention de désabuser un peu les provinciaux en leur prouvant que presque toutes les divinités terrestres qu'ils viennent adorer à Paris sont des idoles vermoulues. Paris est pour la France un grand fléau moral et politique ; l'endurcissement dans le vice y pourit le cœur humain, comme la rouille pourit le fer. Que de richesses viennent se fondre en luxe et en débauches dans cette ville immense, au lieu de circuler dans les provinces qui les ont fournies ! Mais que font surtout dans la capitale cette foule d'hommes qui possèdent des emplois qu'ils ne connaissent que par les revenus qu'ils en retirent, traitans cruels, qui boivent en guise de limonade le sang des peuples dans des coupes d'or.

C'est dans l'enfance qu'on jette les fondemens d'une bonne vieillesse. Les enfans ont plus besoin de guide pour lire que pour marcher. Un vase neuf conserve long-temps

l'odeur de la première liqueur qu'il a reçu.

> Quo semel est imbuta recens servabit odorem
> Testa diu.
>
> Hor., *ép.* II.

J'aime mieux laisser voir de véritables défauts que de les couvrir par de fausses vertus. Pour me juger en toute conscience, et se rendre raison de mes vices, de mes défauts et de ma répugnance pour les habitudes parisiennes, mon lecteur daignera se rappeler que je suis né sur le rocher de l'historien *Brantôme*, qu'en naissant j'ai respiré l'air du philosophe *Montaigne*, que le châtaigner de *Fénélon* me prêta son ombrage en me nourrissant de ses fruits, et qu'au sein même de l'opulence une poule bouillie m'a toujours suffi.

Le livre que je soumets au public est écrit avec une vérité hardie, que les auteurs devraient toujours employer quand ils démasquent les sots, les méchans et les vicieux!

> Bien fou qui là-dessus contraindrait ses désirs :
> Les sots sont ici bas pour nos menus plaisirs.

J'aurais pu nommer les masques, et en cela je n'aurais fait que suivre l'exemple de Juvénal et de Boileau. Si je n'ai pas le talent de ces deux satyriques, je les vaux au moins par mon attachement à la vérité et mon amour pour la patrie.

L'avouerai-je, je crois mieux connaître le *monde pratique* que Molière ne l'a connu. Je ne parle pas de son génie.

Que si, malgré les ménagemens et les titres masqués, je suis parvenu à peindre d'après nature; si, comme je n'en doute pas, le public reconnaît mes originaux; me lavant alors de l'application, je dirai à mon lecteur ce que Phèdre dit à OEnone :

C'est toi qui l'as nommé.

La religion et les princes français sont respectés dans mon livre. Ce procédé, dont je ne m'écarterai jamais, ressort de mes principes. D'ailleurs, un particulier a toujours mauvaise grâce de défendre ou d'attaquer les rois, qui le méprisent ou qui l'ignorent.

Je répète ici que je n'ai eu ni l'intention ni la prétention de faire un livre académique : je dors ou je bâille presque toujours en lisant les harangues *vides*, mais *limées*, de ces *messieurs*, et j'oserais presque affirmer qu'ils ne bâilleront ni ne dormiront en me lisant. Quoi qu'il en soit, c'est une belle chose que l'Académie française pour ceux qui ont besoin d'*opium*. Croiriez-vous, me disait, il y a peu de jours, un académicien, que Charles x avait l'air de s'ennuyer pendant que M. A.... prononçait sa harangue; et il ajouta avec humeur : « Il aurait mieux « aimé tuer des faisans. » Parbleu, je le crois bien, répliquai-je : moi, qui ne suis par roi, j'aimerais mieux chasser des moineaux que d'être condamné à écouter même M. Villemain, dans ses éloges académiques. Vous tissez toujours la même toile et tordez sans cesse la même corde. Vos *coulis* sont trop fades, messieurs les *immortels*. Vive la sauce au *pauvre homme !* Cassez l'encensoir : une longue paix est funeste chez des complices d'orgueil.

Et c'est un paresseux qui va s'escrimer contre tout Paris ? Essayons.... *Tertia solvet.*

S'occuper, c'est savoir jouir :
L'oisiveté pèse et tourmente.
L'âme est un feu qu'il faut nourrir,
Et qui s'éteint s'il ne s'augmente.

PARIS,

TABLEAU MORAL ET PHILOSOPHIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

LES TUILERIES.

Quis sub arcto
Rex gelidæ metuatur oræ,
Quid Tyridatem terreat, unice
Securus. (1)

Hor., *liv.* 1, *od.* 26.

Guillaume III, qui se connaissait en hommes, était embarrassé sur une affaire politique : on lui conseilla de consulter Newton. Newton, dit-il, n'est qu'un grand philosophe. Ce titre était sans doute un éloge rare; mais enfin dans cette occasion-là Newton n'était pas ce qu'il fallait; il en était incapable et n'était qu'un grand philosophe. La philosophie vit

(1) Je ne cherche pas à savoir quel roi se fait redouter sous l'ourse glacée, dans le fond du septentrion, ni ce qui fait trembler Tyridate.

d'axiomes et de généralités ; elle considère les essences qui ne changent pas. Mais l'administration ne veut que des probabilités et des modifications ; elle traite avec les hommes, dont on ne fait pas tout ce qu'on veut. Les grandes affaires, celles du gouvernement, ne demandent que de bons esprits, et les grands esprits y sont rarement nécessaires. Ils ont des inconvéniens pour la conduite, et ne sont propres qu'aux révolutions : ils sont nés pour édifier ou pour détruire. Le génie a ses bornes et ses écarts. La raison cultivée suffit à tout ce qui nous est nécessaire. Les circonstances décident de la vocation des hommes, et mettent en évidence des talens qui sans elles fussent restés ignorés. C'est ainsi que le choc du caillou fait sortir la flamme, en rompant l'équilibre qui la tenait captive.

Il est assez naturel de penser au feu lorsqu'on voit battre le briquet. Je faisais ces réflexions en regardant les trous des coups de canon du 10 août, lorsqu'un de ces *flâneurs* dont Paris abonde m'accosta en me disant : « Monsieur « cherche les trous des boulets. J'étais un des « assaillans. Rien ne fut pillé; nous pendîmes « quatre voleurs qui s'étaient glissés parmi « nous. » Quelle leçon de probité de la part de ces jacobins. Je connais beaucoup de roya-

listes qui n'ont pas été aussi scrupuleux. C'est contre l'excès et l'altération du bien qu'on doit être en garde. Le mal bien reconnu exige sans doute une moins grande attention, puisqu'on semble le dédaigner.

Cesserai-je d'aimer un fruit délicieux parce qu'un serpent veut l'infecter de son venin. (1) Je commence par excepter de mes tableaux toute la famille royale, même la famille d'Orléans : jamais le trône de France n'offrit une plus belle réunion de vertus domestiques, et si l'exemple suffisait pour contenir le débordement des passions humaines, la satyre pourrait briser sa plume. Il n'en est pas ainsi : on loue la vertu de nos princes, mais on ne l'imite pas.

Virtus laudatur et alget.
Hor.

La satyre en leçons, en nouveautés fertile,
Sait seule assaisonner le plaisant et l'utile,
Et d'un vers qu'elle épure aux rayons du bon sens,

---

(1) La monarchie se corrompt lorsque les premières dignités sont les marques de la première servitude.

Lorsque l'honneur a été mis en contradiction avec les honneurs, et que l'on peut être à la fois, comme M. de M........, couvert d'infamie et de dignités. Montesquieu, liv. VIII, ch. VII.

Détromper les esprits des erreurs de leur temps.
Elle seule, bravant l'orgueil et l'injustice,
Va jusque sous le dais faire pâlir le vice;
Et souvent, sans rien craindre, à l'aide d'un bon mot,
Va venger la raison des attentats d'un sot.

Tibère, le cruel et perfide *Tibère*, répondit au lâche assassin qui lui offrait d'empoisonner *Arminius* « que le peuple romain ne se ven- « geait de ses ennemis que par voie ouverte, « les armes à la main ». Cette réponse est belle; mais elle ne détruit pas le besoin du vice qu'a la police humaine pour se soutenir. Notre état social n'est construit que de qualités maladives; l'ambition, l'envie, la vengeance, la *supersti- tion*, nous sont naturelles; et la cruauté, ce vice si dénaturé, est si fort en nous, qu'au milieu même de la compassion, nous sentons un se- cret plaisir à voir souffrir autrui. Otez les se- mences de tous ces vices de l'organisation de l'homme, et vous détruirez les conditions fon- damentales de son existence. Voici ce qui fait que dans tout gouvernement il y a des offices qui, pour être nécessaires, n'en sont pas moins vicieux et abjects. Les vices s'y classent mieux que les vertus, et sont employés comme on emploie les poisons à la conservation de la santé. Les anciens sacrifiaient leur vie pour le salut de la patrie: on ne sacrifie de nos jours

que l'honneur et la conscience. Puisque le bien public exige qu'on trahisse, qu'on mente, qu'on massacre, je me résigne; mais le bien public n'exige pas que les grands de l'État érigent l'immoralité en dogme, et, sur ce point, je ne me résigne pas.

Hé quoi! lorsque autrefois Horace, après Lucile,
Exhalait en bons mots les vapeurs de sa bile,
Et vengeant la vertu par des traits éclatans,
Allait ôter le masque aux vices de son temps;
Ou bien quand Juvénal de sa mordante plume
Faisait couler des flots de fiel et d'amertume,
Gourmendait en courroux tout le peuple latin;
L'un ou l'autre fît-il une tragique fin.

Les hommes n'exigent point de preuves pour adopter une opinion: leur esprit n'a besoin que d'être familiarisé avec elle, comme nos yeux avec les modes. La naïveté et la vérité pure, en quelque siècle que ce soit, ont trouvé quelque coin où leur opportunité était de mise; mais je déclare que depuis le 5 avril 1803, jour de mon arrivée à Paris, j'ai rarement vu employer ces ingrédiens. J'ai vu trois souverains sur le trône de France, adorés, encensés par les mêmes hommes; j'en ai vu un surtout, que la postérité saluera du nom de *grand*, recevoir les hommages du souverain pontife et des rois de l'Europe en personne:

que de courbettes, de mensonges et de flatteries pour un *usurpateur*. J'ai vu ces badauds de Parisiens crier dix fois alternativement: *Vive le roi! Vive la ligue!* pleurer comme des veaux lorsqu'on leur présenta le roi de Rome; rire et chanter comme des bossus à l'arrivée du comte d'Artois; ne rien dire d'affectueux à leur roi lorsqu'il fut contraint de quitter la capitale; porter Napoléon en triomphe; l'abandonner après une défaite; recrier vive le Roi; et combien de rôles différens n'ont-ils pas joués depuis dans ces salons que je regarde en face. Si c'était une autre génération, je le concevrais; mais toujours les mêmes individus... *O Paillasses!* Ils louent tous ceux dont ils croient avoir à espérer ou à craindre: jamais la France n'a vu moins d'hommes estimables et plus d'éloges. Il y a pourtant une immense différence entre Colbert et M. de Villèle, entre Louis XIV et Louis-le-Débonnaire, entre Bossuet et monseigneur d'Hermopolis, entre etc. Je regarde mes rois avec une affection simplement légitime et polie; aucun intérêt privé ne commande aux sentimens qu'ils m'inspirent. D'ailleurs, je ne donne jamais hypothèque sur ma conscience, parce que la colère et la haine sont au delà des devoirs de la justice. Je n'appelle pas devoir cette intestine âpreté qui naît de l'inté-

rêt; je n'appelle pas courage cette conduite traîtresse que j'ai mille fois observée. Ces *messieurs* nomment zèle leur propension vers la violence. Ce n'est pas la cause du Roi qui les échauffe: c'est tout bonnement leur intérêt. S'ils ont attisé la guerre d'Espagne, ce n'est pas parce qu'elle était juste, mais bien parce que c'était là guerre et qu'on pouvait y pêcher en eau trouble. Aussi y ont-ils pêché : demandez à M. Ouvrard, qui, dans cette répartition, a fait mentir Cicéron, puisque l'épée a été quatre fois mieux payée que la toge. *Si j'étais prince, je voudrais être juste.* Vous auriez beau crier: Vive le Roi! comme vous avez crié jadis: vive Napoléon! me comparer à César ou à Pyrrhus: je vous assimilerais à Cartouche, et au lieu de *grands cordons*, je vous ferais donner de la corde. Au total, « c'est une noble « farce que celle où les rois et les empereurs « vont jouant leurs personnages pendant tant « de siècles, et à laquelle notre Univers sert de « théâtre. » — MONTAIGNE.

Quiconque prévoit, en politique, le lendemain, excite la colère de ceux qui ne conçoivent que le jour même. Pour moi, le signe caractéristique de notre avenir me semble résulter d'une seule observation : je n'ai pas vu au pouvoir un seul homme, même Napolon, su-

périeur à l'égoïsme. Les nombreux ministères de la restauration, notamment les ministères Decazes et Villèle, ont fait comme lui de l'intérêt la divinité des partisans du trône, et les adeptes de cette doctrine la mettent en ce moment en pratique pour retourner la médaille. Il faut être bien aveugle ou bien coupable pour ne pas flairer le vent qui souffle.

La vie que nous menons est un mouvement inégal, irrégulier, une fausse nature. Quand j'ai vu de près tant de soi-disant grands hommes, que Napoléon avait grandis de six pieds par la magie de ses bulletins et de ses cordons; quand je les ai vu, dis-je, retombés comme moi à leur taille naturelle, ils m'ont paru bien petits: c'est que la nudité est la touche de la véritable grandeur. Il est facile d'imposer au vulgaire lorsqu'on est duc, riche et chamarré d'or. Nous rencontrons indifféremment un artisan à la garde-robe, cela nous paraît tout naturel; mais un roi!..... Il nous semble que ces personnages élevés ne s'abaissent pas jusqu'à vivre. Ils n'en sont pas moins condamnés aux mêmes fonctions que nous, et comme l'a dit Montaigne, le trône le plus élevé ne porte qu'un cul (1).

(1) Je me sers de l'expression technique d'après Mon-

Le vieux Caton aurait bondi de joie si comme moi il avait pu voir tout ce qu'ont montré de variété et de souplesse dans ce château, depuis vingt ans, ce qu'il appelait les *belles âmes. Huic versatile ingenium sic pariter ad omnia fuit, ut natum ad id unum diceres quodcumque ageret.*—Tit.-Liv. Pourquoi se clouer éternellement à son humeur, à son opinion : le vrai mérite d'un homme, c'est d'être propre à divers usages. *C'est être*, mais ce n'est pas vivre, que de s'attacher par humeur, par besoin ou par nécessité, à un seul train de vie. Ce langage, qui justifie tant de gens, et qui en étonnera tant d'autres, est pourtant celui du vieux Caton ; mais disons tout : il ne prévoyait pas que des maximes si vraies, si justes, dussent justifier, ou du moins servir de prétexte à la plus honteuse partie de l'humanité. Tout cela s'explique par cette vieille vérité: *Les âmes des rois et des chiffonniers sont jetées dans le même moule.* Lorsque nous considérons les actions des princes et leur impor-

---

taigne ; mais je puis m'appuyer de l'exemple de madame de Genlis, qui, dans le sixième volume de ses *Mémoires*, vient de tracer l'histoire *du cul* en toutes lettres ; et de quel cul, grand Dieu ! ..... celui d'une duchesse septuagénaire.

tance, nous nous persuadons qu'elles sont produites par quelque cause extraordinaire ; nous nous trompons : ils sont conduits dans leurs mouvemens par les mêmes ressorts qui conduisent les nôtres. Si le prince est bigot, il est conduit par son directeur comme une vieille none ; s'il est querelleur, l'accès de colère qui nous fait casser un verre lui fera ruiner une province. Ils veulent aussi légèrement que nous, mais ils peuvent plus. *Les mêmes appétits agitent le ciron et l'éléphant.*

Le despotisme, aussi-bien que la liberté, se prend et ne s'accorde pas. Toutes les institutions qui blessent l'égalité produisent en France la même fermention que le retour du papisme en Angleterre. La vieille noblesse ne se disculpera jamais de deux fautes capitales : l'une, de s'être réunie aux étrangers contre la France ; l'autre, d'avoir accepté des places dans le palais d'un homme, qui, d'après la maxime sous l'empire de laquelle nous vivons, n'avait aucun droit au trône.

Si on pouvait s'en rapporter au *Journal de Paris*, on croirait qu'on vit sous des berceaux de fleurs, et que la France n'a rien de mieux à faire que de compter les pas des majestés et des altesses, et de répéter les paroles gracieuses qu'elles daignent laisser tomber sur la tête de

leurs sujets prosternés. Cependant on discute sérieusement, et la question qui agite aujourd'hui le monde civilisé consiste dans l'application de toutes les vérités fondamentales sur lesquelles repose l'ordre social. L'avidité du pouvoir a fait commettre aux hommes tous les forfaits dont l'histoire est souillée ; le fanatisme a secondé la tyrannie ; l'hypocrisie et la violence, la ruse et le fer, ont enchaîné, trompé, déchiré l'espèce humaine. Examinons.

Un excellent principe change-t-il de caractère parce qu'on en tire de fausses conséquences ? Il y a dans nous une force morale qui tend toujours vers la vérité. Quand il n'existerait pas de lois repressives, un honnête homme doit éviter de troubler l'ordre public par la hardiesse de ses maximes ou par l'irrégularité de sa conduite. Une des plus grandes preuves de la faiblesse de l'homme, c'est qu'il a besoin de lois pour être juste.

Les hommes sans caractère (1), et malheureusement ils fourmillent sous ces voûtes royales, qui devraient être le palais de l'âme et de

---

(1) La monarchie se corrompt lorsque des âmes singulièrement lâches tirent vanité de la grandeur que pourrait avoir leur servitude, et qu'elles croient que ce qui fait que l'on doit tout au prince fait que l'on ne doit rien à la patrie. MONTESQUIEU, liv. VII, ch. VIII.

la pensée, sont des visages sans physionomie, de ces visages communs qu'on ne prend pas la peine de distinguer. Je ne veux pas entrer ici dans une discussion métaphysique, qu'on ne jugerait peut-être pas assez nécessaire à mon sujet, quoiqu'il n'y ait pas de métaphysique mieux employée que celle qui serait appliquée aux mœurs: elle justifierait le sentiment en démontrant les principes. Mais la métaphysique est trop conjecturale: depuis l'éloquent Platon jusqu'au profond Leibnitz, tous les métaphysiciens ressemblent à des voyageurs curieux qui seraient entrés dans les antichambres du sérail, et qui, ayant vu passer un eunuque, prétendraient conjecturer de là combien de fois sa hautesse a caressé cette nuit son odalisque. Un voyageur dit trois, un autre dit quatre, un autre dit vingt; tandis que le sultan est resté en prière toute la nuit: et puis cherchez la vérité. D'ailleurs, je ne suis pas même dans l'antichambre; je suis dans le jardin, où tout le monde a un libre accès: c'est pourquoi je tiens mon jugement en bride sur certains individus. J'ai vu quelquefois de l'esprit du premier ordre confondu avec la sottise. Ne voit-on pas des gens dont la naïveté et la candeur empêchent qu'on ne rende justice à leur esprit; cependant la naïveté n'est que l'expression la plus simple

et la plus naturelle d'une idée dont le fonds peut être fin et délicat, et cette expression simple a tant de grâce et d'autant plus de mérite qu'elle est le chef-d'œuvre de l'art dans ceux à qui elle n'est pas naturelle. D'un autre côté, j'ai remarqué que l'ingénuité pouvait être une suite de la sottise, quand elle n'était pas l'effet de l'inexpérience. Il n'est pas étonnant que le vulgaire, qui n'est pas digne de respecter des avantages aussi rares, soit l'admirateur de la finesse de caractère, qui n'est ordinairement que le fruit de l'attention fixe et suivie du plus bas esprit que l'intérêt anime. La finesse peut marquer de l'esprit; mais elle n'est jamais dans un esprit supérieur, à moins qu'il ne se trouve avec un cœur bas. Un esprit supérieur dédaigne les petits ressorts; il n'emploie que les grands, c'est-à-dire les simples. J'en ai tant vu, de ces petits ressorts, de ces grimaces apprêtées, de ces mensonges étudiés, de ces figures mobiles qui ont l'air de dire tout et qui ne disent rien, que j'en suis dégoûté. C'est bien assez d'être esclave de la raison, encore n'est-il pas facile d'en venir à bout: le scepticisme est au bord du fossé, et c'est le vrai paradis de l'orgueil. Il n'appartient qu'à un esprit cultivé d'être sceptique : il peut y avoir autant d'ignorance à tout rejeter qu'à tout croire, et la dif-

férence alors n'est que de la simplicité à la présomption. Il faut se défier également de toutes deux : celui qui sait beaucoup doute souvent, et le doute conduit à l'examen et à l'instruction ; celui qui sait peu est prompt à nier et manque l'occasion de s'instruire. Beaucoup d'esprits légers et inappliqués décorent leur ignorance d'un air de pyrrhonisme qui fait pitié. Tout cela est peu de chose pour l'immensité de la nature, j'en conviens ; mais c'est beaucoup pour la faiblesse de l'homme. Le peu que nous savons bien étend réellement les forces de l'âme ; l'esprit y trouve autant de plaisir que le corps en éprouve dans d'autres jouissances que je ne prétends pas mépriser.

C'est la grandeur de la cause et non pas celle des moyens qui conduit à la véritable renommée, et l'honneur a fait dans tous les temps la partie la plus solide de la gloire. Quand les services sont si éminens qu'ils excèdent les bornes de la reconnaissance, ils ne sont payés que par l'ingratitude. A part les petits défauts que produit la vanité, je crois que Napoléon eut le malheur d'être plus grand que le peuple qu'il commandait. La vertu heureuse nous éblouit ; elle charme nos regards lorsqu'elle est persécutée. Pour qu'une âme d'une haute na-

ture soit utile à la société, il faut qu'elle naisse chez un peuple qui conserve le goût de l'ordre, de la religion et des mœurs, et dont le génie et le caractère soient en rapport avec sa position morale et politique. Dans les derniers jours de l'empire de Napoléon, les événemens étaient grands et les hommes bas, vils et rabougris. Aussi mon cœur se soulève en lisant les relations de ces événemens. Napoléon commandant à la révolution française ainsi qu'à la fortune est admirable; Napoléon maîtrisant et écrasant les hommes était dégénéré. L'injustice et la méchanceté des hommes ne doivent jamais décourager la vertu. L'héroïque défense de la Sparte moderne intéresse plus que la dernière campagne d'Allemagne. Il semble en vérité qu'il existe dans notre vieille Europe un effroyable traité entre les peuples et les souverains, ceux-ci pour tout oser, ceux-là pour tout souffrir. Quand on ne sait pas porter la pourpre, il ne faut pas l'accepter: mieux vaut alors le sayon de poil de chèvre. Nous avons l'avantage, nous autres Français, d'être en même temps plus spirituels et plus bêtes qu'aucun peuple de l'Europe. Ne nous abusons pas, une conquête absolue met fin aux destinées d'un peuple, quelque nom que ce peuple puisse encore conserver dans l'histoire. Il n'en est pas

d'une nation comme d'un homme : la modération et l'amour du repos, qui peuvent convenir à un citoyen, pourissent un État. Je ne dis pas qu'il faille faire une guerre impie, ni acheter la gloire au prix d'une injustice ; mais ne savoir pas profiter de sa position pour honorer, agrandir, fortifier sa patrie, c'est de la lâcheté ou de la stupidité. Je ne vois ni gloire ni vertu. *Ut pulchra bonis adderent.*

Dans mon enfance, j'étais indigné des fureurs et des injustices que le peuple exerçait parfois dans les assemblées ; j'aurais combattu les jacobins, si mon âge alors me l'eût permis. Combien plus effrayantes et plus dangereuses sont les intrigues qui, sous un calme apparent, fermentent sans cesse autour du trône, dans ces régions élevées où dire la vérité est un crime, la faire goûter au prince, un crime plus grand encore ; où la fureur justifie le scélérat, et la disgrâce rend coupable l'homme vertueux. *Deserre*, le seul organe distingué de l'armée de Condé, est mort dans l'exil, et les prétendus royalistes n'ont laissé échapper ni une larme ni un regret sur son tombeau. Oh ! les ingrats !

Il y a deux points de vue dans cette machine politique. Le premier est composé de trois ou quatre petites lueurs que tout le monde

pourrait également apercevoir; le second est un abîme immense où personne ne voit goutte (1). Au milieu de ce chaos, il m'est démontré qu'un souverain est contraint par besoin de se servir d'hommes qu'il sait être doubles, qu'il faut les écouter et tâcher de faire ses affaires de leur déloyauté, et que ce serait mal connaître le monde que de priver le vice du rang qu'il y occupe. D'où je conclus que le vice est légitime. Mais *Sylla*, après avoir fait mettre en liberté, comme il l'avait promis, l'esclave qui avait vendu *Sulpicius* son maître, obéissant à la raison publique, lorsqu'il eut acquis sa liberté, le fit précipiter du haut de la roche tarpéienne. *Clovis*, au lieu des armes d'or qu'il leur avait promis, fit pendre les trois serviteurs de *Canaera*, qui lui avaient livré leur maître. Je pourrais également citer l'histoire de la mort de *Paul* Premier: je la connais d'un témoin oculaire; mais les acteurs sont encore de ce monde, et je n'ai pas envie de me brouiller avec la Sainte Alliance.

---

(1) Outre les changemens qu'il fit si brusques, si inouïs, il voulait anéantir les corps politiques; il dissolvait la monarchie par ses *chimériques* remboursemens. Il semblait vouloir racheter la constitution même. MONTESQUIEU, liv. II, ch. IV.

Les ménagemens ne font point passer la fausse monnaie pour la bonne! Oui, je conçois qu'un prince qui récompense un délateur n'emploie ce remède que dans l'intérêt de la nécessité publique, à moins qu'il ne soit lui-même un misérable; il doit même avoir un plus grand mépris pour le coquin qu'il encourage que l'homme qui est victime de la délation : car celui-ci peut douter, tandis que le prince a dans ses mains la preuve de la perfidie de son espion. La conscience parle à tous les hommes qui ne se sont pas, à force de dépravation, rendus indignes de l'entendre. Un père qui tue ses enfans est un monstre; un roi qui fait tomber ses sujets dans le piége, pour avoir le prétexte de les livrer à des supplices, est un tyran exécrable. Qu'on emploie l'espion comme les hommes perdus aux exécutions de la justice, je le concevrais encore; mais pourquoi les décorer, les honorer, comme s'ils avaient vaincu à Denain ou à Marengo? Je ne puis accoutumer mon esprit à rendre des honneurs à ces personnages. Il faudrait, pour que ma raison en vînt là, que je regardasse, comme M. Demestre l'ordonne, le bourreau à l'égal d'une seconde Providence; car, d'après ce grand prophète, ce n'est pas la main seulement de l'exécuteur, c'est son âme qui appartient

au besoin public. La fille de *Séjan*, violée par le bourreau, à cause de sa virginité, prouve sans réplique que ce vieux bavard n'était pas la *moitié d'un sot*.

Nos rois n'ont aucun intérêt à faire ourdir de si odieuses trames; et qui peut douter que les princes de la maison de Bourbon ne soient la bonté par excellence? C'est leur défaut; mais il n'en est pas toujours ainsi chez leurs ministres : l'amour du pouvoir, la crainte de le perdre, les rend lâches et atroces. Examinons de sang-froid les sept à huit petites conspirations qui ont eu lieu pendant le ministère de M. de..., les agens provocateurs qu'on employait pour corrompre le peuple le plus bavard, mais le moins conspirateur de l'Europe. Que n'a-t-on pas fait, à ma connaissance, pour attirer dans le piége MM. Lafayette et d'Argenson! Que ne m'a-t-on pas fait à moi *chétif*, moi conspirateur!

J'ai beau me creuser le cerveau, je n'aperçois pas l'utilité du ministère de M. Franchet. La police politique ne me paraît pas seulement inutile, je la trouve ignoble. Nous vivons sous l'empire d'un prince honnête homme, qui n'a qu'à dire de ces mots qui lui sont familiers pour électriser toutes les âmes. La liberté est dans nos lois, et je le prouve en écrivant. La

police de M. Franchet n'a pas le droit de me faire arrêter plus de vingt-quatre heures sans m'envoyer devant mes juges naturels, et la cour royale de Bordeaux condamne à mort et aux galères les agens provocateurs : à quoi sert donc cette police. Nos lois sont-elles insuffisantes? Imitez Dracon, mais qu'on le sache. Si la liberté vous effraie, et ce ne serait pas étonnant, elle en a effrayé bien d'autres qui valaient mieux que vous, faites du despotisme; mais que ce despotisme soit dans la loi (1), et non dans le cerveau d'un commis aux postes. Le despotisme le plus cruel, quand il est dans la loi, vaut mieux qu'une liberté jésuitique. En fait de liberté, je suis comme les femmes moscovites : je veux que mon mari me batte lorsque je pousse la liberté jusqu'à la licence; mais ce mari, quelque dur qu'il soit, doit être la loi, et non M. Franchet.

Cette inquisition politique, dans les temps modernes, a pris la place de l'inquisition religieuse. Elle devint le taureau de Phalaris pour

(1) Je sais que le despotisme légal est une grossière contradiction, car le despotisme emporte nécessairement l'idée de l'arbitraire, et la loi l'idée de l'ordre. Mais on me comprendra.

les inventeurs. Ses continuateurs subiront le même supplice.

Ce n'est point l'esprit de parti qui conduit ma plume, j'aime encore mieux la tremper dans l'encre que dans le sang; pour moi, de quelque manière que les affaires finissent, j'en ai peu de regret; le grand point c'est qu'elles soient finies. Les voilà dans le grand cours des choses de ce monde! elles ne me touchent plus; mais les mœurs sont de mon ressort; elles touchent le cœur de l'ordre social, et comme je suis compris dans cet ordre j'ai le droit de m'en occuper.

On croit communément que c'est la raison qui proscrit les fausses opinions; on se trompe, elles se succèdent et périssent par la seule révolution des temps; les unes font place aux autres, parce que notre esprit ne peut même embrasser qu'un nombre limité d'erreurs.

Je n'hésite pas à le dire, c'est de la réunion de tant de vices épars pendant vingt ans sur la surface de l'Europe, et qui se sont accrus en voyageant, qu'est née cette dépravation des grands qui entourent le trône. Ils ne lisent ni *Bayle* ni *Cicéron*, ils passent leur vie à ramper chez un ministre ou à traîner leur ennui de maison en maison; et ce n'est qu'après avoir été fouettés mille fois par la politique euro-

pécnne, qu'ils sont venus se faire fouetter..... par des filles perdues.

Quid refert, uri virgis ferroque necari
Auctoratus eas (1).

HOR. *sat. liv.* II.

L'homme n'extirpe pas ses vices originels, il les couvre et les cache; jamais on n'a tant fait de livres sur l'éducation et sur les mœurs! Qu'en résulte-t-il, rien qu'une visible augmentation dans le vice : il n'en devient que plus effronté. Les haires ne rendent pas heureux ceux qui les portent; la retraite même des hommes qui quittent le monde, ou qui font semblant de le quitter, n'est que corruption et ordure. Ils se sont si fortement identifiés avec le vice, pendant leurs courses vagabondes, qu'ils n'en apperçoivent plus la laideur.

Et chacun à mes pieds conservant sa malice,
N'apporte de vertu que l'aveu de son vice.

Ce n'est pas seulement les hommes qui sont incorrigibles, voyez Madame...., et je ne parle que d'après ses propres aveux; qui touche mouille. La vision de douze heures et le mira-

(1) Qu'importe que tu expires sous les verges ou que tu périsses par le fer.

cle de la fille paralytique n'obscurcissent en rien le problème, si problème il y a,

Verbisque decoris
Obvolvas vitium.

Hor. *sat. liv.* ii.

Elle a quatre-vingts ans *sonnés*. Son adolescence la voit sous les formes et l'habit de Cupidon. Femme mariée, elle va aux Porcherons, danse avec des laquais et demande hardiment du *sacré chien*. Elle épuise, en jouant la comédie, tout ce que la volupté pouvait offrir à une courtisane en vogue. Les princes, les grands, les hommes de lettres, les Italiens, les Russes, les Polonais, tout y passe, jusqu'à ce que le démon de la politique et de l'ambition lui livre un prince du sang, dont elle avoue avoir fait les écrits. Elle conduit les princes ses élèves à la démolition de la Bastille, aux jacobins, aux cordéliers, et après avoir mis le feu de toutes parts, elle recule devant l'incendie! Elle s'étonne même qu'une mère, sa malheureuse, vertueuse et légitime rivale, tremble sur des résultats si probables et si affreux. Exilée dans une ferme du Holstein, elle se levait régulièrement avec le jour, non pour prier Dieu, mais pour contempler Apollon, sous

les traits d'un garçon de ferme ; elle avait alors cinquante-cinq ans.

Elle se fait dévote ; je l'ai vue, il n'y a pas trois mois, récitant son chapelet sous la porte cochère du curé de Saint-Roch. Elle convertit mademoiselle D....., actrice du théâtre...... ; elle se retire dans un couvent. Vous la croyez peut-être convertie, vous allez en juger. Elle a la faculté de dîner à la table de la vertueuse madame de S..., ou du moins dans sa chambre ; eh bien ! non, elle va dîner avec sa servante dans une gargotte, à une table publique, et elle a quatre-vingts ans. Qui a bu boira, dit le proverbe.

Puisque j'ai parlé du couvent des...., affreux théâtre des malheurs de septembre, je vais citer un fait qui m'est personnel, et qui vaut mieux que toutes les grimaces de la comtesse.

Vers 1811, j'allais fréquemment dans ce couvent, non pour prier Dieu, mais j'y allais. Un jour, j'aperçus, en entrant, les huissiers, les recors qui enlevaient les meubles des religieuses, et justement le financier...., le héros de madame ......, qui accablait de blasphêmes ces innocentes filles. Je le traitai durement et je payai le terme du loyer. J'ai encore la quittance de C...., qui s'est depuis si pieu-

sement glissé dans les antichambres du.... (1).

Madame de G...... n'est pas heureuse dans ses choix. Son *saint*...., aujourd'hui E.... de.... est le premier homme qui m'ait conduit

Meretricula davum.
Hor. *sat. liv.* vii.

sous l'arcade Colbert. Nous étions quatre : l'abbé, le vicomte de M. T...., M. C. et moi, et nous sortions de dîner ensemble chez Beauvilliers. Ce fut dans cette retraite et ce jour-là, que je vis pour la première fois la jolie....., actrice de....; elle y étudiait sans doute le cœur humain, qu'elle a peint depuis, dans des romans aussi moraux que ceux de madame la comtesse.

Quidam notus homo quùm exiret fornice, macte
Virtute esto, inquit sententia dia Catonis.
Hor. *sat.* i.

---

(1) Même à vingt ans de date je ne puis voir un honnête homme dans un ancien coquin. Jamais notaire, avocat, procureur n'a pu gagner honnêtement vingt millions. Tant de biens dans les mains d'un seul homme n'ont pour cause que de grands maux particuliers, et prouvent que la terre est couverte de voleurs heureux et d'innocens opprimés. Faites-le baron, duc, roi : je reste incorrigible; je vois toujours du *chanvre* au fonds du sac.

Ma nourrice me disait que les corbeaux vivaient trois cents ans; la nourrice d'Hésiode lui avait apparemment fait le même conte, puisqu'il porte à neuf cents ans la longévité de cette *gent carnassière*. Je n'aime pas un charlatan qui veut me faire accroire que je suis malade, pour me vendre ses pillules : garde ta drogue, mon ami, et laisse moi ma santé. Si on ne permet pas de se moquer des charlatans, des menteurs, de l'oripeau moral qu'on appelle grand seigneur, et des faux dévôts, il ne sera donc plus permis de rire. Une monnaie qui n'a plus de valeur devrait bien cesser d'avoir cours.

Sophocles, à qui quelqu'un demandait si dans sa vieillesse il jouissait encore des plaisirs de l'amour, répondit : « à Dieu ne plaise, et » c'est avec plaisir que je m'en suis débar» rassé, comme d'un maître cruel et furieux. » Je ne suis pas de cet avis, et je ne saurai jamais bon gré à l'impuissance, du bien qu'elle me procure; mais parce que les appétits voluptueux sont rares dans la vieillesse, et qu'une profonde satiété nous saisit après coup, faut-il que, pour forcer la nature et en obtenir ce qu'elle s'obstine à refuser, les vieillards de la cour se fassent fouetter jusqu'au sang, et aillent

mourir sous les verges d'une fille publique.

Sperne voluptates : nocet empta dolore voluptas (1).
Hor.

Ainsi, les fureurs de la volupté impuissante conduisent l'homme au supplice que lui infligerait une cour d'assises; et ceux mêmes qui ont tant blâmé les haires, les flagellations et les cilices, paient, sur leurs vieux jours, pour obtenir de si cruels châtimens. O inexplicable nature! si la jeunesse et le plaisir ne m'ont pas étourdi au point de méconnaître la figure du vice au sein même de la volupté, j'espère que les ans que le Ciel accumule si rapidement sur ma tête, ne me feront pas chercher cette volupté dans les horreurs dont elle s'environne pour M. le duc...., M. le comte...., M. le marquis ..... et tant d'autres qui ont leurs chambres sous le.....

Pars hominum vitiis gaudet constanter, et urget
Propositum (1).
Hor. *sat.* VII.

La jeunesse est toujours flottante et légère; la vieillesse plus sage devrait reporter ses regards

(1) Fuis les voluptés, les plaisirs sont payés par la douleur.

(1) Il y a des gens qui sont vicieux sans variation.

sur le passé, les enfoncer dans l'avenir, et, par une utile prévoyance, fixer sa destinée. Je ne dis pas que, pour être aperçue par des yeux *troubles* et *chassieux*, la volupté devienne pâle et décolorée; mais je soutiens qu'elle n'est pas le fait de la vieillesse, et surtout d'hommes, qui, par leur position dans le monde, ne devraient pas donner de si scandaleux exemples. Je prouverais même au besoin, en prenant pour exemple des jeunes gens, que cette volupté dégradée attache plus de rides à l'esprit qu'au visage. L'esprit, dit Aristote, vieillit comme le corps. Une jeunesse usée, une âme avilie, l'honneur perdu, voilà les fruits de cet amour qu'on appelle heureux. Vous avez beau vous *bichonner*, vous chamarer, messieurs les gentilshommes, vous marchez entiers vers la décroissance, vous la précipitez même par le dérèglement de vos mœurs. Votre toilette, le musc dont vous couvrez vos vieux membres, ne les empêche pas de sentir *l'aigre* et *le moisi*. Vous ressemblez à la toile de Pénélope qui se défilait en la composant.

Les courtisans qui sont, à peu d'exceptions près, libertins et athées, baisent les reliques pour obtenir des places; mais quel bien est-il résulté pour la France de la résurrection de toutes les vieilles momeries qui n'ont plus d'in-

fluence sur le peuple ? C'est l'accoutumer à rire de la religion, au lieu de lui rendre l'habitude de la révérer. Vouloir faire revivre la sainte ampoule, c'est renouveler la scène de don Pèdre et d'Inès de Castro. Le couronnement de quelques ossemens pourris peut-il faire une reine. Un homme instruit diffère de celui qui ne l'est pas, comme un coursier docile au frein diffère d'un cheval indompté.

Dans tous les genres la vérité est à la fois ce qu'il y a de plus difficile et de plus simple, de plus sublime et de plus naturel. Il n'y a qu'une chose étonnante pour l'esprit humain, c'est lui-même. *The noblest study of mankind is man.* J'entends beaucoup de gens dire que l'imagination et la raison ne peuvent loger dans la même tête ; ces gens-là n'ont ni imagination ni raison : il faut distinguer l'*imagination*, qui est la plus belle faculté de l'esprit, de l'*imagination*, dont les êtres souffrans et bornés sont susceptibles. L'une est un talent, l'autre une maladie ; l'une devance la raison, l'autre s'oppose toujours à ses progrès. Je ne connais point de plaisir plus attrayant que de suivre les idées à la piste. Sans affecter de tenir aucune route droite, je les chasse en battant les buissons, comme je chasse un lièvre ; aussi les heures glissent sur moi et tombent

en silence dans l'éternité, sans me faire sentir leur triste passage.

Moins on cherche le véritable esprit et plus on en montre; je parle à mon papier, comme au premier individu que je rencontre. L'honneur et la beauté d'une action ne prouvent pas toujours son utilité, et c'est mal conclure que d'y obliger tout le monde; de même qu'une action peut être utile et n'être pas honnête : la renommée dans certaines occasions n'est qu'un honneur rendu aux syllabes d'un nom. Je n'ai rencontré dans le cours de ma vie que des donneurs de conseils, des bavards qui ont la prétention de former l'homme; je me contente de le *réciter*. Si mon père et ma mère me demandaient aujourd'hui des avis pour me refaire, je pourrais leur en donner; mais le mal est fait, il faut finir, si Dieu le permet, comme j'ai commencé.

Nam si natura juberet
A certis annis ævum, remeare peractum,
At que alios legere ad fastum quoscumque parentes,
Optaret sibi quisque, meis contentus, honestos
Fascibus et sellis nolim mihi sumere (1).

Hor. *Sat.* vi.

---

(1) Si la nature voulait qu'à un certain âge on recommençât une nouvelle vie, et que chacun se choisit à son

Je me suis souvent contredit dans le cours de ma vie, mais je n'ai jamais contredit la vérité lorsque j'ai cru l'apercevoir. Nos opinions, comme le monde, ne sont-elles pas une *balançoire perpétuelle*. La terre, les Landes, les Alpes, le Caucase, les Pyramides, les Tuileries, l'Académie française, ne sont-elles pas toujours en mouvement ; la constance même est-elle autre chose qu'un mouvement plus languissant.

Qu'à son gré désormais la fortune me joue,
On me verra dormir au branle de sa roue.

Il n'y a rien de permanent sur la terre, le monde n'est qu'un tableau mouvant ! le grand saint Augustin, qui, dans sa jeunesse, fut un mauvais libertin, devient orateur et philosophe. Il se pousse dans le monde et devient professeur de rhétorique. Il se fait manichéen; du manichéisme il passe au christianisme. Il se fait baptiser avec son bâtard *Déodatus*. Il devient évêque. Il devient père de l'église. Son système sur la grâce est respecté onze cents ans comme un article de foi; au bout de onze

---

gré des parens, content des miens, je déclare que je n'en voudrais pas qui fussent décorés de faisceaux ou de chaires curules.

cents ans les jésuites trouvent moyen de faire anathématiser le système de saint Augustin *mot pour mot*, sous le nom de *Jansénius*, *Saint-Cyran*, *Darnaud* et *Quesnel*. De là une révolution qui a bouleversé le monde, et que messieurs d'*Ignace* viennent raviver parmi nous. *Qui dormiunt in terræ pulvere evigilabunt.*

Je dirai la vérité, non pas autant que je le voudrais, mais autant que j'oserai la dire. Il y a des occasions où il faut de la fermeté; c'est s'avilir que de ménager le vice. Comment peut-on connaître le vice sans le haïr. Le vice hume son propre venin et en empoisonne l'homme qui s'y livre. Le vice laisse à l'âme ce qu'un ulcère laisse à la chair. Dieu me garde d'être homme de bien, à la mode de ceux que je vois publiquement se donner ce titre, et surtout d'après la description que j'en vois faire tous les jours. *Quæ fuerunt vitia, mores sunt.* Sen. Quelque bien qu'on puisse être, on veut changer de place; j'ai vu peu d'hommes, depuis vingt ans, dont j'eusse voulu suivre aveuglément la conduite et les opinions; j'ai vu broncher les meilleurs chevaux, des hommes que j'honore de toute mon âme, dont les intentions sont pures, le désintéressement public, qui capitulaient avec leur conscience. *Virtutis et*

vitiorum grave ipsius, conscientia pondus est : quæ sublata jacent omnia. Cic. (1)

Il y a dans ce château trois tribus bien distinctes; celle des valets sous tous les uniformes; *la tribu Chazet*, celle des faiseurs de mauvais vers, et la tribu des pensionnaires; chacune a ses petits intérêts opposés aux grands intérêts de l'Etat. Mais toutes ces tribus s'accordent à haïr la tendance de l'esprit public, qui veut participer aux affaires nationales. J'ai remarqué que toutes les personnalités, les sobriquets, les injures choquantes débitées contre d'augustes personnages, sortaient de ces classes d'oisifs que les cours salarient généreusement, et qui ne devraient recevoir, en bonne justice, que les étrivières. Ce sont bien platement des valets (2). Tout mortel jusqu'au bout doit fournir sa carrière. Je chanterai si on veut avec *Pope*, mais j'aime mieux penser avec *Platon*. Je ne vois que des *bouteilles de savon*

(1) Servez-vous de votre propre jugement : c'est la conscience qui distingue le vice de la vertu. Otez la conscience des hommes, tout le reste n'est rien.

(2) La monarchie se perd lorsque le prince, rapportant tout uniquement à lui, appelle l'État à sa capitale, sa capitale à sa cour, et sa cour à sa seule personne. Montesquieu, *liv.* VIII, ch. VII.

autour de nos princes. La légèreté et l'incapacité n'excluent pas la suffisance, la morgue et l'esprit d'exclusion; qui ne connaît les fureurs jalouses et les artifices infâmes de l'aristocratie. Un homme de sens qui exerce des fonctions subalternes, mais lucratives dans ce château, me disait que la vue d'un ouvrier bien mis faisait bouillir la bile des grands, et que ce sujet les intéressait beaucoup plus que les menaces et les finesses de la politique européenne : l'orgueil fait faire autant de bassesses que l'intérêt; le sot de la cour dit ses sottises plus *élégamment* que le sot de la rue Saint-Denis, voilà toute la différence.

« L'ambition dans l'oisiveté, la bassesse dans « l'orgueil, le désir de s'enrichir sans travail, « l'aversion pour la vérité, la flatterie, la tra- « hison, la perfidie, la crainte de la vertu du « prince, l'espérance de ses foiblesses, forme « je crois le caractère du plus grand nombre « des courtisans. » Montesquieu, liv. III, ch. V. Il faut qu'ils soient légers pour changer rapidement de parti; il faut qu'ils soient légers pour n'entrer à fonds dans aucune étude, car autrement il leur en coûterait trop de dire le contraire de ce qu'ils auraient sérieusement appris; en ignorant beaucoup, on affirme tout plus facilement. Il faut qu'ils soient légers en-

fin, pour prodiguer, depuis la démocratie jusqu'à la légitimité, depuis la république jusqu'au despotisme militaire, toutes les phrases les plus opposées par le sens, mais qui se ressemblent néanmoins entre elles, comme des personnes de la même famille également superficielles, dédaigneuses et faites pour ne présenter jamais qu'un côté de la question, par opposition à celui que les circonstances ont abattu. Qu'en résulte-t-il ! le talent n'ayant aucun motif d'émulation, le goût de l'argent a pris sa place; la corruption est partout, et de la corruption sans esprit, ce qui est le dernier degré ou l'espèce humaine puisse tomber.

On se tromperait si on pouvait croire que j'attaque la noblesse par haine pour elle. Si j'étais né dans une république, je serais républicain : mais né sur le vieux sol de la France, je crois la monarchie une nécessité ; or, dans une monarchie la noblesse a de grands devoirs à remplir, et je ne vois dans la nôtre que des *bouteilles de savon.* La France matérielle et morale est livrée à la faction monacale et à la faction financière, tandis que l'œil de bœuf dort, flatte et s'amuse. Je ne demande pas qui nous défendra, nous peuple; nous ne savons que trop nous défendre dans l'occasion ; mais qui défendra le trône dans le combat que vont

se livrer les deux factions qu'on a imprudemment remises en présence ! le trône, source de nos libertés et de notre existence politique. Les mauvais rois meurent ; après Louis-le-Débonnaire et Louis XI, la France eut Louis XII, tandis que les tyrans anarchiques ne meurent pas ! Où est cet honneur que Montesquieu dit être l'âme de la monarchie française, lorsque je vois toute la noblesse à la bourse et les grands dignitaires de la couronne se faire *coulissiers* (1) ? Croient-ils avoir de la dignité, ils n'ont que de la morgue, de la sottise et des vices. Où sont donc les appuis *nécessaires* de cette couronne ? Je ne les aperçois nulle part, je vois beaucoup de gens qui n'avaient pas le sou, et qui ont crié vive le Roi pour *rouler carrosse ;* j'aperçois, clair semés, quelques vieux royalistes qui sont restés pauvres et honorables ; tout cela peut être transitoirement de la royauté, mais non de la monarchie. Il n'y a même plus de ridicule là où il n'y a plus d'honneur ; il n'y a plus d'honneur là où il n'y a plus d'opinion, et plus d'opinion là où le jésuitisme étend le niveau du vice et de l'intérêt. Il n'y a

(1) Quand les sauvages de la Louisiane veulent avoir du fruit, ils coupent l'arbre au pied. C'est ainsi que M. de Villèle et Mont-Rouge administrent la France.

point d'effets sans cause, et quand un paradoxe ressemble à la folie complète, il est assez naturel qu'on ne l'énonce pas crûment; c'est ce qui fait que les jésuites se cachent, et que leur intendant file entre deux gouttières, comme les chats! C'est bien quelque chose qu'un roi honnête homme, mais ce n'est pas là seulement ce qui constitue la monarchie; Louis XVI était assurément un honnête homme, sa monarchie avait des racines, elle était vigoureusement constituée, et cependant l'intérêt tout seul, en divisant deux castes, perdit le monarque. Les sophistes philosophiques ne voulaient pas abattre le trône. Montesquieu, qui n'était pas un sophiste, mais qui était philosophe, l'avait défendu; et ses pages immortelles, sanctifiées par trente ans de malheurs, sont encore méconnues par des ministres qui n'ont pas même le mérite de M. *Jourdain*.

Si l'intérêt privé de deux castes conduisit Louis XVI à l'échafaud, que peut-il arriver lorsque toute la Nation est conduite forcément au *biribi*. Je vois une vérité incontestable, c'est que partout les esprits portés à l'examen veulent se rendre compte de ce qu'ils admirent, de ce qu'ils blâment, de ce qu'ils craignent, de ce qu'ils espèrent, et depuis dix ans les plus graves questions s'élèvent continuelle-

ment sur les intérêts fondamentaux de l'ordre social : insensés, qui ne veulent que des jésuites et des juifs pour reconstruire le trône de Saint-Louis.

Ceux qui cultivent une terre fertile ont un grand avantage sur ceux qui l'ont défrichée : cependant, voyez Colbert.... voyez Villèle. La vraie richesse d'un royaume n'est pas dans l'or et l'argent. On a vu des officiers espagnols avec des épées d'or massif, qui n'avaient ni chemises ni pain. M. de Villèle est un médecin qui donne une dose d'émétique trop forte à ses malades, ils en auront des convulsions.

Le vrai politique est celui qui joue bien et qui gagne à la longue. Le mauvais politique est celui qui ne fait que filer la carte, et qui tôt ou tard est reconnu.

Sous le ministère de M. de Villèle, je ne parle pas de M...., on le conserve sans doute, comme on conservait au haras de Pompadour le *vieil* étalon *Calligula*, parce qu'il réunissait dans son individu tous les vices de son espèce. La France n'est pas plus une monarchie qu'une république : elle est même plus près de l'une que de l'autre. C'est la maison d'un grand seigneur qui se ruine et ruine ses vassaux pour enrichir son notaire et son intendant. Les principes mêmes que je lis chaque jour dans les

feuilles ministérielles ne doivent pas plus compter parmi les élémens constitutifs de la monarchie, que la *peste noire* qui ravagea une partie du globe au quatorzième siècle, parmi les lois organiques du monde. La vieille aristocratie a des répugnances qui sont des principes en matières monarchiques : la théocratie monacale qui nous gouverne n'en a pas (1). L'argent peut servir à tout comme moyen, mais s'il est avant tout comme principe, il dé-

(1) Je suis fâché de trouver dans le réquisitoire de M. Bellart, à côté de vérités incontestables, de puériles et minutieuses niaiseries dignes de Marie Alacoque. Les journalistes n'ont rien à se reprocher dans cette affaire. Leur métier est de dire la vérité. Malheur aux hypocrites. Honneur et respect à l'honnête ecclésiastique qui se respecte et respecte son saint ministère. Le réquisitoire de M. Bellart fera plus de mal à la religion qu'une édition de Diderot. Ce n'est pas seulement de nos jours que la presse a fait justice des marchands de religion. Voici un fait imprimé :

L'abbé *Macarty* donna hypothèque au nommé Hamelin, frippier, rue Dauphine, sur quatre cents francs de messes futures.

C'est ce même abbé qui écrivait à un prince français.

Monseigneur,

Si votre altesse sérénissime ne m'honore de ses bontés dans la situation où je me trouve, elle me réduira à la dure nécessité de dire la messe.

truira tout et ne réparera rien. M. de Villèle, qui n'est que le premier commis d'un ministère occulte, composé de deux archevêques et de trois évêques, avance au hasard vers un but qu'il ne lui est donné ni de voir ni d'atteindre. C'est un aveugle, qui, à chaque pas, est obligé d'assurer sa marche avec un bâton qui le dirige au défaut de l'organe de la vue, qui porterait ses regards aux extrémités de l'horizon. Je ne pousserai pas plus loin mes investigations ministérielles, les conséquences en seraient déplorables; mes lecteurs me comprendront et demeureront convaincus que l'autocratie monacale qui nous gouverne n'est pas seulement une ignominie, c'est une absurdité. Quelle que dégénérée que soit la noblesse, puisqu'il en faut une, un prince habile peut la régénérer; mais quel est le dieu qui pourrait faire surgir une seule vertu de l'aristocratie financière, la plus sèche et la plus ignoble de toutes les aristocraties? Jugez du cœur et de la queue de cette grande notabilité par le héros qui est en tête... M. le baron R..... (1).

---

(1) Depuis la veille du dimanche des Rameaux jusqu'à la seconde fête de Pâques, il était permis dans la ville de Béziers de souffleter tous les juifs qu'on rencontrait.

Souffleter c'est trop fort; mais l'habit rouge, les épau-

Distingo. Je ne confonds pas l'industrie manufacturière avec la finance, pas plus que je

---

lettes du sacre, et la contredanse avec Madame, duchesse de Berri, sont bien ridicules.

Le juif R........ et ses coreligionnaires, qui ne voient dans le royaume des cieux que de la moutarde et de l'argent mis à usure, n'observent pas les maximes du rabbin Beccaï, dont voici les paroles : « Nos sages dé« fendent de prêter de l'argent à un chrétien. » Il est vrai de dire qu'ils rentrent un peu dans l'esprit du précepte en prêtant *à l'extraordinaire*. C'est une singulière race d'hommes : je ne suis pas intolérant; mais Napoléon en réunissant le grand Sanhédrin n'a pas fait un Français. Ils font bande à part; ils sont toujours juifs et rien que juifs.

Il est des rocs sur lesquels la philantropie ne peut rien, Béthanie en est la preuve. La reine d'Arragon fut plus sensée que Napoléon, lorsque, après avoir entendu deux célèbres rabbins exposer la doctrine du *talmud*, du *toldos* et du *targum*, et nier les évangiles, elle finit la controverse en leur demandant pourquoi *ils puaient*.

Je suis étonné que le magnanime Alexandre, chef de la Sainte-Alliance, possesseur de tant de terres inhabitées, n'ait pas affecté un territoire spécial aux enfans d'Israël. Il aurait fait cesser cette gueuserie morale qui empoisonne l'Europe. Le judaïsme est une croyance; trois millions d'individus la professent, et pas un n'a ni roi ni patrie, pas un n'est ni soldat, ni laboureur; ils ne sont que juifs et usuriers.

Le *rempart de la foi* du rabbin Isaac a fourni toutes

ne confonds la *lizonne*(1) avec l'œil de bœuf.

Je suis un peu comme la flèche, je fais mon profit de tout; je pèse les esprits et non les hommes. Si le public, devenu plus dégoûté que délicat, ne souffre pas qu'on égaie des sujets sérieux, il faudra donc brûler *Horace* et *Despréaux*. Malheur aux détails, dit-on de toutes parts, la postérité les néglige tous; c'est une vermine qui tue les grands ouvrages; mais tout le monde ne vit pas dans la postérité et dans l'intérêt de la masse humaine. Un ministre qui fait croître deux épis de blé là où

---

les armes qui ont ensanglanté la terre. Je ne leur fais pas un crime de soutenir leur croyance, mais je leur reproche de profiter de toutes les disputes, de les alimenter; ils sont partout. Ils étaient en Pologne sur les cadavres de nos frères; ils alimentent Hibrahim, et dansent en ce moment sur le tombeau d'Achille.

Jetez les yeux sur toutes les nations, lisez l'histoire de cet infâme peuple juif, celle des Marius, des Sylla, des Druïdes, du barbare Arioviste, la nôtre; voyez l'Espagne. La terre d'un pôle à l'autre est un champ de carnage, et la nature sanglante est assise entre la naissance et la mort. Mais pourquoi tolérer le mal lorsqu'on peut l'éviter en partie.

(1) Contrée du Périgord qui n'est peuplée que de nobles et pauvres émigrés, qui servent le Roi et chassent les lièvres.

la terre n'en produisait, qu'un vaut mieux qu'un roi qui saccage des provinces. La société, pour l'encouragement de l'industrie, est plus profonde que le cerveau de M. Corbière. Une loi utile vaut mieux que des villes prises et rendues, que l'occupation de l'Espagne, et que des batailles qui ne décident rien. Pour moi, le plus grand bienfait de Napoléon, c'est d'avoir infiltré un peu d'égalité dans nos lois. C'est là son plus bel ouvrage, et peut-être le seul, qui, en lui assurant la reconnaissance des peuples, lui fera pardonner sa manie impériale. S'il logeait aux Tuileries, un garçon de café serait roi aux yeux du vulgaire. Napoléon dans une simple barque n'était qu'un petit caporal; dans un vaisseau de cent pièces de canon, c'était le maître du monde... Glissez, mortels, n'appuyez pas.

Tous les pays, tous les peuples, tous les hommes sont propres à la liberté: tous y arrivent ou y arriveront un peu plus tôt, un peu plus tard. Ni les rois ni les nations ne tiennent les sermens politiques, que lorsque la nature des choses commande aux souverains et satisfait les peuples. Edouard Ier jura onze fois la grand-charte; ce qui prouve qu'il y manqua plus souvent encore. Louis XIV révoqua l'édit de son aïeul, et notre Charte a déjà

reçu une demi-douzaine d'entorses. Elle reprendra son niveau, mais ce ne sera pas sans secousses. Nous n'avons pas de tyrannie proprement dite, parce que les moyens manquent pour l'établir, mais si nous dérobons quelque lueur de liberté, ce ne sera que par le désordre de l'injustice. Pitt, Fox et Canning ne pourraient pas être ministres chez nous; il nous faut des Dubois (1), des Fleury, des

(1) Grotius prédit sous Louis XIII, dans un de ses écrits, que l'édit de Nantes étant une concession et non pas un pacte réciproque, un des successeurs de Henri IV pourrait changer ce qu'il avait établi.

Le trop fameux cardinal abbé Dubois, dont les reliques reposent dans l'église Saint-Roch, *défiait tous les cardinaux d'être plus athées que lui.*

Nous jurons, on jure la Charte. On s'abuse étrangement si on croit que la Charte d'aujourd'hui ressemble à la Charte octroyée en 1814. J'avais envie de mettre en regard les deux textes avec les variantes; mais comme pour rendre saillantes les entorses, il faut y joindre des exemples, je ferai ce travail en l'appuyant sur l'histoire de la charte anglaise.

Ce travail n'est pas urgent, les jésuites le rendraient inutile avant deux ans, si on les laissait faire. Les armes ne manqueront pas pour le combat; je crois qu'il y a déjà plus de drap coupé qu'on n'en pourra coudre.

Je crois devoir dire à mon lecteur que ce livre était écrit en entier trois mois avant l'arrêt de la Cour royale, dans l'affaire du *Constitutionnel.*

Villèle, des Corbière, ou des Damas, militairement parlant. Il faut, avant tout, connaître l'intrigue de la cour, la plus misérable science qui ait jamais dégradé l'espèce humaine. Il ne s'agit là ni de talens ni de vertus ; car, quel est l'homme supérieur qui aurait le genre de patience nécessaire pour plaire à une cour, qui, dans sa débilité, singe le pouvoir absolu. Être là toujours vaut mieux que tous les talens possibles, parce que le prince est avec ses courtisans dans le même rapport que nous avec nos domestiques. L'éloquence, le raisonnement, toutes les facultés transcendantes de l'esprit et de l'âme scandalisent les courtisans, et le prince partage l'opinion de la cour. L'atmosphère de l'étiquette finit par agir tellement sur ce peuple de valets, que toutes les conversations se bornent à la chasse, au beau temps, et à *l'art de la gueule !* Quelle école pour l'esprit et pour le caractère! La vie d'un vieux courtisan me fait oublier le respect pour l'âge. Quel triste spectacle qu'un vieillard qui a passé sa vie à étouffer ses sentimens et dissimuler ses opinions, qui attend le souffle du prince pour respirer et son signe pour se mouvoir, qui est courbé par l'habitude des révérences, ridé par les faux sourires, pâle d'ennui plus encore que de vieillesse, et qui ne peut s'as-

seoir à quatre-vingts ans sans paraître un factieux.

Il y a des espèces de reptiles qui ont une trentaine de pattes et qui n'en vont pas plus vite, comme les autruches ont des ailes pour ne point voler. Nous sommes de misérables oiseaux à qui on a rogné les ailes, qui veulent s'élever et qui retombent en se cassant les jambes. Je crains toujours, comme le lièvre, qu'on ne prenne mes oreilles pour des cornes. Les nations subjuguées imputent des choses horribles et absurdes à leurs vainqueurs, c'est la vengeance des sots et des esclaves : je crains bien plus les cagots, les caffards, les hypocrites religieux et financiers, les thersites, que les armées d'Alexandre ; ils nous ont fait un mal incurable depuis dix ans ; tandis que, sans leur fatale influence, nos souvenirs épiques n'eussent été entremêlés que de beautés plus simples, et ce mélange eut été comme des éclairs qu'on voit quelquefois enflâmer l'horison, et se mêler à la lumière douce et égale d'une belle soirée ; mais les moines sont entrés par la chatière (1), et les moines ne sont bons qu'à tout gâter.

Le prélat par la brigue aux honneurs parvenu,
Ne sut plus qu'abuser d'un ample revenu,

---

(1) Le docteur Swift dit avoir vu, dans la grande Aca-

Et pour toutes vertus fit au dos d'un carosse
A côté d'une mitre armorier sa crosse;
L'ambition partout chassa l'humilité,
Dans la crasse du froc logea la vanité,
Alors dans tous les cœurs l'union fut détruite.

Un moine est un monstre scholastique plus dangereux que le sphinx; il joint la fureur à l'adresse; ignorant et haïssant les loix, patelin et fourbe, il a tout ce qu'il faut pour réussir sur ceux à qui légitimement appartient le royaume des cieux.

Un marouffle à besace,
Dans sa crasse orgueilleuse, à charge au genre humain,
S'il eut béché la terre, eut servi son prochain.

Qui oserait promettre une once de miel de l'absinthe qui sort de la bouche et de la plume des congrégandistes ? Écoutez-les « toute constitution écrite est nulle. »

« Les hommes n'ont jamais douté que l'innocence ne put satisfaire pour le crime, et « ils ont cru de plus qu'il y avait dans le sang

---

démie de Logado, un architecte ingénieux qui avait trouvé une nouvelle manière de construire les maisons en commençant par le toît et continuant ainsi jusqu'aux fondemens. Les jésuites se sont modelés sur cet architecte, et sur l'araignée, qui, je crois, opère ainsi.

« une force expiatrice, de manière que la vie « qui est le sang pouvait racheter une autre « vie. Anathème sur les générations humaines « et salut par le sang. » Robespiere et Couthon ne disaient pas autre chose, et MM. Demestre et la Mennais ne méritent pas le brevet d'invention ; je le leur conteste également pour la *virginité pénétrative* et *l'infrigidation*, car la nature sans la grâce peut fort bien conférer ces deux qualités mystiques ! *La virginité pénétrative* et *l'infrigidation* peuvent être de droit chez une femme laide. On se croirait trop disgracié de la nature si on se persuadait qu'on n'a qu'à se montrer pour rendre chastes les yeux et les cœurs. Les plus vertueuses femmes se contentent d'avoir le don de se contenir (quand elles se contiennent), et seraient fâchées de mortifier les désirs des hommes qui les regardent. Misérables jongleurs, si vous pouviez être de bonne foi dans vos mystiques turpitudes, il faudroit vous mettre à Charenton.

Je ne voudrais déplaire ni aux honnêtes gens ni aux superstitieux, ce qui est chose assez difficile. Il faut bien distinguer les admirateurs d'un bon roi qui trouvent des fautes dans celui qu'ils aiment, des ennemis jurés qui voudraient ruiner sa réputation. Il ne faut pas confondre celui qui trouve que Raphaël manque

de coloris, et le vandale qui brûle ses tableaux. La décadence de la France, le brigandage *moral* de la haute société me font sentir que je suis né citoyen. Je suis quelquefois au désespoir de voir une nation si grande, naguère si héroïque, si aimable, si prodigieusement pourrie. Rien ne sèche si vite que les larmes. *Nil citius arescit lacrima.* Cic. Je faisais ces réflexions le 6 juin 1825, rue Saint-Denis, entre les rues Thévenot et Saint-Sauveur, au moment où le cortége du sacre passait. Je comparai involontairement ce silence morne et profond, avec l'enthousiasme, l'ivresse et la joie que j'avais remarquées, *à la même place*, le jour de l'entrée du comte d'Artois, en 1814. Pour éloigner de ma pensée de fâcheuses comparaisons, je cherchai, au milieu d'un groupe de guerriers rachitiques quelque *Goliath*, une de ces tournures militaires qui rappellent *Kléber*, *Montbrun*, *Lassalle*, *Pajol!* Hélas je restai convaincu que tout ce qui est vicieux dans sa naissance est pernicieux dans ses progrès; sauf M. le vicomte S...... L..... (1), qui me parut jouer le rôle de général, mieux que Talma ne joue celui de Néron; je ne vis rien

---

(1) Le mérite pourtant m'est toujours précieux,
Mais un fat me déplaît et me blesse les yeux.

qui sentit la France de l'époque où nos armées *suaient* la gloire. Ayant toujours l'idée de l'infini, je ne vois sans doute rien de grand dans les choses humaines. Cependant, je crois m'apercevoir que la livrée nous déborde. Quel luxe de laquais. Je ne vois sur la scène qu'un maître et quelques centaines d'esclaves. Le parterre, que je n'avais jamais vu si plein, impose silence aux claqueurs gagés ! mais que fait-on de généraux postiches ? aurait-on voulu offrir dans le même individu l'effrayante réunion de la bassesse, de la platitude, de la paresse, du ridicule et de l'inutilité. La valeur est la seule vertu qu'il soit impossible de contrefaire. La nature crie à tous les hommes qu'ils sont membres d'un même corps. On critique en vain les grands hommes ; le temps, leur célébrité et la comparaison ne les vengent que trop. Il y a au fond de tout *ceci* une vérité dominante, un principe accablant, je le retrouve partout ; il semble se jouer de l'oripeau et des décorations ? O imprudens ou coupables ministres, qui semez la corruption, qui accréditez l'intérêt privé, qui accablez l'honnêteté, qui détruisez l'harmonie du corps social en faussant l'application du mot *utile*, sachez donc enfin que la vérité est comme le soleil, qu'une éclipse peut obscurcir, mais

qu'elle ne saurait éteindre, et que les nations, comme les hommes lorsqu'ils sont plus grands que leurs malheurs, prouvent qu'ils ne les ont pas mérités. Cicéron l'a dit : « Rien de plus fa-
« vorable au maintien du pouvoir que l'amour,
« rien de plus contraire que la crainte. Il n'y
« a point de pouvoir qui résiste à la haine uni-
« verselle. » (2)

Hélas, ce n'est pas d'aujourd'hui que Midas

---

(1) Qu'à l'époque où les barons ne savaient ni lire ni écrire, on put en imposer aux peuples sur les dates des cérémonies, cela se conçoit; mais que des livres, des journaux, nous aient assourdis tout récemment du sacre de Clovis à Rheims, c'est par trop niais. La cérémonie du sacre fut inconnue aux rois de la première race. Philippe Ier commença cet usage, qui ne remonte qu'au douzième siècle! C'est bien assez.....

Il y a des rois chrétiens très-bien obéis qui négligent la cérémonie du sacre et du couronnement. A mesure que les hommes acquièrent plus de lumières, l'appareil devient plus inutile; *ad populum phaleras*, le bas peuple même est guéri sur ce point.

Beaucoup de souverains de l'Europe sont très-obéis sans exiger l'apothéose, pourquoi donc en France les écrivains la prodiguent-ils en toute occasion! *C'est la première cour de l'Europe.* Ce n'est pas vrai, puisque nous n'occupons que le cinquième rang dans les titres diplomatiques. L'orgueil nous a toujours fait faire de grandes sottises. Je crois que, par le temps qui court, nous devrions être plus modestes et plus forts.

a des oreilles d'âne; les moines et les religieuses ne font pas autant d'enfans qu'on le dit; ce sont des outils qui s'usent sans résultat. Les hommes sont de grands imbéciles, je les ai quelquefois vus profondément occupés d'une marmotte qu'ils n'ont jamais vue, et que peut-être ils ne verront jamais. Ils pataugent dans le cahos comme le diable de Milton. Quand on est assez badaud pour croire toutes les sornettes que j'entends dire, on peut croire aux miracles de saint Paris, aussi j'attends les convulsionnaires. Qui veut la fin, veut les moyens. Lorsqu'un commissaire de police refuse l'*admitatur* faute du billet de confession. Lorsque je lis un billet d'enterrement ainsi conçu :
... Mort après avoir reçu le St-Sacrement....? Que faisait de plus le curé de Saint-Etienne-du-Mont. M. le vicomte de Châteaubriand, qui, comme Don Quichotte, est plein de raison, de sens, et d'esprit d'éloquence, lorsque le démon de la chevalerie ne le tourmente pas, vient d'avouer : « Qu'il serait dur que la Pro-
« vidence eût ébranlé le monde, précipité sous
« le glaive l'héritier de tant de rois, conduit
« nos armées de Cadix à Moscow, amené à
« Paris les peuples du Caucase, enchaîné Bo-
« naparte sur un rocher, et tout cela pour que
« MM. Villèle, Rodchild et compagnie fissent

« de l'or avec les débris de notre gloire et de « nos libertés. » Ah ! M. le vicomte, vous n'y êtes pas encore, attendez.... Le bronze de la colonne sera converti en gros sous. J'ai vu des grands seigneurs vendre les planchers de leurs châteaux pendant qu'on expropriait leurs terres. Vous n'en parlez pas moins bien, M. le vicomte, lorsque votre âme toute seule conduit votre beau talent.

Les mauvaises raisons ne sont pas toujours méprisables. Il est des vérités si hautes et d'un abord si difficile que jamais le commun des hommes n'y arriverait en droiture ; et si quelque sentier tortueux les y mène, il faut les laisser y cheminer tout à leur aise.

En 1810, l'ancien duc...., qui n'était que comte sous l'empire, et qui est redevenu duc depuis la restauration, arriva tout essoufflé dans mon cabinet.—Avez-vous Moréri, me dit-il... ?—Oui, lui répondis-je... — Cherchez les prédictions de Malachie. Le mariage de Napoléon avec une archiduchesse, la naissance d'un fils, la perpétuité de la quatrième dynastie, il a tout prédit. Trois mois après, le duc, son gendre, son fils, sa sœur, sa belle-sœur et tout l'arrière-ban du faubourg Saint-Germain jouaient les *grandes livrées* dans le drame napoléonien.

En 1813, après la bataille de Leypsick, j'allai chez ce duc pour affaire de mon état; je le trouvai seul dans son cabinet. — Il me paraît, lui dis-je, que l'Autriche n'est pas de l'avis de Malachie. — Jeune homme, me répondit gravement le duc, la foi vous manque; je parierais que vous ne croyez pas à l'immortalité de l'âme...? — Pardonnez-moi, M. le duc, j'y crois, mais par d'autres raisons que les vôtres. Je ne crois l'âme ni étendue ni divisible; c'est une indivisible unité. Je la crois immortelle, parce que, la substance étant indivisible et simple, elle est incorruptible, indissoluble, indestructible, au moins par les causes physiques... — Alors vous devez croire aux revenans...? — Ma grand'mère y croyait, elle avait même vu des loups-garous, me disait-elle, mais je suis un peu incrédule sur ce chapitre... — Votre grand'mère avait raison; ma mère m'est apparue deux fois, et j'ai parlé à la Sainte-Vierge trois fois comme je vous parle. C'est elle qui m'a prédit la perpétuité de la quatrième dynastie. Il tira de son gousset une petite madone, la baisa plusieurs fois, et leva ses bras vers le ciel.

En 1814, je revis mon duc... — Votre saint, votre mère et votre madone sont de mauvais prophètes... Il me tourna le dos.

Il est resté l'*ami du château*, et quitte parfois la livrée pour jouer les *caractères ;* c'est justement ce qu'il faudrait empêcher, quoi qu'au fond ce soit un parfait honnête homme (1). La probité et la bonhomie sont des qualités respectables ; mais si Pitt et son père, lord Chatam, n'en avaient pas eu d'autres, la superbe Albion n'appesantirait pas aujourd'hui son joug humiliant sur les quatre parties du monde.

Il ne me coûte point de penser, mais il me coûte infiniment d'écrire : je suis bref, laconique par paresse. Les paresseux ne sont jamais que des gens médiocres en quelque genre que ce puisse être. Cicéron était diffus, et il devait l'être, parce qu'il parlait à la multitude. On ne peut pas, d'un orateur, d'un avocat B... faire un Larochefoucault, comme on fait un général d'un de ses descendans qui n'a vu le feu que dans les coulisses de l'Opéra (2). Les pen-

(1) Il n'est pas étonnant que M. le duc de... donne dans l'astrologie. Premièrement, il est bête ; en outre, cette science promet trois avantages dont les grands sont extrêmement jaloux, et qui consistent à les rassurer contre leurs remords, à les venger de leurs ennemis, et à perpétuer leur bonheur au-delà du trépas.

(2) Qu'un mauvais auteur fasse un mauvais livre, il en a le droit ; mais est-ce une raison suffisante pour que les

sées détachées demandent plus de sel, plus de figures, plus de laconisme. Il y a peu d'âmes pour qui les vérités morales soient aussi chères que les vérités géométriques. En voici deux ou trois qui me frappent. Les grands se recouvrent de chamarages et de pierreries : l'habit du peuple est simple, mais il est propre et bien fait. Le peuple est encore possesseur de la mine et ouvrier de l'or qu'elle produit. Je cours dans ce jardin après une vérité, comme les autres courrent après les princes. Le gros de cette population n'a point d'esprit ; le faux, le petit, le léger sont le caractère dominant. Il faudra des siècles avant qu'on ait repétri ces sots. Au milieu de cette tourbe de littérateurs, il nous manque un homme capable d'apprendre aux Français à penser vigoureusement. Le maître Jacques de Molière n'était malheureusement ni bon cocher ni bon cuisinier. S'il ne fal-

---

plus méchans vers et la prose la plus plate soient continuellement offerts au Roi par l'auteur en personne. Si l'auteur des maximes avait la direction des beaux arts, comme son petit-fils, croit-on qu'il souffrît un pareil scandale. Je veux bien reconnaître que M. le général-directeur est un militaire consommé, mais sa littérature sent trop le molinisme, ce qui veut dire qu'elle est singulièrement relâchée.

Là tous les vers sont bons pourvu qu'ils soient nouveaux.

lait, pour effacer toute trace de barbarie, que voir un archevêque (1) ou un président courrir les filles, nous serions à coup sûr le peuple le plus civilisé de la terre. Enfin nous voilà revenus au bon temps; on ne parle plus que des rois, on prouve même qu'ils ne sont plus sujets aux infirmités corporelles; mais la nation, nos mœurs, nos lois, notre esprit ne sont-ils donc rien. La circonspection est sans doute une belle chose, mais elle est bien triste et déplorable en présence du vice qui dissout l'ordre social. Être raisonnable et froid, c'est tout un, cela ne fait pas honneur à la raison. Ne vaudrait-il pas mieux démasquer ces dévôts, qui pullullent d'une manière si effrayante, dévôts sans religion, vrais rénégats du jacobinisme, se repentant bien sincèrement des péchés qui ne les ont point enrichis, se couvrant du masque de Tartufe, mais conservant secrètement celui de Marat... Qui sait ce qui peut arriver.

Il faut toujours voir les statues un peu dégrossies pour juger l'effet des grands traits. Trouver le modèle des rois, cela ne serait pas

(1) Où le vice orgueilleux s'érige en souverain,
Et va la mître en tête et la crosse à la main.

très-difficile; mais le modèle des hommes, c'est différent. Le corps d'un athlète et l'âme d'un sage, voilà ce qu'il faudrait, et ce n'est pas commun. Les deux tonneaux de Jupiter ont toujours leur robinet ouvert (1). L'esprit humain est tenace lorsqu'il faut renoncer à ses opinions. Il n'y a jusqu'à ce jour que l'éloquent auteur de *Télémaque* à qui cela soit arrivé, et encore est-il douteux qu'il n'ait

---

(1) Ce Jupiter, d'Homère, avec ses deux tonneaux, fait lever les épaules. Comment des peuples spirituels ont-ils pu si long-temps adorer un cabaretier, qui, pouvant faire du *clos de Vougeot*, ne distribuait, comme les cabaretiers de Paris, que du vin mélangé. Ce sont de grands sots que ces peuples.

Je comprends mieux la boîte de Pandore; c'est du comique jeté sur la plus triste des vérités. Oui le mal nous crible et nous pénètre de tous côtés, comme la flamme s'incorpore à tout ce qui la nourrit, comme la matière éthérée court dans tous les pores.

Vous qui êtes *infaillibles*, et vous qui n'êtes que trop *faillibles*, et qui tendez vos mains et vos soutanes à l'argent, comme les juifs à la manne, venez à côté de moi reconnaître la vérité de ce que j'avance! La maison presbitériale de Saint-Roch est un hôtel garni, les couturières, les abbés......

A côté, sont deux retraites de chastes sœurs grises, l'honneur du christianisme; mais elles sont flanquées par quatre maisons de prostitution, à droite et à gauche.

mieux aimé sacrifier le quiétisme que son archevêché. Il avait un maître homme pour adversaire : Bossuet ressemblait à Hercule combattant contre les Amazones, sans ménagemens. J'aime les hommes de cette trempe, ils honorent leur siècle, élèvent l'esprit humain, ce sont des géans : tandis que ces petits esprits compassés, qui sont si méthodiques et si pauvres, et qui vont si droit dans un petit chemin sec et uni, qui ne les mène qu'à la chasse ou au sermon, rabougrissent l'esprit des peuples. Il nous reste les *hercules du nord* et les pointes du dévôt *Désaugiers*. *Cantilenis infortunia sola solantur*, disait Tacite, en parlant de nos ancêtres ; moi, qui prêche la tolérance, je ne puis pas damner les hérétiques. J'ai beau regarder certaines choses comme absurdes, je finis par m'y accoutumer, comme je laisserais ma femme aller au prêche si elle était protestante. Si j'essayais de m'opposer à ce torrent, il faudrait me résigner à voyager de tourbillon en tourbillon, comme les comètes de *Descartes*. Les jésuites seront puissans et inquisiteurs partout où ils domineront, et les petites âmes portent dans les grandes choses le vice qui est en elles. *Fiat voluntas tua.*

La liberté développe dans une grande nation tous les talens qu'exigent les circonstances.

Une minorité très-peu nombreuse (sept hommes par département) peut faire face tour à tour à chaque portion de la majorité qui s'ignore elle-même; mais il faut distraire cette majorité, et surtout ne pas toucher à son premier besoin, l'égalité politique. C'est un bien déplorable état de choses, que celui ou presque tout le monde veut l'effet sans la cause. Le *fifre* d'un régiment idolâtrait la révolution par ambition, et peut-être aussi par sentiment. Devenu maréchal de France, il la déteste par orgueil; mais la vie d'un *fifre-maréchal* n'est qu'un épisode, et la race des jeunes *fifres* est éternelle. Honneur au petit nombre d'amis de la liberté qui ont conservé l'opinion de 89 sans la souiller; c'est le feu sacré. Malgré les efforts que l'on fait pour étouffer cette opinion, la génération qui s'élève rit des jésuites; elle sent que l'avenir de la liberté repose sur elle. Tous les efforts, pour remonter ce torrent, feront chavirer la barque. Il était si facile, depuis vingt ans, de le faire entrer dans des canaux, pour fertiliser la France. Qu'on laisse la nation française élire les hommes qu'elle croira dignes de sa confiance, qu'on ne lui impose pas des représentans, et surtout des représentans choisis parmi les ennemis constans de tout gouvernement représentatif : alors,

seulement alors, le problème politique sera résolu en France. Jusque là ce n'est qu'une déception qui couve une révolution. A quoi sert une citadelle, si les commandans en ouvrent les portes ou en minent les fondemens? Pourquoi ne pas dire tout net, nous voulons le despotisme? Aurait-on la pudeur de rougir de la régence et de Louis xv? Nous croit-on assez sots pour ignorer que, dans un pays comme la France, il faut détruire les lumières, si l'on ne veut pas que les principes de liberté renaissent? Quand on veut commander sans la loi, il ne faut s'appuyer que sur la force et non sur des argumens. Vous n'acceptez des représentans que pour la forme; ce sont des moines et des soldats qu'il vous faut. Si vous aviez l'un aussi complètement que l'autre...... Mais les baïonnettes ne résistent pas toujours aux raisons; vous avez trop parlé depuis dix ans, et quand on veut faire taire les hommes, le mieux est encore de ne pas leur parler. La masse des Français sait aujourd'hui que Dieu et la loi peuvent seuls commander en maîtres à l'homme sans l'avilir.

Si Ève eût mangé par pure gourmandise, cela eût été bien froid, mais le discours avec le serpent réchauffe l'histoire. L'aristocratie a un art admirable pour se soustraire aux mou-

vemens de sa conscience, à ceux de la raison, et voir dans ses revers autre chose que des châtimens. Si le peuple veut ressaisir sa dignité, l'aristocratie l'accable sous le ridicule; il est vrai que de loin en loin celui-ci se venge avec du plomb et des échafauds. De quelque côté que vienne l'audace et la lâcheté, quand le mensonge et la ruse sont mis à la place des lois, tout est perdu : une révolution est imminente. De tous les chagrins qui peuvent accabler une belle âme, le plus grand est de vivre sous un gouvernement dépravé. De quoi la paix a-t-elle servi aux particuliers, en paient-ils moins le quart de leurs biens,

On les prend, on les lie, on les mène en prison;
On les juge : on en fait de nobles Argonautes,
Qui du port de Toulon devenus nouveaux hôtes,
Vont ramer pour le Roi vers la mer de Cadix.
La pauvre mère expire en embrassant son fils,
L'enfant abandonné gémit dans l'indigence,
La fille sans secours est p..... dans Paris.
C'est ainsi qu'on *travaille un royaume en finances,*

et qu'ont-ils gagné....? La réduction de leurs rentes; des traitans qui se piquent de produire leurs catins dans les voitures les plus brillantes; des filles d'Opéra entretenues par le publicain marchand de sucre C....; des tripots, des

cafés, des b....., des boutiques, des *marionettes*, des *joueurs de gobelets*, des espions, des acrobates, des mendians, des jésuites, des abbés Fantin, qui séduisent les dévotes et volent la bourse des mourrans qu'ils confessent.

Vous vous ressouvenez du bon curé Fantin,
Qui, prêchant, confessant les dames de Versailles,
Caressait tour à tour et volait ses ouailles.
Ce cher monsieur Billard et son ami Grisel,
Grands porteurs de cilice, et chanteurs de Missel,
Qui prenaient notre argent pour mettre en œuvres pies.

On traite la France comme les chevaux qui résistent au mors; on leur bande les yeux, Satan se déguise en ange de lumière, et Marie Alacoque l'accompagne; la Religion devient sombre et farouche, un voile monacal attriste et couvre la France. On impose la contrainte de l'hypocrisie à la nation la plus gaie de l'Europe, qui pousse quelquefois la franchise jusqu'à l'indiscrétion. L'un des descendans de Jacob, honnête fripier, comme tous ces messieurs qui attendent le Messie très-fermement, pille le peuple français avec l'assistance intéressée des jésuites. La France joue des pistoles contre des centimes; les hautes et lentes puissances usent les peuples; les grands ont pour nos *fils* et nos filles cette affection tendre,

mais chaste, qu'avait le religieux Salomon pour les trois cents Sunamites.

Mille beautés servaient à son usage,
Mille..... on le dit; c'est beaucoup pour un sage.
Qu'on m'en donne une, et c'est assez pour moi,
Qui n'ai l'honneur d'être sage ni roi.

La pédérastie est de mode; la vertu est obligée de rendre hommage au fanatisme et à l'hypocrisie. Les libraires sont ignorans et fripons; ils entendent aussi mal leurs intérêts, qu'ils les aiment avec fureur. Nous luttons comme Jacob, qui finit par adorer l'ange après avoir lutté. Enfin comme ces deux conducteurs d'Israël, nous découvrons de loin la terre promise, sans qu'il nous soit permis d'y entrer.

Malheureux les Etats où les honneurs des pères,
Sont de leurs lâches fils des biens héréditaires.

Après avoir erré long-temps dans ce labyrinte, après avoir mille fois cassé mon fil, je demeure convaincu que le bien de la société exige que l'homme se croie libre. Tout le monde se conduit d'après ce principe, on l'admet sciemment dans la pratique, et on le rejette dans la spéculation. Le bonheur de la vie, lorsqu'il est le résultat d'une bonne morale, vaut mieux qu'une vérité, et si malheureusement le fatalisme était

vrai, je ne voudrais pas d'une vérité si cruelle. Après s'être égaré par le raisonnement et par le prestige, l'homme revient au sentiment; le prisme disparaît, on se désabuse; et c'est là le point où commencent les révolutions. *Deus, quis novit potestatem iræ tuæ, et iræ timore tuæ, iram tuam dimunerare.* Psal.

Toute réaction est égale à l'action; la liberté s'élève jusqu'à la licence, comme la vraie piété descend jusqu'au bigotisme. La population française, et surtout celle de Paris, est légère et dure. Il lui faut des moissons de froment et on ne sème que des chardons. Elle étouffe sous le plâtre. Rien n'est si triste qu'un soupçon vague. Demi-confidence est torture. Plutus ne devrait être que le valet de chambre de Mars, et c'est tout le contraire. Il est aisé de nuire lorsqu'on tient le pouvoir et qu'on en abuse. Le mal se fait promptement, et j'ai vu trente années s'écouler pour opérer un peu de bien. C'est sans doute parce que l'uniformité du sublime dégoûte, et qu'on ne doit pas couvrir son cul de diamans comme sa tête, que j'ai vu des transitions si brusques dans l'esprit de mes contemporains; mais je vois cet esprit revenir sur lui-même, et malgré la douceur du vent *du Nord*, le peuple français est persuadé que le gouvernement du *Paraguay* est un gou-

vernement de barbares, encore les sauvages aiment-ils l'égalité. Il ne faut que des yeux pour voir que les villes gouvernées municipalement sont riches et florissantes, et que la Pologne n'a que des bourgades pauvres et des juifs. *Fari quæ sentiat* est le plus beau privilége de l'humanité. Je parierais à coup sûr qu'on ne trouverait pas ces trois mots latins dans un ukase.

Je n'ai jamais pu me persuader que la Fronde fût un grand malheur. Je crois, au contraire, qu'elle a retrempé la nation, et mis en évidence des caractères qui honorent l'espèce humaine. J'aime à voir le prince de Conti soutenir qu'il avait autant de mérite que le grand Condé : Retz dire : Je vaux mieux que Mazarin; Beaufort l'emporter sur Turenne, et Louis XIV mettre le mérite à sa place.

Mais quand je vis le duc de Rovigo remplacer Fouché et Réal.....

Quand je vois la France disputée par Villèle et Labourdonnaie.

Le général la R....... remplacer Turenne, Colbert et Gardel au besoin.....

Quand je vois Canning et Corbière (1) en

(1) Aujourd'hui 1er août 1825, je lis une ordonnance de l'avocat-ministre-comte Corbière, qui, au mépris

présence. M....., D...., D.... et le latiniste.... L....., suivre la procession, baiser le pavé des églises..., je tremble.... Je tremble bien plus encore lorsque je lis dans les journaux que c'est dans le cerveau de M........ qu'on va déposer les destinées de la France ; je n'attaque ni son esprit ni sa probité, c'est après M....., *le metteur en œuvres, le batteur d'or* le plus habile de Paris ; donnez-lui un sujet et des idées, il vous fera un chef-d'œuvre; mais en faire un ministre..... Il connaît mieux la chorégraphie que la géographie; et, par goût, il aime mieux discuter la perfection d'un *rond de jambes*, que la politique de Canning, à moins cependant que notre politique ait besoin d'un faiseur de calembourgs; il vaut M. de Bièvre.

Je reçois vingt avis qui me glacent d'effroi,
Hier, dit-on, de vous on parla chez le Roi,
Et d'attentat horrible on traita la satire,
Et le Roi, que dit-il ? Le Roi se prit à rire.

---

des dispositions formelles de la Charte, affranchit le clergé du droit de péage.

Une peste, une famine, une guerre qui n'auraient fait qu'enlever le quart de la population française, seraient des fléaux moins funestes que le séjour de M. Corbière au ministère de l'intérieur. C'est le génie du mal qui vient replonger la France dans le chaos.

L'abus de l'esprit chez un ministre n'est pas le seul écueil que nous ayons à craindre,

> De travers une fois il suffit qu'on débute ;
> Une chute toujours attire une autre chute.

S..... rêve la présidence du conseil! Pour le coup nous verrons en politique ce que Lawater a cru voir dans les physionomies; nous aurons parcouru l'échelle descendante depuis l'Apollon jusqu'à la grenouille.

Pascal a dit : « L'extrême esprit est accusé « de folie : rien ne passe pour bon que la mé- « diocrité. » Comme cet homme touche juste lorsqu'il laisse de côté sa marotte. Je dis sa marotte, et c'en est une bien pitoyable pour un génie de cette trempe, de le voir par bigotterie, attaquer Montaigne et le traiter de sot! Montaigne un sot. C'est du moins un sot aussi profond, plus aimable et plus philosophe que le janséniste Pascal. Si les jésuites n'étaient pas revenus, Pascal pourrirait dans les bibliothèques avec tout son génie. Montaigne a travaillé une étoffe plus large et plus vraie. Il avait du goût et Pascal n'en avait pas.

Il ne faut pas s'étonner de voir Pascal donner dans le travers. La vanité, la passion de se distinguer, et surtout celle de dominer sur l'esprit des autres ont corrompu bien des génies,

et obscurci bien des lumières. Les pensées de Pascal sont d'un enthousiaste et non d'un philosophe, aussi mourut-il fou, tandis que Montaigne conserva jusqu'au dernier soupir toute la plénitude de sa haute raison.

Je vais me faire lapider, n'importe, je dirai la vérité quelque hardie qu'elle soit. Pascal n'aimait la rectitude et l'honnêteté que par esprit de parti ; il n'était chrétien que parce qu'il était janséniste. En voici la preuve :

« Je n'entreprendrai pas ici de prouver par « des raisons naturelles, ou l'existence de Dieu, « ou la trinité, ou l'immortalité de l'âme, « parce que je ne me sentirais pas assez fort pour « trouver dans la nature de quoi convaincre « des athées endurcis. » *Pensées de Pascal*, VII.

Et c'est le janséniste Pascal, le plus beau génie qu'ait produit la France, qui doute de sa force pour prouver l'existence de Dieu. Montaigne n'a pas été si loin ; c'est que Montaigne était un philosophe honnête homme, une âme large qui veut rendre la nature humaine honorable, et Pascal, hors la sphère de son génie, n'était qu'un homme de parti, un janséniste, une chemise à *Braguette*.

On fausse à plaisir l'esprit humain ; cette inconséquence dans les principes est une conséquence dans les intérêts. Quand les privilégiés

servaient de limite à l'autorité des rois, ils faisaient souvent la guerre à la couronne ; mais depuis que la nation a su se mettre à la place des ducs *d'Epernon* et de leurs valets ils se sont ralliés à la prérogative royale, et veulent faire considérer toute opposition constitutionnelle et toute liberté politique comme une rébellion. Ils fondent la puissance des rois sur le droit divin : absurde doctrine qui a perdu les Stuarts, et qui en perdra bien d'autres. Ils veulent un roi absolu, une religion exclusive et des prêtres intolérans, une noblesse de cour fondée sur la généalogie, un tiers-état affranchi de temps en temps par des lettres de noblesse, un peuple ignorant et sans aucun droit, une armée purement machine, des ministres sans responsabilité, point de liberté de la presse, point de jurés, point de liberté civile; mais des espions de police et des journaux à gages pour vanter cette œuvre de ténèbres. Henri IV serait aussi révolté que Franklin en voyant Corbière au pouvoir.

L'homme ne saurait recevoir, et Dieu ne saurait donner rien de plus grand que la vérité. L'abus possible des meilleures choses est un vice attaché à la nature humaine, et cet abus est d'autant plus dangereux que la chose en elle-même est meilleure. *Corruptis optimi*

pessima. Ainsi, dans le moral, on a abusé de la religion, de la philosophie, de la liberté, de l'éloquence ; toutes choses excellentes en elles-mêmes. Ainsi, dans le physique, on abuse de la force, de la santé, de la beauté, toutes choses également excellentes en elles-mêmes. Rousseau l'a dit au commencement de son *Emile :* « Tout est bien sortant des « mains de l'auteur des êtres; tout se dégrade « et se dénature entre les mains de l'homme. » Regardez-y de près et vous verrez que le mal n'est pas dans la chose : laissez-lui sa destination et sa mesure, et tout sera bien. Par exemple, la religion, c'est-à-dire la communication entre le créateur et la créature, qui lui doit hommage et reconnaissance, est non-seulement bonne en elle-même, mais elle est le besoin universel de tous les peuples : l'abus est dans le prêtre, quand il est superstitieux, fanatique et ambitieux (1). La philosophie, qui est la recherche du vrai, est une étude digne de l'homme : l'artifice ou l'orgueil du sophiste en fait un abus détestable; mais le mal est dans le sophiste. Outrez un principe vrai, vous trouverez l'erreur. L'homme qui obéit à la raison obéit à Dieu. Qu'y a-t-il de plus pré-

(1) L'entendez-vous M. B.......

cieux que la liberté, qui consiste à n'obéir qu'aux lois, et qu'y a-t-il de plus exécrable que l'hypocrisie des démagogues que nous avons vu flatter une partie du peuple aux dépens de l'autre, pour les asservir et les dévorer toutes deux au profit de la compagnie de Jésus (1)? Mais en conclura-t-on qu'il faut bannir la religion, la philosophie, l'autorité légale! Si la Providence avait permis qu'un si monstrueux délire pût exister une seule fois, c'eût été pour faire, par les monstrueux effets qui en eussent résulté, ce qui doit arriver à l'homme lorsqu'il veut sortir de sa nature, quand il prétend anéantir ou créer, oubliant que l'un et l'autre lui sont également impossibles, et qu'il doit tendre sans cesse à régler et à mesurer ce qui est à jamais de l'homme, au lieu de vouloir refaire l'homme. Il n'existe aucune vérité, dit Locke, qui ne puisse conduire à l'erreur, ni aucun remède qui ne puisse devenir un poison. Il n'est aucun des dons que nous tenons de la bonté de Dieu, dont nous puissions faire usage,

---

(1) Je ferais ici un singulier rapprochement, si je le voulais. J'ai la pièce originale, signée Saint-Just, mais écrite de la main de M....... ; d'ailleurs c'est son style; c'est une terrible incommodité qu'un notaire de Paris, surtout lorsqu'il est *curieux* et *indiscret*.

si l'abus qui en est possible devait nous en priver. On n'aurait pas dû publier les Évangiles, car, bien qu'ils soient le fondement de toutes les obligations morales qui unissent les hommes en société, cependant la connaissance imparfaite et l'étude mal entendue de ces saintes paroles a conduit beaucoup d'hommes à la folie. Les armes nécessaires à la défense servent aussi à la vengeance et au meurtre. Le feu qui nous échauffe expose à l'incendie ; les médicamens qui nous guérissent peuvent nous donner la mort. Enfin on ne pourrait éclairer les hommes sur aucun point de gouvernement, on ne pourrait profiter d'aucune des leçons de l'histoire, si les excès auxquels les faux raisonnemens peuvent porter, étaient toujours présentés comme un motif pour interdire la pensée.

Pour obvier, autant du moins qu'on le peut, à l'abus de ce qui est bon, commencez, messieurs les réformateurs présens et futurs, par renoncer à l'idée folle de détruire ou la chose ou l'abus ! L'un et l'autre est également hors de votre pouvoir : ensuite, dirigez l'usage de la chose de manière à ce que l'abus nécessaire, inévitable, soit le moindre qu'il se pourra. La sagesse humaine ne va pas plus loin, et pour avoir voulu tout détruire, la révolution française, si louable dans son prin-

cipe, a tout perdu et tout remis en question. Je n'ai vu jusqu'à ce jour que des abus remplacer des abus! S'il y a de l'inconvénient à tout gêner, n'y en a-t-il pas à tout affranchir; et s'il est utile et sage de restreindre l'usage de l'autorité, ne l'est-il pas aussi de mettre quelque frein à la cupidité? Vous craignez l'abus de la religion, vous avez raison. Arrêtez le prêtre dans ses entreprises, ne lui donnez de pouvoir que sur le spirituel, et de richesses que pour les pauvres. La sagesse même et la vertu ont besoin d'une mesure sans laquelle elles deviennent inutiles ou nuisibles. *Tenere ex sapientia modum.* — TAC. L'erreur et la raison se disputent le monde depuis son origine, et cette lutte durera autant que le monde. Le partage de l'une et de l'autre varie suivant les siècles. C'est une source inépuisable; mais quand les maux sont inévitables la prudence doit choisir le moindre; *minima de malis* est sa devise.

Deux grands officiers de la couronne qui suivaient le cortège du sacre à son entrée à Paris, crurent s'apercevoir que le thermomètre de l'enthousiasme était *au froid.* — Mais à quoi cela tient-il, dit l'un ?

— Aux trois pour cent, dit l'autre.

— Bah ! riposta le premier, le peuple est un

sot, il ne sait ce qu'il veut, il boude lorsqu'on fait son bonheur.....

— Son bonheur, lorsqu'on rogne ses revenus ?......

— Mais on ne rogne rien; au contraire, il faut de la rente pour toutes les bourses ; trois coûtent moins que cinq ; quatre et demi valent mieux que trois.... certainement trois et cinq... oui, quatre et demi.... Tiens, adresses-toi à Villele, il t'expliquera tout cela mieux que moi.

Et pour finir enfin par un trait de satire,
Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

CHAPITRE SECOND.

L'HÔTEL DE VILLE.

Rari quippe boni : numero vix sunt totidem quot
Thebarum portæ, vel divitis ostia Nili (1).
Juv. *sat.* XIII.

Entrez, vous ne me dérangez pas, je ne fais que de la *vile prose*, disait Voltaire ! — Eh bien, grand maître ! arrivé à l'âge mûr, ta prose me charme autant que tes vers me charmaient il y a vingt ans ; et certes, ce n'est pas peu dire.

Viens donc rire avec nous, viens fouler à tes pieds,
De tes sots ennemis les fronts humiliés.
Aux sons de ton sifflet, vois rouler dans la crotte
De Genlis sous *Briffaut, La Mennais* sur *Nonotte*.

La poésie est pour le plaisir, et l'éloquence est pour les affaires ; la nature, sans l'instruction, a communément plus de pouvoir que l'instruc-

(1) Les gens de bien sont fort rares : à peine y en a-t-il autant que Thèbes a de portes ou le Nil d'embouchures,

tion sans la nature. Mais aussi, quand on a reçu de l'une tout ce qu'on peut ajouter à l'autre, c'est alors qu'il en résulte ce qu'il y a de plus beau, de plus grand et de plus aimable dans l'humanité. J'ai eu le malheur d'avoir toujours été contrarié dans mon inclination pour l'éloquence. Je ne parle pas de l'art de l'orateur réduit au métier de jurisconsulte ou d'avocat, des minces ressources du bel esprit, de la puérile affectation des anthithèses, de la froide profusion des lieux communs, du ridicule abus des figures, accompagné d'un style *tudesque* et *rocailleux*, en un mot, de toute l'afféterie d'un art dépravé qui veut relever un réquisitoire ou l'irrigation du *stillicide*. Je parle de cette éloquence qui déférait *Verrés* et *Clodius* à l'indignation publique; qui s'exhale de la bouche d'un ministre des autels, lorsqu'il annonce dans la chaire les grandes vérités de la morale, auxquelles l'idée d'un premier être rénumérateur donne une sanction nécessaire et sacrée; qui fait entendre sa voix dans les tribunaux en faveur de l'innocence, et qui par l'organe de *Mirabeau*, de *Barnave*, de *Vergniaud*, de *Lainé*, de *Foy*, de *Constant*, de *Royer - Collard* et de *Casimir-Perrier*, plaide, dans nos assemblées législatives, la cause de la liberté. Je n'aime point dans l'o-

rateur ces éclairs multipliés, semblables à ceux des feux d'artifice, qui, après avoir ébloui un moment, ne laissent après eux que l'obscurité et la fumée? J'aime la lumière d'un beau jour qui plait aux yeux sans les fatiguer, qui éclaire sans éblouir, et s'épanche d'elle-même sans s'épuiser. J'aime cette éloquence, qui, sous les traits de *Cicéron* et de *Démosthènes*, montait dans la tribune d'Athènes et de Rome, avec cet air de grandeur qu'elle devait avoir dans les anciennes républiques, et ce caractère énergique et fier si naturellement empreint sur le front des orateurs de la liberté, si ridiculement contrefait de nos jours sur celui de la servitude et de l'hypocrisie. L'éloquence, dans ce cas, n'est pas seulement un art, c'est un ministère auguste, que consacre la vénération de tous les citoyens, et dont l'importance est telle, que le mérite de bien dire est un des moindres de l'orateur, et que, occupés de nos intérêts plus que du charme de ses paroles, nous oublions l'homme éloquent pour ne voir que l'homme vertueux et le bienfaiteur de l'humanité.

L'orateur a trois devoirs à remplir : instruire, toucher et plaire; instruire par le raisonnement, toucher par le pathétique, et plaire par l'élocution. Combien ai-je vu d'hommes qui

passaient pour éloquens et qui n'étaient que diserts et barbares. L'élégance du style est charmante quand elle est naturelle et pleine de choses; mais elle est détestable quand elle est affectée. Le petit discours de M. *Girardin*, qu'un sot qui bredouille et frappe des médailles a grossièrement outragé, contient plus de véritable éloquence que tous les discours prononcés par nos *restaurateurs* depuis dix ans (1). Je ne sais si ce pauvre P...... peut se vanter de l'ancienneté de sa noblesse; j'en doute; mais il peut se vanter à coup sûr d'offrir un rare exemple de la sottise, de l'impertinence et

---

(1) La composition de la Chambre actuelle est un tour de force; M. de Villèle a trouvé le secret de réunir, dans le pays de l'esprit et du talent, une rare collection de nullités; ôtez cinq ou six hommes qui sont entrés de *haute bordée*, et pesez le reste.

C'est un mauvais calcul, il est toujours dangereux en France d'humilier les hommes, et surtout les hommes à talent? Ils arriveront......

Pour se soutenir, l'empire jésuitique aurait besoin de faire aux orateurs, l'opération qu'on fait aux chanteurs italiens et aux chapons. M. Delalo aurait bien dû se *laisser faire*. M. de Villèle aura, en pure perte pour le trésor, fait couler, au milieu de nous, cette grande et fatale contagion, qui dessèche l'homme jusque dans ses racines.

Tel donne à plaines mains qui n'oblige personne,
La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.

le bredouillage, greffés sur la fatuité? Du moins le Paillasse du boulevart ne saute que lorsqu'on lui dit *à ton tour*. Aprenez, M. le directeur, que l'éloquence est la raison armée; que la raison a besoin d'armes, parce qu'elle a pour ennemis *vous* et *vos pareils*. Si la raison suffisait pour conduire les hommes, on ne vous verrait jamais à la tribune. Vous n'avez que des passions, et pour vous contenir, l'éloquence a besoin d'exciter les passions nobles contre les passions basses.

Quand la raison étonnée jette les yeux sur les inconcevables discours du jésuite P......., quand elle observe ce langage inconnu aux oreilles humaines, ce mélange inoui de jactance et de grossièreté triviale, la sottise s'énonçant par axiomes comme la raison, la plus épouvantable barbarie hurlant des proscriptions contre huit à dix millions de Français, avec une gravité à la fois atroce et burlesque, on reste stupéfait! l'enfer lui-même n'inventerait pas un autre système, à moins qu'il ne fut en délire. On ne peut se représenter cette rage jésuitique que par une de ces inventions de la fable, qui, en créant des monstres fantastiques, a aidé l'imagination à peindre des monstres réels. Ici la vérité des rapports doit faire excuser la difformité des objets de comparai-

son. Les jésuites faisant main basse sur les chefs-d'œuvre de l'esprit humain pour les livrer aux flammes ne ressemblent-ils pas à ces harpies que Virgile décrit dans sa langue flexible, et que je ne pourrais que faiblement imiter dans la mienne. Il n'est pas étonnant que ces hypocrites ténébreux aient juré une guerre si implacable à toute espèce de connaissance et d'instruction, jusqu'au plus simple bon sens! c'est que le bon sens et la morale sont la même chose, et que la domination des jésuites étant un renversement inoui de toute morale, leur montrer le flambeau de la raison, c'est leur porter une torche au visage. Je l'avoue avec peine, parce que je n'aime pas à ternir la gloire d'un grand homme, Napoléon a corrompu la morale politique. Mais il était réservé aux jésuites d'anéantir toutes les idées morales quelconques, de briser et de diffamer tous les liens de la nature, de déshonorer toutes les vertus et tous les devoirs, de consacrer tous les vices, de sanctifier tous les forfaits? et ils semblent en ce moment en être venus à bout, car j'aperçois une véritable émulation dans la perversité: ceux qui ne peuvent pas atteindre jusqu'à un certain degré, s'efforcent de le faire croire, et nous avons des hypocrites de crime comme des hypocrites de vertu.

Quels écrivains de parti n'ont pas exagéré tout ce qui pouvait leur attirer la bienveillance publique ? on exagère pour le seul plaisir d'être lu ou écouté, à plus forte raison quand l'enthousiasme et l'intérêt d'une faction semblent autoriser le mensonge. Ne nous laissons pas étourdir par le ramage des *Monlosier* et de tous les échos jésuitiques et féodaux. Ils ont à peine dix ans d'existence et ils en sont déjà à la confusion des langues. Ils menacent le trône parce que le trône ne satisfait pas à toutes leurs exigeances. Le trône sait que la fureur démocratique n'a duré que trois années, tandis que les grands vassaux ont tenu la couronne en tutelle pendant dix siècles. Concevons bien la différence qu'il y a d'une idée de liberté à la liberté légale. La constituante avait de grandes idées de liberté, mais ce n'était que des idées contrariées par d'autres idées. Louis XVIII, qui n'avait la goutte ni aux yeux ni à l'esprit, a légalisé la liberté en consacrant dans sa Charte immortelle les droits que réclamaient les baillages, et que trois millions de Français ont scellé de leur sang. Que le féodal *Monlôsier* traite la révolution de *cadavre digne de pitié !* il s'abuse, ce cadavre est plus vigoureux que le sien. En défendant la Charte, nous défendons un droit reconnu par le trône, et le citoyen qui

monterait sur l'échafaud pour ce droit, se placerait à côté de Sydney. Le trône et la Charte sont la racine de notre droit; les jésuites, les grands vassaux, la Sorbonne, le ministérialisme disparaîtront; le Roi, la Charte et la France doivent être éternels, si nous avons le sens commun. Je ne fais qu'effleurer cette haute question, parce qu'il ne serait pas prudent de la développer sous un ministère qui croit que tourmenter les bourses c'est gouverner les esprits? L'esprit déborde de toutes parts; il a tout usé. Il aborde indiscrètement les questions les plus élevées et les plus dangereuses; Mont-Rouge écrit que le protestantisme ne convient pas aux grands Etats, et que la Prusse doit changer de religion, comme on change de chemise. Le chef du schisme d'Orient, l'autocrate des Russies aspire au joug du Vatican, et va baiser la mulle du pape. Je vous savais incorrigibles, mais je ne vous croyais pas de cette force en bêtise. Laissez chacun servir Dieu dans la religion où il est né, sans l'exciter à arracher le cœur de son voisin pour des disputes où personne ne s'entend. Que chacun serve son Prince et sa patrie, sans jamais employer le prétexte d'obéir à Dieu pour désobéir aux lois. L'histoire du monde n'est que celle du fanatisme, mais parmi les

superstitions monstrueuses, dont se servent les jongleurs, n'y en a-t-il pas d'innocentes; notre raison ne peut-elle pas nous faire distinguer entre les poisons ceux dont on a su faire des remèdes, de ceux qui ont conservé leur nature meurtrière. Que toute la France soit fanatique d'un Saint-Louis, d'un Henri IV, *bravo;* c'est encore de la superstition, j'en conviens; mais il n'y a là ni opprobre ni ridicule; ce serait un enthousiasme patriotique et non un fanatisme pernicieux. Si l'homme est né pour l'erreur, souhaitons que cette erreur soit vertueuse? Après notre divin sauveur adorons Henri IV, mais ne nous prosternons pas devant l'incendiaire Grégoire VII, et le cruel Dominique. Tous les réquisitoires passés, présens et futurs ne me persuaderont jamais que le pape Alexandre VI reconnut un Dieu, quand, pour agrandir son fils incestueux, il employait la trahison, la force ouverte, le stylet, la corde et le poison, et qu'insultant encore à la superstitieuse foiblesse de ceux qu'il assassinait, il leur donnait une absolution et des indulgences au milieu des convulsions de la mort? Croient-ils en Dieu, les scélérats qui couvrent en ce moment la malheureuse Espagne d'échafauds et de gibets? ils insultent la divinité dont ils se moquent, en même temps qu'ils exercent

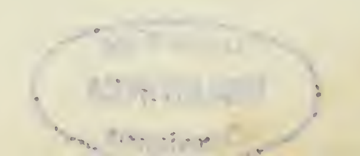
sur les hommes d'épouvantables barbaries. Pauvre peuple que j'ai vu bœuf, singe et agneau, broutant, sifflant, bêlant, dévorant et dévoré, fuis la superstition, c'est elle qui, faisant de Dieu un tyran, invite les hommes à être tyrans. Celui qui dit qu'on doit avoir les dissidens en horreur, met le poignard à la main de tous ceux qui osent se croire fidèles. Celui qui défend toute communication avec ceux qui ne sont pas de son avis sonne le tocsin des guerres civiles. Me dira-t-on qu'on doit imputer cette peste universelle à la rage de l'ambition plutôt qu'à celle du fanatisme. Je répondrai qu'on en est redevable à l'un et à l'autre. La soif de la domination s'abreuve du sang des imbécilles. Tout grand et petit seigneur, tout jésuite et tous les plats-gueux qui se mettent à leur suite, voudraient que les autres hommes s'empressassent à les servir, et, pour être servis mieux, ils nous persuadent que le bonheur est l'esclavage? Corrigez-donc *un cardinal de Lorraine*, possesseur de sept évêchés à la fois. Corrigez tous ces misérables que j'ai vu sans souliers, sans esprit, sans état, outrer la révolution, servir tous les excès, piller, voler, s'enrichir, et qui sont prêts à livrer la France aux mains du Saint-Office. Je n'aspire point à guérir les hommes puissans de cette passion fu-

rieuse d'asservir les esprits; c'est une maladie incurable; mais tout abrutis qu'ils sont, les peuples écoutent ceux qui leur parlent; ils ouvrent à demi les yeux; ils secouent une partie du joug le plus avilissant qu'on ait jamais porté; ils reprennent un peu de leur liberté, cette essence de l'homme dont on veut les dépouiller. Si on ne peut guérir de l'ambition les jésuites, les maréchaux, les généraux, le parquet, on peut du moins guérir les peuples de la superstition; ils est aisé de leur faire voir ce qu'ils ont souffert pendant quinze siècles. Peu de personnes savent bien lire, c'est un malheur, mais toutes peuvent entendre. Quiconque me dit : *Pense comme moi, ou Dieu te damnera*, me dira bientôt, *pense comme moi, ou je t'assassinerai*, et que M. l'abbé de la Mennais ne me dise pas que ma *tolérance* est de l'*indifférence*. Les épées sont tirées, les potences dressées, les bûchers s'allument d'un bout de l'Espagne à l'autre? Quel est donc celui qui a raison de *Bessières* ou l'*Empécinado*. Le véritable indifférent est le superstitieux qui est indifférent sur le sort de son frère qu'il laisse périr sans secours, qu'il abandonne dans la disgrâce, qu'il flatte dans la prospérité, qu'il persécute s'il est d'une autre secte ou s'il est sans appui et sans protection. Plus le supersti-



tieux se concentre dans des pratiques absurdes plus il a d'*indifférence* pour les vrais devoirs de l'humanité.

Les jésuites, en gens habiles, ont senti qu'ils ne pouvaient fonder leur despotisme en France que sur l'immoralité; car les lumières qui existent parmi nous sont telles que le pouvoir absolu ne pourrait s'y maintenir que par la dépravation, tandis qu'en Russie il subsiste par l'ignorance. Les jésuites ne sont pas chrétiens, la morale de notre divin sauveur les désavoue; ce sont des charlatans étrangers qui veulent nous persuader qu'ils ont pris leurs poisons dans l'Évangile. Leurs doctrines sont absurdes et barbares, elles avilissent l'âme et font mourir le corps de faim, pour enrichir des moines et des gueux qui ne valent pas mieux. Elles réduisent les peuples à la mendicité, et par conséquent à la nécessité du crime. Elles exposent les rois au poignard du premier dévôt assassin qui veut les immoler. Elles dépouillent la France pour entasser dans leurs repaires plus de trésors qu'il n'en faudrait pour nourrir les pauvres de vingt royaumes. Enfin, au lieu de consoler la terre, elles la couvrent de sang, de carnage et de malheurs innombrables de toute espèce. Mais ils font des miracles, me dit-on : qu'on me montre un seul miracle évidemment



prouvé, et ce sera celui là seul que je croirai. J'ai entendu parler de cinq ou six cents miracles faits de nos jours, en France, en faveur des convulsionnaires; la liste en fut remise au roi Louis xv par un sot magistrat, qui, lui-même, était témoin des miracles. Madame de Genlis fait et voit des miracles? qu'en est-il arrivé, le magistrat fut enfermé comme un fou qu'il était, et l'hypocrisie de la comtesse est la risée de Paris et de l'Europe. Mais, me dira-t-on encore, pourquoi ces fous, ces coquins, ces c....., ces hypocrites font-ils des prosélytes avec des fables qui semblent ne mériter que l'horreur et le mépris. On n'en sera pas surpris si on lit les chapitres suivans; mais il les faut lire dans l'esprit d'un philosophe chrétien, homme de bien qui n'est pas encore illuminé. Il faut s'aider des faibles principes de la raison, mettre quelques bornes à la crainte et à l'espérance, repousser le merveilleux de la théologie, sauf la révélation, qui vient de Dieu; car les théologiques absurdités ont toujours eu un empire absolu sur les esprits faibles, et de ces esprits faibles il y en a plus parmi les grands que parmi les servantes d'hôtellerie.

C'est une très-mauvaise politique de vouloir gouverner les hommes par des fictions; car tôt ou tard les yeux s'ouvrent, et on déteste d'au-

tant plus les erreurs dans lesquelles on a été nourri, qu'on y a été asservi davantage? Barbares hypocrites, qui voulez constamment mettre la théologie à la place de la vertu. La religion consiste assurément dans la vertu, et non dans le fatras impertinent de la Sorbonne. La morale vient de Dieu; la théologie vient des hommes; elle est partout différente et ridicule. On l'a dit cent fois, il faut le redire toujours. Nous avons un exemple tout récent, les disputes théologiques, la brouille des familles et l'insolence du froc, n'ont reparu qu'avec les jésuites et la Sorbonne. Pourquoi des jésuites! qu'avez-vous besoin d'une Sorbonne, quand vous avez des curés et des évêques. La conduite des évêques pris en corps sous Louis XIV est un monument de sagesse, et tous les actes de la Sorbonne ne sont qu'un amas de folies ou la cruauté le dispute à la déraison. L'adoration de Jésus-Christ aurait réuni tous les hommes, si la détestable et méprisable théologie raisonneuse ne les eût divisés. C'est elle qui alluma les flambeaux qui mirent nos villes en cendres, et fourbit les épées qui couvrirent si long-temps nos campagnes des cadavres de nos ancêtres. On s'égorgeait d'un bout de la France à l'autre pour savoir si un affilié devait porter une soutane et un surplis, et les

moines volaient les dépouilles terrestres de leurs victimes. Je sais bien que si on présente ces réflexions à un prince, à un chanoine et à un membre du comité des finances pendant qu'ils souperont avec leurs maîtresses ou qu'ils feront chanter par les acteurs des Variétés quelques vaudevilles orduriers, ils ne daigneront pas les écouter.... Garre au réveil, j'ai vu des chanoines et des fermiers généraux expier cruellement leur cupidité. Puisque les jésuites voient le doigt de Dieu dans toutes leurs boucheries, pourquoi des fanatiques d'une autre espèce ne le verraient-ils pas dans leurs excès. Tout cela finira mal, et bientôt; moi qui me pique de savoir lire, je lis tous les jours les manifestes des parties belligérantes. Elles se rencontreront enfin et le choc sera terrible.

Je sens qu'il est dangereux d'aller de porte en porte dire aux gens vous êtes des sots; les Athéniens firent payer cher à Socrate cette manie; mais pourquoi les hommes, et les Français méridionaux surtout, enchérissent-ils sur les superstitions; pourquoi des pénitens blancs, gris et noirs, habillés en masques, se fouettent-ils entre eux en l'honneur des onze mille vierges, de saint Roch et de son chien, de saint Antoine et de son cochon. La religion n'est pas une mascarade; il vaudrait mieux pour la

divinité et pour les mœurs adorer Dieu en hommes raisonnables.

Dieu! écarte de nous l'erreur de l'athéisme qui nie ton existence, et délivre-nous de la superstition qui t'outrage et qui nous rend malheureux!

Je ne me pique nullement de connaissances en politique; mais toutes les fois que je lis une ordonnance qui transforme en législateur ou en administrateur un oison ou un grand seigneur, je ne puis m'empêcher de hausser les épaules. Il n'en est pas de cette science comme de toutes les autres qu'on appelle pratiques pour les distinguer de celles qui se bornent à la spéculation. Je veux dire que, comme il faut avoir manié l'instrument pour être artiste, il faut avoir manié des hommes pour être politique. La machine qu'on nomme *gouvernement*, la plus compliquée de toutes, est encore bien plus que les autres sujette à l'épreuve des frottemens et des résistances, pour être bien connue, parce que les frottemens et les résistances ne se trouvent, ni sous la plume, ni sous le crayon, ni dans la vie lâche et futile d'un courtisan! Aussi voyez le beau coton que nous avons jeté depuis dix ans...... Et qui donc, me dira-t-on, fait que les gouvernemens se maintiennent plus ou moins de

temps au milieu de leurs inévitables variations, et malgré la sottise de nos conducteurs? Les deux seuls législateurs du monde, le temps et l'intérêt ou, en d'autres termes, la force réunie des hommes et des choses, qui, dans l'ordre moral, comme dans l'ordre physique, tend toujours, malgré des oscillations et des secousses, à se reposer dans l'équilibre! C'est une vieille roue qui va jusqu'à ce qu'elle rencontre un caillou.

M. de Villèle se trompe, il refait le chaos. Il est des choses que la suprême intelligence même ne peut empêcher : par exemple, que le *passé* n'ait existé, que le *présent* ne soit dans un flux continuel, et que l'*avenir* ne soit la suite du présent.

M. de Villèle veut à toute force que le *contenu* soit plus grand que le *contenant*, qu'une femme accouche d'un éléphant par l'oreille! Il veut enfin que la lune passe par le trou d'une aiguille. C'est impossible.

L'homme sentira toujours que, dans certaines occasions, le cœur a besoin de se répandre, et d'adresser des hommages à l'auteur de tant de bienfaits.

Dire qu'il faut tromper les hommes au nom de Dieu : c'est le discours du diable. Mais si mon peuple raisonne, il s'élevera contre moi.

Erreur; moins il sera fanatique, plus il sera fidèle. Les moines ensorcellent les peuples et détrônent les rois! Comptez les rois détrônés et assassinés depuis *Calchas* jusqu'à *Damiens*. Que la loi de l'État commande au prêtre comme à moi, et votre nation sera puissante et paisible! Les jésuites ont fait mourir des millions de chrétiens: la morale évangélique n'eût pas causé une seule égratignure. Le jésuitisme recèle encore dans ses flancs la division, la haine, l'atrocité; et bientôt vos provinces, vos villes, vos familles, en seront ravagées.

Il est constant que, dans l'éducation qui se donnait à Sparte, on s'attachait d'abord à former des Spartiates; on devrait bien parmi nous inspirer les sentimens de citoyen, former des Français, et pour en faire des Français, travailler à faire des hommes. On fait justement tout le contraire; on s'applique à défaire l'homme pour organiser des marionnettes. « Nous « ne sommes que cérémonies; les cérémonies « nous emportent, et laissons la substance des « choses: nous nous tenons aux branches, et « abandonnons le tronc. » — MONTAIGNE.

J'entends toujours répéter le même refrain: « Nous ne sommes pas nés pour notre bien « particulier, mais pour le bien public. » Cette déclaration, à la fois modeste et fastueuse,

n'est qu'un leurre pour déguiser l'ambition. Je soutiens au contraire que les emplois, même dans les bureaux de charité, sont recherchés, pour rendre le bien public tributaire de notre bien particulier. Les mauvais moyens dont on se sert pour y arriver prouvent que ma conclusion n'est que trop juste. Je sais qu'on peut faire partout le bien et le mal. Mais pourquoi ne pas marcher ouvertement vers les emplois publics; pourquoi ces démarches souterraines, ces délations intéressées, ce patelinage si modeste, à côté d'une soif d'ambition d'autant plus forte, qu'elle est, dans les emplois de *la ville*, la compagne fidèle de la plus basse médiocrité. Ce doit être une cruelle position pour un honnête homme que celle qui nous place dans l'alternative d'imiter les vicieux ou de les haïr. Mais combien les petites choses servent aux grandes!

L'échevinage était avant la révolution le terme de toutes les ambitions roturières de Paris. Le titre d'échevin donnait le premier degré de noblesse; et le dernier marchand de sucre, quand il avait gagné de la fortune, pouvait s'écrier en........ : Je fais un sot qui commencera par me mépriser, et dont toute la vie sera consacrée à effacer mon nom, mes travaux, et jusqu'au souvenir de mon existence!

Il y a donc encore plus de différence de nous à nous-même que de nous à autrui. Un père qui ne travaille que pour être méprisé par ses enfans ! Présentez cette idée aux sauvages du Canada, présentez-la à quiconque sent la dignité de l'homme ! Vit-on jamais mettre en crédit une plus monstrueuse absurdité ! Je ne sais dans quel pays les poètes ont placé le trône de l'imbécillité humaine ; mais si je l'avais à ma disposition, je l'établirais sans hésiter au milieu de la grande salle de l'Hôtel de Ville.

Jeannot, souviens-toi bien que la philosophie
Est un démon d'enfer, à qui l'on sacrifie.
Archimède, autrefois, gâta le genre humain,
Newton, dans notre temps, fut un franc libertin.
Locke a plus corrompu de femmes et de filles
Que Villèle *en réduit* n'a conduit de familles.
Tout chrétien qui résonne a le cerveau blessé.
Bénissons les mortels qui n'ont jamais pensé.
O Bellart, La Mennais, Demestre et Saint-Nonotte,
Que de tous vos écrits la pesanteur dévote,
Toujours pour mon esprit eut des charmes puissans.
Le péché n'est, dit-on, que l'abus du bon sens ;
Et, de peur de l'abus, vous bannissez l'usage.
Ah ! fuyons saintement le danger d'être sages.
Pour faire ton salut, ne pense point, Jeannot,
Abrutis bien ton âme, et fais vœu d'être un sot.

La révolution, en faisant bouillonner les

esprits, dut commencer ses travaux par le curage des étables d'*Augias;* le département qui remplaça l'échevinage fut composé d'hommes à talent, et présenta tout à coup la différence qui subsistera éternellement entre le mérite et la sottise. Quoique noble, vraie et juste dans sa source, la révolution s'égara; ce fut du corps municipal de Paris que sortirent les hommes les plus fougueux de la convention. Cette commune poussa l'audace jusqu'à dicter des lois aux pouvoirs constitués. Pour le coup la rage avait remplacé la sottise dans cet hôtel qui décore la place de Grève. Les gens en place, sous tous les régimes, sont de grands misérables; ils ne savent jamais ce qu'on gagne à faire le bien. Ils apprennent l'art de l'impertinence en vingt-quatre heures; mais ils s'en repentent quelquefois toute leur vie.

Les anciens échevins disaient au roi, lorsqu'ils étaient admis en sa présence : « *Très* « *chier et noble sire, vos bourgeois de la ville* « *de Paris vous présentent ces joyaux.* » C'étaient des vases d'or. « *Grand merci, bonnes* « *gens*, leur répondait-il, *ils sont biaux et* « *riches.* »

Vers la fin de 1792, Danton leur disait : « Regardez-moi, » avec son mâle organe et le geste le plus imposant, « la nature m'a donné

« la physionomie âpre de la liberté. J'ai dans « mon cerveau des ressources capables de faire « trembler l'univers; j'irai demain à l'assem- « blée vous fouetter le sang. Le métal bouil- « lonne, mais la statue de la liberté n'est pas « encore fondue : si vous ne surveillez le four- « neau vous serez tous brûlés. »

Et Vergniaud : « Pourquoi présenter sans « cesse la liberté et l'égalité sous la forme de « deux tigres qui se dévorent, tandis qu'on « devrait les offrir sous celles de deux frères « qui s'embrassent? Si l'on repousse la liberté, « c'est qu'on ne la voit que sous un voile en- « sanglanté. Quand, pour la première fois, les « peuples se prosternèrent devant le soleil, « qu'ils appelèrent le père de la nature, croyez- « vous qu'il s'enveloppa des nuages qui portent « la tempête ! »

En 1825, « la pluie a contrarié la procession « de la Fête-Dieu; les poissardes n'ont pas eu « le bonheur de voir utiliser leur magnifique « reposoir. M. Le Brun, maire, a suivi à *pied* « la procession dans l'église. » Il eût été curieux de l'y voir à cheval ou en voiture (1).

---

(1) Les journaux ne tarissent pas sur le compte de M. Le Brun...., maire de St-G..... L... ; tantôt il fait manœuvrer les poissardes, tantôt les forts de la halle ! Hier, il

Sous le gouvernement impérial, le corps municipal de Paris fut débarrassé des sots et des enragés; j'y ai vu à cette époque des hommes distingués, que recommandaient à la vénération publique quelques vertus éprouvées au feu de nos désordres.

Napoléon persécutait sourdement la révolution; on lui avait persuadé que les vieilles idées valaient mieux que les nouvelles, et cet homme étonnant, qui, mille fois affronta les lions et les géans, ne conçut jamais que la persévérance des rats équivalait, avec le temps, à la force de *Briarée*. Les rats s'introduisirent donc de nouveau à l'Hôtel de Ville. Il y a, je ne sais quelle douceur à s'entendre louer, mais on en use trop. Les étrangers, les indifférens, ne voient que les apparences; ils ignorent si l'homme qui fait bonne mine n'a pas l'âme et le corps dévorés par la fièvre et l'effroi (1). Les

---

assistait à la première communion des enfans trouvés. Il a suivi la procession de la Fête-Dieu, dans l'église, attendu qu'il pleuvait. Enfin, pour récompenser de si hauts faits, on l'a créé officier de la Légion d'honneur. Êtes-vous satisfait, ambitieux et bruyant édile, laissez reposer les cent bouches de la renommée. A d'autres, nous aimons la variété, et votre gloire nous fatigue.

(1) De l'amour et point de bassesse. Je remarque que

rats commencèrent par entonner des hymnes de bassesse et de servilité; le *grand homme*

---

presque tous les princes excellent dans l'art de l'équitation ; c'est sans doute parce que leur chevaux ne sont pas flatteurs. Le flatteur imite tout, excepté ce qui est bien. Il dit à la colère, venge-toi ; à la passion, jouis ; à la peur, fuyons ; au soupçon, crois tout.

Negat quis, nego ; ait, aio. Postremo imperavit egomet mihi omnia attentavi. Térence, Phor.

Puisque j'ai fait cette réflexion, je vais l'enrichir d'une pensée du sage historien *Comines*. Elle confirmera cette vérité sur les grands de la terre, « qu'il n'y a point de personnes moins heureuses que celles qui semblent l'être le plus. »

Il parle de Charles-le-Téméraire.

« Quel aise eut-il ? Il eut toujours travail sans nul plai-« sir, et de sa personne et de l'entendement; car la gloire « lui monta au cœur, et l'esmeut de conquérir tout ce qui « lui était bien séant. Tous les étés tenoit les champs, en « grand péril de sa personne, et prenoit tout le soin et la « cure de l'art, et n'en avait pas assez œuvre à son gré. Il « se levait le premier et se couchait le dernier, comme le « plus pauvre de l'art. A chaque jour il besognoit dès « six heures du matin, et prenoit grand peine à recueillir « et ouïr grand nombre d'ambassadeurs ; et en ce travail « et misère finit ses jours. Et ne pourroit-on dire qu'il eut « jamais un bon jour, depuis qu'il commença à se faire « plus grand, jusques à son trépas. Il eut été si aisé s'il « l'eut voulu. »

Je ne m'excuse point d'avoir copié ce passage : tous

devint un dieu, les fêtes, les adulations, les *pots de chambre* redevinrent à la mode, et la France, pleine de gloire, de force et de génie, revit les échevins de *Charles-le-Simple*. S'il prenait fantaisie à un roi de France de ne recevoir les hommages du corps municipal que présentés par des hommes qui marchassent sur leurs mains, les pieds en l'air, le *tourniquet* improviserait des acrobates comme des électeurs. Gens de parti, gens attaqués de la jaunisse, vous verrez toujours tout jaune.

Tous les cœurs sont gâtés.... L'esprit bannit la foi !
L'esprit s'étend partout... O divine bêtise...!

---

mes lecteurs l'admireront, s'ils se connaissent en belles choses. Mais quoi ! ce que nous considérons comme le malheur des princes n'est qu'un moindre mal ; leur condition, comme celle du genre humain, n'est pas de choisir entre le bien et le mal, mais entre le mal et le pire. Ils seraient bien plus malheureux s'ils étaient contraints de ne pas se tourmenter l'âme et le corps pour s'embarrasser d'intrigues militaires ou jésuitiques. Ils veulent jouer à tout prix un grand personnage sur le théâtre du monde, et attirer les regards de toute la terre ; et, pour en venir à bout, l'un se lève plus matin qu'un artisan, il écrit plus qu'un procureur, fatigue plus de secrétaires qu'un greffier en chef ; l'autre retourne la médaille et laisse faire les jésuites ! L'agitation que donnent ces révérends pères vaut au moins l'autre. Vous m'en direz des nouvelles avant dix ans, messieurs les contemplateurs.

O mon fils, cher enfant de la stupidité ;
Quel ennemi t'arrache au doux sein de ta mère,
On te l'a dit cent fois, malheur à qui s'éclaire.
Ne va point contrister les cœurs des gens de bien.
Courage, allons, rends-toi ; lis le Journal chrétien (1),
De l'avocat Bellart lis le discours sublime,
C'est pour ton mal qui presse un excellent régime;
Tu peux guérir encore. Oui, Paris, dans ses murs,
Voit encore, grâce à Dieu, des esprits lourds, obscurs,
D'argumens rebattus, déterminés copistes,
Tout farcis de lambeaux des premiers Jansénistes.
Jette-toi dans leurs bras ; dévore leurs leçons ;
Apprends d'eux à donner des mots pour des raisons.
Fais des phrases, Jeannot..., ne sois point philosophe.
— Jeannot, je te promets un bon canonicat,
Et, peut-être, à ton tour, deviendras-tu prélat.

Nos lois se sont trop prêtées à la faiblesse et aux passions, en ne réprimant que ce qui attaque ouvertement la société; mais peut-être seraient-elles restées sans exécution, à cause du trop grand nombre de criminels. Les héros, et même les dieux de l'antiquité, avaient quelquefois la fièvre; les mirmidons saisissaient ces momens de défaillance pour étaler leur

---

(1) Voyez la *Gazette ecclésiastique*, journal clandestin, qui date de 1724, et dure encore. C'est un ramas des faits et des gestes des bedeaux de paroisse, des porte-Dieu, des thèses de théologie, des refus de sacremens, des billets de confession, et autres matières de cette importance.

force et la *beauté de leur stature*. Les ennemis du dieu qu'on adorait à l'Hôtel de Ville vinrent camper à deux lieues de Paris, trois rats s'échappèrent furtivement, et allèrent porter au dieu vainqueur les bassesses qu'ils adressaient la veille au dieu vaincu. Un tyran a toujours un côté à offrir aux louanges de la bassesse. J'ai blâmé cette démarche, et je la blâme encore, non parce que je regrette le gouvernement de Napoléon, mais parce que *j'y vois clair*, et que je regarderai toujours comme criminels des hommes, qui, pour assouvir une vengeance particulière, changent un gouvernement établi. Le résultat ne légitime pas l'action; ces trois hommes ne pouvaient pas prévoir les conséquences d'une pareille entreprise. Lorsqu'un grand peuple vit tranquile sous des lois et sous un gouvernement constitué, c'est un crime au premier chef de le relancer dans la carrière des révolutions! Les plus grands jacobins sortis de nos discordes n'ont rien entrepris de plus criminel et de plus dangereux.

Il y a des devoirs inflexibles en politique comme en morale, et le premier de tous, c'est de ne jamais livrer son pays aux étrangers, lors même qu'ils s'offrent pour appuyer avec leurs armes le système qu'on regarde comme

le meilleur. Mieux vaut la guerre civile, parce qu'on n'y triomphe qu'avec du courage, de l'énergie ou de la justice. Le Vendéen Cathelineau inspire mille fois plus de respect que les Français de Pilnitz et de Bondi. Ce n'est pas un simple souvenir que je retrace, c'est une peine vive que je sens recommencer.

Il faut être conséquent; si tout ce qu'on reçoit d'un tyran déshonore, pourquoi tant de gens ont-ils tendu si long-temps à Napoléon une main suppliante et servile? Il est bien difficile de s'accorder avec soi-même dans des principes outrés et excessifs. Carnot, que l'on a taxé d'inconséquence, ne me paraît pas avoir mérité comme eux ce reproche. Il a loué dans un grand homme ce qu'il y avait de louable; mais il a blâmé publiquement la tyrannie, il l'a même exhorté à y renoncer. Carnot était Français, il eût remercié les vengeurs de la liberté française; mais il louait celui qui faisait le bien avec le pouvoir de faire le mal. Il y a sans doute une autre espèce de mérite, une autre espèce de grandeur : je ne prétends rien ôter à Caton et à Brutus, je les admire et les révère; mais ils ont aussi quelquefois besoin d'excuse dans leurs vertus rigides. Pourquoi n'en accorderions-nous pas à Carnot, dans ses vertus modérées, et même à Napoléon, dans

ses fautes héroïques et éclatantes? Rien n'est parfait dans l'humanité; tout a été donné à l'homme avec mesure : gardons-la dans nos jugemens ; n'exaltons pas une vertu pour en humilier une autre, toutes sont plus ou moins précieuses, toutes honorent la nature humaine, et c'est l'honorer soi-même que de leur rendre à toutes le respect qui leur est dû.

Il ne s'agit pas ici d'un procès civil ou criminel, dans lequel un juge peut tourner pique ou carreau *ad libitum*. Il y va du salut de la France; nous avons fait du chemin depuis dix ans, que l'expérience du moins nous soit bonne à quelque chose.

Je n'ai jamais pu m'accoutumer à ces excès périodiques de découragement et de confiance. Nos têtes se renversent et se replacent dans un clin d'œil. On abandonne à sa légèreté un particulier qui n'acquiert jamais l'expérience de ses fautes; mais que penser d'une population entière, pour qui le présent n'a ni passé ni avenir, qui oublie ses maux et ses craintes, comme on oublie un éclair et un coup de tonnerre, et chez qui les couleurs de la honte s'effacent bientôt.

Les Spartiates mettaient un esclave ivre sous les yeux de leurs enfans pour les corriger ; je vais imiter leur exemple. J'ai vu un magistrat

français, mais qui était russe ce jour-là, venir de sa personne dans les coulisses de la Comédie-Française, pour y faire chanter un couplet de sa composition. Alexandre et Wellington étaient présens. Le voici ce couplet : je l'ai retenu pour le transmettre à la postérité.

Sublime Henri, ton caractère
D'Alexandre nous offre les traits,
Grand comme toi, vainqueur et père,
Tes triomphes sont des bienfaits.
Héros de la chevalerie,
Il a su vaincre et pardonner;
On dirait qu'à notre patrie,
Il ne fut jamais étranger.

Deux aides-de-camp vinrent au même instant demander des vers pour Wellington, ils intimèrent même l'ordre d'annoncer sa présence. L'acteur *Michot* leur répondit devant moi : « Henri IV était roi de France. » et leur tourna le dos.

A Rome, à Athènes, en Russie, dans notre ancienne France, on eût loué le comédien et pendu le magistrat.

Je ne conteste pas les brillantes qualités qu'on prête à l'autocrate des Russies, mais il n'est pas roi de France; sa haute protection ne devrait pas dispenser un autre magistrat de rendre ou de faire rendre compte du prix des

croix du Saint-Sépulchre. Il y en a eu quelques centaines de vendues depuis trois cents jusqu'à deux mille quatre cents francs. L'ordre a été aboli par ordonnance royale ; mais le prix des croix, qu'est-il devenu ? Quelques chiffres dans cette matière vaudraient mieux que de la prose extra-magistrale. « Malheur à vous qui appelez *bien* ce qui est *mal*, et *mal* ce qui est *bien !* » Sainte Ecriture (1).

Même après la première restauration, il restait encore quelques talens dans ce conseil général ; on y a mis bon ordre, tout est rentré dans le *caput mortuum.* Il n'y a plus de quoi faire des grenadiers : ils sont tous de la même taille. M. Delessert, qui fait une si belle exception au milieu de la *gent financière*, M. Thibon, sous-gouverneur de la Banque, n'y sont plus. Je ne veux pas personnaliser ; mais qu'on me donne le cerveau de M. Thibon et son expérience, et je me charge de faire la chouette à tous ces messieurs, en lucidité, en économie, en sagesse, en mœurs, même en éloquence, si nous excluons les gestes de Bo-

---

(1) Je dois à la vérité de dire que les deux magistrats que j'ai eus en vue ne font pas partie du conseil général. Je les ai placés là, parce qu'ils entraient naturellement dans ce cadre.

bèche qu'emploie l'avocat Bo... J'y connais trois ou quatre lurons à petite semaine, qui, s'ils font suer les écus de la ville comme ils faisaient naguère suer les leurs, doivent porter loin la splendeur des finances de la capitale.

Le mérite a sa pudeur comme la chasteté. Un notaire qu'on a fait caporal dans ce bataillon de Lilliputiens, ou de ces hommes qui ne quittent jamais un bon mot que lorsqu'ils en ont fait une sottise, me disait : « Ce B...., qu'on vante tant, f.... dans sa culotte pendant les cent jours, tandis que j'offrais ma démission à la barbe de l'usurpateur. » Je partis par un éclat de rire en entendant ce fat, qui paraît si modeste, s'enfler plus que ne l'aurait fait *Masséna* après la bataille de Zurich. Mais, lui répondis-je, tout en blâmant l'action de M. . . . ., je reconnais que l'entreprise était hardie, et qu'il avait raison de craindre Napoléon ; mais vous, qu'aurait-il pu vous reprocher ? Quelques vacations de trop dans un inventaire. Un chef de parti ne peut pas être délicat sur le choix des hommes : c'est un principe et un malheur de l'ambition de se servir des vices d'autrui ; mais ce trait seul suffirait pour prouver combien il est dangereux de fournir un aliment politique, même aux nullités.

Je conçois aujourd'hui, quoique un peu tard, qu'un homme sage peut vivre partout, et rester seul au milieu de la foule; mais que de privations doit-il endurer! Mettez *Barnave*, *Laisné* ou *Foy*, au milieu de ce conseil général. *Antisthènes* me dirait que les médecins vivent bien avec les malades; mais il ne me convaincrait pas; je lui dirais à mon tour : Philosophe, comparaison n'est pas raison.

Voilà deux ans que j'ai écrit en public pour la première fois : beaucoup de gens m'ont compris; les intéressés seuls ont vu dans mon livre une simple *pantalonade*. Relisez-le, Messieurs, et écrivez sur vos tablettes que des rubans peuvent flatter une vanité puérile ou être un signe de ralliement, mais qu'ils sont plus souvent le signe de la complicité que l'emblème d'une union vertueuse. Des rubans enchaînent mal à la vertu et détachent de la patrie. On ne voit pas qu'en face du jésuitisme s'élèvent des hommes forts qui ne veulent ni de la superstition du peuple, ni des sophismes d'*Helvétius*. Jusque là, ce ne serait qu'un bien; mais *Hercule* est derrière cette première couche; il traîne après lui l'opprobre de l'esprit humain; les vingt ou trente sectes d'illuminés produits par les rêveries de *Swenderbork* et de *Kant* l'accompagnent. Paris en est infecté, et il n'a

jamais fallu beaucoup d'esprit pour tromper les hommes : c'est pour les éclairer qu'on n'en a jamais assez.

J'ai remarqué depuis quelques années que l'athéisme faisait des progrès effrayans chez le peuple, chez l'ouvrier surtout. Ce qui paraîtra d'abord un paradoxe, et qui, à l'examen, deviendra une vérité pour les autres comme pour moi, c'est que la théologie de nos jeunes énergumènes jette les esprits dans l'athéisme, et que la vraie philosophie les en retire.

Qu'un demi-savant, un *alf reasoning*, et il y en a beaucoup, lise le livre de M. l'abbé S..., qu'on jette partout avec profusion, vous le verrez douter de l'existence d'un être si étrangement annoncé, et imaginer qu'un dieu qui aurait fait librement tant de niaiseries et de crimes n'existe pas.

Que saint Thomas ait écrit ces paroles : « *Virtus cœli, loco spermatis, sufficit cum elementis et putrefactione ad generationem animalium imperfectorum* », cela se conçoit : il n'en savait pas davantage : Platon lui-même n'avait commis que des erreurs ; mais son cœur, d'accord avec son esprit, lui avait fait apercevoir le *virtus cœli*, et c'est le *signe* dont il ne faudrait jamais sortir.

Mais, depuis saint Thomas et Platon, la physique est née, et la philosophie avec elle. On a clairement reconnu que le limon du Nil ne forme ni un seul insecte ni un seul épi de froment. On a suivi les traits de lumière qui partent du soleil pour aller éclairer le globe et l'anneau de Saturne, à trois cent millions de lieues, et pour venir sur la terre former deux angles opposés au sommet, dans l'œil d'une mouche, et peindre la nature sur sa rétine. Newton a découvert par quelles simples et sublimes lois tous les globes célestes marchent dans l'abîme de l'espace. Par lui, l'ouvrage de l'univers mieux connu, montre un ouvrier; tant de lois toujours constantes prouvent un législateur, et la révélation devient un miracle tout simple, tout naturel. La saine philosophie détruit donc l'athéisme à qui l'obscure, niaise et cruelle théologie prête des armes (1).

---

(1) Je n'aurais pas cru, si je ne l'avais entendu cent fois de leur propre bouche, que les grands seigneurs crussent à l'astrologie; ils sont très-orgueilleux, mais ils sont d'une ignorance crasse; il n'y a d'étoiles que pour eux,

Scit genius, natale comes qui temperat astrum.

HOR. *lib.* II, *ép.* II.

nous ne sommes que de la canaille dont les étoiles ne se mê-

Je plains un athée, je ne voudrois pas avoir six cents paysans à conduire avec ses maximes,

---

lent pas. Une demoiselle *Labrousse*, périgourdine comme moi, vieille folle, qui avait hérité de l'impertinence de *Gauric* et *Michel Morin*, m'a montré des lettres de personnages que le respect m'empêche de nommer, cela fait pitié. « Croyez-vous, lui demandait un ...., que Mars reste « stationnaire. » Quarante ans de guerre et la mort..... ont répondu à cette *pauvre* question.

« La même étoile peut-elle donner en même temps la... « et la potence ! Qu'en pensez-vous ? »

Pauvre espèce humaine !

Que de choses je pourrais dire sur le fait que je signale. J'ai supporté pendant cinq ans la vieillesse, la puanteur et les besoins de cette sorcière, pour obtenir la lecture de sa correspondance. Je ne la dévoilerai pas. C'est un point qui m'arracherait des larmes plutôt que des traits de satire.

Mais si tant de princes, tant de papes, Walstein, Boulainvilliers, Joséphine, ont donné dans cette *bosse*, jugez de l'empire que peut acquérir un jésuite astrologue sur certains cerveaux.

Voilà pourquoi le jésuite Demestre affecte du mépris pour Cicéron ; c'est que Cicéron, qui était du collége des augures, fit un livre pour se moquer des augures qui n'étaient que des astrologues ; mais ce grand homme dit positivement « Détruisons la superstition et non pas la religion. » Eh ! sans superstition que deviendraient les jongleurs. Les papes Jules II et Léon X ne croyaient ni à *Lorette* ni à *Janvier*. Auguste se moquait du Poisson et de

mais j'aimerais mieux vivre avec lui que d'être égorgé au nom du Dieu que j'adore, ou de gémir à Madrid dans les cachots de l'Inquisition pour en sortir couvert d'une robe ensouffrée, parsemée de diables, et pour expirer dans les

---

l'Ane; Châteaubriant rit dans sa barbe de son eau du Jourdain; mais le barbare et dissimulé Louis XI avait une foi vive dans la croix de Saint-Lô. Presque tous les princes, excepté ceux qui ont eu le temps de lire et de bien lire, ont un petit coin de superstition.

Rois de l'Europe, princes, souverains, républiques, souvenez-vous que le père *Grillandus* (beau nom pour un jésuite) était inquisiteur *par la grâce de Dieu.*

On ne peut pas tout faire à la fois; Hercule ne put nettoyer en un jour les écuries du roi Augias. Sans être astro logue, comme madame Labrousse, je vous ai prédit dans mon *Huron* ce qui se passe en Espagne. Arrangez-vous comme vous pourrez, mais choisissez d'autres palfreniers que les jésuites. *Ça va mal..., ça va mal....* Il ne suffit pas de rogner les griffes, de limer les dents du monstre, il faut le chasser. On le chassera; mais il faudrait, pour votre repos et pour le nôtre, que vous prissiez l'initiative.

Je ne suis ni sorcier ni illuminé, mais j'ai une qualité rare, je sais écouter tout le monde. Les deux principes qui se combattent depuis cinq siècles, qui, de nos jours ont sacrifié le trône, les Francs et les Gaulois, Napoléon même, sont en présence. La lutte n'est pas douteuse: chacun reprend son rôle. On peut compter. Mais, au nom de Dieu, ne prenez pas la route de Saint-Denis pour aller à Orléans.

flammes. J'aimerais mieux vivre avec Epicure, Simonides, Protagoras, Desbarreaux et Spinosa, qu'avec le père Garasse ou l'avocat B.... J'attendrai, il est vrai, plus de justice de celui qui croira à un dieu, que de celui qui n'en croira pas ; mais je n'attendrai qu'amertume et persécution du superstitieux. L'athéisme et le fanatisme sont deux monstres qui peuvent déchirer la société, mais l'athée, dans son erreur, conserve la raison qui lui coupe les griffes, et le fanatique est atteint d'une folie continuelle qui aiguise les siennes (1).

Un bon cathéchisme de paroisse et quelques pensées de Newton suffisent pour rendre le

---

(1) Plaignons les *théïstes* de combattre notre sainte révélation ; mais ils ne sont pas cruels, leur système ne va point chez le vulgaire grand et petit ; ils n'ont pas fait égorger vingt millions d'hommes pour soutenir leurs visions, sans compter ceux qui vont suivre *Bessières*.

Le *théisme* n'est pas fait pour le peuple, il n'est pas dangereux. Nos poissardes sont pieuses. Mesdames *la Ressource* sont dévotes ; les couturières sont scrupuleuses, elles vont pourtant chez la Montansier en sortant de la réunion du Sacré-Cœur : les duchesses, les comtesses, les marquises surtout, sont molinistes ; les cochers de fiacre sont tout-à-fait pour Luther ou Arius, et les marchandes de modes se feraient brûler pour l'anabaptisme.

peuple religieux; l'un dit qu'il y a un dieu, l'autre le prouve; tandis que le livre de M. D.... que je pourrais analyser, ne peut faire que des fanatiques, des superstitieux, des voleurs et des hypocrites; il est fait pour empoisonner le vulgaire des grands et le vulgaire des petits.

Dans un état bien gouverné, où le jésuite Hardouin n'oserait pas accuser d'athéisme Descartes, Arnaud, Pascal et Mallebranche, où le livre de M. D.... serait livré aux tribunaux, l'athéisme pourrait être le vice de quelques gens d'esprit, mais la superstition ne serait pas le vice des sots: en résultat, les frippons seraient peut-être moins frippons.

Un mot tout seul va convaincre ceux qni savent lire. J'étais le jour de la Saint-Louis dans l'église.... M. l'abbé y fit en ma présence le panégyrique de ce grand roi. Je rencontrai cet abbé le lendemain dans les Champs-Elysées; je lui fis mon compliment, il le méritait; son sermon m'avait fait plaisir, par sa sagesse et sa mesure; mais je lui reprochais l'oubli de la *pragmatique sanction*. « Si j'avais proféré *ce mot*, me dit-il, j'aurais perdu ma place. »

Les athées sont ordinairement des savans hardis et égarés qui raisonnent mal. Le chancelier l'Hopital, qui fut athée, dit-on., ne fit que des lois fort sages, et ne conseilla que la

modération et la concorde, et les fanatiques firent la Saint-Barthelemi. Ce ne fut point Spinosa qui assassina juridiquement Barnevelt, qui déchira en morceaux les deux frères de Witt, et qui les mangea sur le gril. L'athéisme n'est véritablement dangereux *qu'en bas*, et c'est là que le ramène M. l'abbé D... A qui veut-il persuader qu'un poisson avale un homme et le rend sain et gaillard au bout de trois jours; que le Dieu de l'univers ait ordonné aux juifs de manger de la m.... (*Ezechiel.*), et toutes les autres absurdités qui sont de nature à révolter des esprits faibles et téméraires, aussi bien que des esprits fermes et sages.

Qui croirait, qu'au milieu d'une nation si gaie et si légère, il y ait des hommes si nuls, si tristes et si pédans. Les lois exigent des décences et pardonnent des vices; la société est plus délicate que sévère, mais je connais un juge plus éclairé, plus sévère, c'est le sentiment intérieur qu'on appelle conscience. Il y a cela de grand dans l'homme, qu'il est, par la pensée, supérieur à toute puissance qui n'est pas conforme à la raison, cela seul prouverait que toute vraie grandeur vient de Dieu, à qui nous devons la pensée et la raison. Ne craignons jamais de dire une vérité salutaire. Le trône appelle naturellement la flatterie et

repousse la vérité, c'est un tort grave dont il est trop souvent l'effrayante victime. Si j'étais roi de France, au moment où j'écris, j'inviterais poliment M. *de Volvic* de suspendre les doucereux accords de sa muse flexible, et pour varier le style de mes réponses, je lui dirais : « Monsieur le comte, pourquoi choisir, « pour mon service, ceux qui ne savent rien « et ne font rien ; pourquoi honorer ce qu'il y a « de pis dans l'espèce humaine, l'ignorance et la « fainéantise, lorsqu'il est évident que la per- « fection de la vertu se forme de trois choses, « du naturel, de l'instruction et des habi- « tudes. » *Plus il y a d'hommes ensemble, plus ils sont vains, et sentent l'envie de se signaler entre eux par de petites choses.* Montesquieu, liv. VII, ch. II.

Ceux qui observent le train des choses et qui sont en dehors, voient quelquefois mieux que le conducteur. S'il m'était permis de donner un conseil à la couronne, je lui dirais : Pour votre propre salut, établissez franchement et sans ruse la responsabilité des ministres ; dix rois de France de votre race n'ont sauvé leur couronne et conservé leurs jours que grâce au gibet de Montfaucon. Le peuple a quelquefois raison ; j'ai vu, mais vu, autant

qu'il faut voir pour être convaincu, des concussions monstrueuses.

A part le *biribi* de la bourse, où un ministre joue les millions comme le coulissier *Saucède* joue les centimes, combien de *tour de bâton*, inconnus au vulgaire, même des chambres. En voici un entre mille :

Avant que l'administration des jeux ne fût sous la direction de la ville, le prix du bail était monté progressivement de dix-huit cent mille francs à cinq millions. Il dépendait du dernier fermier ministériel de conserver à cinq millions, il refusa l'offre du ministre, et vint à la ville faire sa soumission publique à sept millions trois cent mille francs. Il n'eut pas le bail.

Je connaissais cette affaire, et je trouvai étrange qu'on refusa le ministre à cinq millions, et que le même homme vint bénévolement en offrir près de huit à la ville.

Bail pour bail, j'aime mieux en faire un de huit millions avec la ville, qu'un de *cinq* avec le ministre, me répondit ce fermier. Avec la ville je sais que je dois huit millions, avec le ministre c'est indéfini.

« C'est le cautionnement du beau-frère. 2

« C'est un autre beau-frère 1

« C'est une sœur et ses caprices, 1, 1, 1, etc.

« Je marie ma nièce. 1

« Donnez à C..... à D......

« Donnez..... Donnez.... Donnez.....

Je n'ai pas la preuve écrite, parce qu'on l'obtient rarement dans ces matières, mais j'ai la conviction intime que les employés de l'Etat lui ont volé deux cents millions dans la liquidation de l'arriéré. Je le prouverais en disant aux voleurs : Qu'aviez-vous en 1815, et d'où sont sortis les rentes, les terres et les carosses que vous possédez aujourd'hui.

Je suis loin de penser que tous les ministres de la restauration aient été des prévaricateurs. Laîné, Châteaubriant, Saint-Cyr, Dessolles, Richelieu (1), n'y ont pas fait fortune, mais aussi les a-t-on chassés comme des pestiférés. Leur exemple était pernicieux, et un bon Lazareth éternise leur quarantaine. Je remarque que l'autorité sans bornes, qui favorise toujours le vol et le gaspillage, n'a jamais été défendue, ni par un homme de génie, ni surtout par un homme vertueux.

La raison, en France, est comme le portrait

(1) Celui-là n'a rien volé, mais il a signé le traité du 20 novembre, et demandé plus bêtement que méchamment la tête du maréchal Ney.

de la *belle Angélique*, dans la comédie du *Joueur;* il l'invoque dans la détresse, et la néglige quand il est heureux. Les courtisans sont entre le prince et son peuple comme un écho trompeur qui altère ce qu'il répète. Une représentation nationale *imparfaite* n'est qu'un instrument de plus pour la tyrannie. L'histoire d'Angleterre prouve combien les parlemens asservis furent plus loin que les ministres eux-mêmes en bassesse et en cruauté. Si, après la loi du sacrilége, on eût demandé des fonds pour un pont destiné à joindre Montmartre et le Calvaire, on les eût obtenus. Plus les choses sont belles en elles-mêmes, la représentation nationale, l'art de parler, l'art d'écrire, plus elles sont méprisables, quand elles dévient de leur destination naturelle; dans ce dernier cas, ce qui est mauvais par essence vaut encore mieux. Des représentans ou des députés, comme on voudra, ne doivent pas être une caste à part. Le don des miracles ne leur est pas accordé; ils ne sont quelque chose que lorsqu'ils ont la nation derrière eux? l'ont-ils.....? essayez-en.... Rentrez dans la Charte, dans la démocratie des cent écus; supprimez les *tourniquets*...... Le pouvoir qui donne les places est tout du moment que l'opinion qui distribue la considération n'est plus rien? Vous avez

raréfié cette opinion, mais vous ne l'avez heureusement pas détruite. Lors des dernières élections, j'écrivis dans mon *Huron:* « Ces royalistes *bruns,* ces campagnards, ne sont pas « l'expression d'un vœu libre, ils ne représentent pas la France nouvelle; il fallait sans « doute un contrepoids moral, mais on n'a mis « que du plomb, dans la carenne du vaisseau.» Quatre ou cinq cents princes, ducs, comtes, barons et chevaliers émigrés, peuvent être bons Français, mais encore un coup, ce n'est pas l'esprit de la France.

M. de Villèle, que je compare à M. de Calonne, qui se trouve dans la même position, dans les mêmes circonstances, mais qui, comme son illustre devancier, n'est pas le *joujou* du beau sexe, oublie trop qu'en 1787 les anciennes traces de la routine n'étaient point franchies.

M. de Villèle n'est entouré que de courtisans et de financiers, gens qui aiment mieux trois invasions qu'une économie sur le budjet. Je vois aussi d'anciennes catins, qui tenaient jadis des maisons de jeu, *voire même* de prostitution, et qui ont six mille francs de pension sur l'État! Six mille francs, c'est la contibution de ma petite ville. Ah! M. le comte, vous oubliez que la noblesse sans gloire militaire est

ignoble (1). Je conçois très-bien qu'un Lannes vaut mieux que moi, il me paraît naturel qu'il jouisse pendant sa vie des premiers honneurs de l'État; mais un marchand de cuir, un marchand d'esclaves, un usurier, un bavard, un espion, un maquereau, qu'on fait noble, comte, duc? J'en rirais, si on pouvait rire d'une pareille bêtise. Le baron *Dupuytrein*...Ce n'est qu'un carabin qui vend douze mille francs un coup de lancette. Il tue son homme, à la vérité, mais ce n'est pas à la manière de Bayard. Il y a, dans l'ordre social comme dans l'ordre naturel, de certains principes dont on ne saurait s'écarter sans amener la confusion. On dit

---

(1) Que maudit soit le jour où cette vanité
Vint ici de nos mœurs souiller la pureté :
Chacun vivait content, et sous d'égales lois.
Le mérite y faisait la noblesse et les rois;
Et sans chercher l'appui d'une naissance illustre
Un héros, de soi-même empruntait tout son lustre.
Mais enfin par le temps le mérite avili,
Vit l'honneur en roture et le vice anobli;
Et l'orgueil d'un faux titre appuyant sa faiblesse,
Maîtrisa les humains sous le nom de noblesse.
De là vinrent en foule et marquis et barons....
Une vaine folie enivrant la raison,
L'honneur triste et honteux ne fut plus de saison.

Boileau, la raison par excellence, l'assemblée constituante, Wasington et Bolivar, ont parlé la même langue.

le baron Pasquier et le baron Dupuytrein, voilà d'un seul trait l'ordre moral et l'ordre matériel sur la même ligne. Soyez donc conséquens, messieurs les aristocrates. Toutes les révolutions viennent de vous. Aucune puissance humaine ne peut faire, ni de M. Bellart, ni de M. Dupuytrein, un noble véritable; ce serait disposer du passé, ce qui est impossible à la divinité même.

Que signifie anoblir, si ce n'est déclarer que la nation est roturière, qu'il n'est pas honorable d'être simple citoyen. Et quels sont les individus qu'on anoblit? n'est-ce pas ceux qu'on sait être enclins à sacrifier les droits nationaux aux priviléges de la noblesse! Qu'y a-t-il de plus vil que ces hommes du tiers-état s'offrant pour servir de marche-pied à ceux qui veulent monter sur leurs têtes. La vanité n'est louable que dans un bataillon de grenadiers. C'est l'oisiveté qui avilit et non le travail.

L'anoblissement est une tache d'après les principes de la noblesse, et c'est une offense d'après ceux de la liberté. Je ne conçois pas pourquoi sept lieues de mer séparent un pays où la nation est tout, d'un pays où la nation n'est rien. L'aristocratie anglaise a de la morgue, de la hauteur, sans doute, mais elle n'est ni ignorante ni exclusive; la nôtre a une certaine

fatuité qui lui est propre ; c'est un mélange de frivolité dans les manières et de pédanterie dans les opinions, et le tout réuni au plus complet dédain pour les lumières et pour l'esprit, à moins que l'esprit ne se fasse bête, et qu'il ne s'emploie à faire rétrograder la raison. La proscription des lumières et du savoir sert à tous les despotismes, et seconde toutes les hypocrisies. Le gouvernement théocratique absolu vers lequel vous marchez est la plus informe de toutes les combinaisons politiques ; les vastes contrées de l'Asie se sont abîmées dans le despotisme. Puisque vous nous combattez sans cesse avec des droits qui reposent sur le passé, disons donc que c'est la liberté qui est ancienne ; le despotisme est contemporain de l'échevinage. L'opinion publique grandit à vue d'œil et à côté de vous ! aveugles, et l'esprit d'indépendance se manifeste de toutes parts. Henri IV lui-même ne pourrait aujourd'hui tout risquer en fait d'autorité, avec la certitude de tout regagner par l'amour. Vous jouez aux *barres* et à la *chapelle ;* au fait, rien n'est si agréable pendant un certain temps que le déclin d'un gouvernement quelconque, car sa faiblesse lui donne l'apparence de la douceur ; mais ce qui s'en suit est terrible. La transition de la monarchie à la république est un peu brusque

quoiqu'on die. Le caractère débile d'un roi et les erreurs que ce caractère lui fait commettre, fortifient nécessairement l'esprit de résistance ; d'ailleurs l'exemple de l'Angleterre est accablant : l'Angleterre recherche les *Canning,* et la France ne veut que des *Corbière;* l'esprit public gouverne l'Angleterre, le hazard et les intrigues les plus imprévues et les plus misérables disposent du sort de la France. Nous ne manquons cependant pas d'hommes habiles; mais grâce à la vieille sottise et aux jésuites, un frère ignorantin vaut mieux que *Mollien.* Arrêtez-vous, l'influence du clergé sur les affaires temporelles révolte universellement; on cesse d'avoir foi dans ceux qui se servent de la religion pour influer sur les affaires de ce monde. Je ne prétends pas justifier les excès contraires, mais j'avoue qu'on fait tout ce qu'on peut pour irriter les hommes à talent? On oublie qu'ils éprouvent souvent le besoin d'attaquer le plus fort, et que c'est là seulement qu'on reconnaît l'impulsion du sang et de la verve. J'ai détesté les proscriptions du clergé dans ma jeunesse, je hais aujourd'hui son intolérance? Jugeons les actions d'après leur date : le feu sacré n'est et ne sera jamais éteint, et l'opinion publique agit sur les hommes à leur insu, souvent même contre leur intérêt. Le clergé favorisa les lu-

mières dans le moyen âge, mais il combat l'esprit humain depuis les attaques de la réformation. Comment les haines de parti et la nature de notre gouvernement n'ont elles pas fait entrevoir aux insensés qui nous gouvernent que les ecclésiastiques devaient être écartés des emplois publics (1).

Je n'accuse de cette faute que l'ignorance crasse des nobles français, ignorance qui vient de ce qu'ils n'ont rien à gagner en s'instruisant, parce que leur conversation factice et décousue suffit à la cour pour les conduire exclusivement aux honneurs. Cette éducation superficielle et jésuitique les perdra une seconde fois. Le tiers-états, qui est la nation, a devers soi la force des lumières et l'industrie. Les habitudes serviles sont invétérées chez les nobles,

(1) Lorsque Philippe-le-Long renvoya les ecclésiastiques du parlement de Paris, il dit qu'ils devaient être trop occupés des spiritualités pour avoir le temps de songer aux temporalités. Que ne se sont-ils toujours soumis à cette sage maxime ! Le clergé, dans l'organisation politique, est tout ou rien ; avec lui on ne peut établir aucun raisonnement fixe sur les lois nécessaires au bien de l'État. Lorsque vous pensez à l'intérêt public, il vous mine en dessous avec des autorités mystérieuses.

Le peuple est sévère pour les prêtres comme pour les femmes ; il veut dans les uns et dans les autres du dévouement à leurs devoirs. Sur ce point le peuple a raison.

la France nouvelle rejette le langage du courtisan. Un cordon rouge n'a de valeur que dans l'intérieur du château, on en rit dans le jardin, parce qu'on sait que la chose publique n'est rien pour un courtisan; il ne s'occupe que de ce qu'il appelle le service du Roi, et ce service du Roi est le tarif de ce qu'on peut gagner ou perdre à la cour? Une aristocratie instruite et nationale, avec tous ses défauts, est moins avilissante que la théocratie jésuitique. La liberté politique, que vous traitez encore de parvenue, se fera légitimer. Les paysans du Périgord mangent du pain, ils n'en mangeaient pas il y a quarante ans; et voilà justement ce qui rendit le peuple si cruel au commencement de la révolution. La misère avait accru l'ignorance, l'ignorance avait accru la misère. L'homme qui meurt de faim ne pardonne pas à son semblable l'absence de tout bonheur, et ceux qui pratiquent l'industrie des sollicitations, comme moyen de vivre, n'attendent pas les résistances. Lorsque l'arbitraire et l'ignorance des hommes d'État s'accordent mal avec l'esprit du temps, les vertus des princes disparaissent dans le vaste ensemble des abus dont ils sont environnés; les qualités privées d'un monarque ne suffisent pas pour arrêter la force d'une grande impulsion! Trente millions d'hommes

ressemblent au genre humain. Vous verrez que cette nation française arrivera à son but par un détour. Je commence à croire que, sous les formes de la légèreté, elle veut énergiquement ce qu'elle veut : elle a seulement besoin d'un auxiliaire.... la mode.

Notre révolution est une des plus grandes époques de l'ordre social ; les sots qui ne la considèrent que comme un événement accidentel n'ont porté leurs regards ni dans le passé ni dans l'avenir : ils ont pris *Talma* pour *Corneille*. Il est des situations où les fautes sont irréparables, et ces situations sont au-dessus de notre foible nature. Attendez encore un peu, bientôt elles surpasseront la force d'un homme quel qu'il puisse être : dix ans ont suffi pour user les petits esprits de salon, Villèle et Decazes sont devenus synonymes. La nation commence à sentir qu'il lui faut des hommes à principes; il n'y a que les grands traits du caractère et de l'âme qui puissent agir sur les masses, comme la Minerve de Phidias. L'art de gouverner en dominant le maître et en gorgeant d'or ceux qui l'entourrent ne suffit plus ; il faut des idées plus élevées, plus générales. Les nobles mêmes se fatiguent de n'être que courtisans ; le clergé veut dominer le trône et les nobles. L'esprit est frondeur et les fautes qu'on

commet ne sont pas de nature à l'arrêter. Je ne parle pas des combinaisons extérieures, nous verrons renouveler les mêmes fautes dans les mêmes circonstances. Tant que les classes privilégiées avaient seules une grande existence, l'État était à la cour, mais aujourd'hui que le tiers-état est devenu nation, il a pu rire de pitié en se voyant exclure de l'Almanach royal; mais il finira par ne plus rire, et s'il se fâche, malheur aux parchemins! Quel mépris pour les lumières, quelle impatience contre les lois, quel besoin du pouvoir ne remarque-t-on pas dans tous ceux qui ont mené longtemps la vie des cours! De tels hommes peuvent aussi difficilement se soumettre à la liberté que la nation à l'arbitraire.

L'ancien régime marchait sur de vieilles roulettes que la mode même respectait; je les ai vues en poussière ces roulettes, et c'est une grande faute d'avoir évoqué leur simulacre; car la mode ne respecte plus rien? Qu'a-t-elle respecté depuis quarante ans; c'est elle qui a tout abattu, jusqu'au fanatisme philosophique, la plus grande maladie de notre révolution? Même dans le domaine de la pensée, il ne faut ni exclusion ni parchemins. En un mot, le tiers-état s'appelle nation depuis quarante ans; ce n'est plus *la gent corvéable et taillable à mer-*

ci et miséricorde; la Charte a consacré ses droits, on les a rognés depuis. La question toutefois est de savoir si vingt-neuf millions neuf cent mille *vilains* ne sont en effet et ne veulent être que des Gaulois vaincus. Je l'ai déjà dit, dans mon *Huron* : « La question tourne, mais elle ne change pas. » Napoléon est mort sur le roc de Sainte-Hélène, et cette vieille nation française vit encore entre le Rhin, les Alpes et les Pyrennées. Cette vieille nation veut des droits; la noblesse et le clergé veulent des priviléges; la transaction sera difficile parce que nous sommes loin des temps où les vilains sollicitaient leur affranchissement des seigneurs. Ces vilains sont aujourd'hui des citoyens; ils sont les plus forts et ne peuvent avoir qu'un seul mérite, celui de la modération. C'est un dogue qui laisse aboyer des roquets. Il ne faudrait pourtant pas que les roquets en vinssent jusqu'à mordre le dogue, et c'est ce dont j'ai peur. Rappelez-vous bien, messieurs les roquets, que les Français ne se soumettront pas volontiers à la singulière humilité de se croire indignes d'influer sur leur pro- propre sort. Notre Roi est trop consciencieux pour se charger seul de la responsabilité de l'État, et pour mettre à la place des devoirs, entre lui et son peuple, la théorie renouvelée

des Juifs sur le droit divin. Le parti contraire serait un grand malheur : Dieu nous en préserve.

L'homme est né pour l'action, comme le feu tend en haut et la pierre en bas. N'être point occupé et n'exister pas est la même chose pour l'homme. Toute la différence consiste dans les occupations douces ou tumultueuses, dangereuses ou utiles. Il est plaisant que des têtes calculatrices et roturières puissent imaginer que la paresse est un titre de grandeur, et l'action un rabaissement de notre nature. C'est dans l'art de conduire l'opinion ou d'y céder à propos que consiste la science de gouverner dans les temps modernes. L'ordre social est en lui-même un bizarre édifice; on ne peut cependant le concevoir autre qu'il n'est. Mais lorsque, de nos jours, une sorte de fureur s'est emparée des pauvres en présence des riches, et que les distinctions nobiliaires n'ont fait qu'ajouter à la jalousie qu'inspire la propriété; lorsque le peuple, fier de sa multitude, et ne voyant dans la puissance et l'éclat de la minorité qu'une usurpation, a fait trembler la société humaine dans ses fondemens, comment relève-t-on toutes ces causes d'irritation? Ne vaudrait-il pas mieux sacrifier la vanité de quelques uns que de provoquer la colère et les

désirs du grand nombre ! Nous ne devons le repos momentané dont nous jouissons qu'à la lassitude plus ou moins adoucie par les mœurs et les lumières qui ont suivi ce grand choc. Les hommes s'exposent à mourir pour mieux vivre; la vanité s'exalte par la défense des supériorités qu'elle possède; si elle parait moins coupable que les attaquans, parce qu'une idée de propriété couvre ses injustices, elle devrait se modérer par cela seul, que les deux élémens du fanatisme politique et religieux subsistent toujours : la volonté de dominer dans ceux qui sont au haut de la roue, l'ardeur de la faire tourner dans ceux qui sont en bas, sont le principe de toutes les révolutions. Le prétexte change, aujourd'hui c'est une calotte, hier c'était un bonnet rouge (1); mais la cause reste, et l'acharnement réciproque transpire de toutes

(1) En esquissant, dans *Curiosité et Indiscrétion*, les faits et gestes de *Mutius Scœvola*, l'ancien secrétaire du représentant Rome, je m'étais abstenu de le nommer; mais puisque madame de Genlis nous offre un pape futur dans le missionnaire *Coëssen*, puisque les millions qu'il doit gagner dans les *brouillards* et les *vapeurs* doivent grossir le pécule d'Ignace; je déclare, pour l'acquit de ma conscience, que *Mutius Scœvola* et l'abbé *Coëssen* ne sont qu'une seule et même personne. *Mém.* de Mad. de Genl., tom. 7, p. 15. « Robespierre ou Loyola.

parts? C'est un feu qui couve sous la cendre. Tout est amour-propre, chez nous, et l'amour-propre irrité chez le peuple ne ressemble point à nos nuances fugitives! Allez dans les guinguettes, et vous verrez que l'amour-propre piqué sent le besoin de donner la mort. L'orgueil des hautes classes pose partout des barrières, et je ne vois pas de limites. Au lieu de multiplier les rapports politiques entre les diverses classes, on les isole; il semble qu'on veuille attiser dans les cœurs la plus horrible des passions, la haine des hommes contre leurs semblables. Sans doute, en ôtant tout frein au peuple, on l'a mis en mesure de commettre tous les forfaits. Mais d'où sortait ce peuple? qui l'avait élevé? qui avait présidé à l'enfance de la génération qui massacra les prêtres et les nobles....? Des prêtres et des nobles. Le factieux Danton, l'hypocrite Robespierre, Chaumette, Couthon, enfin tous les échevins de 93 étaient l'horrible expression de cent ans de vengeance, amassée sous la superstition et l'insolence. La physionomie de la populace est toujours empreinte de cette grossièreté morale et physique, dont on ne peut supporter le dégoût, quelque philantrope que l'on soit; c'est la réunion de tout ce que le pouvoir et la richesse peuvent faire souffrir à la misère. Si

d'une part les haillons, les mains noircies par le travail, la vieillesse prématurée des femmes, l'abrutissement des enfans, excitent la pitié, d'un autre côté, leurs affreux juremens, entremêlés de cris, leurs gestes menaçans, leur débauche perpétuelle, offrent un spectacle épouvantable. En les voyant, on oublie le respect que la race humaine doit inspirer.

Six mois plus tard rendent sage en politique ce qui ne l'était pas six mois plus tôt. L'inattention du Français lui est funeste; il confond les idées, parce qu'il a confondu les temps. Mais une inattention bien plus funeste de la part de tous nos ministres, c'est de chercher des conspirateurs en France, des conspirateurs isolés dans un pays où toutes les têtes sont essentiellement révolutionnaires dans un sens ou dans l'autre. L'hypocrisie politique peut s'élever devant l'hypocrisie religieuse; ces deux hypocrisies peuvent détruire le trône pièce à pièce, en jurant de le maintenir.

L'introduction des jésuites étant une grande révolution dans son genre, il importait avant tout de considérer si elle était en harmonie avec l'esprit du temps, et si l'espèce humaine désirait devenir anonyme. Je vois clairement qu'en voulant refouler la raison humaine, on

a enflammé toutes les passions; elles attaquent de toutes parts. Les racines de la démocratie sont à une profondeur immense, et même dans les classes supérieures un seul article *des Débats* a rouvert une plaie que de bonne foi je croyais cicatrisée; mais comme j'ai vu et entendu, j'écris qu'au bout d'un certain temps les idées reviennent, et que la démocratie peut être légalement représentée sans jacobinisme. Tous les hommes capables de réfléchir en France savent parfaitement que ce fléau ne peut renaître sous la même forme, et que ceux qui le rappellent usent de cette tactique pour effrayer les faibles et favoriser l'établissement du despotisme monacal. Le public de nos jours a plus d'esprit que Voltaire.

Il faut dans tous les temps savoir affronter la mort pour mériter de vivre. Le propre du gouvernement représentatif est de faire surgir les talens. Or le nôtre ne fait surgir que la sottise: donc notre prétendu gouvernement représentatif n'est qu'un leurre pour tout le monde, même pour ceux qui nous trompent. Ils ne veulent pas du mot *nation*, ils leur faut des nobles, des prêtres et du peuple. Ils ne se servent de la religion que comme d'une sauve-garde pour les intérêts de leur caste, et c'est en confondant ainsi les priviléges

et les dogmes qu'ils ont diminué de moitié depuis six ans l'empire du christianisme en France. Ainsi, pour plaire à ces messieurs aux *rubans* (1), il faut que l'ordre social soit seul condamné dans la nature à la double infirmité de l'enfance et de la vieillesse, et en moins de dix ans nos institutions sont passées d'un commencement informe à une vétusté débile. Les nations sont comme les individus, elles aiment moins dès qu'on leur dit trop qu'elles aiment. Vous nous avez donné de terribles preuves d'incapacité, et les freins sont nécessaires à tous les genres d'autorité. La nation française s'est battue *trop admirablement* depuis qu'il n'existe plus de corps de noblesse, et la religion rentrerait dans tous les cœurs, si on cessait de confondre les articles de foi avec les questions politiques. En fait véritable, depuis dix ans l'Église n'a pas reculé d'un pouce, et les émigrés n'ont pas avancé d'une ligne. Je leur en demande bien pardon; ce n'est pas la haine qui m'inspire, c'est la pitié.

---

(1) Je vois de vieux sots qui étalent dans les lieux publics leurs rubans et leurs crachats. Il est messéant de ne pas cacher son luxe et sa grandeur. Il faut marcher sans bruit sur la route de l'ambition, quand on ne veut pas réveiller l'envie. L'art d'être heureux est je crois l'art de se cacher.

CHAPITRE TROISIÈME.

PLACE DES VICTOIRES.

Tanti mihi non sit opaci.
Omnis arena Tagy quodque in mare volvitur
Aurum(1).

Juv. *sat.* III.

Les épines que j'ai cueillies viennent de l'arbre que j'ai planté, aussi je ne me plains pas. Je touche à mon neuvième lustre, me voilà dans les avenues de la vieillesse, je puis encore tenir au travail, mais il faut que mon désir m'y conduise ; si j'avais un autre guide que ma libre volonté, je n'y vaudrais rien, car j'en suis là, que, sauf ma femme, mes enfans, ma mère et la santé, je ne connais rien au monde pourquoi je voulusse seulement me rogner les ongles. Quand nos organes sont épuisés par le mouvement, nous évitons les

(1) Non je ne voudrais point à ce prix tout le sable du Tage avec l'or qu'il roule dans la mer.

commotions, nous invoquons autour de nous le silence de la nature, et nous nous contentons du plaisir de vivre. Il y a un charme indéfinissable attaché à cette vague contemplation des choses de la terre; c'est le plus doux état de l'âme désabusée. Les tourmens de l'esprit m'ont assez éprouvé; ces alternatives bisarres de bonheur et de malheur, de crédit et de disgrâce, de jouissances et de persécutions, d'opulence et de pauvreté, me fatiguent.... retirez les.

Mihi jam regia Roma,
Sed vacuum Tibur placet, aut imbelle Tarentum (1).
Hor.

Un esprit droit est honnête homme par la même raison que celui qui n'a pas le goût dépravé préfère d'excellent vin de Nuitz à du vin de Surenne, et les pâtés de perdrix du périgourdin *Michelet* à de la chair de cheval (2).

---

(1) Les magnificences de Rome ne sont plus de mon goût, j'aime la solitude de Tarente ou de Tivoli.

(2) L'aliment favori du paysan périgourdin se nomme *de las poux*. Ce n'est point *Michelet* qui en est l'inventeur; son origine touche au berceau du monde « les femmes versaient de la farine dans des vases pleins d'eau « bouillante pour le dîné des moissonneurs. » Homère, *Ill.*, *liv.* XIII.

La populace reste toujours dans la profonde igonorance où la nécessité de gagner sa vie la condamne ; mais la bourgeoisie est éclairée. Elle est considérable, elle gouverne les grands qui pensent peu et les petits qui ne pensent point. Un clerc de procureur est un aigle au faubourg Saint-Germain comme au faubourg Saint-Marceau.

Si j'avais la direction d'un journal, je régalerais chaque jour mes lecteurs d'éphémérides papales. C'est une mine inépuisable de scélératesse. Il faudrait que les articles fussent courts et bien choisis. Exemple :

« Lorsque les papes, à l'aide des moines,
« eurent déposé tant d'empereurs et de rois,
« et qu'ils eurent fait de la religion une arme
« terrible qui perçait tous les souverains, l'An-
« gleterre vit le misérable *Jean-sans-Terre*
« se déclarer à genoux vassal du pape ; faire
« serment de fidélité aux pieds du légat Pan-
« dolphe ; s'obliger, lui et ses successeurs, à
« payer aux cardinaux romains un tribut an-
« nuel qui équivalait presque aux revenus de
« la couronne. L'insolent cardinal foula aux
« pieds l'argent avant de l'emporter. L'Angle-
« terre devint *pays d'obédience*, et ses habi-
« tans *serfs* du pape. »

Au milieu de cette fange dans laquelle l'es-

pèce humaine est plongée, il s'éleva toujours des hommes qui protestèrent contre ces infamies. *A bon entendeur, salut!* Les opposans ne manquent pas, mais ils ne sont pas tous sur la bonne route. Combattez la rapine, combattez les jésuites et les cardinaux, mais respectez et servez-vous du dogme. Tout est là; l'arme est bonne, elle est bien trempée, elle est populaire; apprenez à la manier. Jamais le théisme ne satisfera les besoins du peuple, et même la vieillesse du commun des penseurs. La masse populaire, malgré cent ans de lumières, ressemble aux animaux qu'on prétendait autrefois être formés du limon du Nil. Ils avaient la vie dans une partie de leur corps, tandis que l'autre n'était encore que de la boue. Ne vous endormez pas; au train dont vont les choses, la France sera bientôt partagée en deux espèces, l'une de bourreaux, l'autre de suppliciés. Les jésuites n'oublieront pas l'humiliation qu'ils ont subie; ils ont nagé dans le sang comme des tigres acharnés pendant des siècles, et vous les entendez tous les jours flétrir Trajan, les Antonnins et Henri IV. Un jésuite devrait baisser les yeux et rougir devant un honnête homme, et c'est tout le contraire.

Je ne fais pas la guerre aux prêtres; je sais

qu'ils abusent parfois ; je sais aussi faire la part de l'humanité ; mais les jésuites qui sont au vrai clergé ce que les corsaires d'Alger sont à une flotte française, l'emportent en débauches obscènes sur toutes les sectes anciennes et modernes ; ils ne vivent que d'impudicité *vulgivague* et de pédérastie (1). Ils ne visent qu'aux richesses et au pouvoir. Je n'aurais pas besoin de fouiller dans l'histoire , je m'en tiens à ce que je vois de mes yeux, et à ce qui se passe tous les jours aux . . . . . . Je connais les masques depuis vingt-cinq ans , et leur froc ne les déguise pas pour moi.

Qu'ils me répondent avec la même bonne foi que je m'explique, et je me charge d'éclairer la France sur leur compte ; je n'aurai besoin que de faire la biographie de leurs hommes vivans. Et quel roi , quel magistrat , quel père de famille n'aimera pas mieux être le maître chez lui que d'être l'esclave d'un jésuite. Quoi ! les crimes qu'ils commettent en Espagne , le nombre d'assassinats, de grillemens, d'excommunications , de rapines d'égorgemens , de

---

(1) Le révérend père Girard était jésuite et sorcier. Il ensorcelait ses pénitentes en leur donnant le fouet tout doucement.

gibets, de voiries, le nombre des princes détrônés et assassinés, n'ouvriront pas les yeux des hommes! Oh! si.... Mais n'allez pas trop loin, ne confondez pas dans votre juste ressentiment le dogme avec les coquins qui en abusent. Telle est la misérable condition humaine que le vrai n'est pas toujours avantageux. La balance de la vérité ne suffit pas, il faut encore peser dans celle de la politique. Chassez les jésuites, parce qu'à la foule de leurs vices et de leurs forfaits ils joignent un crime non moins affreux, s'il est possible, celui de l'hypocrisie (1); ils insultent au genre humain! Les voyez-vous tous les jours persuader à des imbécilles de s'enterrer vivans dans un cloître; mais respectez le christianisme, c'est un bel et

---

(1) Apropos de jésuites, j'en ai rencontré trois la semaine dernière au pied de la montagne du Calvaire; c'étaient d'anciens bonnets rouges de ma connaissance; à peine daignèrent-ils me saluer! C'était un recueillement, une lenteur dans la démarche, une componction, que j'en fus touché. Le hazard fit que l'un d'eux vint dîner à Neuilly dans une maison où j'étais invité. En m'apercevant, ce protée partit par un éclat de rire. « Mon ami, me dit-il, « j'ai une bonne place, et de plus quatre enfans; j'ai be-« soin de l'une pour nourrir les autres. »

Et voilà vos amis.

bon arbre qui a produit quelquefois de mauvais fruits, et qu'on ne déracinerait pas facilement.

Il ne faut qu'une idée placée d'une manière agréable dans le cerveau pour faire le bonheur de toute la vie. Peut-être n'y a-t-il pas de question plus simple que celle de la liberté ; mais il n'y en a point que les hommes aient plus embrouillée. Vouloir faire entendre la liberté aux *jésuites* et aux *Montloziers* est absurde. Figurez-vous un cheval vigoureux haranguant l'écuyer Franconi à coups de pieds ; le cheval a raison, mais la race des Franconi ne cèdera pas. Les Franconi n'entreprennent jamais tout un haras à la fois ; ils prennent les chevaux un à un, les font jeûner, les fouettent, et les rendent souples. L'homme à qui Dieu a donné le discernement est bien autrement vil que la bête de somme, c'est un esclave qui devrait sentir, et qui ne sent pas le poids et la flétrissure de ses fers : il sera toujours esclave. Ecoutez l'impertinente conclusion de tous les écuyers ultramontains : « Les hommes sont « malades quelquefois : donc ils n'ont jamais « de santé. » Vils enfans de la nuit, je sais comme vous que nous ne sommes ni libres, ni sages, ni forts, ni sains, ni spirituels, que

dans un très-petit degré ; mais parce que nous n'avons pas les attributs d'un Dieu, faut-il nous dépouiller des facultés de l'homme ! Faut-il nous soumettre à votre orgueil indomptable, à votre penchant invincible pour la luxure, la soif de l'or et le bien-être, à l'envie de commander à la place des lois ! Branche de l'orgueil qui se remarque aussi visiblement dans un *clerc tonsuré* et dans un *marquis* de *Carabas* que dans un pape et dans un empereur. Nous avons des lois qui punissent les crimes, nous avons des paratonnères, des tuiles pour nous préserver de la grêle et de la pluie, des seringues qui réunissent l'agréable à l'utile, et je ne vois rien qui puisse nous préserver du plus grand des fléaux..... l'ultramontanisme. Malheur aux mouches qui tombent dans les filets de l'araignée ! malheur aux moutons qui écoutent les loups ! malheur même au berger qui est chargé de les défendre ! Nous sommes en ce moment dans la position de *Don Carlos* envers son geolier, qui, en l'empoisonnant, lui disait : « *Paix, paix, c'est pour votre bien.* »

Un préjugé, n'étant autre chose qu'un jugement porté ou admis sans examen, peut être une vérité comme une erreur. On suit par habitude et avec confiance des idées établies par

le hazard. Que dire de Louis XIV dont je regarde la statue, après tout ce qu'on en a dit en bien comme en mal; comment faire du neuf sur un sujet si rebattu, sur un siècle qui vit répandre à flots cette éclatante lumière qui a rempli le monde, qui offusque aujourd'hui la médiocrité jalouse et l'ignorance présomptueuse, mais qui appelle encore les regards des hommes de sens, comme dans une nuit obscure, des voyageurs égarés tournent les yeux vers le point de l'horison d'où l'on verra renaître le jour. Ce roi a fait de grandes choses, ou plutôt il a eu le bonheur de bien choisir les grands hommes que le hazard avait semés autour de lui : les hommes jugent rarement si l'or est bon, quand ils le voient dans la mine tout couvert de terre et de marcassites; il n'a pas fait tout ce qu'il pouvait faire, sans doute, parce qu'il était homme, mais il a fait plus qu'un autre, parce qu'il était *grand roi*. Ce qui me frappe le plus en lui, c'est l'éducation de son fils et de son petit-fils dont il se chargea, et dont il fit les plus savans et les plus éloquens hommes de l'Europe. Rien ne rallentit la grande protection qu'il accordait aux arts et aux sciences; car dans le même temps qu'il bâtisssait trois cents citadelles et faisait marcher quatre cent mille soldats, il faisait élever

l'Observatoire et tracer une méridienne d'un bout du royaume à l'autre. Voici le beau. Voici le laid. Louis XIV ne conçut jamais ce que c'était qu'une nation; il se permit tous les genres d'actes arbitraires ; il s'imagina que les propriétés de ses sujets lui appar tenaient; il vint, *le fouet à la main*, interdire au parlement jusqu'à l'ombre des remontrances. Si Louis XIV fût né ailleurs que sur le trône, on n'aurait jamais parlé de lui. Mais, sans aucune faculté supérieure, il se créa une dignité factice, et apprit ce qu'il appelait le *métier* de roi. Sans aucun talent militaire, il fit la guerre cinquante-six ans, fit incendier le Palatinat, inonda la France de sang, de proscriptions et d'ordonnances atroces que le comité de salut public n'a pas surpassées. Oui, le code des émigrés est moins barbare, moins étudié, moins réfléchi que la législation des relaps. Toute la cour faisait des madrigaux ; Fénélon seul osa dire vérité. Le jugement de Fénélon suivra Louis XIV dans la postérité. Le peuple insulta le convoi funèbre de Louis XIV, et le parlement cassa son testament. Que reste-t-il dans le souvenir des hommes de toutes les batailles que fit donner Louis XIV ? Otez les noms de Turenne, Condé, Catinat et Villars, tout le reste est oublié.

Les batailles du règne de Louis XIV sont complètement effacées ; à peine prononce-t-on le nom du maréchal de Saxe, presqu'aussi célèbre par l'emprisonnent de madame Favart, qui lui avait refusé ses faveurs, que par la bataille de Fontenoi. Les batailles qui se sont données de nos jours ne s'effaceront pas. Elles ont obscurci leurs aînées ; il semble que les calomnies qu'on leur a prodiguées ont donné plus de brillant à l'auréole qui les environne. De bonne foi, que peut-on leur comparer ? Je ne dirai pas les héros d'Homère, mais les géans n'offrent rien de si gigantesque que la retraite du maréchal Ney sur le Boristhène. Un seul homme, au milieu d'un désert glacé par vingt-huit degrés de froid, tenir tête et imposer à quarante mille Russes. Je voudrais savoir si, dans ce moment, cette célèbre victime de la jalousie des vaincus avait à son service une chaufferette et des actrices poulinières comme le galant maréchal de Saxe (1). L'âme de ce maréchal Ney était d'une riche composition ; comment les plus violentes actions hu-

---

(1) On devrait bien défendre aux actrices de faire des enfans, nous verrions moins souvent relâche par indisposition. Rien n'est plus désagréable pour le public que la fécondité irrégulière de ces dames.

maines peuvent-elles s'allier à la bonté, à l'humanité. Ce courage si gros, si obstiné contre la douleur, était-ce la nature ou l'art qui l'avait attendri? C'est un miracle de voir mêler à de telles actions quelque lueur de justice. Quelle différence entre lui et ce tribun de Rome, que le bruit des armes empêchait d'entendre la voix des lois. La démence de parti ne connaît ni honneur ni justice. Ce grand guerrier est mort couvert de gloire, et par une amnistie. Nous autres Français, nous respectons le droit des gens, surtout avec les Turcs. Pour dompter la critique, on dit qu'il faut mourir : on se trompe, l'envie ne se rassasie point ; sa dent ronge la mémoire du héros jusques dans son tombeau. Il n'est malheureusement que trop vrai que tout est spectacle pour le peuple, même le supplice de ses défenseurs.

Sans avoir eu d'autre fortune que celle acquise par mon travail, je crois que *relativement*, il est peu d'hommes qui aient rendu à leurs semblables plus de services que moi. Ce n'est point de l'ostentation, ce n'est pas même un reproche, c'est une moralité que je cherche, et je vais malheureusement justifier les ingrats.

Ce qui gêne la misérable vanité et le triste

orgueil des hommes, poids qui leur presse le cœur, c'est cette obligation de chérir, d'honorer, de voir toute leur vie, d'un œil reconnaissant, l'homme qui leur a fait un bien qu'ils ne peuvent lui rendre. Ils s'indignent de tant devoir à leur égal; ils se demandent de quel droit il a sur eux cet avantage. C'est peu d'atténuer son bienfait, ils le dénaturent pour le rendre méconnaissable. Impatiens de lui trouver des torts, ils lui en supposent s'ils n'en a pas; et, s'ils ne peuvent l'oublier, ils finissent par le haïr. Ce vice, qu'on nomme ingratitude, et que la chute de Napoléon a si horriblement mis en lumière, prend sa source dans la nature humaine, il en fait partie.

Écoutons les aveux de Montaigne, d'ailleurs homme honnête et loyal.

« Je me connais bien, mais il est mal aisé
« d'imaginer nulle si pure libéralité de per-
« sonne envers moi, nulle hospitalité si franche
« et si gratuite, qui ne me semblât disgraciée,
« tyrannique et teinte de reproche, si la né-
« cessité m'y avait enchevêtré. Elle se paye à
« l'aventure quelquefois; mais elle ne se dis-
« sout jamais: cruel garottage, à qui aime
« d'affranchir les coudées de sa liberté. »

Je me connais bien aussi, et je vaux mieux que vous sur ce point, *Grand Maître;* mais

je ne dois cet avantage qu'à l'obscurité de ma naissance. Si, comme vous, j'étais né grand seigneur, j'aurais eu sans doute l'orgueil de mon rang.

Le travail, ce moyen de dissiper la douleur, que la nature a donné à très-peu d'hommes, ce pouvoir sur nos propres idées, cette force de tête que les peines de l'âme ne peuvent distraire, sont des dons précieux qu'il ne faut pas confondre avec l'insensibilité. La sensibilité n'est point de la faiblesse; elle consiste à sentir les peines, et non à s'en laisser accabler. On n'en a pas moins une âme sensible et tendre, la douleur n'en a pas été moins vive, parce qu'on a eu le courage de la combattre et que des qualités extraordinaires ont donné la force de la vaincre. C'est cette force d'âme qui nous fait mépriser les chaînes et le malheur. J'ai vu des gens faire couper le cou à leurs sembables et vanter en même temps leur sensibilité. Mot parasite, qu'on met à toutes sauces, dont on abuse avec une ridicule profusion, et qui n'est que la ritournelle des gens blasés, qui, ne pouvant plus être émus de rien, veulent pourtant qu'on parvienne à les émouvoir, et se plaignent toujours d'un manque de sensibilité, qui, dans le fait, n'est que chez eux. Sensibilité, sentiment, sont deux leurres in-

ventés par la faiblesse pour tromper les hommes. La passion, l'intérêt, la loi, le devoir, la nécessité, voilà ce qui est vrai, soit pour les hommes entre eux, soit d'eux au pouvoir qui les gouverne.

Il est d'autres tyrannies que celles des mots, du sang et des chaînes. Le despotisme du vice..., la faiblesse, et le crime de la volupté..., la négligence..., l'apathie..., les maux d'une mollesse sensuelle..., la fureur, qui, dans l'âme, dans le geste et sur la figure d'un magistrat, remplace la sévérité de la loi, produisent dix mille tyrans dont la cruauté fatale surpasse les actes les plus odieux d'un maître énergique. Mettez Louis XIV sur la Bérésina, la retraite de Moscou eût été moins funeste que le règne du régent et du cardinal Dubois. Un laurier brûlé par la foudre vaut mieux que celui qui se flétrit sur sa tige; et lorsqu'un sot suffit pour déshonorer une nation, les peuples sont aux abois.

Si on s'en rapportait à M. Lacretelle jeune, on croirait que les huit siècles de la monarchie, qui ont précédé la révolution française, n'ont été que des temps tranquilles, et que la nation était alors sur des roses. *A beau mentir qui vient de loin.* Mais effacez donc l'his-

toire des Templiers brûlés sous Philippe-le-Bel, les triomphes des Anglais sous les Valois, le assassinats des ducs d'Orléans et de Bourgogne, les cruautés de Louis XI, les affreux supplices sous François Ier, les horreurs de la ligue, le massacre de la Saint-Barthélemi, les conspirations et l'assassinat de Henri IV, les échafauds de Richelieu, les dragonades, la révocation de l'édit de Nantes, la guerre des Cévennes, enfin toutes les tracasseries, plus douces sans doute, qui affligèrent le siècle de Louis XV.

François Ier était un héros, sans doute; mais je n'aime pas à le voir plaisanter avec ses courtisans et coucher avec ses maîtresses, et ordonner en même temps des sacrifices qui surpassent tout ce que l'Inquisition a jamais fait de plus horrible. Il couvrit de corps humains, réduits en cendres, la place de l'Estrapade, à Paris. On suspendait ces malheureux luthériens à de longues bascules qu'on élevait et qu'on baissait tour à tour sur un vaste bûcher, afin de leur faire sentir plus long-temps les horreurs de la mort la plus douloureuse. On ne jetait ces corps sur les charbons ardens que lorsqu'ils étaient presque entièment rôtis, et que leurs membres retirés, leur peau sanglante et

consumée, leurs yeux brûlés, leurs visages défigurés, ne leur laissaient plus l'apparence de la figure humaine.

Les tigres de 93 n'ont rien inventé, ils sont même restés en deçà des leçons de leurs illustres devanciers. Le nombre des martyrs réformés, soit vaudois, soit albigeois, soit évangelistes, est innombrable. Les moines furent toujours des bourreaux. Oui, à la honte de la nature, il y a encore des fanatiques assez barbares pour rallumer les bûchers. Les moines espagnols ont en France des échos qui sonnent le tocsin. La terre entière s'est déjà élevée contre les jésuites ; elle s'élèvera de nouveau, parce qu'il ne faut qu'un prince assez peu éclairé, assez mal conseillé, assez faible pour nous remettre sous le joug ignominieux et cruel de ces misérables.

Il n'y a qu'un fanatique ou qu'un sot frippon qui puisse dire qu'on ne doit pas examiner les principes et les précédens de cette société scandaleuse ; tout doit être soumis aux lumières de la raison et de la justice, sans quoi nous ne serions que des fous. Français, de quelque opinion que vous soyez, rappelez-vous que la présence des jésuites est le plus grand des fléaux.

J'ai lu de nos jours des réquisitoires et des

mandemens qui étaient le triomphe le plus complet de l'ignorance, de l'hypocrisie, de la mauvais foi et de la cruauté. « Les boîteux, « dit Montaigne, sont mal-propres aux « exercices du corps, et aux exercices de l'es- « prit les âmes boîteuses. » Ce sont pourtant les boîteux qui nous apprennent à marcher. Je laisse à part les assassinats, les parricides, les empoisonnemens; je ne parle que des massacres en forme juridique, faits avec cérémonies. De tous ceux qu'on a fait périr, la loi à la main, je ne crois pas qu'il y en ait quatre dans toute l'Europe qui eussent subi leur arrêt si leur procès eût duré quelque temps de plus, ou si leurs persécuteurs étaient morts d'une appoplexie pendant l'instruction.

Que la fistule eût gangrené le *rectum* de lord Wellington, le maréchal Ney (1) eût

(1) Avant de mourir le maréchal Ney fit demander un mouchoir à un grand dignitaire, qui le donna, en ayant soin de couper le coin pour enlever la marque. Ceci n'est que de la prudence. Mais quel nom donnera-t-on à l'action de ces onze misérables, qui se déguisèrent, dit-on, en vétérans pour fusiller le maréchal? Les septembriseurs du moins ne se déguisaient pas, ce n'était que la plus vile populace, tandis que les onze héros dont je parle....

Quel nom donnera-t-on à un scélérat que j'ai vu pendant quinze ans faire l'escroc à l'écarté, et qu'on avait

été banni de France tout au plus. Combien d'illustres victimes vivraient encore, si Robespierre fût mort d'indigestion deux ans plutôt. Si le connétable de Luynes n'avait pas demandé la confiscation des biens de la maréchale d'Ancre, elle n'eût pas été brûlée comme sorcière. Si Elisabeth et Cromwel avaient eu la moindre petite fièvre, Marie Stuart et son petit-fils, Charles 1er, n'eussent pas été décapités. De Thou, Cinq-Mars et tant d'autres victimes immolées par le cardinal de Richelieu, eussent été en faveur, si leur procès eût duré jusqu'à la régence d'Anne d'Autriche. M. de Polignac, de Rivierre, Lavalette et Rovigo, condamnés à mort[1], prouvent qu'il n'y a rien d'absolu en politique. Attendez d'autres juges, attendez que le temps ait changé les intérêts, refroidi les passions, amené d'autres sentimens, et ce qui fut crime deviendra vertu. Qu'un homme réellement criminel, un assassin, un voleur public, un empoisonneur, un parricide soit arrêté, et que son crime soit prouvé, il est certain que, dans quelque temps, et par

---

fait rapporteur d'un conseil de guerre. Ce misérable me disait tranquillement B...... a tort, il est trop brusque ; je fais couper le cou *aux miens* en leur faisant des politesses.

quels juges qu'il soit jugé, il sera un jour condamné; mais ce n'est pas de même en politique. Figurez-vous des voleurs de grand chemin, qui, ayant garotté et volé deux passans, nomment dans leur propre troupe un procureur-général, un président, un avocat, des conseillers, et qui, après avoir signé une sentence, font pendre ces deux voyageurs avec tout l'appareil et les cérémonies de la justice.

J'ai les reins peu flexibles; je consens bien à faire une révérence, mais cent de suite me fatiguent; et puis, comment se taire en présence des jésuites qui canoniseraient Cartouche s'il était dévot à leur manière! Comme mon âme hait ce langage qui fait de la vie elle-même un mensonge. Où en serions-nous, grand Dieu! sans la liberté d'exprimer nos peines, dans un temps dévoré par la cupidité et le débordement des passions basses, lorsque le plus adroit passe pour le plus sage, et la débauche ignorée usurpe les droits de la chasteté même? Tels sont en effet les avantages de l'hypocrisie qu'elle nous fait jouir tout à la fois des douceurs du vice et de la considération de la vertu. Affreuse morale jésuitique qui permet tout dans le secret, pourvu qu'on sauve les apparences. On disait jadis que les conditions les plus honnêtes de Paris étaient les curés,

les notaires et les sergens aux gardes ; j'avoue qu'elles étaient les plus contraintes, mais je soutiens qu'alors comme aujourd'hui, elles n'étaient basées que sur l'hypocrisie et la duplicité; rien n'était plus vicieux que ces marchands de grimaces, aussi, les vit-on jeter le masque lorsque la révolution vint éclairer leur ténébreuse conduite. L'hypocrisie, qui est inhérente à l'esprit parisien, résulte de ce besoin d'utilité immédiate et matérielle qu'ils veulent dans tout. Faut-il un roi ; vîte on prend un palfrenier ; ainsi du reste. *Patientia, amigo*, nous ferons bientôt de la morale avec une mécanique.

Lorsque, dans un siècle corrompu, un écrivain courageux ose s'élever contre les vices des puissans, il doit s'attendre à voir accumuler sur sa tête et les haines des petites vanités qu'il a blessées, et les ressentimens du vice qu'il a flétri, et les anathèmes de l'hypocrisie qu'il a démasquée. Ces considérations ne m'arrêtent pas ! En avant.

Il reste du grand siècle de Louis XIV des ouvrages immortels qui ont civilisé le monde. Les *grands* hommes de ce *grand* siècle remplissaient l'une des premières conditions du génie, ils étaient en avant des lumières de leur temps. Nous faisons l'inverse en marchant com-

me l'écrevisse. C'est un beau cortége pour un roi, que Corneille, Racine, Molière, Boileau, Lafontaine, Pascal, Labruyère, Bossuet, Fénélon et cent autres, qui rendent ce siècle fabuleux. Tout était grand autour de ce grand roi, sauf Lachaise, Letellier, Maintenon et les échevins de Paris.

J'ai désiré cent fois dans ma verte jeunesse,
De voir notre Saint-Père, au sortir de la messe,
Avec le grand Lama dansant un cotillon,
Bossuet le funèbre embrassant Fénélon,
Et le verre à la main Letellier et Nouailles
Chantant chez Maintenon des couplets dans Versailles.

Le chagrin extrême et l'extrême bonheur rendent également le cœur de l'homme accessible à la crédulité superstitieuse. La dissipation est un remède plus sûr contre la douleur que le quinquina contre le fièvre. Ne blâmons point en cela la nature qui est toujours prête à nous secourir. Louis XIV allait à la chasse le jour qu'il avait perdu quelqu'un de ses enfans; et il faisait fort sagement. Il est difficile de songer au siècle de Louis XIV sans rappeler à sa pensée la révocation de l'édit de Nantes; et cet acte aussi barbare qu'impolitique, que commandèrent deux jésuites à ce grand roi, porte involontairement mes regards sur l'hôtel qu'ha-

bite M. Terneaux, le premier et l'un des plus honnêtes manufacturiers de France. Je frémis en songeant que la colère et l'intérêt d'un père Lachaise ont pu faire chasser du royaume un million d'hommes de cette race.

J'étais un jour de dimanche chez le maire de Sartrouville, dont le jardin, situé au bord de la Seine, se trouve en face du château de *Maisons*. Approchez votre œil de mon télescope, me dit-il, j'approchai en effet et j'aperçus le banquier Lafitte qui pêchait à la ligne. Vous le voyez, me dit mon hôte, il me fait pitié, il s'ennuie à crever, il jette sa ligne, prend un livre, reprend sa ligne, se promène et bâille à tous momens; il me fait l'effet d'un brochet au milieu de mon jardin.

Cette brusque et franche boutade me frappa. Une grande fortune est donc une grande servitude, m'écriai-je. Voilà un homme sur qui l'ambition se venge; elle l'abreuve d'ennui, en le tenant toujours en évidence, comme la fontaine des Innocens, *magna servitus est, magna fortuna*. Sen. Mon imagination ne s'arrête pas facilement lorsque le hasard lui offre un aliment; elle va, comme dit Pétrarque, *di pensier in pensier, di monte in monte*. La plupart des esprits ont besoin de matières étrangères pour se dégourdir et s'exercer, le mien

n'en a besoin que pour se rasseoir ! les livres mêmes ne font que le débaucher de son étude habituelle; aux premières qui lui viennent, il s'agite en tout sens, et s'exerce tantôt vers la force, tantôt vers l'ordre, et c'est en se modérant qu'il se fortifie. Jamais mon âme n'a appris à subordonner ses pensées à celles des autres; elle n'a pu être domptée que par elle-même. Je médite habituellement sur les faiblesses de notre pauvre nature, je ne connais pas d'occupation qui m'entraîne si avant; c'est le jour, c'est la nuit, je n'ai jamais de repos : *Verum nequeo dormire*. Hor. J'ai toujours mieux aimé forger mon âme que la meubler, et si, comme le dit *Aristote*, c'est la besogne des Dieux, ils ne doivent certainement pas être oisifs.

J'arrêtai ma pensée sur M. Terneaux, et je dis à mon hôte : Je parierais que celui-là ne s'est jamais ennuyé, et qu'il bâille moins à *Saint-Ouen*, que M. Lafitte à *Maisons*. Et pourquoi, me demanda mon hôte? C'est un problème qui se présente fortuitement, et que nous allons résoudre ensemble, si vous voulez bien m'aider.

Posons d'abord en fait que M. Terneaux est manufacturier, et que M. Lafitte est homme de finance, deux sortes de conditions qui ont plus

de relations avec la société, et surtout avec les gens du monde, qu'elles n'en avaient avant la révolution, l'une par sa réputation et son utilité, et l'autre par son opulence fastueuse, ce qui n'empêche pas que le riche avare ne soit plus malheureux que le pauvre. *Semper avarus eget.* HOR.

Je choisis pour mon terme de comparaison un homme qui ne dépense peut-être pas deux mille écus pour ses besoins personnels, et qui en donne vingt mille à l'indigence. Ne vaut-il pas mieux voir une pareille curiosité que la Sainte-Ampoule, si péniblement et si miraculeusement retrouvée, des écussons, des ducs improvisés, d'illustres catins, des récollets au Capitole et le miracle de saint Janvier? Je ne connais pas de plus beau miracle que l'apparition d'un homme de bien. Louis XIV n'était que grand roi au bout du compte; s'il saisissait Avignon d'une main, il faisait rouer les protestans de l'autre, et M. Terneaux est grand manufacturier. L'origine des rois est connue, et presque toutes les autres origines sont ignorées; on ne sait qui inventa la navette. De cette multitude d'arts qui secourent notre vie ou qui la détruisent, il n'y en a pas un dont l'inventeur soit connu. C'est que personne n'inventa l'art entier. Les architectes ne sont venus que des

milliers de siècles après les cavernes et les huttes.

La plupart des fortunes de la finance ne sont pas assez honnêtes pour en faire gloire; ce qui les rend plus considérables. Les premiers gains font naître l'avarice, l'avarice augmente l'avidité. Une habitude d'économie ne se relâche guère, et suffit seule sans génie pour tirer des richesses immenses d'une médiocre fortune et d'un travail continu.

Ceux à qui les richesses ne donnent que de l'orgueil, parce qu'ils n'ont pas à se glorifier d'autre chose, ont toujours aimé à faire parade de leur fortune. Cette ostentation d'opulence est plus communément la manie de ces hommes nouveaux, dont les embarras financiers de l'État ont décuplé la fortune depuis dix ans. Telles sont les fortunes qu'on peut appeler ridicules, parce que si, comme autrefois, la finance n'est pas une pure loterie, elle n'est qu'un jeu d'adresse et de hazard. J'ai lu dans une *certaine brochure,* que les 50,000 francs donnés aux enfans du général Foy n'ont point effacée, que l'administration financière était une belle machine. Je ne doute pas qu'elle n'ait beaucoup de ressorts dont la multiplicité en cache le jeu au public; je la crois une énigme, mais point une science. Malheureusement un

financier à qui le hazard et le malheur public ont jeté vingt-cinq ou trente millions dans ses mains veut afficher son bonheur : il devrait pourtant sentir qu'il est fort différent de la gloire, dont la publicité fait et augmente l'existence. Les malheureux sont déjà assez humiliés par l'éclat seul de la prospérité; faut-il les outrager par l'ostentation qu'on en fait. Il est pour le moins imprudent de fortifier la haine peut-être trop légitime qu'on a pour les fortunes immenses et rapides. Les eaux qui croissent subitement sont toujours un peu bourbeuses. Les débordemens peuvent féconder les terres qu'ils ont couvertes, mais c'est après avoir épuisé les sucs de celles qu'ils ont ravagées.

J'estime plus Mauguin, même dans l'indigence,
Que Bri..gne engraissé des malheurs de la France.

Le titre de *grand citoyen*, complaisamment donné par certains journaux à certain banquier, est aussi ridicule que le titre de grand général appliqué au moraliste manœuvrier des coulisses de l'Opéra.

Le *M. Jourdain* de Molière est à Paris d'une éternelle vérité ! Que M. de Villèle, qu'on dit si bête et que je dis trop fin, sache à propos donner du baron...du vicomte...du marquis... de la pairie, de l'altesse même, s'il le faut, et

je lui réponds de *Pékin* et des *magots*. Cette mine, quoique éventée, est plus certaine que les gaillons du Mexique.

Il serait certainement plus facile de blanchir la figure d'un nègre que d'obtenir spontanément un sacrifice patriotique de MM. C...., L..., S... et B....gne? Faites-les *ducs*, et ils vont prouver à toute la France que trois francs en valent cinq.

Un homme qui ne sait que compter, agioter, faire des bordereaux, a l'esprit creux à cinq heures du soir, surtout lorsque la satiété de l'or a desséché son âme : voilà ce qui fait que M. Lafitte bâille et s'ennuie dans sa propriété royale; et vous avez raison, mon hôte, il est là comme un brochet dans la plaine Saint-Denis.

Un homme qui commença sa carrière dans l'industrie manufacturière, qui, toute sa vie, créa des fabriques, qui ne prêta jamais d'argent à M. de Villèle, qui ne prétendit jamais mettre *l'intérêt composé* à la place de l'*économie politique*, mais qui enrichit la France de cinquante découvertes qui rendent les nations du monde ses tributaires, modeste dans ses goûts, qui ne va à sa campagne que pour perfectionner ses laines et ses *silos*, qui ne fit jamais d'aumones pour se faire prôner dans les journaux,

mais par qui cinquante mille individus vivent, élèvent leurs enfans et s'enrichissent ! Cet homme-là, dis-je, ne doit pas bâiller à *Saint-Ouen*. Il peut se présenter hardiment, jamais fortune ne fut plus honorable.

Concluons, mon cher hôte, le plus beau partage de l'humanité c'est de savoir faire le bien. M. Terneaux s'est enrichi en travaillant *pour* la société. *Proba mercæ facile emptorem reperit.* PLAUTE.

Et M. Lafitte s'est enrichi en travaillant *sur* la société.

Voltaire dit à Molière, ce grand précepteur du monde :

> Et tu nous aurais corrigés,
> Si l'esprit humain pouvait l'être.

Les défauts peuvent se corriger, à l'exception de la faiblesse, qui ne se corrige jamais, parce qu'elle n'est que le manque de force, et qu'elle n'en est pas un abus. On affaiblit des résistances avec de l'argent, mais on ne prouve rien. Paris est rempli de ces sortes de personnages, en qui un principe faux est devenu un travers d'esprit habituel, et qui sont au point d'être dans l'ordre moral ce que les bossus et les boîteux sont dans l'ordre physique. Une femme qui, des pieds à la tête, serait couverte

de diamans, aurait-elle bien bonne grâce ? Je dis des diamans, que sera-ce si sa parure est composée de pierres fausses et mal assorties, d'oripeau terne et de clinquant qui a perdu son lustre. Il n'est point d'État qui ait besoin de richesses immenses pour se soutenir : souvent plus une nation est opulente, plus elle néglige les avantages qui peuvent contribuer à sa grandeur. L'amour de la gloire s'accorde rarement avec la passion d'acquérir. Tel peuple pouvait donner la loi par ses armes, qui l'a reçue de ses ennemis; las du poids d'une guerre qu'il lui importait de finir avec honneur, il s'est hâté d'accepter une paix honteuse ; une noble ambition n'a pu dompter son avarice, et les ressources qui devaient contribuer à sa prospérité sont devenues la cause même de sa perte.

Nous sommes arrivés à une époque où l'esprit n'est que subtil et sententieux, en même temps que les grands talens ont tout-à-fait disparu; où la prétention de juger l'emporte sur le besoin de jouir; où l'on médit de ce qui a été fait à mesure qu'il devient plus difficile de bien faire ; enfin, où l'on ne conserve plus guère d'autre goût que l'amour aveugle de la nouveauté, quelle qu'elle soit ; goût pervers et dépravé, qui calomnie le passé, corrompt le pré

sent, et méconnaissant tous les principes du beau et du bon, ne laisse aucune espérance pour l'avenir. Quelle est cette espèce de prédilection accordée par la nature à certains siècles, où l'on dirait qu'elle a pris plaisir à développer toute sa puissance productive, à prodiguer ses richesses, à répandre ses trésors, comme par monceaux? Inépuisable et toujours la même dans ses productions physiques, est-elle donc si bornée dans son énergie morale, et n'a-t-elle en ce genre qu'une fécondité passagère, qui la condamne ensuite à une longue stérilité?

Que fit ut omnis
Votivà pateat veluti descripta tabellà
Vita senis (1).

HOR. *sat.* I *liv.* II.

---

(1) Que j'aille bien ou mal, je ne change point de route, on me verra tout entier dans mes ouvrages comme dans un tableau votif.

CHAPITRE QUATRIÈME.

COLONNE
DE LA PLACE VENDOME.

Sic transit gloria mundi.
ECCL.

Un conquérant dans son humeur altière
Se fit un jeu des sceptres et des lois,
Et de ses pieds on peut voir la poussière,
Empreinte encore sur le bandeau des rois?
Vous rampiez tous, ô rois qu'on déifie....

Combattons avec l'arme de la raison et de la foi les efforts réunis d'un ministère avide et borné, de *Grands* sans talens comme sans énergie, de prêtres intéressés et hypocrites, et de la cour de Rome, aussi implacable dans ses vengeances qu'opiniâtre dans ses funestes vues.

Qu'importe que l'enthousiasme patrotique ait fait trouver à *Regulus* de la satisfaction dans le sacrifice de sa vie ! La vertu purement désintéressée, si elle était possible, produirait-elle d'autres effets ? Toute une chambre de députés, qu'on appelle l'élite de la nation, ce

que je suis loin de reconnaître, est appelée à voter sur le *comodo* ou l'*incomodo* d'une rigolle, et le jugement des actions les plus éclatantes est remis à la voix de la tourbe, mère d'ignorance, d'injustice et et d'inconstance. Pourquoi fait-on dépendre la vie d'un sage, d'un héros, du jugement des fous? *Nil tam inestimabile quam animi multitudinis*. Cette confusion *venteuse* de bruits, de rapports et d'opinions vulgaires, qui nous poussent incessamment tantôt à droite, tantôt à gauche, ne saura jamais constituer une véritable réputation. Chacun le disait, chacun le croyait. *Credidi, propter quod locutus sum.* J'ai cru, parce que j'ai parlé, est la dévise des hommes. On répète une sottise, et à force de la redire on en est persuadé. Malheur à qui se propose une fin si flottante et si volage! Marchez vers la gloire, et que l'approbation publique vous y suive si elle veut; quand vous ne suivriez le droit chemin que par cela seul qu'il est droit, suivez-le. *Dedit hoc Providentia hominibus immus, est honesta magit juvarent.* Quint.

Le brave général Gourgaud vient de prouver qu'il avait dans le cœur ce beau précepte de Quintilien. Si les sentimens généreux étaient toujours prospères, ils cesseraient d'être géné-

reux ; les spéculateurs s'en seraient emparés, on les coterait à la Bourse. On aime à voir de telles âmes couvrir d'opprobre l'ingratitude, la jalousie et toutes les bassesses de l'antichambre. Garde-à-vous, général, Hector doit succomber, les dieux l'ont décidé. Achille Salvandi (1) s'avance avec son *tonneau vide*. Le Scudéri de nos jours se présente armé d'*Alonzo* et d'*Islaor* pour juger la grande armée.

Allons poudreux valets d'insolens imprimeurs,
Petits abbés crottés, faméliques auteurs,
Ressassez-moi *Pétau*, copiez-moi *Ducange*,
De tous nos vils écrits compilez le mélange,
Servez d'antiques mets sous des noms empruntés
A l'appétit mourant des lecteurs dégoûtés;
Mais surtout écrivez en prose poétique,
Dans un style ampoulé parlez-moi de physique;
Donnez du gigantesque, étourdissez les sots;

---

(1) Voulez-vous badiner avec esprit, raconter avec grâce, peindre à l'imagination, remuer les cœurs? Imprimez à chaque ligne la couleur du sujet, fondez, graduez l'intérêt des situations, observez cette filiation des idées qui donne à l'expression de la justesse, et de l'énergie au sentiment; mais évitez la déclamation de M. Salvandi, qui, comme l'enflure, nuisible aux corps, veut grossir les objets aux dépens de la vérité. Soyez naturel, écoutez la raison; c'est depuis trente siècles le fondement de toutes les règles.

Si vous ne pensez pas, créez de nouveaux mots,
Et que votre jargon, digne en tout de notre âge,
Nous fasse de Racine oublier le langage.

Il ne faut jamais juger un despote par les succès momentanés que la tension même du pouvoir lui fait obtenir. C'est l'état dans lequel il laisse le pays à sa mort ou à sa chute qui révèle ce qu'il a été.

Je n'aurais pas compris les gladiateurs romains, si je n'avais vu des Suisses vendre à prix d'argent leur sang et leur vie pour des querelles qui ne les regardent pas. Sénèque fait dire à *Attalus* que le souvenir des amis que nous avons perdus nous plaît comme l'amer dans le vin qui a trop vieilli, ou comme dans les pommes d'appi *doucement aigres*. Héros, dont les images ornent et entourent cette noble colonne, je voudrais que vous n'eussiez combattu que pour la patrie.

Il faut s'accommoder au temps, dit le sage : aussitôt les ingrats secouent le poids de la reconnaissance, les ambitieux abandonnent le vaincu, les poltrons se rangent au parti du vainqueur. Merveilleuse sagesse humaine ! dont les maximes toujours superflues pour le courage et la vertu ne servent que de prétexte au vice et de refuge aux lâchetés du cœur.

Comme le plus grand des maux physiques est

la mort, le plus grand des maux en morale est assurément la guerre. Elle entraîne après elle tous les crimes : calomnie dans les déclarations, perfidie dans les traités; la rapine, la dévastation, la douleur et la mort sous toutes les formes. La guerre forme des voleurs, et la paix dresse les potences, dit le proverbe italien; pourtant l'idée d'une paix perpétuelle est plus chimérique que le projet d'une langue universelle. Il est trop vrai que la guerre est un fléau contradictoire avec la nature humaine et avec presque toutes les religions, et cependant un fléau aussi ancien que cette nature humaine est antérieur à toute religion. Il est aussi difficile d'empêcher les hommes de se faire la guerre que d'empêcher les loups de manger des moutons. Lorsque nos armées entraient dans Milan, Vienne, Berlin, Moscou, Madrid, les dames allaient à la comédie et le peuple vaquait à ses affaires comme s'il n'y eut point eu de guerre. Point de pillage, point de massacres, point d'esclaves, comme du temps des Alains, des Visigots, des Francs et même de l'incendie du Palatinat (1). Napoléon, mal-

(1) L'historien *Munster* rapporte que les soldats de Charles-le-Téméraire ne mirent à mort douze mille liégeoises qu'après les avoir violées. *Neque etiam à virgi-*

gré les mensonges de ses détracteurs, n'en a pas moins suivi le dictame que l'humanité des gands cœurs répand sur les maux qu'a fait la guerre!!! *Honneur au courage malheureux!* Mais ces consolations divines nous démontrent que la guerre est infernale, et les guerriers des instrumens que les tyrans sacrifient quand ils osent joncher de cadavres humains la route qui les conduit à ..... un rêve.

Hélas! grands et petits, et sujets et monarques,
Distingués un moment par de frivoles marques,
Égaux par la nature, égaux par le malheur,
Tout mortel est chargé de sa propre douleur;
Sa peine lui suffit.

Il ne faut pas attaquer un être de ce genre par des déclamations communes: tout homme qui a produit un grand effet sur les autres hommes doit être approfondi pour être jugé.

Tout change, tout s'use, et tout amour prend fin? Les images de Brutus et de Cassius attiraient d'autant plus l'attention qu'on prenait plus de soin de les cacher. Misérables humains, nous ressemblons aux feuilles des forêts; les unes tombent desséchées, d'autres renaissent

---

num sacerdotum cæde satis temperatum est, quas bene stupratas prius, efferus miles jugulare.

avec le printemps, une génération passe, une autre lui succède pour s'évanouir à son tour.

Quidquid sub terra est, in appricum preferret aetas
Defodiet condetque nitentia. Hor.

Les poètes se battent, et pourtant il n'y a qu'un seul cheval sur le Parnasse; que feraient-ils s'il y en avait deux. Il faut se résigner; tout cependant n'est pas perte : nos brillantes abeilles ont sucé les roses de la gloire; les parfums sont épuisés, et les bourdons n'ont trouvé que des *grattes-cul*. Ce vieil impuissant qui médit des lauriers qu'il n'a pu cueillir, ce Thersite épuisé qui se pique de sagesse, se console en nous disant : La gloire est comme le royaume des Cieux *et violenti rapiunt illud*. Il se trompe!

Car depuis trois mille ans Homère respecté
Est jeune encor de gloire et d'immortalité.

Combien est-il mort depuis, de rois, de ducs, de comtes et de barons dont on ne parle plus. Qu'un laid visage se couvre d'un masque, à la bonne heure; rien n'est si rare qu'un beau naturel. C'est peut-être au fond de cette vérité qu'on a découvert les parchemins et les titres héréditaires.

Les masses sont tout aujourd'hui, les individus peu de chose. Il y a dix mille soldats dans l'armée qui valent mieux individuellement que les maréchaux S..., R..., O...et M...*fuit*... la goutte..., le radotage..., les tisons et Saint-Thomas-d'Aquin; et puis comme les sauvages, ils ont troqué leur gloire contre des morceaux de verre. Les rubans qui ne sont qu'une invention moderne offrent à la vanité des récompenses qui ne dérivent pas de la source de la vraie gloire, l'opinion publique.

Malheureusement dans les combats c'est le sort qui applique la gloire, elle marche souvent avant le mérite. Souvent aussi elle l'outrepasse sans discernement; celui qui le premier s'avisa de comparer l'ombre à la gloire, fit mieux qu'il ne voulait. *Quondam etiam victis redit in præcordia virtus.* VIRG. La nature, toujours libre, toujours riche dans ses productions, jette au hazard les génies sur la terre; c'est aux circonstances à les développer. Il est bien extraordinaire qu'au travers de tant de dangers bravés par Napoléon il n'ait été blessé que deux fois, dont une au talon, comme Achille! Cent mille sont morts de périls moindres que le moindre de ceux qu'il franchit.

Les morts ne reviennent pas, toute crainte

a disparu : expliquons-nous un peu. On ne parvient point à l'empire, on ne subjugue pas tous ses rivaux sans avoir raisonné juste. Lorsque je considère la grandeur de cette âme, j'excuse la victoire de l'avoir épousée : elle le suivait comme son ombre. Sa trop grande clémence est incontestable ; mille exemples la justifient, lorsque tenant l'État et l'Europe dans ses mains il n'avait plus besoin de feindre. Jamais homme, depuis César, n'apporta ni plus de modération dans la victoire ni plus de résolution dans l'infortune. Il commit des fautes, sans doute ; mais il est impossible de conduire de tels mouvemens avec les règles d'une justice absolue, à plus forte raison de les juger. De pareils hommes doivent être jugés en gros par le principal but de leurs actions, et c'est ce qu'on ne fait pas. Les Turcs, qui, suivant la belle expression de M. Bonald, sont campés en Europe, et qui ne lisent aucune espèce d'histoire, sont insatiables de tout ce qui touche à la gloire de ce grand homme. De bonne foi, messieurs les chambellans, qui l'outragez après l'avoir servi en laquais, considérez un peu son point de départ, sa jeunesse, les obstacles qu'il dut vaincre, tant de vertus militaires, la diligence, la prévoyance, la patience, le discipline, la subtilité, la magnani-

mité, la résolution, le bonheur, le savoir, le coup d'œil, son aptitude aux affaires, même civiles; et pourtant ce n'était qu'un homme? Fouillez dans vos vieux parchemins, et faites-en sortir quelque chose qui, dans l'ordre moral, ressemble à ce demi-dieu. La description d'un grand homme vaut bien celle d'un grand édifice.

La gloire, cette fumée qui enivre si fort les hommes, qui pourtant ne s'acquiert que sur des crimes, des calamités et des ruines, ne plaît au commun des mortels que lorsqu'elle est hasardeuse et bien sanglante; pour peu que la sagesse et la raison l'accompagnent dans une âme bien réglée, ils la méprisent; aussi ne puis-je m'empêcher de rire, lorsque j'entends nos ministres *coulissiers* parler de paix générale, de paix perpétuelle? Qu'il se présente un Alexandre, un César, un Napoléon, et vous en verrez de belles: Franconi à cheval nous mènerait au bout du monde. Je doute qu'*Epaminondas* fut remarqué parmi nous, c'était une vertu trop pleine en *tous points*. Il avait d'ailleurs un défaut que nos *Turcarets* ne pardonnent pas, il s'obstinait à rester pauvre (1).

(1) Malgré la trop nombreuse collection de généraux que possède la France, Catinat est encore le seul qui offre

L'imagination qui devance tout m'avait offert Napoléon comme un être supérieur, et autant je suis froid pour une puissance nominale, autant je m'enflamme pour l'être qui sort de la ligne commune. Je voulais surprendre ce grand homme et le voir face à face dans une occasion inattendue. J'en trouvai le moyen : Un jeune homme de ma paroisse (M. Martinot) avait perdu son bras au passage du Tagliamento, et il sollicitait la croix. Je le menai à Saint-Cloud et je lui fis une pétition de dix lignes. Aidés par le mameluch Roustan, que je connaissais, nous nous embusquâmes dans le petit jardin où Napoléon faisait sa promenade solitaire. Il parut bientôt accompagné de

---

quelques traits de ressemblance avec Epaminondas.

J'entends peut-être mal le mot gloire; mais si je consulte mon cœur et mon esprit, le nom seul de *Poniatowski* l'emporte sur tous les *manœuvres* de la Sainte-Alliance. Les Grecs font de la gloire; les Français en firent jusque dans leurs revers. Les Russes comme les Turcs sont de nombreuses et lourdes machines politiques.

Alexandre *le russe* fait-il de la gloire en laissant égorger les Grecs qu'il a soulevés ! et s'il marche contre eux pour les remettre provisoirement entre les mains des Turs. *On y a mis bon ordre.*

La vraie gloire est impérissable. La niaiserie se découvre d'elle-même.

Duroc. Mon manchot s'élance et lui offre les dix lignes. Napoléon, effrayé d'abord, hésite, mais il prend le papier. « Tiens Duroc, qu'en « dis-tu, il ne l'aura pas volée si sa pétition est « aussi vraie qu'elle est courte. » Je voulais voir ses yeux, je les vis; ils étaient brillans et pleins de feu, je n'en ai jamais vu d'aussi spirituels; mais lorsqu'il fut rassuré, et qu'il promit la croix, je vis dans son œil quelque chose de velouté, et une douceur inexprimable; sa diction était forte comme son âme, singulièrement pittoresque sans être trop figurée, précise sans être obscure, nerveuse sans être tendue; il parlait à la fois à l'âme, à l'imagination, à l'esprit; il creusait à une profondeur immense, et creusait sans efforts.

Le génie même ne devance son siècle qu'à une certaine distance. Je voudrais bien savoir si, lors de son invasion de l'Espagne, Napoléon prévit que les conséquences de cet acte ferait tomber les mines de l'Amérique du Sud dans les mains de l'Angleterre. Aperçut-il l'effet immédiat d'une telle possession. Calcula-t-il que l'industrie anglaise remplaçant la paresse espagnole, devait, en dix années, extraire de ces mines autant de matières, et peut-être plus, qu'il en a été extrait depuis Philippe II. Embrassa-t-il d'un seul coup d'œil le mouve-

ment qu'un tel résultat devait produire en Europe ? J'en doute. J'ai feuilleté attentivement tout ce qu'on lui a fait dire sur son rocher, et je n'ai pas trouvé un seul *mot* qui eut pour objet cet immense point de vue, devant lequel disparaissent toutes les combinaisons des trente dernières années.

Henri IV empruntait plus difficilement soixante mille francs d'un tanneur de Nemours, que son petit-fils Charles X n'emprunte un milliard.

D'où vient cette prodigieuse différence ? De deux siècles d'exploitation des mines du Mexique.

Si l'Angleterre franchit en dix années l'espace de temps qui sépare Henri IV de Charles X, qu'arrivera-t-il dans vingt ans ? Je défie sur ce point toute la diplomatie européenne.

Tous les soldats partagent les périls ; un petit nombre seul jouit de la victoire, le tombeau reçoit les plus braves. Combien de belles actions se sont perdues de nos jours faute de témoignage. On n'est pas toujours le premier au passage de la Bérésina ou à Waterloo, comme ce brave colonel *Sourd?* C'est une âme à la vieille marque. Otez aux uns l'ambition, aux autres la honte, et comptez ce qui reste. Le vrai brave est celui qui, guidé par la saine rai-

13

son, connaît le danger, le craint et s'y précipite.

Quel vaste champ de carnage; que de morts il a fallu pour élever ce monument. Zénon fait ce raisonnement en faveur de la mort : « Nul « mal n'est honorable : la mort l'est : elle n'est « pas donc un mal. » Si grands, si parfaits que soient les hommes, ce sont toujours bien lourdement des hommes. Il n'y a aucun mérite à braver la mort les armes à la main, sur un champ de bataille; celui qui la brave ainsi ne la sent pas, il ne la voit ni ne la considère : l'ardeur du combat l'emporte. Ces pauvres diables qui vont à l'échafaud sont trop heureux d'avoir un prêtre qui les occupe. Je loue la religion, mais non la contenance du patient; il fuit la lutte, il détourne les considérations de la mort, comme on amuse les enfans pendant le coup de lancette. Il n'appartient qu'à *Socrate* de donner une haute leçon dans ce genre. Il s'arrête purement à la chose, la considère, la juge, s'y apprivoise et s'en joue, sans changer d'humeur. « Il ne cherche point de consolations « hors de la chose : le mourir lui semble acci- « dent naturel et indifférent : il fiche là juste- « ment sa vue, et s'y résout sans regarder ail- « leurs. »

Notre gloire, c'est le témoignage de notre

conscience. *Gloria nostra est, testimonium conscientia nostra.* La colère est l'éperon du courage. Les hommes lâches et pusillanimes cherchent à se ranimer par l'abondance de leurs paroles et par la violence de leurs discours. Un général qui a tué beaucoup plus d'hommes en duel que sur le champ de bataille, un *Jourdain* qui, après avoir suivi la révolution dans ses excès, trahi tout le monde, s'est fait *souteneur* d'une maison de jeu pour être appelé M. le comte, me disait : « Je ne suis brave « qu'en public, et lorsqu'il y a quelque chose « à gagner. » Lannes et Lassalle n'étaient pas de votre avis, lui répondis-je.... ; mais aussi quelle comparaison.

Il paraîtrait que pendant son long séjour en Italie, ce général-comte aurait lu l'Arioste :

> Credo che 'l resto de quel verno cose.
> Facesse degne di tenere conto :
> Mà far sin' a quel tempe si nascose
> Che non è colpa mia, s'hor' non le conto.
> Perche Orlando a far l'opre virtuose
> Più ch'a narrarle poï, sempre era pronto ;
> Ne mai fu alcun de soi fatti expresso,
> Se non quando hebbe i testimonii expresso.
>
> CANT. XI.

Était-ce l'Arioste qui lui avait conseillé de se cacher dans un moulin à la première journée de Leypsick ? Il dut en sortir plus couvert de

farine que de gloire (1)? Les hommes sanguinaires et meurtriers sont lâches et timides : ce n'est pas du sang qui est dans leurs veines, c'est de la boue.

Voyez cet ennuyeux et méprisable mortel que travaillent tous les symptômes des l'hypocondrie. L'amour excessif de la vie le conduit chaque année aux eaux minérales ; c'est le type parfait de l'athéisme et de l'égoïsme. A peine est-il logé, qu'il emploie seul tous les serviteurs de l'hôtellerie ; sa voix prédomine sur celle de tous les arrivans ; il poursuit tous les médecins ; il les fatigue par des détails inutiles et fastidieux ; il ne les entretient que de ses chaleurs d'entrailles et de ses indigestions. Parlez lui des maux de sa mère, de ses frères, de ses sœurs, il se montre distrait et rêveur ; il ne connaît ni la bienveillance, ni la commisération, ni les regrets. Fléau de la société, il ne voit qu'un seul malheur dans le monde, c'est la maladie qui va le tuer ; et *ce sera justice*.

L'égoïsme, cette imperfection honteuse, cette maladie qui compromet les intérêts de l'ordre social, et qu'on n'avoue pas plus que

---

(1) Je ne parle pas du général qui, en Espagne, tua lui-même son cheval pour ne pas entrer dans un carré d'infanterie anglaise, et qui même écrivit à Wellington.

l'avarice, se trouve porté, ainsi que l'avarice au plus haut degré chez l'original que j'ai en vue. Il est couvert de titres, de cordons et de richesses; mais son insupportable individualité, son goût de s'approprier tout ce qui le touche, l'ont placé dans sa petite ville au dernier degré de l'échelle sociale. Ce comte n'est qu'un *Paria* sur le sol qui le vit naître. Un simple ouvrier rougirait d'accepter son dîner? L'épicier ne livrerait pas pour cinq sous d'huile sans argent comptant. Il aime pourtant le luxe, les mets, la bonne chère: sa mise est ridicule, mais elle est recherchée. Tout cela coûte de l'argent à l'homme qui a quelque délicatesse dans l'âme. Celui-là se le procure gratis dans les tripots. Il commande insolemment rue...... à vingt laquais en grande livrée qui ne lui coûtent rien.

> Fama di loro il mondo esser non lassa,
> Non ragioniam di lor; ma guarda e passa (1).
>
> DANTE.

Les vertus d'un homme obscur n'intéressent que ses amis, et n'ont pas même le droit de servir d'exemple aux autres hommes.

---

(1) Le monde n'a pas même conservé le souvenir de leur nom; ne nous arrêtons pas à en parler; mais jette un coup d'œil sur eux et passe.

J'ai vu dégrader au pied de cette colonne un vieux général français qui avait versé son sang pour l'élever. Cet *honnête criminel* avait osé défendre sa patrie pendant les cents jours ! Quel spectacle ! l'exécuteur était un général *franco-russe* qui vengeait sur cette âme désarmée la honte d'*Austerlitz*. Ce russe francisé n'a pas jeté un beau coton depuis cette époque. Notre *divin* maître chassa les Pharisiens de son temple.

La Sainte Écriture déclare misérables ceux qui s'estiment : Bourbe et cendre, leur dit-elle qu'as-tu à te glorifier. Elle a raison, de quoi peuvent se glorifier les hommes, puisque tant de gloire, tant de travaux, tant d'héroïsme, n'ont pas été à l'abri des insultes des contemporains. Je sais bien que la colère du peuple n'est qu'une haine ouverte et passagère, mais la colère de l'aristocratie est une haine soutenue et suivie. L'histoire de M. de Ségur porte cette vérité jusqu'à l'évidence ! Quelle divergence d'opinions sur une chose si matérielle, si visible que les hauts faits que proclame cette colonne ? Hélas !

Depuis que je suis né, j'ai vu la calomnie
Exhaler les venins de sa bouche impunie,
Chez les républicains, comme à la coür des rois.

Le christianisme a rendu un grand service à la pauvre raison humaine, en lui offrant une chose incroyable. Il est d'autant plus selon la taille de notre raison, qu'il est contre l'humaine raison. Notre raison et nous-mêmes, tout cela n'est rien; il nous fallait un miracle pour fixer le vagabondage de nos opinions. Accepte, dit l'Eclésiaste, du jour à la journée, les choses telles qu'elles se présentent, le reste est hors de ta connaissance. *Dominus novit cogitationes hominum quoniam vanæ sunt.* Les biens mondains n'ont rien de commun avec Dieu! C'est une folie de craindre Dieu; c'est un parricide de tuer en son nom son infirme créature. *Ecclesia abhorret a sanguine.* Dieu est bon par sa nature, l'homme ne l'est que par son industrie. La sagesse divine et l'humaine sagesse se distinguent par l'éternité; et comme la durée n'est pas une condition essentielle de la sagesse, l'homme s'assimile humblement à son créateur? Quelle sotte vanité. Nous n'agissons que sur les branches, sans pouvoir aller jusqu'à la tige. Suivez l'homme et la nature dans le physique et le moral : partout vous verrez l'homme qui divise dans sa pensée, et la nature qui réunit dans son action; le tout se tient en réalité, et comme le tout est grand et que nous sommes petits, il nous échappe de tous cô-

tés...? Élève-toi, enfle tes qualités humaines, chétive créature. *Non si te ruperis inquit.* Hor... Quelle est la vallée dont l'écho rédisait les réponses de Jupiter? où sont les traces de l'autel du maître du tonnerre?... Tout a disparu... et l'homme ose se plaindre! Créature insensée, cesse d'inutiles murmures! Voudrais-tu survivre au marbre, au bronze, lorsque les nations et les mondes sont soumis à l'éternelle loi du temps.

Ce vieillard, qui d'un vol agile
Fuit sans jamais être arrêté,
Le temps, cette image mobile
De l'immobile éternité,
A peine du sein des ténèbres,
Fait éclore les faits célèbres,
Qu'il les replonge dans la nuit;
Auteur de tout ce qui doit être,
Il détruit tout ce qu'il fait naître,
A mesure qu'il le produit.

Et c'est ainsi que partout et de tout temps, l'orgueil de l'homme s'est de lui-même associé au néant.

La gloire vit de bruit et s'augmente par la renommée; je sais qu'on dit qu'il est beaucoup plus beau de faire de grandes choses sans songer à la louange et à la gloire; mais je vois qu'il est beaucoup plus aisé d'en trouver le

précepte que d'en donner l'exemple. Tout le monde en veut; un des grands capitaines du siècle, M. le général vicomte....... n'y est pas indifférent; ne pouvant l'obtenir sur les champs de bataille, il la cherche dans les coulisses; et cette espèce de vertu sera toujours si rare et si difficile à prouver, qu'il vaut bien mieux, pour l'intérêt commun, ne pas décrier ce mobile, au moins le plus noble de tous, qui a produit tant de bien et qui en produira toujours. Il serait bien mal adroit de décourager ceux qui, en faisant tout pour nous, ne nous demandent que des louanges. Si c'est une vanité, je souhaite qu'elle devienne générale, et qu'elle vienne bientôt remplacer la soif de l'or qui pourrit notre nation. C'est, ce me semble, le vœu le plus utile et le plus sage qu'on puisse former pour le bonheur des hommes. Aussi, dans mon délire pour les braves, je suis capable de crier: Vive le général vicomte ...! Je ne désespère jamais d'un Français, ce qui ne veut pas dire que j'en fisse un général, parce que si la compassion sert d'aiguillon à la clémence, la prudence que nous mettons dans notre conduite n'a d'autre cause que la crainte. Combien l'ambition et la présomption ont-elles produit de belles actions? Aucune grande vertu n'a brillé sur la terre sans avoir eu pour cause

et pour mobile, quelque agitation déréglée. *Semper ajax fortis, fortissimus tamen in furore.* Cic. Tusc. liv. iv.

Je faisais toutes ces belles réflexions et beaucoup d'autres que je n'ose pas écrire, lorsqu'une vieille femme vint interrompre ma rêverie, en cornant à mes oreilles : « Avez-vous rêvé « *chat*, avez-vous rêvé *chien ?* » Vieille sybille, retire-toi. Pauvre entendement humain, si superbe, si vain ! Tu ne peux donc pénétrer dans le cabinet des dieux pour y voir le cours des destinées, qu'à l'aide de la fureur ou du sommeil ? Si tes passions dissolvent ta raison, tu deviens vertueux, et si l'anéantissement de ta raison est causé par la fureur ou par le sommeil, image de la mort, tu deviens prophète et devin ; ainsi, de ton propre aveu, lorsque nous veillons, nous sommes plus endormis que pendant le sommeil ; notre sagesse est moins sage que la folie, nos songes valent mieux que nos discours, et la plus mauvaise place que nous puissions prendre, *c'est en nous-mêmes.*

Non, je ne rêve pas, ma raison est pure, et c'est elle qui me crie : Nous ne sommes pas des Romains (1) ; notre énergie n'est pas habituelle, nous ne sommes excessifs ni dans nos

(1) Les Italiens de Rome ne sont pas les Romains. *Populum late regem.*

vertus ni dans nos vices, notre sévérité n'est point barbare, et le patriotisme chez nous n'est qu'une mode; notre politique est plus bête qu'odieuse, et l'orgueil de nos grands n'est pas destructeur. Nous avons eu des *Mutius*, des *Torquatus*, des *Caton* même, qui auraient détruit Carthage de bon cœur; nos légions ont été précipitées sur les trois parties du monde, qu'en est-il résulté.... ?

L'empire romain se débattit trois siècles sous les coups redoublés du monde entier; trois heures suffirent en 1814 pour travestir en Russes les badauds de Paris. Ils n'hésitaient que sur le choix à faire entre les plumes de coq et la jacquette écossaise. Les dames d'*outre-ponts* penchaient pour ce dernier costume, et le général comte... passait une revue de cavalerie à... en uniforme anglais.

Portez votre tactique à mons de Metternich,
Il fait marcher les Turcs au nom de l'antechrist;
C'est lui qui de canons couvrant les Dardanelles,
A tuer les fils d'Achille, instruit les infidèles.

Montez donc cette vieille France sur le diapazon de la république romaine! sur celui de Jocko à la bonne heure. Lycurgue n'eut jamais la pensée de faire de la porcelaine avec de la bourbe;

il était réservé à Napoléon de faire cette école. Ce peuple de Paris est un drôle de peuple ; il n'entend ni le despotisme ni la liberté ; mais il entend merveilleusement la fronde, l'abbé Dubois, Law, Terray et Vilèlle. Il comprit même Robespierre, tant que son système fut de mode. J'ai vu souvent Napoléon au milieu du peuple parisien ; sa force le trahissait, c'était un aigle voltigeant dans le *cul-de-sac-Dauphin* ; on sentait qu'il y était gêné, et qu'il resserrait avec peine un vol fait pour les hauteurs des montagnes et l'immensité des cieux.

Caton resta fidèle aux vaincus ; César, au contraire, écrivait à Cicéron : « Quand à Marcus Furius, que tu m'as recommandé, je le ferai roi de Gaule. » Nous vendions, nous prenions, nous donnions des royaumes, comme César. *Tot Galatæ, tot Pontus, tot Lidia nummis.*

A tel prix le royaume de Naples,
A tel prix l'Espagne,
A tel prix la Westphalie, etc.

Un citoyen de la taille de César pouvait en user ainsi ; mais son copiste, sortant d'une république qui n'avait pas quinze ans d'existence pouvait-il, devait-il l'imiter en ce point ? Voilà la question que j'aurais voulu voir toucher par des hommes qui *coulent en bronze*

Ropstochin Erostrate ; qui secondant les jésuites et qui réduisent à une simple question militaire, en la falsifiant, le plus grand évènement qui ait frappé les hommes depuis la chute du colosse romain.

Des riens approfondis dans un long répertoire,
Sans éclairer l'esprit, surchargent la mémoire.

Napoléon seul a jeté des idées justes sur les conséquences de sa chute ; quelques éclairs échappés de cette tête de feu, découvrent l'avenir. Laissons au temps le soin de développer les destinées de notre vieille France. Ne nous pressons pas surtout : les évènemens ne se pressent que trop, et pour les arrêter, nous n'avons ni Hercule, ni massue, ni quenouille. Les prières sont filles du ciel, mais elles n'ont jamais suffi pour conjurer le chaos.

Jadis, en sa volière, un riche curieux
Rassembla des oiseaux le peuple harmonieux ;
Le chantre de la nuit, le serin, la fauvette,
De leurs chants enchanteurs égayaient sa retraite.
Il eut soin d'écarter les lézards et les rats.
Ils n'osaient approcher : ce temps ne dura pas.
Un nouveau maître vint : ses *gens* se négligèrent ;
La volière tomba ; les rats s'en emparèrent ;
Ils dirent aux lézards : Illustres compagnons,
Les oiseaux ne sont plus, et c'est nous qui régnons.

Nous n'avions que la conscription militaire pour élever cette colonne ; nous avons gagné depuis, et *en plus,* la conscription des jésuites. Sénèque, écrivant à Lucilius, lui disait : « Tu sais que *Harpaste*, la folle de ma « femme, est demeurée chez moi par charge « héréditaire : car, pour mon goût, je suis « ennemi de ces monstres ; et si j'ai envie de « rire d'un fou, je n'ai pas besoin d'aller le « chercher bien loin, je ris de moi-même. « Cette folle a subitement perdu la vue ; elle « ne sent point qu'elle est aveugle et soutient « que ma maison est obscure. » Ce serait un rude joûteur que ce Sénèque, s'il s'avait s'arrêter ou choisir. Quelle foule de pensées ingénieuses, fortes et vraiment philosophiques ! Mais il retourne trop sa pensée, et vous rassasie d'esprit; et il n'en est pas de l'esprit comme d'un vase, il ne faut pas le remplir jusques aux bords. La colonne produit sur moi l'effet de l'aimant. J'ai éprouvé une autre fois dans ma vie le même attrait dans un autre genre ; j'avais une passion décidée pour la *transfiguration*. La réflexion la plus ordinaire et la plus triste que provoque en moi ce monument, est celle-ci : « En est-il plus à son aise dans son tombeau. *Nunc levior Cippus, non imprimit ossa.* » Pers. « On a jeté un peu de terre sur la tête, et

en voilà pour jamais. » Pascal. Que fait cette reine autour de ce bronze ? Évoque-t-elle des souvenirs honorables, ou bien ne cherche-t-elle que l'ombre du duc de R . . . . . ? Chimère ! L'homme qui meurt d'une dose de cantharides préparée pour l'assaut d'une jeune forteresse doit reculer devant une amante cinquantenaire et couperosée. Veut-elle expier les fautes du roi des G.... (1) ? Elles sont impardonnables. « *Quand à la fidélité, il n'est animal traître au prix de l'homme.* » L'aristocratie de l'Europe, toute vieille qu'elle est, revient au rudiment de sa langue. Qui est ouvert d'un côté l'est partout. L'attaque touche tout le monde, la défense ne touche que les riches. Ce sont les maux incertains qui nous tourmentent le plus. *Dubia plus torquent mala.*

---

(1) Deux officiers de César, ennemis mortels l'un de l'autre, se portent un défi, non à qui répendra le sang l'un de l'autre, en tierce ou en quarte, derrière un buisson, comme chez nous ; mais à qui défendra le mieux le camp romain que les *barbares* venaient attaquer. L'un des deux, après avoir repoussé les ennemis, est prêt de succomber ; l'autre vole à son secours, lui sauve la vie et achève la victoire. La gloire qui ne frappe que les sens, l'Imagination et ce qu'on appelle l'esprit, peut souvent être incertaine ; la gloire qui parle au cœur ne l'est pas.

SENEC. Agam. act. III. Qui a bu boira ; l'envieux sèche de l'embonpoint d'autrui. *Invidus alterius macrescit rebus opimis*. HOR. Qui a pu servir de védette et de truchement à la ligue du nord contre sa patrie est capable de tout. C'est le chagrin sombre et éternel qui poursuivait partout l'hébreu fratricide. Si le ciel m'eût forcé d'opter entre le sort de Custine et de ..... je n'aurais pas hésité. *Qu'on me ramène aux carrières* (1).

On trompe mieux souvent en parlant qu'en se taisant ; le moindre signe trahit ceux qui se taisent, mais quand on a l'impudeur de mentir activement, on peut agir davantage sur la conviction. Le duc de R..... ne vint point à Mittau rendre ses devoirs au prince français qui y buvait avec tant de dignité le calice d'amertume; il s'excusa, en prétextant qu'étant sorti de France en 1787 il n'était point émigré. Le

(1) Je ne peux pas décemment passer sous silence une des plus jolies bêtises que j'ai entendues. On parlait du mariage du fils de .... avec la fille du prince Eugène; je me trouvais, prenant une glace, à côté d'un cousin germain du futur, et je lui en fis mon compliment. « La nouvelle est fausse, me répondit-il froidement ; mon *cousin* ne doit pas se *mésallier*, la noblesse du prince Eugène Beauharnais est trop nouvelle ».

duc, n'étant pas Français, était donc Russe. Cela m'explique la sortie véhémente d'un ministre consciencieux. J'étais ce jour-là à la chambre des députés. « Messieurs, vous ne « savez pas tout ce que vous devez à M. le « duc de R..... : sans lui la France eût été partagée en 1815. » Voilà ce qu'on appelle vendre la calebasse. Les alliés voulaient donc encore partager la France en 1815. Cet aveu tout seul, sorti de la bouche d'un ministre honnête homme, justifie la révolution sans absoudre M. le duc de R..... Il fallait mourir dans les rangs français, et nous ne serions pas aujourd'hui sous la griffe de l'Europe et la gueuserie des jésuites. *Capienda rebus in malis princeps vix est.* — SEN. (1)

---

(1) Dans le malheur, les résolutions les plus hardies sont les meilleures.

Depuis l'origine du monde, et chez tous les peuples, la force, le courage, la résolution et l'amour de l'indépendance, ont été les premières vertus de l'homme, et, sous ce rapport, qui sera le seul point de vue de l'histoire, le comité de salut public efface la brillante gloire de Napoléon. Le comité de salut public sauva la France de l'humiliant affront des fourches caudines, et pour un grand peuple tout est là.

Comme cette question s'est éclaircie depuis dix ans! et comme chaque pas que nous faisons lui donne un caractère effrayant!

On veut avoir ce qu'on n'a pas,
Et ce qu'on a cesse de plaire,

dit le refrain d'une vieille chanson.

Transvolat in medio posita et fugientia capta.
Hor.

J'ai remarqué que nul de nous ne pense assez n'être qu'un (je parle au moral et point à l'égoïsme), ce qui fait que le monde se remplit de fadaises et de mensonges. Socrate disait que les sages-femmes, en prenant le métier de faire engendrer les autres, quittent le métier d'engendrer elles-mêmes. La France s'est convertie en sages-femmes depuis dix ans. Là, sur cette place Vendôme, la garde nationale à cheval, dont je faisais partie ainsi que M. Boulard, alors mon collègue, fut passée en revue le 15 mars 1815, par le comte d'Artois.

Après un beau serment, dans les formes prescrites,

Amar, le farouche Amar, a souvent développé devant moi le tableau de notre avenir; je lui dois cette justice, c'est que tout ce qu'il m'a prédit s'est réalisé jusqu'à ce jour! J'attends le reste.....

Il faut tout écouter quand on veut tout savoir. J'ai entendu Amar, en 1815, motiver son refus à l'acte additionnel, et cet homme avait un pied dans la tombe. Si j'écrivais ses dernières paroles, elles feraient frémir tous ces sots, qui, de gaîté de cœur, brocantent la monarchie française.

De ne pas dire un mot qui sentit l'orateur,
De n'exagérer rien, chose assez difficile,
Aux notaires, aux avoués et même aux avocats.

Le comte d'Artois invita les volontaires royaux à sortir des rangs ? Il en sortit trois, dont un était Me Boulard. Je ne suis pas poltron, et ce ne fut pas le sentiment de la peur qui retint l'élan que le prince avait fait passer dans mon cœur. Rentré dans les rangs, Me Boulard me demanda pourquoi je n'étais pas sorti à la voix du prince : je lui répondis ce que je répondrais encore aujourd'hui en semblable occurence : « L'avenir « est obscur, le portrait si gracieux du prince « me pénètre, mais les brillans qui l'entourent « sont faux. » Cicéron eut tort dans cette circonstance, *nihil est tam populare quam bonitas*. Or. 1re lig. ch. 12. Me Boulard siége au côté droit, et il s'écrie : « Les Français de l'in- « térieur ne doivent rien et ne demandent rien ! « Comme les émigrés sont ici en majorité, je « demande le comité secret. » Nous avons parlé, Me Boulard et moi, la même langue, à dix ans de date.

Hélas tous les humains ont besoin de clémence.
Si Dieu n'ouvrait ses bras qu'à la seule innocence,
Qui viendrait dans ce temple encenser les autels ?
Dieu fit du repentir la vertu des mortels.

Puisque Me Boulard avait ce jour-là la pa-

role *en mains*, il aurait dû dire à ces messieurs:

> Quittez le vain projet de tromper les Français :
> On vous devine mieux que vous ne savez feindre !

Il aurait pu même leur raconter l'historiette suivante:

« Il y avait autrefois un roi d'Espagne qui avait promis de distribuer des aumônes à tous les habitans d'auprès de Burgos, qui avaient été ruinés par la guerre. Ils vinrent aux portes du palais; mais les huissiers ne voulurent les laisser entrer qu'à condition qu'ils partageraient avec eux. Le bonhomme Cardéro se présente le premier au monarque, se jette à ses pieds et lui dit : Grand roi, je supplie V. M. de faire donner à chacun de nous cent coups d'étrivières. Voilà une plaisante demande, dit le roi. Pourquoi me faites-vous cette prière ? C'est, dit Cardero, que vos gens veulent avoir la moitié de ce que vous nous donnerez. » L'histoire ne dit pas ce que fit le roi.

> Quos fama obscura recondit. *Enn.*, liv. v. (1)

> Vous les verrez bientôt, féconds en impostures,
> Amasser contre vous des volumes d'injures;
> Traiter en vos écrits chaque vers d'attentat,
> Et d'un mot innocent faire un crime d'État.
> Vous aurez beau vanter le Roi dans vos ouvrages,

(1) Le bruit est à peine arrivé jusqu'à nous.

Et de ce nom sacré sanctifier vos pages :
Qui méprise Cotin, n'estime point son roi,
Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.

L'homme est un animal qui obéit à un animal qui veut. L'âme est oppressée lorsqu'on se livre à toutes les réflexions qu'inspire la vue de ce monument. Pourquoi cette populace, qu'on relève en l'appelant *peuple*, se fait-elle volontairement sujet d'un maître qui peut toujours devenir mauvais, puisqu'il a la toute-puissance ? Passe encore pour le maître, s'il restait seul ; mais tous les maîtres en sous-ordre, qui sont autant de sangsues et de petits tyranneaux ! Quoi ! tant d'hommes supérieurs en vaillance, et qui battirent tous les tyrans de l'Europe au seul nom de la liberté, endurent le pouvoir d'un seul homme, qui n'a de puissance que celle qu'on lui laisse prendre ; qui ne peut nuire qu'autant qu'on veut bien l'endurer ; qui ne pourrait faire aucun mal, si ceux qui le supportent osaient le contredire ! Trente millions d'hommes se laissent mettre le joug sur la tête par le nombre *un*. Il est raisonnable d'aimer la vertu, d'estimer les beaux faits, d'être reconnaissant du bien qu'un grand homme procure à sa patrie ; mais pourquoi le sortir du rang où il fait tant de bonnes choses pour le placer dans celui où il s'en fait tant de

mauvaises. Les yeux du despote attirent les esclaves, comme les regards du serpent fascinent les oiseaux dont il fait sa proie. Ce peuple, dont on compare la voix à celle de Dieu, et que je place moi au-dessous de la brute, ne se contente pas d'obéir; il veut servir, il ne demande pas à être gouverné, il veut être tyrannisé. Ses biens, ses parens, ses enfans, sa vie même, rien n'est à lui. Vous le verrez souffrir la paillardise, le pillage, la cruauté, le viol, non pas d'une armée barbare contre laquelle il faudra verser son sang, non de la part d'Hercule, mais bien du plus efféminé gentilhomme, pourvu qu'il ait des parchemins et des rubans. Les tyrans, les roués, les sots, que le hazard ou l'imbécillité des peuples divinise, sont moins coupables qu'on ne le croit communément; c'est le peuple lui-même qui se coupe la gorge, qui, ayant le choix d'être libre ou esclave, quitte la liberté et prend le joug. Ce ne sont pas seulement les histoires qui me l'ont appris, je l'ai vu! Je vais plus loin; j'ai vu le peuple solliciter le despotisme? Oui, cette populace aime les tyrans: plus on la pille, plus on la ruine, plus on la détruit, et plus elle donne; servir et donner, voilà toute sa politique? Néron, parricide, incendiaire, couvert du sang de sa mère, de

son frère, de ses précepteurs et de toutes les illustrations romaines, était l'idole du peuple roi ? Quand Néron eut empoisonné son frère, on lui dit qu'il avait sauvé Rome ; quand il eut fait égorger sa femme, on loua devant le sénat sa justice ; quand il eut assassiné sa mère, on baisa sa main parricide, et l'on courut au temple remercier les Dieux.

Peuple insensé, ton tyran quel qu'il soit n'a que deux yeux, deux mains, qu'un seul corps ! Ose te résoudre à devenir homme et te voilà libre. La liberté est de droit naturel, la possession et le droit entraînent la défense. L'amour de la liberté *bouillonnait* dans le *vieux sang* de Corneille. Le dernier des animaux crie *vive la liberté !* On le voit mourir lorsqu'on la lui ravit : pourquoi l'homme aurait-il perdu le souvenir de ce précieux don, et jusqu'au désir de le reprendre ? Le premier des droits sublimes de l'humanité est la *liberté ;* le second est l'égalité, sans laquelle la liberté ne peut être respectée ; le troisième est la propriété, fruit légitime d'un usage égal de la liberté. Je parle ici d'après ma propre expérience ; un roi électif ne voit que des taureaux à dompter ; un conquérant ne considère que sa proie. Tenons-nous-en à la monarchie légitime et constitutionnelle sans jésuites.

L'intérêt des hommes éclairés ne doit jamais être la conquête au-dehors, mais la liberté au-dedans. Le malheur est une vieillesse prématurée. Il est des choses qui ont besoin d'être vues pour mériter quelque croyance. Qui se serait imaginé que cette nation française si grande, si passionnée pour la liberté, se verrait dompter si brusquement par un seul homme; qu'elle tomberait dans un oubli si complet de ses droits; que les mots *liberté* et *servitude* sont effacés de sa langue? Il semble qu'il n'y ait plus de chemin entre l'esclavage et la tombe. Les hommes qui naissent sous le joug, qu'on élève et nourrit dans la servitude, se contentent de vivre comme ils sont nés! Leur acte baptistaire leur suffit; il remplace la nature! Mânes de trois millions d'hommes libres, qui versâtes votre généreux sang pour la liberté, contemplez vos enfans! Vos neveux,

A leurs divins aïeux craignant de ressembler,
Sont des coquins ingrats que F....... fait trembler.

Je ne suis de ce monde que depuis quarante-quatre ans; je connais l'histoire des désastres que j'ai vus ou qui m'ont précédé. Mais au milieu de ces désastres j'ai vu une grande énergie, de la patience dans les maux, de l'audace dans l'entreprise, en un mot de la force. Les jésui-

tes prêcheront le contraire, que leurs sermons n'en acquerront pas plus de vérité à la millième fois qu'ils les prononceront.

Les quarante mille républicains des Pyramides étaient-ils d'autres hommes que les vils esclaves de Mahomet? était-ce la même nature? L'Égypte ne vit-elle pas, dans le camp français, l'homme dans toute sa beauté, et dans le camp musulman un parc de bêtes farouches? L'éducation fait l'homme, et les bonnes semences que Dieu a jetées dans son âme en si petite quantité ont besoin d'être cultivées par d'autres jardiniers que les jésuites. Pourquoi les batailles de *Milthiade*, de *Léonidas*, de *Thémistocles*, brillent-elles d'un éclat si pur depuis deux mille ans? Pourquoi *Fleurus*, *Arcole* et *Marengo* ont-ils effacé tous les faits d'armes de l'ancienne France? C'est que l'ambition ne guidait pas les vainqueurs: c'était une armée de citoyens, de frères, d'hommes libres, et non de mercenaires combattant pour servir les vices de leur maître. C'est que, dans ces glorieuses journées, les peuples ne voient ni les Grecs, ni les Perses, ni les Français, ni les Autrichiens, mais bien la victoire de la liberté sur la domination et de la franchise sur la convoitise. Veut-on savoir ce que vaut la liberté, et combien elle enflamme ses défen-

seurs? Dix mille Grecs repoussèrent un million d'esclaves; vingt-huit mille Français affranchirent l'Italie, que défendaient deux cent mille Autrichiens; et la Grèce moderne, quel sublime exemple! elle a renouvelé sous nos yeux les prodiges de Salamine et des Thermopiles! Errant sur les rivages du Styx, l'ombre d'Achille protége les murs qu'il avait jadis défendus, et la main du Temps, en ébranlant les tours d'Athènes, a respecté les champs de Marathon.

Non, le despotisme ne peut être éternel; les hommes ont senti leur force, ils l'ont fait sentir à leur tour; les blessures profondes laissent toujours des cicatrices. La colère se tait et se contraint; on est vaincu, on garde le silence; mais il y a loin de là à la soumission. La terre est-elle plus libre? Les nations n'ont combattu que pour vaincre un seul homme; l'esclavage est l'idole du siècle de lumière, et ces nations, qui ont terrassé le lion, rendent hommage à des loups. Le repos est un enfer pour les âmes actives; les empires tombent, les génies disparaissent: la nature et la liberté ne meurrent jamais. L'histoire, malgré ses nombreux volumes, n'a qu'une seule page; le présent n'est que la répétition du passé: la liberté, la gloire, les richesses, la corruption et la barbarie. Nous,

Français, qui ne sommes ni patiens ni constans, nous avons usé tout cela en moins de quarante ans! On va..... Mais ce qui séduira toujours notre nation, c'est la gloire des armes; le plaisir que les jeunes gens trouvent dans la vie des camps, les jouissances vives que les succès de la guerre leur procurent sont beaucoup plus conformes aux goûts de leur âge que les bienfaits durables de la liberté. Il faut être un homme de mérite pour briller dans la carrière civile; tandis que tous les bras vigoureux peuvent manier un sabre, et la difficulté de se distinguer dans l'état militaire n'est point en proportion avec la peine qu'il faut se donner pour s'instruire et pour penser.

Lycurgue s'avisa de nourrir deux chiens qui étaient frères, tous deux allaités de même lait, mais l'un engraissé à la cuisine et l'autre accoutumé au son du cor et aux exercices de la chasse. Voulant montrer aux Spartiates que les hommes sont ce qu'on les fait, il mit les deux chiens au milieu de la place publique, et entre eux une soupe et un lièvre: l'un courut au plat et l'autre au lièvre. En 1790, les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de la France auraient couru après le lièvre; en 1825, les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de la France courraient au plat. Je conçois que les musulmans,

nés sous la glèbe, y restent attachés; mais je ne conçois pas que des hommes qui ont tâté de la liberté rentrent volontairement en servitude? Habillez cette servitude comme vous le voudrez; chamarrez-la d'or, couvrez-la de rubans et de dignités : c'est toujours la servitude. La liberté, quoique plus simple, est autrement savoureuse. Il faut bien distinguer les conjurations que forment des hommes ambitieux contre un souverain, du sentiment de la liberté; ils veulent bien chasser le tyran, mais ils veulent aussi retenir la tyrannie: aussi les voit-on presque tous échouer, tandis que les hommes qui n'ont voulu que la liberté ont tous réussi. La liberté les protége. *Harmodius*, *Aristogiton*, *Thrasibule*, le vieux *Brutus*, *Valérius*, *Dion*, *Tell*, *Washington* et *Bolivar*, pensèrent vertueusement et exécutèrent heureusement. La mesure du bien est ce qu'il y a de plus essentiel dans le bien, et la fin du dernier siècle nous a enseigné, par un mémorable et cruel exemple, que l'enthousiasme de la philosophie, le fanatisme de la raison, sont capables de faire autant de mal que tout autre enthousiasme et tout autre fanatisme, précisément parce que la raison et la philosophie sont en elles-mêmes de très-bonnes choses, et que l'abus du très-bon est très-mauvais. Com-

me le fils d'Ulysse, nous buvons l'onde amère; mais ce n'est pas par le bras du sévère Mentor que nous avons été précipités dans les flots : c'est par celui de la folie, de la rage impuissante et de la superstition. Il faut des siècles pour établir un empire, une heure suffit pour le renverser...... La vengeance est un autre fléau. Notre âme ne reste pas long-temps dans les régions de la lumière; son enveloppe de boue la ramène soudain dans les ténèbres et les habitudes du pourceau d'Épicure. Je voudrais pourtant bien croire avant de mourir que la bonté n'est pas simplement un mot, ni le bonheur un rêve. Princes despotiques, vous multipliez les malheurs des hommes! Grand Dieu! ce globe que tu as créé fut-il donc destiné à être la proie des tyrans et des moines!

Nous faisons cas d'un cheval vigoureux,
Qui, déployant quatre jarrets nerveux,
Frappe la terre et bondit sous son maître.
J'aime le bœuf, dont le pas lent et lourd,
En sillonnant un arpent dans un jour,
Forme un guéret où mes épis vont naître.
L'âne me plaît; son dos porte au marché
Les fruits du champ que le rustre a béché.
Mais pour le singe, animal inutile,
Malin, gourmand, saltinbanque indocile,
Qui gâte tout, et vit à nos dépens,
On l'abandonne aux laquais fainéans.

Le fier guerrier, dans la Saxe, en Thuringe,
C'est le cheval : un Terneaux, un Pléneuf,
Un trafiquant, un commis, est le bœuf,
Le peuple est l'âne, et le moine est le singe.

Cyrus, après s'être emparé de la ville de Sardes, où il trouva *Crésus*, qui, sans avoir le grand-livre à sa disposition, n'en avait pas moins d'immenses richesses, s'avisa d'un singulier expédient pour contenir les Lydiens. Il y établit des b...., des tavernes, des maisons de jeu, et mit tout cela sous la direction de la police. Il se trouva si bien de cette garnison, qu'il n'eut plus besoin de tirer l'épée contre ce peuple. Le vieux *Blücher*, dont nos marquises firent un héros, porta son quartier-général au Palais-Royal, nº 113; *Saken* cabalait au parterre des Français pour faire crier vive le Roi, ce qui valait mieux.

Ça que prétendez-vous.... De la gloire. — Ah! g....,
Sais-tu bien que cent rois la briguèrent en vain;
Sais-tu ce qu'il coûta de périls et de peines
Aux Ney, Soult, Masséna, aux Condés, aux Turennes,
Pour avoir une place au haut du mont sacré.

Entre les rois, les héros et les comédiens, il ne faut pas mettre le doigt, non plus qu'entre l'arbre et l'écorce; mais les cris des malheureux ne me font point plaisir, et la gloire de ces mes-

sieurs coûte tant de sang et de larmes.... Tout cela est grand, gigantesque, sublime si on veut; mais encore une fois, Napoléon qui les a surpassés tous en voit-il plus clair au fond de son tombeau? Combien la considération qu'on recherche avec tant de soins est peu de chose; qu'heureux sont ceux qui veulent vivre et mourir inconnus. Cette science serait plus utile que celle des dates et du blason.

Pour montrer tant de rage et tant d'extravagance,
L'homme avec ses dix doigts, sans armes, sans défense,
N'a point été formé pour abréger des jours,
Que la nécessité rendait déjà si courts.
La goutte avec la craie, et la glaire endurcie,
Qui se forme en cailloux au fond de la vessie,
La fièvre, le catarrhe, et cent maux plus affreux,
Cent charlatans fourrés encor plus dangereux,
Auraient suffi sans doute au malheur de la terre,
Sans que l'homme inventât le grand art de la guerre (1).

---

(1) Les armées ne sont aujourd'hui que des expériences de physique! Un soldat serait bien étonné si Fourcroy ou Chaptal venaient lui dire : « Mon ami, tu es meilleur machiniste qu'Archimède. » Cinq parties de salpêtre, une partie de souffre, une partie de *carbo ligneus* ont été préparées chacune à part; l'effet de ce mélange est une dilatation qui est à peu près comme quatre mille est à l'unité; et le plomb qui est dans ton tuyau fait un autre effet qui est le produit de sa masse multipliée par sa vîtesse, et

Ce qui est écrit est écrit, *quod scriptum scriptum*. L'aristocratie anglaise ne se lavera jamais du crime commis par elle sur la personne de Napoléon (1). Cette tache est indélébile, et ceux même dont elle a servi la vengeance s'en empareront pour animer les peuples contre l'oligarchie britannique. Les souffrances barbares et la mort d'un homme qui a rempli l'univers de son nom, qui, pendant cinq ans d'agonie, a montré au monde un caractère socratique, ne s'effacent pas. Napoléon vivant et glorieux a indiqué aux peuples le côté faible de toutes les vieilles supériorités européennes. Napoléon agonisant sur le roc de Prométhée a flétri toutes les bassesses, et désanchanté la partie morale

---

c'est aux bénédictins Roger, Bacon et Schwartz, que tu dois l'art d'être homicide, si tu tires juste et si ta poudre est bonne.

Et la nouvelle machine anglaise qui tire cent coups de fusil par minute, sans poudre et sans feu !

(1) Le gouvernement anglais a fait volte-face. Il était temps : lord Castlereagh eût englouti la liberté anglaise, si le bon sens de la nation ne l'eût averti qu'il était temps de se couper le cou. En effet, quelle étrange déviation pour le successeur de Chatam ! Faire du despotime en combattant un despote, et violer authentiquement la révolution de 1688.

des grandes notabilités. Cette semence ne se perdra pas, et nos enfans verront un beau tapage. En attendant les *grandes marionettes*, cette grande nation, que rien n'a pu détruire, pas même la révocation de l'édit de Nantes; qui s'est rassasiée de vers, de tragédies, de comédies, d'opéras, de romans, d'histoires *romanesques*, de réflexions morales, de disputes théologiques sur la grâce et sur les convulsions, de liberté, de gloire et de réquisitoires, va donc se disputer, s'égorger peut-être, pour du pain azymé et la forme d'une calotte. O grand homme, qui méritais de mourir sous des lauriers, c'est toi qui as semé cette vermine. Napoléon est bien plus coupable encore pour le bien qu'il n'a pas fait, et qu'il pouvait faire, que pour les maux dont on l'accuse. A part sa brillante gloire, quelle devait être sa vocation parmi nous? L'établissement de la réforme politique? Qu'a-t-il établi? Des mariages, des rubans, des jésuites, des titres héréditaires, deux invasions, des arrondissemens, des réunions hétérogènes, l'art de compter les âmes pour arrondir le domaine des princes, et des sots qui ne voient l'homme que dans un *crachat*. Ah! s'il avait implanté chez nous ces principes politiques, ces institutions invincibles, qui sont les remparts, les trésors et la gloire de l'Angle-

terre.... ! Napoléon fut un enfant de la révolution, mais un enfant parricide. Wellington, que je ne veux pas lui comparer assurément sous le rapport du génie, mais qui n'en a pas moins rendu de grands services à sa patrie, n'est en Angleterre qu'un lord respecté, soumis à la loi comme le plus obscur des hommes, et le dernier caporal de l'armée de Napoléon aspirait à une couronne. L'entendrez-vous enfin, incorrigibles français; sentirez-vous la bonté d'institutions qui reposent sur la liberté de tous, et Dieu n'aura-t-il pas mis en vain à sept lieues de nous le fanal de la raison humaine? Je ne dis pas qu'il faille se faire Anglais; mais il faut s'organiser comme eux, sous peine de repasser encore par la route sanglante de l'anarchie et du despotisme.

Ce ne sont pas les armées de l'Europe qui ont perdu Napoléon : c'est le rétablissement d'un clergé qui, sous lui, n'était que le prédicateur du despotisme; d'une noblesse qui, n'exerçant aucune véritable magistrature dans l'État, n'était que l'oripeau du pouvoir absolu; son amour pour la vieille étiquette, son besoin de flatterie, les titres, les rubans, les chambellans, et sa haine pour la véritable liberté. Voilà les causes qui l'ont précipité du trône, et qui, dans la vieille Europe, avant la fin de ce siècle, en

précipiteront bien d'autres. Le code de l'étiquette n'est plus qu'un monument de la bassesse humaine. Il sert à tromper quelques individus; mais sans la gloire militaire, qui est un fait malheureusement trop clair pour le peuple, toutes les farces chinoises qu'on joue devant le char des rois n'amusent que les valets de pied. Les journalistes de l'empire, auxquels nul ne pouvait répondre, défiguraient l'histoire, les institutions et le caractère de tous les peuples? Nous aurions subi tous les fléaux si la calotte, que nous n'avions alors qu'en germe, n'eût pas été la rivale de la conscription. Nous la voyons aujourd'hui dans tout son luxe, et j'avoue pour ma part que, de tous les despotismes, c'est encore le plus.... ignoble! Le despotisme du froc me ferait crier : Vive le Diable! vive..... vive..... quoi.....? le comité de salut public. L'enthousiasme pour un homme quel qu'il soit, fût-il *missionnaire, histrion sacré,* est nécessairement variable : je n'ai vu de stable que l'amour de la patrie et de la liberté, sans doute parce que cet amour est désintéressé dans son principe. Les succès de Napoléon furent étonnans, ses revers plus étonnans encore; ce qu'il fit avec l'énergie de la révolution est admirable. L'état d'engourdissement dans lequel nous sommes depuis sa chute peut à peine se

concevoir. Enfin, la multitude d'hommes d'esprit qu'il a employés est extraordinaire ; mais qu'on compte ceux qui survivent, et on restera convaincu que ces caractères dégradés nuisent plus à la liberté que toutes les facultés de la *jeune* intelligence ne peuvent y servir.

C'est assez parler du favori de Mars. Laissons ses successeurs risquer leur vie en poursuivant la gloire. La gloire ne ranimera pas la cendre du grand homme, quoique des millions d'hommes aient succombé pour illustrer le nom d'un seul. O grandeurs humaines, brillantes et vaines images qu'une ombre peut obscurcir, une goutte d'eau effacer ! La prospérité de l'homme me fait plus de pitié que ses malheurs ! Que sont devenues ces grandes et généreuses résolutions qui germaient dans les profonds sillons de son âme ? Si les arrêts de la destinée n'étaient pas irrévocables, Ilion et Tyr seraient encore debout, et la vertu triompherait de tous les obstacles qui l'environnent. Mortel ambitieux, qui que tu sois, regarde et pèse, avant qu'elle ne soit dispersée par les vents, la froide poussière du grand Napoléon. Quatre génies de cette trempe suffiraient, comme les élémens, pour créer un autre univers. Il soumit les hommes à son sceptre ; il les surpassa tous par son génie.

Quando ullum invenient parem.

Hor.

Cette urne étroite en dit plus que toutes les homélies. L'homme totalement impassible est aussi contradictoire que l'homme immortel. Quelques idées de plus ou de moins dans un cerveau doivent-elles, peuvent-elles empêcher que le feu ne nous brûle, et qu'un rocher ne nous écrase. Liberté sainte, tu reparais sous l'égide de Bolivar. N'outrage pas cette urne sans défense : elle contient les souvenirs et les sentimens d'une glorieuse génération. La foudre sanctifie tout ce qu'elle touche, et cette tête est aujourd'hui doublement sacrée. Les dieux eux-mêmes cédèrent à la nécessité. Les croyances se succèdent comme les siècles, et l'homme ne se convaincra jamais qu'il brûle un encens inutile et n'offre que de vains sacrifices. Le ver lui-même finit par abandonner les restes d'un demi-dieu (1).

. . . . Solatia fati
Carthago Mariusque tulit, pariterque jacentes
Ignovere Diis.

Lucani, *Pharis.*, liv. II.

(1) Carthage et Marius, couchés sur le même sable, se consolèrent et pardonnèrent aux Dieux.

Notes. M. de Chateaubriand ne sait plus à quelle sauce mettre Napoléon, « solitaire dans la vie et dans la mort, « qu'on ne sait ni comment admettre ni comment re- « trancher du collége des rois ». Faites-en *une constellation*.

Le vieux comte de Béranger en était moins embarrassé en 1807, après la bataille d'Iéna. Il me disait sérieusement : « Le Roi pourrait en faire un bon maréchal-de-camp. »

— Un des officiers chargés de faire enterrer les morts à la bataille de Fleurus promenait stoïquement ses regards sur cet amas de carnage. *Je ne vois*, dit-il, *que l'image de la mort toute plate sur le visage des Allemands, au lieu que le fier et bouillant courage qui les animait est encore empreint sur celui des Français*. Sidonius Appollinaris, il y a dix-sept siècles, dans son panégyrique de Majorien, avait fait la même remarque sur notre nation :

Invicti perstant, animoque supersunt
Jamprope post animum.

— Les véritables patriotes me reprocheront d'exprimer ainsi des regrets pour un homme qui, en *châtrant* la révolution, s'est rendu le premier fauteur de la seconde révolution qui nous attend, et que nous n'éviterons pas, si on laisse faire les jésuites ; mais tant de génie est si rare, et il est malheureusement si probable qu'on ne verra rien de pareil dans le cours de sa vie, qu'on ne peut s'emparer de soupirer lorsque la mort ferme les portes d'airain sur un si brillant caractère.

CHAPITRE CINQUIÈME.

LE BEAU MONDE.

Suavis laborum præteritorum memoria (1).
Cic., *de Fin. bon et mal.*, liv. II.

« Les grands ne sont que la tête de l'Etat,
« et quand les soins du prince ne s'étendent
« que sur eux, elle chancelle et tombe avec
« un corps affaibli et languissant. »
Pline, *Paneg. de Trajan.*

Je n'essaierai point de peindre les jouissances qu'éprouve le jeune homme dont le cœur commence à brûler de tous les feux du sentiment, dans cet âge heureux où l'on ignore encore jusqu'au nom de l'intérêt, de l'ambition, de la haine et de toutes les passions honteuses qui dégradent et tourmentent l'humanité ; âge trop court, où le soleil brille d'un éclat que je n'aperçois plus . . . . L'air était plus pur, les fontaines plus limpides et plus fraîches : la nature et ses aspects, les bocages et leurs sentiers, tout a disparu. Toutes les femmes me paraissaient alors aimables et fidèles.

(1) Des maux qui sont passés le souvenir n'est rien.

Je n'ai pourtant pas une grande expérience de ces agitations violentes qui sont produites par l'amour, ce désir forcené de ce qui nous fuit; cette étoffe de la nature, que l'imagination a brodée; « feu téméraire et volage, on- « doyant et divers, feu de fiebvre, subject à « accès et remises, et qui ne nous tient qu'à un « coing. » (Montaigne). Je suis d'une complexion molle et pesante; peut-être aussi, comme le reproche Clarice à Lowelace, la peau de mon cœur est-elle trop épaisse? Cependant cette passion qu'on dit être le fruit de l'oisiveté, et qui fait le charme de nos belles années, prouve évidemment à ceux qui ont essayé d'arrêter ses progrès la force de l'altération que subit notre jugement. J'ai voulu autrefois m'y soustraire : car je ne cours pas après les vices; je ne les ai jamais suivis, mais ils m'ont quelquefois entraîné. Je sentais malgré moi cette passion naître, croître, et s'augmenter en dépit de ma résistance; me saisir, me posséder; changer la véritable image des choses; agrandir, enfler, bouleverser mon imagination, et forcer mes discours et ma conscience à faire place à l'immodération de mes désirs. La fièvre chaude ne dure pas toujours; l'extase de l'amour n'est qu'un rêve. D'une passion ardente nous tombons dans une passion frileuse, Autant je me jetais alors

en avant, autant je me relance aujourd'hui en arrière. Je ne parle pas du plaisir mutuel d'entre le mari et la femme, qui ne doit être qu'une volupté consciencieuse ; ni de ces amours à la parisienne, qui ne sont qu'un caprice de quelques jours, une liaison sans attachement, un sentiment sans estime, des simagrées de Sigisbé, une froide habitude, une fantaisie romanesque, un goût suivi d'un prompt dégoût, qui prennent naissance à l'opéra, dans un salon ou dans la rue, et qui, vingt-quatre heures après, s'éteignent dans un boudoir, dans une maison de *passe* ou dans les décombres de quelque masure.

Avec des idées très-libérales sur beaucoup de points, j'ai toujours combattu le divorce. Ce manége était si scandaleux lorsque j'arrivai à Paris ; on divorçait par partie de plaisir, et les grands parens eux-mêmes provoquaient cet acte sacrilége. Je me confesse devant Dieu d'avoir mis souvent des bâtons dans les roues, lorsqu'on avait recours à mon ministère. Il existe à Paris un illustre couple qui édifie Saint-Thomas d'Aquin, et que j'accrochai trois fois par des petits moyens de forme. L'avocat-général L....., qui était alors président, me traita d'ignorant à la neuvième épreuve. Il me ferait peut-être griller aujourd'hui par d'autres motifs.

Je n'ai jamais été l'aveugle instrument des passions humaines. La loi chrétienne sur le mariage émane visiblement d'une bouche divine. L'exaltation n'est pas le bonheur. Une loi si sacrée, si conservatrice, ne doit pas être la très-humble suivante des caprices de la vie. A la longue surtout, le cœur se détache difficilement du cœur auquel il s'est donné. La tendresse et une longue familiarité sont les plus forts cimens de la sympathie humaine. Par l'effet du temps, les goûts, les volontés, les penchans, s'adaptent et s'amalgament les uns avec les autres. Que la femme reste pure jusqu'à son dernier jour, qu'elle n'ait d'autre coquetterie que la décence et la retenue, qu'elle sache mettre dans ses rapports habituels un parfum de vertu qui prolonge la jeunesse de ses organes, enfin qu'elle soit telle qu'elle ne puisse plaire qu'aux yeux de son époux. Il faut une si grande somme d'amour pour la félicité du mariage, qu'il est très-difficile de la rencontrer à Paris dans un seul individu ; une femme, épouse et mère, dont l'esprit est dans le cœur.

Dos est magna parentium
Virtus, et metuens alterius viri
Certo fœdere castitas.

Hor., *Od.*, *liv.* III.

Cependant on l'y trouve, comme on gagne un quine à la loterie.

Disons-le franchement, à la honte de l'homme civilisé et corrompu, considérés sous un point de vue général, les animaux sont mieux guidés que nous dans le choix que nécessite la reproduction de leur espèce. S'il nous était permis de voir l'intérieur de la caverne du lion et du tigre, nous le trouverions toujours tendre et toujours affectueux pour sa femelle. Mais le tigre n'a pas nos besoins sociaux, et la condition de l'homme social, à Paris, équivaut à tous les tourmens de l'enfer.

Il importe fort peu que nous soyons sûrs de la grosseur du soleil ou de la manière dont l'âme agit sur le corps; mais il est de la plus haute importance que l'homme soit sûr de ses devoirs et de sa fin. Quoi! le méchant est assez corrompu pour décliner le jugement de sa conscience! et vous ne craignez pas qu'il se serve des armes que vous lui fournissez vous-même, pour révoquer en doute ou plutôt pour rejeter loin de lui des lois que vous dépouillez de toute sanction. Vous pouvez croire qu'il lui suffira d'une probabilité pour préférer le devoir qui lui semblera difficile, au crime qui lui paraît aisé et avantageux. Non, ce système est aussi mauvais dans la pratique que dans la

spéculation. Affirmer tout est une illusion de l'orgueil; mais douter de tout est une arme pour la perversité. Avec quel plaisir Cicéron s'abandonne à l'encourageante idée, à la consolante perspective d'un avenir! avec quel ravissement il embrasse cette immortalité qui appartient à l'être qui pense! Et il est tout simple qu'une âme telle que la sienne, telle que celle d'un Platon, d'un Socrate, d'un Marc-Aurelle et d'un Saint-Louis, ne cherche pas à démentir le sentiment intime de son excellence, l'instinct de sa grande destination, et que, de la nuit même de sa demeure terrestre, elle s'avance, à la clarté des vérités divines et morales, jusque dans l'avenir immense et dans les années éternelles. Celui qui n'a pas déshonoré son origine et son espèce ne cherche pas un terme à son existence; celui qui ne craint pas les regards du Ciel ne demande pas à la terre de le couvrir pour jamais. Mais pourquoi l'athéisme fait-il de si rapides progrès à côté de la superstition dont on nous accable, et devient-il un symbole de croyance, même pour l'ignorance la plus grossière? Si cette funeste doctrine devient presque vulgaire, c'est que *les chefs*, détruisant toute moralité, font tomber la base de toute morale raisonnée, la croyance d'un Dieu; c'est que le peuple, voyant qu'on

se joue sans scrupule et sans pudeur des mots *crime* et *vertu*, toujours employés en sens inverse, se persuade que les devoirs de l'homme envers son créateur ne sont qu'illusion et mensonge; les réquisitoires, les grimaces, le luxe et la fausse piété des grands et des moines, ne lui en imposent plus; et avec quelle avidité ces âmes corrompues doivent-elles se saisir d'une doctrine qui met le dernier sceau à toute corruption, achève d'étouffer toute conscience et de justifier tous les forfaits! Que peut-il en coûter à des hommes de cette trempe pour vouloir mourir comme des brutes, après avoir vécu comme des monstres? Mais je vais trop loin : les jésuites viennent nous offrir un refuge!! l'hypocrisie.

Cicéron n'a pas besoin de l'esprit de *son cœur, mente cordis sui,* comme les illuminés anciens et modernes, pour découvrir les vérités éternelles : sa haute raison, son esprit et sa bonne foi, lui suffisent pour tracer un *sillon droit* entre le matérialisme et l'illuminisme. C'est là que se trouve la véritable question pour l'homme qui n'a pas envie de faire le vil métier de jongleur ou de jésuite. J'ai remarqué, sans étonnement toutefois, que M. *Loyola Demestre*, dans ses deux gros volumes de rêveries, n'a pas cité une seule fois Cicéron pour com-

battre l'incrédulité : il lui faut du Sénèque. L'esprit subtil et vague de ce philosophe, prête facilement à l'*intuition*, et Sénèque serait jésuite. Qui aurait pu prévoir, il y a quinze ans, que nous retomberions jusqu'au cou dans ce chaos d'absurdités, et que je quitterais *les contrats* pour les combattre ? Qu'on trompe les peuples, cela se conçoit ; mais que les rois tendent volontairement le cou aux jésuites, et se fassent peuple sous le joug de la théocratie, voilà ce que je ne conçois pas. Que notre berger se serve de dogues contre des loups, quoiqu'il n'y ait visiblement que des moutons, cela se concevrait ; mais qu'il n'ait pas la prudence de museler ces dogues, par la seule crainte de l'hydrophobie, cela ne se conçoit plus. Il dépend toujours d'un roi d'exciter ou d'arrêter les plaintes de ses sujets.

Depuis six ans à peu près, le besoin de tartufier à tout propos est devenu épidémique, et forme un contraste très-digne d'attention, en se mêlant avec le fonds de gaîté qui nous est si naturel (1). La bonne morale et le *bon goût*

---

(1) Les langues et les rôles sont confondus ! Tartufe s'est ravisé : c'est lui qui appelle Tartufes les *constitutionnels*. O Molière, où es-tu ?

tombent en même temps que leurs principes sous la faux du jésuitisme, qui frappe de tous côtés, d'abord dans l'ombre et bientôt au grand jour. Je n'aperçois plus cet enjouement facile et délicat qui naît surtout de l'à-propos, égaie le sérieux autant qu'il en est susceptible, et ne viole point ce qui est respectable et sacré. C'est une licence sans bornes, une véritable et continuelle débauche d'esprit, une affectation folle de tourner tous les objets à la frivolité, au persifflage, au libertinage. Il semble qu'on ne veuille rire que de ce qui doit faire rougir, et le sexe même, toujours soumis au besoin de plaire, ne reçoit du nôtre que des leçons d'immodestie ; au lieu de donner, comme autrefois, des leçons de décence, on chante *publiquement par ordre*, ou du moins par *tolérance*, dans les quartiers les plus populeux de Paris, *l'Art de poser les papillotes par tous le bouts*, *les Couturières en goguette*, et autres polissonneries de cette force : et voilà ce que les jésuites qui nous gouvernent appellent de la morale ! Jadis, du moins, le dévot D....... ne chantait ses vers érotiques et parfois impies que dans les salons ou les cabarets. Peuple insensé, qui ne t'aperçois pas qu'on te pourit pour mieux te museler !

« Il se faut réserver une arrière-boutique,

« toute nostre, toute franche, en laquelle nous « établissions notre vraie liberté, et principale « retraite et solitude. Nous avons une âme « contournable en soy-mesme; elle se peut « faire compagnie, elle a de quoy assaillir et « de quoy deffendre, de quoy recevoir et de « quoy donner. Ne craignons pas, en cette so- « litude, nous croupir d'oisiveté ennuyeuse. » — MONTAIGNE.

Nous avons une Académie française, des athénées, des fabriques tragiques, une société *renifflante* des Bonnes-Lettres (1), douze ou quinze mille poètes, mâles et femelles! Ah! les gueux.... Et je ne connais aucune loi qui puisse me venger de l'ennui qu'ils m'ont causé depuis dix ans.

Une seule strophe du vieux Racan cause à mon âme, à mes sens, plus de plaisir et d'admiration que tous les vers que j'ai lus, pour

---

(1) A propos de Bonnes-Lettres, cette société possède comme membre, ou du moins comme affilié, un petit juif court, rond et gros, qui se dit banquier, mais qui dans le fait prête à trente pour cent et bâtit des maisons. Je sais bien que l'épaisseur et la sottise sont des conditions essentielles pour l'*admittatur;* mais je ne crois pas qu'on y professe l'usure. Or quel service peut-elle obtenir du célibataire R....?

mon malheur, depuis la mort de Delille et de Lebrun-Pindare.

Que te sert de chercher les tempêtes de Mars,
Pour mourir tout en vie au milieu des hasards
Où la gloire te mène?
Cette mort, qui promet un si digne loyer,
N'est toujours que la mort, qu'avec que moins de peine
On trouve en son foyer.
Que sert à ces galans ce pompeux appareil
Dont ils vont dans la lice éblouir le soleil
Des trésors du Pactole?
La gloire qui les suit après tant de travaux
Se passe en moindre temps que la poudre qui vole
Du pied de leurs chevaux.

Racan, *Ode au comte de Bussi.*

Si j'étais préfet de police à Paris, au lieu de tolérer les braillards qui pourissent l'esprit du peuple par des chansons obscènes, je voudrais que chaque jour de l'année un crieur public criât :

C'est aujourd'hui que les Albigeois furent égorgés pour fait de religion.

C'est le 14 mai, à quatre heures et demie du soir, que Henri IV fut assassiné, pour cette seule raison, qu'il n'était pas assez soumis au pape.

C'est le 21 janvier...... que vous avez commis une abominable cruauté sous le nom de justice, etc.

Ces avertissemens continuels vaudraient mieux que le bulletin du trois pour cent. Mais les jésuites s'y opposeraient. *Ils ont de l'argent par-dessus la tête*, et leur trésor est plus clair que celui qu'administre M. de Villèle. Rien n'est plus juste: c'est un faible prix des grands services que les jésuites rendent à la couronne.

J'ai quarante-quatre ans; la divine Providence me les a donnés sans chagrins, sans infirmités et sans médecins: je l'en remercie tous les jours. Ce n'est pas être trop exigeant que de compter sur dix années d'existence, non pour jouir du mal que j'entrevois, j'en suis incapable, je n'ai de haine pour personne; mais pour voir jusqu'où peuvent aller au dix-neuvième siècle les véléités jésuitiques.

Nous sommes assez portés à regarder comme juste et raisonnable ce que nous avons coutume de faire. J'avoue qu'en arrivant à Paris j'avais beaucoup de préjugés, et ce qu'il y a de remarquable, c'est que je n'ai jamais pu m'en débarrasser. On déclame beaucoup contre les préjugés: peut-être en a-t-on trop détruit. Le préjugé est la loi du commun des hommes, qui n'a ni assez de raison ni assez d'instruction pour s'en passer. Préjugés et erreurs ne sont pas toujours synonymes. La satire, la licence

et l'impiété n'ont jamais seules prouvé de l'esprit. Les plus méprisables par ces endroits ne peuvent être lus qu'une fois ; sans leurs excès on ne les eût jamais connus, semblables à ces criminels que leur état condamnait aux ténèbres, et dont le public n'apprend le nom que par le supplice. (1)

C'est sur le cœur d'une mère que l'homme trouve son premier et son plus doux aliment. Ma mère m'avait appris que la politesse est l'expression des vertus sociales ; mais j'ignorais qu'elle pût en être l'imitation, et que, sans avoir aucune vertu, l'homme social eût l'art de les imiter toutes. « Nous recevons trois éducations « différentes ou contraires, celle de nos pères, « celle de nos maîtres, celle du monde. MONTESQUIEU). » Il m'a semblé, depuis, que, dans l'éducation des gens du monde, on les supposait incapables de vertus, et qu'ils auraient à rougir de se montrer tels qu'ils sont. On ne leur recommande qu'une fausseté qu'on appelle po-

---

(1) Je lis attentivement *le Constitutionnel* depuis dix ans : je n'y ai jamais aperçu une impiété ni une anecdote licencieuse. Comme il ne s'agit que de cela dans l'accusation, je ne parle que de cela. Il est injuste, il est même inutile d'accuser un chien d'hydrophobie quand on a envie de le tuer.

litesse, comme si, parce qu'il la cache quelques instans, un masque était un remède à la laideur. La politesse, qui ne fut d'abord que l'expression de l'estime, est devenue l'expression de la dissimulation. On ne prodigue des attentions que pour en obtenir de plus fortes, et on ne respecte l'amour-propre des autres que pour n'être pas inquiété dans le sien. La politesse des Parisiens n'est qu'un jargon fade, plein d'expressions exagérées, aussi vides de sens que de sentiment. Il y a bien loin de la politesse à la douceur, et plus encore de la douceur à la bonté. Les grands qui nous écartent à force de politesse sans bonté mériteraient bien qu'on les écartât à force de respect sans attachement? Un Normand pourrait me répondre : *Ça s'est vu.*

Je me suis amusé à faire un recueil de tous les éloges que nos grands et *perpétuels* dignitaires ont adressés aux trois souverains que j'ai vus sur le trône de France. On pourrait, en changeant le nom, transporter le même panégyrique à cent personnages différens. C'était ainsi qu'en usaient les Romains dégénérés, à l'égard des statues qu'ils avaient érigées à un empereur. S'ils venaient à le précipiter du trône, ils enlevaient la tête de ses statues, et ils y plaçaient aussitôt celle de son successeur,

en attendant qu'il eût le même sort. Suétone rapporte cette ingénieuse découverte, dont j'ai vu l'application sur le fronton de la colonnade du Louvre et sous la voûte de l'arc de triomphe du Carrousel.

De là vient cet amas d'ouvrages mercenaires :
Stances, odes, couplets, épitres liminaires,
Où toujours le héros passe pour sans pareil,
Et, fût-il louche ou borgne, est réputé soleil.

Que d'hommes, je ne dirai pas nuls, mais pervers, je vois louer par ceux qui les regardent comme tels ! Il semble qu'un encens si banal, si prostitué, ne devrait avoir rien de flatteur ; cependant j'ai vu des hommes en place, estimables sous quelques rapports, avides de louanges offertes par des protégés qu'ils méprisent, semblables à Vespasien, qui ne trouvait pas que l'or de l'impôt levé sur les immondices de Rome eût rien d'infect. « Je sais que tu me « flattes, coquin ; mais tu ne m'en plais pas « moins. »

Je suis né, pour ainsi dire, avec la révolution française, puisque mon acte de naissance ne remonte qu'au 4 décembre 1781 (1).

(1) Solibus aptum,
Irasci celerem, tamen ut placabilis essem,
Forte meum si quis te percontabitur ævum,

J'ignorais tout ce qui se rattache au mot *grand seigneur*, dont la réalité n'est plus que dans l'histoire, mais dont les prétentions jaillissent de toutes parts (1). J'ai appris, depuis, l'étymologie de ce mot. Un grand seigneur était un homme sujet par sa naissance, soumis aux lois, mais assez puissant pour n'obéir qu'à sa volonté, ce qui en faisait un rebelle contre le

---

Me quater undenos sciat implevisse decembres
Collegam Lepidum quo duxit Lollius anno.

Hor., liv. i, ép. xx.

(1) On ne m'éblouit point d'une apparence vaine:
La vertu d'un cœur noble est la marque certaine.
Si vous êtes sortis de ces héros fameux,
Montrez-nous cette ardeur qu'on vit briller en eux,
Ce zèle pour l'honneur, cette horreur pour le vice.
Respectez-vous les lois? Fuyez-vous l'injustice?
Savez-vous pour la gloire oublier le repos?
Dormez-vous en plein champ, le harnois sur le dos?
Mais, fussiez-vous issus d'Hercule en droite ligne,
Si vous ne faites voir qu'une bassesse indigne,
Ce long amas d'aïeux que vous diffamez tous
Sont autant de témoins qui parlent contre vous.
En vain vous vous couvrez des vertus de vos pères:
Ce ne sont à mes yeux que de vaines chimères;
Je ne vois rien en vous qu'un lâche, un imposteur,
Un traître, un scélérat, un perfide, un menteur,
Un fou dont les accès vont jusqu'à la furie,
Et d'un tronc fort illustre une branche pourie.

souverain et un tyran pour les autres sujets. Il n'y en a plus, ou du moins, s'il y en a, la loi n'en reconnaît plus. Le peuple a gagné à l'abaissement des seigneurs, et le roi encore plus que lui. Il serait curieux de refaire la liste de ceux à qui l'on donne ou qui s'attribuent le titre de seigneur. Je ne serais pas embarrassé de savoir par où la commencer; mais il me serait impossible de marquer précisément où elle doit finir. Tout ce qui va à la cour, jusqu'à M. *Saillard,* croit en être. Je mets à l'écart la noblesse que Napoléon nous a léguée. Toute bête qu'elle est, du moins son origine est avouable : nous l'avons vue sortir du champ de bataille. Mais l'ancienne noblesse, elle s'est recrutée, depuis la restauration, d'une foule de malotrus, de perruquiers, de porchers, d'avocats, d'agioteurs, d'hommes enfin qui ont écumé la révolution dans toutes ses *parties sales*. La plupart de ceux que je vois saluer du nom de *seigneur* ne le sont que dans l'opinion du peuple, qui les voit sans les approcher. Frappé de leur éclat extérieur, il les admire de loin, sans savoir qu'il n'en a rien à espérer, et qu'il n'en a guère plus à craindre. Les hommes en général ont plus de timidité dans l'esprit que dans le cœur, et les

esclaves volontaires font plus de tyrans que les tyrans ne font d'esclaves forcés.

Donnons un échantillon, pour qu'on puisse apprécier la noble origine de ces *conscrits* volontaires.

La nature, féconde en bizarres portraits,
Dans chaque âme est marquée à de différens traits.
Un geste la découvre, un rien la fait paraître;
Mais tout esprit n'a pas des yeux pour la connaître.

R....., ancien perruquier, roide du cou et dur d'entendement, marchand d'épingles, marchand de gros sous au Perron, fin Normand, qui s'est fait noble après avoir dépouillé les émigrés;

Un libertin d'ailleurs, qui, sans âme et sans foi,
Se fait de son plaisir une suprême loi.

T....., homme d'affaires, avocat, fermier d'une forêt...., foule aux pieds la gênante sévérité des lois forestières, et abat d'un seul coup ce que la prévoyance humaine avait réservé pour trente années. Tout était juste alors: on exploitait la révolution.

G....., ancien domestique, s'approprie trois millions de biens appartenans au prince de.... J'ai vu le compte des déboursés: ils s'élevaient à cent vingt-six mille francs; mais quel talent

dans la combinaison des intérêts ! Au surplus, *c'était justice :* le cardinal...... les avait acquis de la sueur de nos pères.

Et mille autres. La raison comme la justice humaine est un glaive double et dangereux, surtout pour ceux qui ne volent qu'un arbre.

Qu'importe qu'en tous lieux on me traite d'infâme,
Dit ce fourbe sans foi, sans honneur et sans âme ?
Dans mon coffre, tout plein de rares qualités,
J'ai cent mille vertus, en billets bien comptés.
. . . .
On n'en peut trop avoir ; et pour en amasser,
Il ne faut épargner ni crime ni parjure.

Et ce sot qui gardait les cochons en Berri, qui fit la sottise de se marier, battit sa femme, eut des procès scandaleusement criminels, fut cocu, et se fit comte sur un brevet de la croix du lis.

Q....., escroc, faussaire, usurier et dévot, que trente plaintes criminelles n'ont pu préserver de l'ennoblissement.

L'argent en honnête homme érige un scélérat.

O....., proxénète, qui, sous le titre d'avocat, n'a été toute sa vie qu'un maquereau d'affaires.

Quoique fils de meunier, encor blanc du moulin,
Il est prêt à fournir ses titres en vélin.

Rêveur, sombre, inquiet, à soi-même ennuyeux,
Il vivrait plus content si, comme ses aïeux,
Dans un habit conforme à sa vraie origine,
Sur le mulet encore il chargeait la farine.

T......, M....., deux gibiers de potence, dont on n'ose pas prononcer le nom, ennoblis pour avoir secouru une fille de joie qu'un prince honorait de ses grâces.

L.... , ancien ami de Roberspierre (Voyez le Moniteur, *an deux*), qui est aujourd'hui si pur, si dévot, si riche, ennobli pour avoir procuré un vase de nuit à.....

Depuis 1814, les noms en....*noi*, en...*ville*, en....*aux*, en....*court*, en.....*euil*, ont remplacé les noms roturiers que portaient les publicains au commencement de ce siècle. La plupart des mairies rurales qui entourent Paris, à trente lieues de rayon, sont occupées par des seigneurs à *trente pour cent*. Le faubourg Saint-Germain lui-même est *débordé :* pour un Vivonne-Mortemart vous rencontrez cinquante C... noy, dont les pères étaient marchands de vins, tapissiers ou langeyeurs de porcs; je connais même tel gentilhomme..... chut..... C'est une révolution d'une autre espèce, mais c'est toujours de la révolution.

Madame la comtesse de B....., remarquable

non par sa ceinture, comme Vénus, mais par sa moustache, est la veuve d'un....

Ah! doit-on hériter de ceux qu'on assassine.

Le chevalier de.... est tout bonnement l'avocat..., qui, depuis 1789, justifie toutes les lois, et possède un hôtel d'émigré.

Le chevalier d'...... était procureur-avocat, ou plutôt une espèce d'amphibie, qui, participant de l'un et de l'autre, n'était ni l'un ni l'autre.

Le domestique de Turcaret me paraît bien plus sensé que tous ces héros du *Perron*, lorsque, après avoir volé le portefeuille, il dit à sa femme: «Retirons-nous dans quelque province, « *où*, *inconnus*, nous puissions faire souche « d'*honnêtes gens*.

Ah! que le sort burlesque, en ce siècle de fer,
D'un fripon, quand il veut, sait faire un duc et pair.
Ainsi de la vertu la fortune se joue.
Tel aujourd'hui triomphe au plus haut de sa roue,
Qu'on verrait, de couleur bizarrement orné,
Conduire le carosse où l'on le voit traîné,
Si des droits réunis la funeste science,
Malgré ......, n'eût ravagé la France.

Heureux encore le moraliste qui n'aurait à peindre que de pareils travers! Il lui serait facile de choisir ses couleurs et d'adoucir les diverses teintes de son tableau; mais je vis dans

un temps où toutes les écluses sont lâchées, et comme je ne capitule pas avec les vices, il faut que mon lecteur s'apprête à supporter la rudesse de mon style. Un peintre peut peindre avec les mêmes couleurs la clémence de Henri IV ou la vengeance divine poursuivant le crime dans l'ombre; mais un moraliste ne saurait caractériser le vice et la vertu avec les mêmes mots. Au surplus, les paroles ne puent pas. « Il en faut parler sans vergogne : nous « prononçons hardiment tuer, blesser, tra- « hir, et de cela nous n'oserions parler qu'en- « tre les dents. » — MONTAIGNE.

Summi materiam mali
Mittamus, scelerum si bene pœnitet.
Eradenda cupidinis
Pravi sunt elementa, et tenere nimis
Mentes asperioribus
Formendæ studiis. Nescit equo rudis
Hœrere ingenuus puer,
Venarique timet; ludere doctior
Seu *G*ræco jubeas trocho,
Seu malis vetitâ legibus aleâ.

HOR., Od., liv. III.

C'est une singulière position que celle d'un provincial qui se trouve pour la première fois dans un salon parisien. J'avoue que je tombai des nues, et que, malgré vingt ans de fréquen-

tation, j'étudie encore. Comment un pauvre diable de Périgourdin ne serait-il pas ébahi de toutes les merveilles qui frappent ses yeux et enchaînent son imagination? La première course cléricale que je fis me conduisit dans un boudoir. Je fus introduit auprès du lit d'Alcibiade, dormant sous des trophées, des drapeaux, des armures antiques et modernes. Était-ce Aspasie qui couronnait Périclès? Etais-je dans la tente d'Achille. Ce ne pouvait pas être l'ombre de Thémistocles : les vrais héros sont modestes. Je voyais sans doute le héros de Marengo, ou l'enfant gâté de la victoire, Masséna? Non, c'était M. T...., banquier : il n'avait pas encore fait la campagne de Catalogne (1).

Voyons un peu ce qu'on appelle le beau monde. D'abord les occupations sont différentes à Paris et dans les provinces; l'oisiveté même ne s'y ressemble pas : l'une est un engourdissement, une langueur, une existence matérielle; l'autre est une activité sans dessein, un mouvement sans objet, ce qu'on appelle

(1) La gloire a aussi sa fausse monnaie. Il y a sur le pavé de Paris un tas de héros armoriés, dont je me propose d'expliquer le blason dans mon second volume; il y en a un surtout dont les chiffres sont hébraïques : comme je n'entends pas la langue de Moïse, je les figurerai.

vulgairement une *flânerie* perpétuelle. Le Parisien croit de très-bonne foi qu'il n'a été créé que pour s'habiller, s'amuser, déjeûner, dîner, tromper, jouer et dormir.

Les liens du sang n'y sont d'aucune conséquence; on n'est parent que de nom à Paris. Personne n'est de trop dans la société, personne n'y est nécessaire; tout le monde se convient, personne ne se manque.

Le Parisien s'occupe de bagatelles, et vit comme les enfans, qui ne savent jamais la raison de ce qu'on leur ordonne, qui murmurent de tout, se consolent de tout, se moquent de tout et oublient tout.

C'est une population hâve, jaune, tannée, qui rend par tous les pores les poisons qu'elle recelle. Sa faiblesse la rend caffarde; la moitié se masque et l'autre moitié s'enfroque. Elle n'a d'autre plaisir que la débauche, d'autre peine que la mort.

Les Parisiens sont comme les moines: ils se prennent sans se connaître, et se quittent sans regret, ou même sans y faire attention.

Le Parisien est toujours jeune, il n'a point d'âge mûr, il passe de la jeunesse à la caducité; hors du barreau et des questions judiciaires, il n'y a pas trois hommes à Paris qui puissent s'appuyer de l'expérience.

Tout est de mode à Paris : telle femme laide ou jolie, qu'importe, si elle est à la mode ; un singe, Wellington (1), un cheval, Blucher, etc.

L'égalité civile, qui ne fait que constater l'égalité des droits naturels, ne saurait détruire les inégalités morales, sociales et physiques, établies par la nature même ; rien au monde ne peut faire que dans l'ordre moral un fripon soit l'égal d'un honnête homme, ni qu'un sot soit l'égal d'un homme d'esprit. Il fallait l'assemblage monstrueux de tous les élémens

---

(1) Il faut lire, dans les Mémoires de Henriette Wilson, le portrait si spirituellement fait de la stupidité, de l'ignorance et de la lourde bêtise de lord Wellington, qu'elle prétend avoir vu en *bonnet de nuit*. Je savais bien que *Sa Grâce* n'était qu'un très-mince héros, je la savais même crapuleuse; mais je ne la croyais pas tout-à-fait stupide. Et voilà pourtant le rival heureux que l'esprit de parti, l'aristocratie et la trahison (a), ont donné à Napoléon. Milord, c'est une courtisane spirituelle qui vous ruine, et sauce dans la boue vous et vos lauriers, « qui ressemblent à ceux « du géant du vicaire de Wakefield, obtenus par la bra- « voure de son petit nain ». Et c'est une Anglaise, votre maîtresse, qui parle ainsi.

(a) Un homme d'affaires colporte en ce moment deux brevets de chacun 100,000 fr. de pension accordée à un grand personnage français par la Russie et l'Autriche. Si j'avais eu de l'argent *mignon*, j'aurais prêté sur ce nantissement. Ces deux brevets sont curieux. J'en croyais bien Napoléon sur parole; mais la preuve matérielle d'une si honteuse trahison........

qui composent Paris pour donner un démenti à cette vérité.

Le terrain sur lequel Paris est bâti est si mobile, que j'ai vu de nouveaux débarqués y marcher avec confiance, et de vieux routiers n'y marcher qu'en tremblant. Ce terrain est haut et bas. Tout le monde cherche l'élévation. Ceux qui sont sur leurs pieds ne relèvent jamais ceux qui sont tombés. Le génie du Parisien, c'est de ne rien donner à ceux qui ont besoin de tout, et de donner tout à ceux qui n'ont besoin de rien.

Le Parisien se pique d'esprit par-dessus tout, et met au premier rang, dans l'opinion, ce qui, dans les choses et dans les hommes, ne doit jamais être qu'au second, puisque l'honnêteté doit être partout au premier. C'est sans doute pour mortifier ses goûts qu'on lui donne des magistrats si bêtes.

A Paris, les sophismes et la puérilité ne se renferment pas seulement dans les jeux d'esprit : ils s'étendent aux matières les plus importantes, soit dans l'ordre civil, soit dans l'ordre judiciaire; et avec cet abus de mots, rien n'est plus ni faux, ni vrai, ni juste, ni injuste, ce qui leur convient merveilleusement, parce que la déraison passe à la faveur de la perversité.

L'amitié qui naît des droits de l'hospitalité, et qu'on trouve encore fréquemment dans les provinces, n'est plus à Paris qu'un compte de cabaretier ; tout s'y fait par mémoires et à la carte, même l'amour. Cela doit être ainsi dans un pays où on ne croit rien devoir à une femme à qui on a mille fois tout promis.

Le Parisien est faible, superstiteux et libertin, qualités qui semblent opposées, et qui émanent cependant du même principe, la faiblesse de l'âme.

Les femmes jouissent à Paris d'une grande liberté; elles allient merveilleusement les mystères de l'amour à ceux de la religion.

Perdre sa jeunesse, sa beauté, ses passions, c'est là le vrai malheur pour elles : voilà pourquoi elles se font dévotes à cinquante ans, et se sauvent d'un ennui par un autre

Les maris aiment tellement la paix, qu'ils pardonnent une première faiblesse, oublient la seconde, et portent la complaisance jusqu'à faire les frais d'une édition complète des œuvres de l'amant, fût-elle en vingt-cinq volumes.

La parure est tout pour les femmes de Paris: au moment où la toilette commence, l'amant n'est plus qu'un mari, et le monde devient l'amant.

L'oisif aisé passe une partie de sa vie à mal faire, la plus grande partie à ne rien faire,

presque la totalité à faire autre chose que ce qu'il devrait : il est avare du temps à force d'en perdre.

Le vrai mérite peut aller loin ; mais il y en a tant de faux, qu'on ne peut arriver qu'en se couvrant d'une recommandation étrangère. Un homme de mérite est toujours caché derrière un autre homme, qui souvent n'est qu'un sot. L'habileté des uns (1) fait la fortune des autres. Si quelqu'un a l'audace de briller par son propre mérite, aussitôt, pour en offusquer l'éclat, la calomnie, l'envie, la médisance, élèvent leurs plus noires vapeurs ; bientôt la vertu ne paraît plus vertu, le vice ne paraît plus vice, tout se confond.

« On dit que la lumière du soleil n'est pas « d'une pièce continue, mais qu'il nous lance « si dru sans cesse nouveaux rayons les uns « sur les autres, que nous n'en pouvons aper- « cevoir l'entre-deux. » — MONTAIGNE.

---

(1) Le travail sur les salines de l'Est, qui mit en grand crédit M. le comte Jaubert, sortait de la plume et de la tête de M. Delagrange, avocat au conseil, mon compatriote et mon honorable ami. M. Jaubert s'appropria ce travail devant Cambacérès, et l'auteur indigné ne s'en vengea qu'en brisant toutes relations avec celui qu'il croyait son protecteur.

Le Parisien *du monde* s'étudie à cacher son déréglement sous des dehors réglés. Il parle beaucoup et ne pense jamais. Il caresse celui qu'il méprise ; ses embrassades servent à cacher son mépris. Son langage est uniforme, toujours poli, flatteur, insinuant, parasite ; il est également incapable et d'attention et de patience. Rien n'est plus prompt que l'effet de l'ouïe et de la vue, et cependant, il ne se donne ni le temps d'entendre ni de voir. Il faut excepter de ce tableau le plaisir et la commodité : tout est commode à Paris, même l'amour.

La chicane, qui ne mérite plus ce nom, c'est du brigandage, y est plus à craindre que l'injustice même. Cette pauvre justice y est sucée par l'avocat, dévorée par le procureur, et violée par le juge (1). Il n'y a d'éternel à Paris que les procès. Le palais a ses Vestales, qui sont chargées d'entretenir le feu sacré. Malgré le bruit qui se fait autour de ce temple dédié à Thémis, c'est encore le coin de Paris où l'on dort le mieux encore.

Magnis opibus dormitur in urbe. JUV., *sat.* III.

---

(1) On sent que je fais ici un tableau général : je connais des juges, des avocats et des avoués qui font exception.

Tout magistrat est homme à Paris avant que d'être juge. Le premier mouvement est pour la solliciteuse, le second pour les amis, et le troisième pour ce qu'on appelle justice.

Le Parisien ne parle qu'en chantant, ne marche qu'en dansant, et fait souvent l'un et l'autre lorsqu'il en a le moins d'envie. La raison est rare parmi ce peuple, surtout depuis la vogue des *dilletanti*. Comme ils ont la tête pleine de musique, ils n'expriment que des sons. Ils ont poussé si loin l'art du *méloplaste,* que le raisonnement, les contrats, les plaidoyers, tout se chante à livre ouvert.

« Dans les plus grands malheurs de nos « meilleurs amis, il y a toujours quelque « chose qui ne nous déplaît pas. » — LA ROCHEF.

Un des moyens les plus efficaces pour décrier un homme à Paris, c'est de le faire décrier par sa famille; et rien n'est plus facile dans ce pays d'égoïsme, de luxe et de basse jalousie. L'esprit de famille ne se laisse pas ainsi pervertir dans ma province.

Amicus certus in re incerta cernitur (1).

ENN.

Ces oiseaux changent de plumage deux ou

(1) Je pense à vous, mon cher B...ette, en traçant cette ligne.

trois fois par jour. Volages par inclination, faibles de tempérament, ils ne sont forts qu'en ramage ; leurs femmes sont des paons en public, des pies grièches dans leur domestique, et des colombes tête à tête.

Le Parisien paré d'un uniforme se croit fermement un officier ; M. le vicomte Sosthène de La Rochefoucauld, Tourton, de Gestas, et cent autres, se croient généraux.

On ne se marie pas à Paris : on lève une femme chez un notaire comme on levait autrefois une rente sur les parties casuelles (1).

---

(1) Les mariages par amour sont inconnus à Paris. En province on s'accroche du moins aux convenances ; mais ici c'est le plus sale intérêt qui fait tout et qui gâte tout. J'ai vu à Paris cent femmes plus ou moins jolies, qui valaient un caprice ; j'en ai vu peu qui eussent l'âme bien trempée. Je vais en citer une.

Un brillant ne cesse pas d'être diamant pour avoir été couvert de boue.

Fille d'un riche banquier, belle et orpheline, elle porta en dot trois millions d'écus à un jeune homme qui avait déjà deux millions, et à une époque ou cinq millions en valaient vingt d'aujourd'hui.

Le mari avait bien ce qu'on appelle de l'esprit, mais ce que j'appelle, moi, de l'idiotisme. Le luxe, l'étalage, la comédie, les catins, les bâtards, dérangèrent en cinq années cette opulente fortune.

Comme les ivrognes, le Parisien confond l'usage et l'abus dans toutes choses. La mode,

---

La jeune femme prit un amant, qui n'était ni beau ni riche, mais qui avait de l'esprit et qui lui plaisait.

Le hasard fit que le mari conduisit une de ses maîtresses dans une maison *commode*. La directrice l'invita à faire le moins de bruit possible, parce que *la femme d'un banquier était dans la chambre voisine avec son amant.* Il regarda par le trou de la serrure, et il vit ce qu'un mari prudent ne doit jamais voir. C'est dans de pareilles occasions que le scepticisme est une bonne chose. C'est le mari lui-même qui m'a raconté le trait.

On ne s'arrête pas sur le chemin du *mal faire*. Il prit pour confident de ses malheurs et de ses plaisirs le plus habile, le plus effronté, le plus dissipateur, le plus grand fripon de Paris, l'ancien M....., avocat..... J'ai bien vu des coquins *en présence*, s'escrimant sur leurs intérêts respectifs: j'ai vu Ou..... et D......, Lam..... et Hain...., Le..... et Le...., Ig...... et Cr....., M..... jeune et sa jolie femme, qui était au moins de sa force; il miaulait pour l'attendrir; mais je n'ai rien vu de la taille de l'ancien M...., avocat.

Il mit ses biens sous son nom, jusqu'aux diamans de sa femme; se laissa circonvenir, piller, et persuader jusqu'au suicide...... Adieu les contre-lettres....., adieu la fortune.

Voilà cette riche héritière veuve avec quatre enfans, sans aucune espèce de ressources, après six ans de mariage.

Elle épouse son amant, qui n'avait que de l'esprit. J'ai vu cette femme, jadis si brillante, élever ses enfans, ne leur donner que de beaux et bons exemples, et supporter l'adver-

le plaisir, la gloire, même celles des beaux-arts, il use tout. J'ai vu corrompre en vingt ans l'art, les artistes et les juges.

Les fortunes à Paris ne passent pas à la seconde génération. Ils mettent leurs capitaux en coupe réglée, et dissipent en dîners somptueux le repos de leur vieillesse et l'avenir de leurs enfans. Vive Paris pour *l'art de la gueule!*

Le Parisien lit plus que jamais; mais il ne fait que des lectures frivoles : il lui faut du *Salvandi*, une ville immense, des théâtres, des tribunaux, des lieux publics...., le duc de Northumberland..... Il lui manque un port de mer.... On va le lui donner : nous verrons bientôt le *Tonnant* et le *Bellérophon* pavoiser devant les Tuileries.

L'autorité est la couronne de la vieillesse partout ailleurs qu'à Paris (1). Le Parisien est

---

sité avec un courage, une résignation, qui m'ont, je l'avouerai, fortifié contre l'infortune. Voilà comment j'aime les âmes.

(1) Un homme qui a fait une grande fortune en exploitant tous les égouts de Paris, depuis la m..... jusqu'aux jeux, et qui a 75 ans, me disait : On crie contre moi, on me diffame dans des écrits : j'en ris et je me console en regardant mon portefeuille, ma *serre* et mon bel équipage. Tenez, me

fort indifférent sur le bien public, ardent à plaire à toutes les sociétés, et prêt à en faire pendre chaque individu. Il n'aime personne, n'est aimé de qui que ce soit, plaît à tous, est méprisé et recherché par les mêmes gens.

Le jeune homme prend le pas sur les hommes, les vieillards; parle à tort et à travers de spectacles, de littérature et de beaux-arts; fait des calembourgs, tourne en ridicule un savant respectable, interrompt la conversation la plus intéressante par des niaiseries; mystifie, s'il le faut, son propre père; il se vante

---

dit-il, il y a peu de jours que ma jeune femme fut affectée par quelques injures que vomissait la canaille au moment où nous étrennions mon *coupé*..... Calme-toi, tendre amie.....; laisse crier ces misérables.....; figure-toi que je suis *Aladin*, et que tu es *Aladine*.

La vie n'est donc qu'une longue comédie. Je vois certains exemples qui crient bien haut contre notre vieille civilisation.

L'homme que je signale n'est ni sot ni méchant; il avait de l'énergie, et je ne le crois pas atteint de vices honteux. Mais la soif de l'or l'a carié jusqu'à la moelle. Il n'y a là ni croyance politique, ni croyance religieuse : il compte les minutes comme les pièces d'or; du plaisir, des cornes.... d'abondance s'entend, et la mort.

L'homme n'est que bourbe et cendre, dit l'Ecclésiaste. Il a oublié *la poudrette*.

publiquement d'exploits qui prouvent sa profonde démoralisation. J'ai vu ces blancs-becs parvenir à l'âge de quarante ans, et l'indignation qu'ils m'avaient causée s'est changée en pitié.

On ne parle que de plaisir à Paris, et je ne l'ai jamais vu régner nulle part : le *tumulte*, à la bonne heure. Le mot plaisir n'est qu'une façon de parler. On a le plaisr de vous voir, de vous entendre, de vous parler, de vous embrasser, de....... avec vous ; et vous êtes cependant fort indifférent à celui qui a ce *plaisir*. Il eut le *plaisir* de dîner chez madame......, où il s'ennuya cruellement. Vous l'invitez à dîner? Avec grand *plaisir*, dit-il, et il ne vient pas. Vous lui demandez un service ? Avec grand *plaisir;* il vous fait une politesse par-devant, une grimace par-derrière, et n'y pense plus. Vous lui demandez le bras ? Avec grand plaisir, madame. Peste soit de l'aventure, dit-il en gromelant entre ses dents !

Les langues anciennes sont superflues. Vivent les beaux-arts ! me disait mon propre fils, qui, en atteignant sa quinzième année, venait de remporter au concours deux seconds prix de versions grecque et latine. Le doux bavardage et les regards amoureux des dames, voilà la préparation et le but de l'éducation. Les jé-

suites.... les jésuites mêmes n'y peuvent rien ; en voici la preuve :

L'abbé..... dirige *spirituellement* le pensionnat de demoiselles tenu par madame...., femme honnête et respectable. Je lui confie ma fille, et je m'y connais. Le petit B ....., ancien danseur de l'Opéra, homme honnête, décent et septuagénaire, y donne des leçons de danse. Voici le colloque que j'ai entendu :

L'abbé...... — « Mais, Monsieur, vous donnez des leçons de danse, et je défends la danse ; vous détruisez ce que je fais : il y a incompatibilité entre nous. »

Le petit B..... — « Vous vous trompez, Monsieur l'abbé ; ce n'est pas la danse que je professe : c'est l'art de se tenir avec décence, d'offrir l'eau bénite avec grâce, et de saluer le maître-autel avec tout le respect qu'exige la majesté divine. »

Eh bien, messieurs de la ruse ! qu'en dites-vous ?

Le provincial, ébloui par les réputations de journaux, croit que tout est estimable dans un objet estimé. Il serait promptement désabusé s'il pouvait, comme moi, analyser le mérite de ces grands hommes jusque dans les moindres détails. Les vrais grands hommes de Paris, ceux qui le gouvernent sans qu'on

s'en doute, sont les cuisiniers et les médecins.

Là, le fils orphelin lui redemande un père ;
Ici, le frère pleure un frère empoisonné ;
L'un meurt vide de sang, l'autre plein de séné ;
Le rhume à son aspect se change en pleurésie,
Et par lui la migraine est bientôt frénésie.

Le Parisien est railleur à l'excès ; il emploie une espèce de plaisanterie d'autant plus redoutable qu'elle cache avec soin sa malignité. Son goût insatiable pour les nouvelles, suite de l'activité de son esprit et de l'oisiveté de sa vie, le force à se rapprocher de ses semblables, et c'est ce qui multiplie les réunions qu'on appelle *sociétés*.

On reconnaît sans peine le jeune Parisien au ton tranchant et au décousu de sa conversation, à l'irréflexion de ses paroles, à la légèreté de ses jugemens, à la témérité de ses censures, à l'indiscrétion de ses récits, au mauvais goût de ses persiflages, au faux clinquant de ses saillies, à la prétention de ses manières, à la suffisance de son maintien, à la familiarité de son abord, à la bizarrerie de sa toilette, au ridicule de ses attitudes et à l'air de contrainte que lui imposent ses vêtemens.

Nunc gloriantis quamlibet mulierculam
Vincere mollitia. Hor.

Tous ses camarades l'approuvent et tous les gens sensés le condamnent.

En général, les mères parisiennes exhortent vaguement leurs filles à se conduire avec sagesse; mais elles insistent beaucoup plus sur la nécessité de se tenir droites, d'effacer leurs épaules, de serrer leur sein et leurs corps *avec un corset*, de faire des ronds de jambes, de tendre le derrière, faire des grimaces qu'on dit être grâcieuses; se couvrir la figure de blanc, de bleu et de noir; mourir de faim pour éviter l'embonpoint; en un mot, sacrifier tout à l'élégance de la taille et à la grâce des mouvemens.

Le fonds de la conversation des jeunes élégantes, lorsqu'elles font trève à la médisance et à leurs intrigues, roule sur quatre ou cinq questions. « Vous êtes bien jolie; vous êtes parfaitement mise; cette étoffe est charmante, elle vous sied à merveille, combien coûte-elle? » Passez donc cinq à six heures de soirée avec de pareilles poupées.

La conversation des repas est plus supportable, quoique sans interruption et sans objet; mais elle est vive et gaie.

Les maris parisiens subissent leur sort sans murmure: ridicules par le fait, mais cessant de l'être par l'usage, ils ne tiennent à leurs femmes que par le nom.

J'en connais un qui pousse la *grâce* jusqu'à nourrir, loger, payer et héberger l'amant de sa femme. Lorsque l'amant et la femme se battent, ce qui arrive souvent, le grave mari sort de son cabinet, et leur dit d'un ton magistral : « Du moins ne vous battez pas. »

Rien n'est déshonnête à Paris.

Le Parisien est ignorant et curieux à l'excès, et quoique jaloux de la liberté, de l'indépendance, il se plie aisément à la servitude.

Il a l'insupportable défaut d'ajouter foi à la calomnie avant que de l'éclaircir; mais il n'est méchant que par légèreté. Sa facilité de mœurs approuve tout. On trouve parfois chez lui une plaisanterie fine et légère, que peu de gens savent employer, que peu de gens même savent entendre. Ceux qui la connaissent me comprennent assez, et les autres ne me comprendraient pas. Ce n'est ni la satyre, ni la facétie, ni la bouffonnerie.

Il y a des gens fort gais et de beaucoup d'esprit à Paris : leur unique occupation est de manger, de recueillir toutes les espèces de ridicules, et de s'amuser par des saillies et des bons mots. Les malheurs de l'État n'ont jamais interrompu leurs *bombances*. D..... chantait la fricassée le lendemain de Waterloo.

Les viellards sont à Paris plus dissipateurs

et plus *recherchés* dans leur toilette que les jeunes gens. Ce sont eux qui entretiennent les courtisanes, leur bâtissent des maisons, paient ce qu'on leur *dit être* le *defloratæ virginitatis*, et dissipent follement leur fortune aux yeux de leurs enfans : Géronte...., le banquier C....., le général C....., les notaires S...... et V....lt, l'avoué J....., le négociant G.....; le vieux banquier H......, qui rit toujours, même en faisant faillite, et qui ne donne à sa maîtresse que cinq cent mille francs à la fois.

L'homme opulent couche dans un lit d'or et d'ébène, ou sur un sopha de pourpre, avec sa concubine; la femme, dans un autre appartement parfumé, couche avec son amant ou son laquais. Les enfans, les précepteurs, les domestiques, couchent où ils veulent; mais le peuple couche pêle-mêle dans les cabarets, dans les galetas ou dans les rues.

Ici, c'est un groupe d'enfans serrés les uns contre les autres pour ne pas mourir de froid. Là, c'est une femme tremblante et sans voix pour se plaindre. Les passans vont et viennent sans être émus d'un spectacle auquel ils sont accoutumés. Qu'on sache donc dans tout l'univers que, dans cette ville où les membres des bureaux de charité *roulent carosse*, où tout respire l'opulence, une innombrable foule de

malheureux passent les nuits d'hiver la tête appuyée sur une borne et les pieds dans *l'égout*. Qu'on sache également que c'est le bien des pauvres et les aumônes qui paient certains cuisiniers, certains carrossiers et certaines catins. Qu'attend donc la foudre céleste pour frapper ces scélérats ?

Enfin,

> Des jeunes gens d'un ton, d'une stupidité,
> Des femmes d'un caprice et d'une fausseté.....
> Des ouvrages vantés qui n'ont ni pieds ni têtes,
> Des protégés si bas, des *protecteurs* si bêtes,
> Des réputations on ne sait pas pourquoi.....
> Tant de petits talens.....

Il n'est pas de vertu passé la ceinture, a dit un ancien philosophe. Je connais une jolie comtesse du noble faubourg, qui avait loué tout exprès une maison à Sèvres pour le *service* de la garde impériale. J'ai vu depuis son hôtel de Paris rempli de Russes qui puaient à ne pas y tenir...... « Mais non, me disait-elle, vous exagérez : cette odeur de cuir n'est pas désagréable. »

> « Si j'allais t'y montrer plus d'une capanée. »

« L'esprit d'une femme qui se donne licence « ès amours est indomptable ; la raison et les dis-

« cours ne profictent en cervelles passion-
« nées. » —COMINES.

La comtesse D..... est, comme personne ne l'ignore, une de ces femmes dont le nom, sali par le libertinage, est devenu une injure. Lassée d'avoir cherché à épuiser Paris, elle alla passer le printemps à .... Je ne dirai pas tout ce qu'elle y fit; mais il est notoire parmi les gardes-du-corps que dix-sept d'entre eux ont eu l'honneur de faire le service. Deux de ses laquais en moururent. Jusqu'au c.... et ses deux v...... que j'ai vus sur la liste!

De Phèdre dédaignant la pudeur enfantine,
Suivre à front découvert G..... ou Messaline.
BOIL.

La petite marquise de .... n'est pas uniforme dans ses goûts; l'ordre de succession de ses amans s'est effacé par le nombre; elle a essayé de tout: prélats, abbés, traitans, acteurs, chanteurs, moines, soldats, jusqu'à sa livrée. La race du marquis doit être bien croisée.

La duchesse de ...., que j'ai vue six fois depuis 1812 passer de la dévotion à la plus grande dissolution, et du plaisir à la mysticité. Elle faisait son testament à chaque conversion. Depuis que son tempérament est épuisé, elle cabale pour les jésuites.

Au singe, au chien, au bouc offre des sacrifices. (1)
Boil.

La comtesse de ......, qui, après avoir fait trois enfans avec le public (elle était alors fille d'un rôtisseur du faubourg Saint-Germain),

---

(1) Ecoutons la dévote *Bourignon* parler de sa *virginité pénétrative*, et raconter comme quoi le mystique saint Saulien s'y prit pour la convertir.

« La première fois qu'il m'accosta, il me parla en pro-
« phète....., mais en prophète modéré et retenu, qui,
« ayant achevé sa prophétie, se retira doucement sans
« rien expliquer et sans insister à se faire croire..... ; la
« seconde fois qu'il me parla, il prit le personnage d'un
« homme illuminé, charitable et familier à Dieu....., et
« si je ne voulais pas céder à ses mauvais desseins, il me
« menaçait de son couteau.

« Il s'adressa également à une de mes filles dévotes,
« qui semblait aussi un miroir de perfection, et l'en-
« grossa..... »

Je ne m'en étonne point : chez une dévote, le seul pas difficile à franchir est le *pas de la porte*. Ce pauvre honneur des femmes, même dévotes, est au centre d'un cercle dont la circonférence est bloquée de toutes parts. C'est un but auquel on tend par toutes sortes de chemins, *voire même* par les apparences de la théologie la plus mystique et la plus illuminée. Témoin *Molina* et ses successeurs, messieurs de *Loyola*. Il faut en excepter *Robert d'Arbrissel*, fondateur de l'abbaye de Fontevrault, qui, pour

18

s'est fait titrer par M. le comte ...., et lui a fait reconnaître trois enfans qu'il n'a jamais faits, le tout moyennant 1200 fr. de rente viagère que le notaire S..... paie au susdit comte. Ces trois petits innocens n'en seront pas moins de bons gentilhommes. Cette comtesse passe son temps, au moment où j'écris, avec deux gardes d'Artois qui se relaient.

Et combien *la Neveu* devant son mariage
A de fois au public vendu son p......

Boil.

La vieille marquise de ......, vice-doyenne des Messalines du faubourg, qui, ne trouvant plus d'amateurs, même parmi ses domestiques, dresse des escrocs pour le creps de madame la duchesse......

T'ai-je encore décrit la dame brelandière
Qui des joueurs chez soi se fait cabaretière,

éprouver sa continence, couchait entre deux chanoinesses, sans succomber à cette épreuve.

Enfin, cette pauvre Bourignon éprouva, dans son premier enfantement spirituel....., les mêmes tranchées que dans un enfantement au propre..... Il est vrai de dire que l'archidiacre *de Cort* justifia le tout en citant la femme que saint Jean vit dans le 12 de l'Apocalypse.

Et souffre des affronts que ne souffrirait pas
L'hôtesse d'un auberge à dix sous par repas. (1)
Boil.

Cette vieille comtesse et douairière, qui a passé la soixantaine, va dans la contre-allée du Champ-de-Mars y chercher des soldats. Elle donne six livres pour la première conversation, et va toujours en doublant. C'est, dit-elle, pour ne pas montrer aux soldats l'effigie de Napoléon, qu'elle les paie en livres tournois.

La baronne de .... paie en mandats sur son banquier : j'en ai vu un de mille francs entre les mains du prévôt des grenadiers à cheval.

---

(1) On connaît à Paris *un escroc* qui, sans un sou de fortune, dépense depuis trente ans cent mille livres de rente. Et un pauvre diable qui vole un boisseau de blé pour nourrir ses enfans va mourir aux galères.

On connaît à Paris une vieille courtisane qui, depuis trente ans, vit d'escroquerie et d'espionage, et chez laquelle se rendent assiduement les premières notabilités de l'État. Un pair de France, un grand dignitaire, devrait subir tous les ans un examen rigoureux, car il faut des mœurs irréprochables à des hommes destinés à gouverner les autres. J'oserais affirmer que jamais un l'Hospital, un Harlai, un Malesherbes, ne firent leur *société intime* d'une courtisane.

La maréchale ......, qui a eu l'honneur de séduire les cinq frères M....., et qui remit un rouleau de cinquante napoléons à l'avocat du grec *Costolo*, le lendemain du jugement de la veuve Boursier. On avouera du moins que cette espèce de princesse est plus libertine que jalouse.

La comtesse de L......, qui extenue les tambours-majors de la garde.

Venterque mollis, et femur tumentibus
Exile suris additum. (1)
HOR.

Madame la comtesse de ....., belle, élégante

(1) Au moment où j'écris, trois duchesses *jésuitesses* viennent d'être *consignées* à la cour : leurs chapelets, leurs grimaces, n'ont pu couvrir le scandale de leur débauche. Qu'elles rançonnent les Anglais, passe : l'argent couvre tout; mais armer les Russes contre les enfans d'Albion, faire *couler du sang*, c'est impolitique.

C'était les bonnes mœurs, et non le libertinage, qu'il fallait *restaurer*. Madame la dauphine vous offrait un si bel exemple. L'esprit de parti, qui ordinairement ne respecte rien, a respecté cette princesse. Je n'ai jamais entendu exhaler même un soupçon sur la pureté de ses mœurs. Sa piété, pour moi, est au-dessus de tout éloge : je n'en veux qu'aux lâches coquins et coquines qui en abusent. La vertu, cette première beauté de la nature morale, est sur le trône, et le vice est partout ailleurs. Et que deviendrait

et riche veuve, vit en concubinage public avec un marquis marié. Je sais qu'elle va régulièrement à la messe, qu'elle est dévote, qu'elle se confesse ; mais en bonne morale l'adultère est plus que de la galanterie : c'est un crime.

Alcippe, et connais-tu la nation dévote?
. . . .
Mais pour quelques vertus, si pures, si sincères,
Combien y trouve-t-on d'impudentes faussaires,
Qui, sous un vain dehors d'austère piété,
De leurs crimes secrets cherchent l'impunité,
Et couvrent de Dieu même, empreint sur leur visage,
De leurs honteux plaisirs l'affreux libertinage!
. . . .
Rien n'égale en fureurs, en *monstrueux* caprices,
Une fausse vertu qui s'abandonne aux vices.

La marquise de C.... a fait un enfant pendant que son mari criait : Vive le Roi! sur la Siéra

---

notre ordre social si, par un événement inattendu, l'exemple venait à partir *d'en haut?*

Les orgies du régent ne sont que trop connues. « Dès « cinq heures du soir, dit Saint-Simon, il n'était plus « question d'affaires. Rassemblant ce qu'il appelait ses « *roués,* le régent y joignait des femmes mal famées, et « la duchesse de Berri sa fille. Les gens les plus obscurs y « étaient admis, pourvu qu'ils eussent de l'esprit et un cer- « tain raffinement de débauche. Pendant ces soupers, la « porte était tellement barricadée, que, pour l'affaire la « plus pressée, intéressât-elle la personne du régent ou « l'Etat, on n'arrivait point jusqu'à lui.

Moréna. Le marquis ignore cet accroissement de famille. Les prières ferventes qu'elle débite à Saint-Thomas-d'Aquin n'empêcheront pas son enfant d'être adultérin, sans titres, sans nom, et peut-être sans alimens.

La duchesse de B..... aime le changement : je la vois aux baignoires de l'Opéra *bouffa*, avec de nouvelles moustaches. Si elle n'était pas si inconstante, je lui pardonnerais : son mari est vieux, sale et impuissant.

Si j'étais l'amant de la baronne de ......, je serais jaloux de son singe. On peut aimer les bêtes, humainement parlant; mais il y a quelque notable différence entre la bouche d'un orang-outan et celle d'un homme.

Que fait la marquise ..... avec un jeune abbé qui conduit si élégamment son wiski ?

Chaque maison a son *abbé* ;
Il y donne le ton, y joue un personnage :
Pour le valet il est monsieur l'*abbé*,
Pour le mari mon cher *abbé*,
Pour sa femme l'*abbé*......

Comment cet abus, que l'ancien Gouvernement ne croyait que frivole, puisqu'il le livrait à la risée publique, et qui était pourtant d'une importance qu'on était loin de soupçonner, reparaît-il devant nos yeux? Les dames du no-

ble faubourg sont donc incorrigibles. Je leur ai cependant vu donner une bien terrible leçon.

La comtesse ..... se soûle régulièrement tous les jours, boit le canon d'eau-de-vie, dénonce son amant à la police, et s'endort dans les bras de son cocher, après avoir dit avec raison : J'ai eu pour amant et pour époux.......

> Fait même à ses amans, trop faibles d'*estomac*,
> Redouter ses baisers, pleins d'ail et de tabac.

Cette vieille duchesse....... (heureusement elle est anglaise) se vautre dans les plus sales maisons publiques, et se repaît d'orgies dignes de la femme de Claude.

Juvénal, après Horace, chez les Latins ; Boileau, presque de nos jours, s'en sont donné à gorge déployée sur le compte des femmes. Juvénal et Boileau ont cru que Messaline, la femme de Claude, était le *nec plus ultra* de la débauche ! J'ai vu mieux que ça, et tout Paris sera de mon avis quand j'aurai réuni les diverses couleurs qui appartiennent à cet infâme tableau.

Mon héroïne avait trente ans en 1806. Fille noble d'une assez grande famille, elle quitta ses parens à quinze ans pour suivre à l'armée un héros de *cinq cent francs*. Après cette pre-

mière campagne, elle s'établit fille de *condition libre* sur le pavé de Paris, et roula dans la débauche et la crapule pendant six ans.

Elle fit la connaissance d'un garçon boulanger, au bal des Marroniers, qui divorça pour l'épouser. Cet homme avait le sens droit et une rare intelligence : il gagna des millions dans les affaires du temps. Sa femme était le pot-de-chambre de tous les employés de la guerre et de la marine. Bossus, boîteux, borgnes, chassieux, les laquais, le cocher, les commis, les chiens, les chats, les singes, l'armée prussienne, jusqu'à l'ancien magistrat L........, tout Paris y a passé. Elle courait toute nue autour de l'étang de ....., et faisait arrêter sa voiture pour aller se vautrer dans les vignes avec les paysans. Un paysan jeune et vigoureux, passe : c'est un homme. Mais raccrocher dans la rue douze quintaux de chair humaine, répartis sur trois individus : le restaurateur T....., l'avoué N.... et le sieur Me J..... ! Je ne publierai pas les dernières paroles de son mari : elles ne sont pas du domaine de la satyre. Cette intéressante veuve exploite en ce moment les cent-suisses. Image horrible de la dépravation humaine! C'est le crime tout pur, sans hypocrisie.

Je ne demande pas ce que font le marquis

de B....., le vieux duc de ......, le comte de B....., dans les guinguettes qui entourent le Champ-de-Mars. Ils disent sans doute qu'ils paient la goutte aux soldats pour les faire crier: Vive le Roi ! Mais moi qui n'ai pas la cataracte sur les yeux, je soutiens que le motif qui les y conduit n'est autre que celui qui conduisait Nicomède auprès de César.

Tous les grands n'ont pas les goûts de Nicomède. En voilà un qui explique l'Arétin avec une baronne édentée et doublement majeure : ne serait-ce pas des leçons pour la fille ? Duc, les feux du tropique qui circulent dans les veines de votre vieille *Lalagé* ne peuvent pas seuls enchaîner vos désirs.

Illam cogit amor nothi
Lascivæ similem ludere capreæ.

Hor.

B......, actrice du Théâtre-Français, disait à ......, acteur du même théâtre : « Fais comme moi, essaie ton gendre. »

Les flâneurs qui, comme moi, allaient tuer le temps, il y a dix ans, au foyer de la Comédie française, se rappelleront un pédéraste qui était un objet de scandale, et que les actrices avaient surnommé ..... J'ai vu ce M.... faire le catéchisme à vingt-cinq ou trente petits

Savoyards, dans l'église ..... Je ne nomme pas l'église, par déférence pour M. le curé; mais il est bien étonnant qu'on accorde une pareille confiance à un homme qui n'est pas ecclésiastique.

Tout cela ne peut pas être fortuit : j'en vois trop pour n'être pas persuadé que la sodomie est un des principaux moyens du jésuitisme. Le commissaire de police lui-même est un vieil *Antinoüs*, célèbre à Bordeaux par sa prostitution. Il ne manquait plus que ce vice honteux et contraire aux lois divines et humaines, pour nous achever.

M...... directeur de trente ou quarante petits Savoyards ! C'est un trait de lumière..... C'est un pourvoyeur qu'on a mis à la source. Je ne désespère pas de rencontrer la *G*..... à la tête d'une maison de jeunes orphelines. Et tout cela durera ! Non..., non..., mille fois non. Dieu ne peut pas permettre la durée de pareilles abominations. Ces mésirables ne servent pas Dieu : ils se servent de Dieu pour couvrir leurs abominables passions.

En voilà un autre qui prêche la chasteté aux danseuses de l'Opéra, et qui fait la *traite des lingères* rue Montmartre, et court la poste rue des Martyrs.

Voltaire, jeune alors, lança une épigramme

contre un grand seigneur : celui-ci le fit battre par ses laquais dans la cour du duc de Sully. Voltaire demanda raison de cette lâcheté : on l'exila. La cour et les ministres jugèrent en dernier ressort que le sang d'un Franc sot et orgueilleux ne devait pas se commettre avec celui d'un Gaulois que l'Europe saluait.

J'ai entendu conter récemment qu'un peintre célèbre, chargé de faire le tableau de Charles x entrant dans sa capitale, avait eu l'insolence de mettre le duc de Fitz-James sur le premier plan, et de dissimuler la figure *spirituelle* du descendant de l'auteur des Maximes, celui qui a moralisé le pirouette, et qui, comme le duc de Fitz-James, est aide-de-camp du Roi.

Voici le dialogue qu'on dit avoir eu lieu à ce sujet entre le vicomte *dissimulé* et le peintre :

Le vicomte. Monsieur, ma figure devait être sur le premier plan de votre tableau par deux raisons : je suis aide-de-camp du Roi, et de plus directeur des beaux-arts.

Le peintre. Votre figure ne me convenait pas, et je suis maître de choisir.

Le vicomte. Mais si je vous l'ordonnais ?

Le peintre. Je vous enverrais faire f.....

Je n'ai pas ouï dire que ce peintre ait été exilé.

Napoléon, tout en favorisant le faubourg Saint-Germain, le contenait; il l'occupait du moins. Mais depuis dix ans leur bon temps est revenu; les mœurs y sont totalement dépravées, le fond du cœur corrompu, le courage altéré, et la perfidie a dépassé toutes les bornes. Les actions s'y évaluent toutes : elles sont en proportion exacte avec l'intérêt. On y ferait le tarif des probités. Ils croient aux sorciers, à l'influence des cartes, du nombre treize, et à cent autres superstitions aussi plates; mais en revanche ils ne croient pas à l'Evangile. Les grimaces ne prouvent rien pour moi. Napoléon est mort chrétien du fond de l'âme, et..... était athée. O bizarrerie des choses de ce monde!

Les dames du noble faubourg sont dévotes parce que c'est la mode, ou plutôt la *consigne*, ce qui ne les empêche pas de changer d'amans comme de chemise, sans compter les beaux laquais qui les accompagnent seules et qu'elles conservent pour les momens *de crise*.

Mais de tous les mortels, grâce aux dévotes âmes,
Nul n'est si bien soigné qu'un directeur de femmes.
. . . .
Un escadron coiffé d'abord court à son aide;
L'une échauffe un bouillon, l'autre apprête un remède.

Le premier gentilhomme du noble faubourg

pette et rotte à sa table, au milieu de son salon, ou à une partie de wisk.

> Nam displosa sonat quantum vesica pepedi,
> Diffissa nate, ficus.
>
> Hor., *Sat.* VII.

Et les spectacteurs n'y prennent pas plus garde que s'il avait éternué. Je ne cite pas un fait isolé : j'ai eu l'honneur d'assister plusieurs fois à ces représentations. L'excessive civilisation ramène l'homme aux habitudes purement animales, et le salon de M. le duc d'...... me rappelait le toit à porcs de mes métayers.

La morale de *ces dames* est si rapée, qu'elles nomment toutes les actions et les parties humaines par leurs propres ou sales noms, avec autant de facilité qu'une mode ou un chapeau, même devant leurs enfans. Le cocuage est si commun, qu'on n'en parle pas dans cette région. Ce mot *cocu* (1), qui provoque le rire de quel-

---

(1) Le maréchal de Beaumanoir chassant dans une forêt du Maine, ses gens lui amenèrent un homme qu'ils avaient trouvé endormi dans un buisson, et dont la figure était très-singulière : il avait au haut du front deux cornes faites et placées comme celles d'un bélier; il était fort chauve, et avait au bas du menton une barbe rousse et par flocons, telle qu'on peint celle des satyres. Il conçut tant de chagrin de se voir promener malgré lui de foire

ques bons bourgeois, ne fait pas même sourire un gentilhomme. Quand les mœurs deviennent ridicules, on touche au dernier degré de la corruption. Le faubourg-Saint-Germain en est là. C'est une poire gâtée, qui tombera au moindre coup de vent; c'est de...... *en bas de soie*.

Et c'est, au dire de M. Las Cases, devant ce fantôme, qu'il avait eu la sottise de relever, que Napoléon s'abaissait! Il est vrai que Caton, celui *qui tordait l'âme à la mort,* tremblait devant un miroir.

Lorsque ces messieurs parlent d'amour, on voit facilement qu'ils n'en ont que l'habitude.

> Ces petits insectes titrés,
> Qui, de leur figure enivrés,
> Chez vous, d'une course rapide,
> Apportent, dans des chars dorés,

---

en foire, qu'il en mourut au bout de trois mois. De quel droit le maréchal disposait-il de cet homme, et pourquoi la justice repoussa-t-elle ses plaintes?

On l'enterra dans le cimetière de Saint-Côme, et quelque mauvais plaisant mit l'épitaphe suivante sur son tombeau :

> Dans ce petit endroit à part
> Gît un très-singulier cornard,
> Car il l'était sans avoir femme :
> Passans, priez Dieu pour son âme.

Des sens flétris, une âme vide
Et de grands noms déshonorés.

Les jeunes personnes même n'ont rien qui sente la pudeur : elles décellent plus souvent les habitudes d'un palfrenier que cette teinte virginale, cette pudeur du jeune âge, qui donnent tant de prix à la beauté. En y regardant de près, et mettant de côté le costume et l'éducation, on retrouve chez elles toutes les allures des filles de chiffoniers, tant les extrêmes se touchent. Qu'on juge ces plantes par leur sève ou par leurs fruits, c'est toujours du rachitisme.

Altera nil obstat : Cois tibi pene videre est
Ut nudam. (1)

Hor., *Sat.* 1.

La propreté est utile aux corps, et je suis convaincu, par ma propre expérience, que c'est une excellente chose comme moyen sanitaire; mais faut-il que cet accessoire emporte le principal, et une mère de famille a-t-elle rempli tous ses devoirs envers ses enfans pour les avoir fait laver, curer et nettoyer sept heures de suite tous les jours. L'âme et l'esprit n'ont-ils besoin que d'une éponge ?

---

(1) Rien n'empêche de l'examiner comme si elle était nue.

Après cette longue toilette viennent les longs et somptueux repas, et trois heures de l'après-midi arrivent sans qu'on ait fait autre chose que manger et se laver.

Cherchez des hommes dans une pareille éducation, vous n'y trouverez que des lâches, des menteurs, des paresseux, des égoïstes et des catins.

« Il y a tant d'imperfections attachées à la « perte de la vertu dans les femmes, toute leur « âme en est si fort dégradée, ce point prin- « cipal ôté en fait tomber tant d'autres, qu'on « peut regarder l'incontinence publique comme « le dernier des malheurs. » (*Esprit des lois*, liv. VII, ch. VIII.)

On devrait bien mettre un peu plus en pratique les sages avis de ce prophète. Ses prophéties ont précédé notre révolution de quinze années; et, convenons-en, il avait joliment tâté le pouls de l'ancien régime. J'aime presque autant son coup d'œil que *l'intuition* de M. l'abbé de la Mennais. Ce n'est pas d'aujourd'hui que nos grandes dames mettent une excessive recherche dans tout ce qui tient à la volupté. La marquise d'Estrées, mère de la belle Gabrielle, fut tuée dans une sédition à Issoire en Auvergne. Apparemment que son corps resta dans la rue très-indécemment exposé, puisqu'on

s'aperçut que ce n'était pas seulement ses cheveux qu'elle tressait avec de la *nompareille* de différentes couleurs.

Nos patriciennes ont un goût décidé pour les *grands guerriers :* on dit que le buste en plâtre du Scipion des coulisses, exécuté par M. Bras, a été tiré à trois cents exemplaires.

On dit que la marquise de........ met pour toute adresse sur ses *poulets*....: *A l'amour*, rue de V....

Puisque les beaux-arts nous ont transmis la continence du grand Scipion, je vais leur signaler un trait de *continence* qui n'est pas un *on dit.*

Le vicomte rend visite à la marquise. La première personne qu'il rencontre dans le salon est la fille de la marquise, jeune personne de quinze à seize ans qui prenait une leçon de p......

Ah ! *bő* jour, *bő* jour, ma petite. Il lui prend le menton et lui caresse les jambes avec sa cravache. La petite, sensible au coup d'éperon, après avoir caracolé sous le fouet, saute au cou de ce nouveau Lowelace, qui l'embrasse en lui disant cavalièrement : « Si vous étiez plus « grande, on vous ferait autre chose. »

Les chiffonniers font-ils mieux ?

Ce n'est pas tout : M. le vicomte fait des

petites malices en public, au milieu du salon. Pour donner son avis sur la broderie d'une robe, il va droit à l'extrémité, glisse sa main en-dessous, et prend les mollets de la dame, si mollets il y a.

Le mari cocu se dédommage avec la marquise de T....... L'abbé fait de la morale, fait ses affaires, fait tout, facilite tout, et vit par-dessus le marché. C'est sans doute lui qu'on charge du matériel, car au bout du compte Lowelace n'est pas Hercule.

Des désirs trop tôt et trop souvent satisfaits se terminent par l'indifférence ou par le dégoût. Partout où l'on permet à des enfans de perpétuer les familles, l'espèce humaine se rapetisse et dégénère d'une manière sensible.

Ils ont de la dureté sans tenue, de la hauteur sans dignité; ils n'ont à leur service que le mensonge et la perfidie : c'est sans doute par faiblesse.

Chez ces messieurs, la haine de parti ne se borne pas aux avantages réels qu'ils mendient et récoltent depuis vingt ans : la haine du parti contraire est d'obligation. Il leur faut des moines, des couvens, des jésuites; tout cela leur est indispensable. Il y a entre eux une affinité qui échappe au vulgaire; mais le proverbe est

là : « Qui se ressemble s'assemble (1). » Les dieux sont bons, les moines sont cruels. Les vertus monastiques, s'il y en a, cèdent à l'esprit monacal. L'habit des moines, comme la livrée des gentilshommes est le contraire de la robe de *Nessus :* le poison n'agit qu'au-dehors. Le bon sens, la religion, la politique, tout vous engage, messieurs les grands, à ménager le peuple. Il se lasse parfois, et vous n'êtes grands que parce qu'il est à genoux. Souvenez-vous de la statue de Nabuchodonosor, qui, quoique faite des plus précieux et des plus solides métaux, fut renversée en un moment, parce que sa base n'était que d'argile.

Leur langue n'est qu'un *argot ;* la mode y entre comme dans leurs costumes ; il n'y a ni science ni justesse dans leur conversation. Je défierais bien le plus grand clerc de tirer une seule pensée de toute cette musique musquée. Leurs femmes jabottent à l'unisson (2) ;

---

(1) On annonçait dans un salon, moi présent, le départ du maréchal Macdonald pour le licenciement de l'armée de la Loire. Un abbé *amphibie,* espèce de bel esprit, dit tout haut : « Il faudrait la noyer. » Marat n'a rien dit de mieux.

(2) Dans leur langage même on retrouve les expressions du bas peuple : *ma crotte, mon trognon, mon merdichon,*

en cinq minutes, vous entendez passer en revue la légitimité, et l'utilité des seringues à manivelle; les chambres représentatives et le salaire de leurs laquais; Voltaire n'était qu'un sot; on a fait le poil au *Thornton*, coupé les oreilles à *Zozo;* la queue de la *gazelle* s'est relevée. Madame la marquise s'est purgée cinq fois sans pouvoir évacuer ses humeurs. Les crachats du comte, qui est pulmonique, font le tour du salon, portés par un laquais; jusqu'aux urines du duc qui sont soumises aux observations de la docte assemblée,

Cherchant à remplacer la beauté par la parure, et la force par l'artifice, leur luxe est plus effréné que sous l'ancien régime, parce que les modes sont plus variables; ils changent de voitures, de maîtresses et de chevaux, comme ils changent de gants. J'ai vu un mémoire de tailleur montant à 53,000 francs pour une seule année et une seule personne, comme j'ai vu un mémoire de 1100 francs pour des fouets et des bambous. Enfin ils sont plongés dans les délices, et même

---

bagout, frelampier, sans compter les expressions du manége et de l'écurie. Il est vrai que le roi Louis XV appelait ses filles *coche* et *graille;* mais Louis XV n'est pas un beau modèle dans ce genre.

dans les plaisirs infâmes, qui sont le dernier effet du raffinement de la débauche attachée à la richesse.

Montesquieu avait raison en disant que, dans les monarchies, la politique emploie le moins de vertus qu'elle peut. Quelle énorme quantité d'hommes superieurs avons-nous vu employés et dévorés par la révolution et l'empire, et combien d'hommes ineptes, vicieux, la monarchie n'a-t-elle pas fait surgir ! Cette réflexion m'a conduit à ce résultat : c'est qu'il entre dans la conduite des empires bien plus de hasard que de science. Il faut du génie pour conquérir ou constituer un État comme une grande fortune. Un sot en jouit et la dévore ; mais il lui faut du temps pour en venir à bout, si quelque passion déréglée ne vient hâter sa chute. Les peuples souffrent, mais ils sont incorrigibles ; c'est du temps perdu que celui qu'on emploie à leur donner des leçons ; ils n'en reçoivent pas : ce sont eux qui en donnent de terribles, sans mesure, sans but, et par le seul instinct de la souffrance ; c'est une tempête qui dévore tout. Platon dit ouvertement dans sa République que pour le profit des hommes il est souvent besoin de les tromper. Platon dit vrai, et ce n'est pas moi, *chétif*, qui opposerai ma raison à celle de ce di-

vin esprit; mais *souvent* ne veut pas dire *toujours*. Sans compter les escroqueries perpétuelles d'hommes, d'argent, de droits, j'ai vu changer quatre fois nos lois politiques et religieuses depuis que je suis né. N'est-ce pas honteux pour l'esprit humain et les hommes qui se donnent la mission de nous conduire? Ne devraient-ils pas savoir que les lois prennent leur autorité de la possession et de l'usage, qu'il est toujours dangereux de les ramener à leur naissance, qu'elles grossissent et s'ennoblissent en roulant, comme nos fleuves? Si les lois sont si variables, sur quoi se reposera notre raison? L'âge ne vient-il pas changer le prix des choses? Ce que nous aimâmes jusqu'à l'idolatrie n'est-il pas tombé dans l'oubli? Qui sait ce que nous sommes destinés à aimer?

Sic volvenda ætas commutat tempora rerum;
Quod fuit in pretio fit nullo denique honore;
Porro aliud succedit, et enitentibus exit,
Inque dies magis appetitur, floresque repertum
Laudibus et miro est mortales inter honore.

LUCR., liv. V.

J'avais vu faire des chapons avec des coqs, chez ma mère; mais je n'avais jamais entendu dire qu'on fît des coqs avec des chapons (1).

---

(1) Cette nature finit toujours par avoir raison. Quatre

Nos chambres législatives, la dernière surtout, ont mis en évidence les orateurs du privilége : il n'en est pas un dont les discours ne se sentent plus ou moins de mes remarques; ils sont *cassés* et *esrénés : Fractam et elumbam* (1). Ils n'en sont pas moins propres aux premiers emplois de l'État. J'ai connu pendant quinze ans un duc, véritable jocrisse, qui passait sa vie à donner des lavemens à des serins, et qui est cependant devenu m.......

---

frères issus d'une noble tige parlementaire, possesseurs d'une immense fortune, se lancent dans la révolution sous des bannières différentes. L'un aide à tuer Louis XVI; l'autre émigre; l'autre..... ; enfin, si le quatrième, qui était prêtre, n'eût pas épousé sa servante, la ligne masculine serait éteinte.

(1) Nos *Hercule* et nos *Thésée* ne sont que des Pygmées. Le seul mot *vigoureux* que j'aie entendu prononcer par un homme de l'ancien régime est sorti de la bouche de M. de Rivarol, frère de l'homme d'esprit. Voici le fait; quant au mot, le devinera qui pourra.

M. de Rivarol, qui se dit d'une ancienne famille noble, ce dont je doute; M. de Bonald, M. de Labriffe, M. de Bournazel et M. de Coussergue, prenaient des glaces au café de Foi le soir du jour où M. Decazes lut à la chambre le testament de la reine. J'étais assis à côté d'eux.

M. de Rivarol: Messieurs, n'avez-vous pas été indignés d'entendre la bouche qui a ..... *Pauline* prononcer les dernières volontés de notre reine?

L'homme le plus industrieux, le premier manufacturier de France, serait également marqué de crétinisme s'il était né grand seigneur. Le mal n'est pas dans l'homme : il est dans l'institution qui admet la transmissibilité des honneurs et des richesses (1). Voyez la chambre des lords en Angleterre : les seuls hommes qui prennent part aux discussions, les *Liverpool*, les *Peel*, les *Canning*, sont des pairs choisis par le roi dans les affaires et les brasseries (2). Ce sont des plantes vivaces qu'on greffe sur de vieux troncs. Nous venons de voir un échantillon du savoir-faire des vieilles tiges britanniques : le duc de Northumberland n'a pas su ouvrir la bouche devant le roi de France ! ! ! King..... king..... king....., et voilà tout. Ce principe de mal me paraît si évident, que je n'admettrais pas comme y faisant

---

(1) On lit dans une notice de la vie du comte de Panin :
« L'âme de son père était aussi noble que sa naissance.
« Quatorze mille paysans étaient tout son bien. Toute mé-
« diocre qu'était cette fortune, et malgré la situation où
« était alors la patrie (la Russie une patrie), il ne négli-
« gea rien pour l'éducation de ses enfans. »

Telles sont les opinions, la modération, la pauvreté, les vertus des nobles héréditaires.

(2) Je n'ai jamais ouï dire que Pitt, Fox et Canning eussent été chambellans.

exception l'ancien chevalier français, chantre de l'Orénoque, de l'Illissus et du Scamandre, républicain, martyr, homme d'esprit et de probité, pèlerin, *porteur d'eau*, *restaurateur*, ministre monarchique, *cornemuse* d'Alexandre, petit-maître, *républicain*, et qui, chargé de douze *petits lustres*, convole de l'Abbaye-aux-Bois à des leçons de violon qu'il paie en poulets *à la baisse*. C'est ainsi qu'en montrant un hochet aux enfans, on leur fait oublier les fruits malsains qu'ils demandent en trépignant.

Ce n'est pas seulement en Angleterre que les races nobles se ratatinent : en France, le seul titre d'écuyer produit cet effet. Les vinaigres de M. Acloque ont perdu tout leur esprit depuis que le Roi l'a fait baron. C'est une drôle de chose qu'un baron en boutique. Ne valait-il pas mieux laisser ce brave homme convertir en or l'eau de la Seine que de broder ses fioles sur un *champ d'azur* (1).

---

(1) Les nouvelles familles illustrées sous l'empire n'ont pas encore eu le temps de se *crétiner;* elles n'en sont pas moins horriblement vicieuses. Ce sont les enfans de nos grands généraux, et des républicains devenus pairs de France, qui soutiennent les maisons de jeu et de prostitution, les usuriers, les carrossiers et les cabarets; qui épou-

En attaquant les vices de la haute noblesse, je suis loin de contester ses titres : la Charte les a consacrés. Si malheureusement la Charte venait à être mise en question (1), je pourrais, tout comme un autre, remonter aux sources. Mais nous n'en sommes pas là. Raisonnons dans *l'hypothèse* où nous nous trouvons. Faisons la part de la séduction du pouvoir, cette maladie éternelle du Français, qui est bientôt fatigué d'obéir dès qu'il entrevoit les moyens de commander, du Français qui veut l'égalité, que toute égalité tourmente, et qui tend sans cesse à s'en échapper.

Le Roi fait des nobles à volonté; mais le temps et l'opinion seuls font la noblesse et lui donnent du lustre. Si le titre tout seul suffisait, M. le duc Decazes serait plus noble que le comte d'Artois, la marquise de Pompadour l'emporterait sur la comtesse de Périgord, et

---

sent même *publiquement* des filles *publiques*, et qui se font filous pour soutenir leurs *grandesses*.

Ah ! vous n'avez fait la révolution que pour avoir des titres, des cordons et des priviléges transmissibles ! Jouissez dans vos enfans de votre lâche cupidité.

(1) Qui viole un article fondamental les viole tous. *Qui peccat in uno, factus est omnium reus.*

M. le comte Roy prendrait le pas sur le premier baron chrétien.

Je pourrais tout comme un autre crier : « Point de titres de noblesse, point d'honneurs « héréditaires.... ! L'aristocratie ne saurait être « que nuisible. » Il me serait facile de prouver, *Saluste* à la main, que l'orgueil et le mépris insultant sont la maladie *épidémique de la noblesse : Contemtor animus et superbia commune nobilitatis malum.* (Bell. Jug.); que la coutume d'ennoblir les enfans communique l'orgueil d'une récompense à ceux qui n'ont rien fait pour l'obtenir; qu'elle contribue même à les rendre indignes de cette noblesse, en faisant germer les vices à côté des honneurs ; qu'elle applique trop souvent à des hommes vils le prix des services et du sang des grands hommes, à peu près comme la superstition a transporté à des simulacres de pierre ou d'airain le culte que la reconnaissance n'institua d'abord que pour la divinité.

« La noblesse, dit Machiavel, la noblesse « est une vermine qui carie insensiblement la « liberté. » Et pour parler le langage du juge Blackstone, je pourrais dire : « Les nobles des « républiques n'ont été et ne sont que des ty- « rans, et les nobles des monarchies n'ont été « et né sont que des instrumens fidèles d'op-

« pression ; maîtres aussi durs qu'esclaves « rampans ; toujours prêts à humilier, à vexer, « à pressurer le peuple, ruiné, desséché, anéanti « par ces nobles, comme de faibles taillis « ombragés et affamés par des chênes trop nom-« breux languissent, rappetissent et meu-« rent. »

Telle est la leçon éternelle qu'offre à toutes les pages l'histoire de l'homme aux prises avec l'aristocratie. La nature des choses ne saurait changer : la corruption naît à la suite de l'inégalité ; les dissensions s'aggravent avec la corruption ; les partis se forment, la guerre civile survient. De nouveaux Sylla se placent à la tête de la noblesse ; de nouveaux Marius sont les chefs du peuple. Vainqueurs ou vaincus, les bannissemens, les confiscations, les proscriptions, toutes les cruautés, toutes les oppressions, sont l'inévitable effet du choc des partis. Nous l'avons vu de nos propres yeux ; mais pour ne blesser personne et condescendre à la timide circonspection de mes contemporains, je ne citerai qu'un exemple pris dans l'histoire romaine. César, ce prétendu défenseur du peuple, n'eut pas plus tôt triomphé de Pompée, qu'on le vit fouler à ses pieds la liberté publique. Ainsi, tant d'actions, de victoires et de travaux, qui ébranlent encore notre

imagination, ne profitèrent qu'à l'ambition d'un seul ?.....

En résultat, dans les mains de qui a passé le fruit de cette insatiable ambition, de cette aristocratie *toute rouge?* N'en doutons pas, je le vois tout entier, jusqu'à nouvel ordre, dans les mains des jésuites et de leurs satellites. *Posteri, posteri, vestra res agitur*, fut l'inscription que l'on grava à Naples sur une colonne après l'irruption du Vésuve, qui fit périr des milliers d'habitans; et moi je voudrais la graver sur.....

Mais de quelque manière que soit revenue la noblesse, elle existe en fait et en droit; et si elle avait le bon esprit, surtout celle des provinces, qui ne manque ni de mœurs ni de piété, de se fondre dans l'esprit national, j'aimerais mieux ôter mon chapeau aux descendans des compagnons de Saint-Louis ou de Napoléon qu'à certains parvenus, des marchands de gros sous et de peaux de lapins, qui ne sont nobles que pour avoir braillé en 1815. Ce n'est pas la noblesse des batailles qui nous ennuie : c'est un tas de roturiers dont le décrassement n'a pas cinquante ans de date, qui usurpent toutes le places, et qui brocantent la monarchie, comme leurs pères brocantaient des *moutons* et du *cuir*.

Cette vieille noblesse, surtout celle des provinces, n'est pas si sotte qu'on le dit. Elle possède un titre consacré par le temps et par la loi. Elle a sous les yeux des milliers d'exemples récens qui lui prouvent que les plus fougueux démocrates n'aspirent qu'à la déposséder, et que le désespoir les tue par cela seul qu'ils sont les premiers de leur race.

Demandez à un *Bourdeille*, un *Grignols*, un *Beynac*, un *d'Abzat*, et cent autres nobles périgourdins dont les noms figurent parmi les compagnons de Saint-Louis, s'ils admettent dans leurs rangs et surtout dans leur opinion la nouvelle noblesse d'écritoire. Mettez dans un des plateaux de leur balance M. le duc Decazes, M. le comte Roy, l'avocat Pérignon, M. Bellart, enfin tous les plébéiens qu'on a débarbouillés depuis 1814, et dans l'autre le simple gendarme *Grignols*, et vous verrez de quel côté penchera la balance.

Je ne prétends pas dire que M. Canning vaille moins, comme homme, que le duc de Northumberland, mais bien que M. Canning a le bon esprit de rester M. Canning.

Je suis né sur le sol français, et je ne conçois pas de plus grand malheur que celui de vivre et mourir loin de sa patrie. Toutes les lois qui me régissent ne me conviennent pas;

mais je m'y soumets, par cela seul qu'elles sont lois, et que ma pauvre raison me dit tout bas que les meilleures choses de ce monde ont leurs inconvéniens.

J'ai vu finir l'ancien régime. J'ai vu abolir la royauté, la noblesse et le clergé.

J'ai vu rétablir tout cela avec des variantes plus ou moins drôles.

J'ai supporté la noblesse de Bonaparte, qui dans l'origine était assez brutale.

La Charte m'ordonne de saluer l'ombre de Turenne et de Masséna. Je le ferais sans cet ordre.

Décrassez M. Lafitte ; donnez-lui le titre d'écuyer, j'y consens ; mais, au nom de Dieu, n'en faites pas un duc. (1)

De toutes les noblesses, celle qui sort de la finance est la plus dure, la plus ignoble, et la plus insolente.

---

(1) Rien ne m'inspire plus de respect que la vue d'un homme franc qui a traversé la vie et de grands orages sans dévier de ses principes ; mais lorsqu'un homme qui se dit patriote, et qui n'est que riche et ambitieux, soutient M. de Villèle, et donne avec affectation un grand dîner au vétéran de la liberté, je me dis à part moi : M. Lafitte spécule sur l'honorable Lafayette ; il a besoin de ce dîner, que les journaux prôneront, pour raffermir les électeurs de Vervins. M. Lafitte prendra en mauvaise part mes observations, j'en suis sûr. Il aura tort : c'est un mauvais

Jamais véritable noblesse ne sortit d'une boutique. La noblesse moderne de la *vieille Europe*, qu'était-elle dans l'origine? Des chefs de guerriers féroces qui joignaient la barbarie de la victoire à celle des mœurs, dont les premiers titres furent l'usurpation et le brigandage, et qui ne fondèrent leur prééminence au-dessus de leur nation que sur le droit de commander qu'ils exerçaient dans les combats. C'est de là qu'est sortie cette foule de ducs, de comtes, de marquis, qui ont inondé et ravagé l'Europe. Tous ces titres de la vanité humaine n'étaient dans les premiers temps que des titres militaires, qui marquaient les différens degrés de commandement; mais ces mêmes titres devinrent bientôt des distinctions et des priviléges éclatans dans l'ordre civil. Bientôt ils ont fondé cette féodalité barbare, qui pendant des siècles a avili et avilit encore dans

---

calcul que de faire de la politique pour gagner des millions. Les partis sont inexorables; les royalistes même ne pardonnent pas aux royalistes qui se sont enrichis.

Pourquoi ne pas laisser le champ libre au général Sébastiani, à M. Delalot. Voilà deux hommes vraiment parlementaires, qui spéculent moins bien que M. Lafitte, mais qui dans l'ordre moral sont faits pour s'asseoir au *parquet*, tandis que M. Lafitte ne sortira jamais de la coulisse.

Spoliatis arma supersunt. Juv.

certaines contrées, le genre humain a fait des nations entières des races d'esclaves, et d'un petit nombre d'hommes des races de tyrans, qui se recrutent dans la race des *Turcarets*. Si vous voulez absolument grossir la noblesse, si celle du génie ne vous suffit pas, choisissez-la du moins inoffensive, comme celle de l'avocat *Chauveau-Lagarde:* ce brave homme se contente de six cordons qui pendent à sa boutonnière : le Lis, l'Éperon d'Or, le Saint-Sépulchre, la Croix départementale, Saint-Charles, la Garde nationale, etc. Si le mépris qui devrait s'attacher à l'origine de certains ordres (1) n'a pu empêcher l'orgueil et la misérable vanité de l'homme de les embrasser avidemment, jugez du mal qu'ils font à la liberté. C'est toujours un signe d'inégalité, une nouvelle marque qui, au gré

---

(1) On connaît l'origine des ordres du Bain, de la Jarretière et de la Toison d'Or. Voici un fait plus curieux qu'honnête, que l'on trouve dans les recueils de *Colomiés* :

« J'ai lu dans une chronique flammande que Philippe-le-
« Bon avait institué l'ordre de la Toison d'Or sur la ren-
« contre qu'il avait faite d'un poil de sa maîtresse, qui
« était de couleur jaune. »

André Favin confirme ce fait, et s'exprime ainsi :

« Philippe, duc de Bourgogne, gourvernant avec beau-

du caprice, établit des rangs et des barrières dans l'État, où la classe ordinaire des hommes est déjà surchargée et flétrie de tant de distinctions civiles. Ces hochets de l'orgueil créent des rangs jusque dans la noblesse, fondent un nouveau patriciat dans le patriciat, un nouvel orgueil dans l'orgueil, et de nouveaux moyens d'oppression dans l'oppression. Tel est le fatal pouvoir de l'opinion et des petites passions humaines, que les marques les plus frivoles contribuent à resserrer les chaînes des peuples; ont ennobli et payé la servitude des puissans, pour appesantir encore la servitude du pauvre; que la couleur même d'un ruban, la forme d'un cordon, influent sur le caractère et les dispositions des esprits; inspirent aux uns plus de respect et de bassesse, aux autres

---

« coup de privauté une dame de Bruges, et entrant du « matin dans sa chambre, trouva sur sa toilette de la toi- « son de son pays d'en-bas, dont cette dame mal soigneuse « donna sujet de rire aux gentilshommes suivans dudit « duc, qui, pour couvrir ce mystère, fit serment que tel « s'était moqué de telle toison, qui n'aurait pas l'honneur « de porter un collier d'un ordre de la toison qu'il dési- « gnait d'établir pour l'honneur de la dame. »

Ne voilà-t-il pas une belle origine; et cependant cette saleté en impose plus aux hommes que les préceptes du divin Platon.

plus d'orgueil ; reculent les hommes à plus ou moins de distance, et semblent rendre visible à l'œil cette inégalité factice que l'usurpation et l'insolence ont commencé d'abord par graver dans l'imagination du faible et de l'esclave.

Je suis bien étonné que quelques roturiers de ma connaissance n'aient pas, pendant leur séjour au pouvoir, fait admettre la noblesse rétroactive. Si M. le duc Decazes avait servi un empereur chinois, au lieu de servir un roi de France, son titre d'investiture aurait illustré ses ancêtres, en remontant jusqu'à la dixième génération ; mais en revanche son fils ne serait pas duc. Ces Chinois ne sont pas si bêtes qu'on le dit. Chez eux, les lois qui régissent la société ne substituent pas aux égards dus à la supériorité de l'âge le respect d'un vieillard pour un jeune homme supérieur à lui par le rang ; leur coutume ne corrompt pas jusqu'aux sentimens de la nature, en mêlant à l'hommage dû au rang l'expression du respect pour la paternité. Je me rappelle d'avoir vu dans le parc de Rosny, ce séjour fastueux du Caton millionnaire des monarchies modernes, deux bancs de pierre où cet illustre chevalier, qui avait tant d'aïeux et qui aimait tant son Roi, s'asseyait tout seul. Sa famille restait debout chapeau bas ! Vis-à-vis..... Je me trompe peut-être, mais j'aime

mieux le bâton sur lequel Agésilas jouait avec ses enfans. Par la *fièvre ducale* qui agite nos parvenus, ne dirait-on pas que le reste des citoyens ne sera désormais qu'une tourbe obscure, humiliée, dégradée, avilie, indigne de ménagemens, destinée aux vexations, comme si, selon la belle expression de Tite-Live, « un « plébéien était odieux aux immortels mêmes, *invisi diis immortalibus* »…. Cette fièvre passera, pour faire place à d'autres peut-être plus cruelles que ridicules.

On doit se confesser à tout âge, et dire la vérité lorsqu'on croit l'apercevoir. Toute noblesse est dangereuse, et cependant indispensable dans une monarchie; mais si j'avais à choisir entre deux maux, entre la noblesse française telle qu'elle est et la noblesse anglaise, je ne balancerais pas. Il y a de l'humanité chez le véritable noble français. Passez-lui sa morgue et sa bêtise, il vous secourra sans vous humilier. Qualité sublime, qui tient au sol et à la franchise du caractère.

Chez nos voisins, l'orgueil le plus insultant domine partout. L'homme qui n'a ni titres ni fortune est au-dessous de la bête de somme; le cheval et le chien, cela va sans dire. Wellington lui-même n'est rien à côté de ces êtres privilégiés. Mais le renard, qu'on chasse tous

les jours et à toute heure, est mille fois plus heureux que l'homme sans fortune. Un lord de la vieille aristocratie se croirait déshonoré s'il saluait en public le banquier Barrings.

Après trois ou quatre cents ans de guerres civiles, nos pères eurent le bon esprit de chasser les Anglais; l'aristocratie française les a ramenés; elle a transformé Wellington en héros. Wellington est usé; les *filles* même n'en veulent plus. Londonderry s'est coupé le cou, et la nouvelle politique anglaise agite tous les points de la France. Nous verrons.... Dix ans ne sont rien dans la vie des peuples, et les sots qui se sont anglaisés, et qui *s'anglaisent* en ce moment, paieront les pots cassés.

Mais revenons à nos moutons.

Je passai l'automne dernier à Saint-Germain. Un garde-du-corps de ma province, que je rencontrai sur la terrasse, m'aborda en me disant : « Je n'en puis plus, je suis sur les « dents. — Le service du roi est donc bien pé- « nible, lui répondis-je ..... ? —Il s'agit bien « du service du roi. J'arrive de la terre de....., « où on jouait hier la comédie : nous y étions « sept gardes de service...... —Pour la comé- « die ? — Non, pour la nuit. — Vous con- « naissez donc la dame du château.. . . . . ? — « Non, je ne connais qu'une petite marquise,

« toute brune, qui m'y avait donné rendez-« vous. » Ne dirait-on pas que la compagnie des gardes n'est qu'un relais placé à Saint-Germain pour le service de ces dames. Une marquise sans passions ne serait donc qu'un automate? Encore cet automate a-t-il des ressorts. Les passions ne sont point en nous par droit de conquête : c'est la nature qui les donne, et la nature ne fait rien en vain. Tout consiste chez les dames aux grands airs à porter l'indécence aussi loin qu'il est possible, pourvu qu'elle ne soit pas de mauvais ton. Elles ne demandent au vice que du charme et de l'esprit. Quelquefois même elles sont moins exigeantes; elles ne se piquent même pas d'être désirables et de se faire désirer : leur mobile est le plaisir et les jouissances. La pudeur n'est plus un sentiment naturel. Elles s'habillent sans se vêtir; les tissus légers qui dessinent les formes de leur sexe ne refusent aux yeux que la nudité absolue, et, comme aux climats des tropiques, la promettent en un clin d'œil.

J'étais assis, il y peu de jours, au bout de la terrasse des Feuillans, avec le vieux marquis de C. . . . . , qui, depuis quarante ans, n'a pas quitté la cour, émigré, espion anglais, courrier diplomatique, une mémoire prodigieuse, et la plus mauvaise langue de l'Europe.

Nous sommes tous cocus (1) de père en fils dans nos familles, me dit-il en me faisant apercevoir le comte de P....., qui, malgré ses douze lustres, est encore le plus joli homme de Paris.

Oui, le comte ...... est le père du duc de ....., qui passait dans la rue de Rivoli au même instant. Il est né neuf mois après le duel qui eut lieu entre le comte de..... et le comte de ...... dans la chambre à coucher de la comtesse, au château de......; et ce qu'il y eut de remarquable dans ce duel, c'est que le comte...... reçut un coup d'épée dans la cuisse, sans que sa culotte fut percée. D'où je tirai la conséquence toute naturelle que M. le comte de...... avait été *sans culotte* dans cette circonstance.

Le comte cocufié voulut faire du scandale; mais sa mère, étant accourue sur le théâtre de son déshonneur, prenant le ton et le geste d'Agrippine, lui imposa silence en ces termes:

---

(1) *Fate, figlioli, in ogni maniera,* disait le pape Clément VIII à Catherine de Médicis sa nièce. Il y a grande apparence que Catherine suivit ce conseil: car le connétable de Montmorenci disait que, de tous les enfans de Henri II, il n'y avait qu'une fille naturelle qui lui ressemblait.

« Qui vous assure, Monsieur le comte, que « vous êtes le fils de votre père ? » (1)

Encore un bâtard, me dit-il, en apercevant le prince de......, qui se dirigeait vers nous : il est fils du....., qui n'était alors que comte....

Je ne vous affirmerai pas, me dit-il, si M. le duc ..... est fils de tel ou tel Suisse, parce que sa mère avait un goût décidé pour toute la compagnie; mais à coup sûr il n'est pas fils de son père, qui était petit et laid. Il passait sa vie à vendre des images.

Je raconterai plus tard l'histoire de *deux pucelles*, que j'ai recueillie dans la même séance : elle est trop élevée, elle a de trop grandes racines, pour ne figurer ici que comme historiette.

---

(1) Pareil événement vient d'arriver au fruit de ce chaste hymen : c'est encore un cocu qui n'en peut *prétendre cause d'ignorance*. Il a trouvé un Anglais dans le lit de la jeune duchesse ; mais au lieu d'un coup d'épée, les deux champions ont déjeûné à la fourchette. Le prétendu poison pris par la belle duchesse n'était autre chose qu'une tasse de chocolat. Comment se fait-il que des hommes si profonds dans la *race* des chevaux soient si *bêtes* lorsqu'il s'agit de trier dans la race féminine. Il y avait pourtant là deux précédens, deux exemples vivans, qui *forlignent* depuis un demi-siècle. « *Ce petit tuc, mon chendre, n'est qu'un petit pourceois ; il n'a pas de filossofie.* »

Malgré la dissolution des hautes classes, avant la révolution, je ne croyais pas à l'intimité de libertinage que Faublas dit avoir existé entre lui et son père ; il a fallu que deux exemples récens vinssent me convaincre. J'ai vu M. le duc de. . . . . promener sa concubine aux Tuileries en compagnie de son fils, qui était alors un jeune homme de quinze ou seize ans. J'ai entendu ce même duc, assis à côté de son fils au balcon de l'Opéra, lui expliquant le secret des coulisses.

Un duc, passe ; mais un notaire royaliste et dévot, que j'ai vu jouer avec une fille publique, en présence de son fils, dans le bois de Ville-d'Avray ! Je ne trouve dans ma tête aucune réflexion sur ces deux faits. Les passions sont quelquefois excusables ; mais qu'un père de famille descende à ce degré de libertinage, on ne me croira pas.

Le travail et le plaisir sont visiblement deux ennemis naturels ; cependant ils s'associent par quelque *joincture* qui, pour être imperceptible, n'en est pas moins réelle. Socrate prétend que quelque dieu, voulant confondre la douleur et la volupté, et ne pouvant en venir à bout, s'avisa de les accoupler au moins par la queue. J'ai entendu conter qu'une société

de pédérastes qui se réunissait rue Neuve-du Luxembourg, et qui avait pour *maître Jacques* M......, ce marguillier qui pense si bien, s'était épris tout à coup de l'élégant uniforme d'un des régimens de cavalerie de la garde royale. Le colonel, qui n'entendait pas de cette oreille, eut la brutalité de contrarier le goût de ces messieurs. Instruit du temps, du lieu, du jour et de l'heure où douze des plus beaux soldats de son régiment devaient jouer le rôle d'incubes, il prévint la police, et le coup de filet fut miraculeux. C'était un duc maître-d'hôtel......; un comte de....., que les méchans ont comparé à un *coco*.....; un marquis de F......; un vicomte de B.....; le chevalier M......, qui joue le rôle de pourvoyeur, fait la traite des jeunes gens et des soldats dans le jardin des Tuileries, devant l'escalier de Cléopâtre. Tous ces *grands hommes* sont certainement religieux et bien pensans, et ont à coup sûr voté pour le sacrilége.

Le quartier général de ces messieurs à *culotte* se tient place du Carrousel, entre les deux guichets du côté de la rivière, de huit à neuf heures du soir. Les *beaux*, les *patiens*, sont en ligne, dans l'attitude d'un homme qui satisfait un besoin. Les amateurs inspectent. Enveloppé dans mon manteau, j'ai parcouru cette

ligne de *chiens* et de *cochons !* C'est là le dernier degré de la dépravation humaine.

J'y suis allé trois fois, par la pluie, par le froid et par la neige, et j'y ai reconnu le contre-amiral ..... donnant des soins à un laquais en livrée et en cocarde noire;

Le magistrat ......, qui est jésuite et célibataire;

Les notaires D.... et S...., le petit agent de change L....., le duc de ...., le marquis C... L....., deux abbés, l'ancien tribun G...., deux préfets en fonctions; le député P...., jésuite et *grand hurleur*, et le comte B...., pair de France, tous hommes à sacrilége.

Sacrilége...., peine de mort.... Quels hommes!.... quelle dévotion !

Misérables humains, soit en manteau ducal, soit en habit de législateurs, soit en robe noire ou en surplis, en petit manteau ou en rabat, ne cherchez jamais à employer l'échafaud là où il ne s'agit que de raison; ou consentez à être baffoués dans tous les siècles, comme les plus impertinens et les plus cruels de tous les hommes.

On vous a parlé cent fois de l'insolente absurdité avec laquelle vous condamnâtes Galilée, et moi je vous en parle pour la cent

unième. Gravez à la porte de votre saint office :

« Ici sept cardinaux, assistés de frères mineurs, firent jeter en prison le maître à penser de l'Italie, âgé de soixante-dix ans, le firent jeuner au pain et à l'eau, parce qu'il instruisait le genre humain, et qu'ils n'étaient que des ignorans.

« Là on rendit un arrêt en faveur des catégories d'Aristote, et on statua *savamment* et *équitablement* la peine des galères contre quiconque serait assez osé pour être d'un autre avis que la *stagirite*, dont cependant deux conciles avaient jadis brûlé les livres.

« Plus loin, une faculté sans *facultés* fit un décret *contre* les idées innées, et fit ensuite un décret *pour* les idées innées, sans que ladite faculté fût seulement informée par ses bedeaux de ce que c'est qu'une idée. »

On a procédé juridiquement dans vos écoles contre la circulation du sang.

Vous avez intenté procès contre l'inoculation, et les exploits ont été signifiés à votre requête.

Vous avez fait saisir aux douanes des livres où on disait méchamment et *proditoirement* que les triangles ont toujours trois an-

Il n'y a pas deux cents ans que l'évêque d'Autun lançait des sentences d'excommunication contre les *rats*, et que le célèbre Chasseneux, qui fut depuis premier président au parlement de Provenee, prit la défense des *rats*, « *et remontra que le terme qui leur avait été donné pour comparaître était trop court, d'autant plus qu'il y avait pour eux du danger à se mettre en route, tous les chatsdes villages voisins étant aux aguets pour les saisir* ». O égaremens de l'esprit humain! Si du moins vous n'étiez que ridicules. (1)

Et dans quel genre de cruautés, de platitudes, de crapules et d'ignorance, n'avez-vous pas remporté le prix, même récemment! Sans remonter à Théodose II, je pourrais bien vous prouver que les blasphémateurs, et ceux qui reprochent le blasphème, se sont réciproque-

---

(1) Le 14 mai 1760, jour de l'anniversaire de la mort de Henri IV, les apothicaires de Paris, qui n'étaient pas encore pharmaciens, firent saisir dans un couvent de jésuites qu'on appelait la maison professe des drogues que les jésuites vendaient en fraude pour empoisonner les jansénistes, disait-on. Ces pères furent condamnés par le parlement.

ment coupé le cou; mais tel est le sort de l'humanité. Dryden l'a dit :

This sida to day and the other to morrow burns,
And they are all gods almighty in their turns.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on dit que la justice est souvent très-injuste; *summum jus*, *summa injuria*, est un des plus anciens proverbes. Il y a plusieurs manières d'être injuste : par exemple celle de rouer sur des indices équivoques, et de se rendre coupable du sang innocent pour avoir cru de vaines présomptions.

Une autre manière d'être injuste est de condamner au dernier supplice un homme qui mériterait tout au plus trois mois de prison : cette espèce d'injustice est celle des tyrans, et surtout des *fanatiques*, qui deviennent toujours tyrans lorsqu'ils ont la puissance de mal faire.

Notre *divin maître* n'enseigna aucun dogme métaphysique; il n'écrivit point de cahiers théologiques; il n'a institué ni moines ni pédérastes, ni inquisiteurs; il n'a point ordonné la loi qui punit de mort le sacrilége; il n'a pas dicté la pastorale de monseigneur l'archevêque de Rouen, ni le réquisitoire de M. B...... Le bien et le mal se touchent. Quiconque a écrit sur nos devoirs a bien écrit dans tous les pays du monde, parce qu'il n'a écrit qu'avec sa

raison. Lisez : ils ont tous dit la même chose. *Socrate* et *Epicure*, *Confutzée* et *Cicéron*, *Marc-Antonin* et *Amurat*, ont eu la même morale. Redisons tous les jours à tous les hommes : La morale est une, elle vient de *Dieu;* les crimes viennent de nous. Les cruautés absurdes et inutiles cèderont tôt ou tard à la nature et à la raison. Ce qui ne cédera pas, c'est l'aveugle confiance que l'on a dans les momeries. Les hommes injustes, les scélérats même, osent se flatter de corrompre Dieu par les dehors de la piété. En vain les hommes de sens s'élèvent contre une erreur si dangereuse : elle sera toujours chère à la plupart des hommes, parce qu'il est plus facile de faire des grimaces que d'avoir des vertus.

Quiconque ose parler aux hommes au nom de Dieu, et leur parle autrement que leur conscience, est un imposteur, de quelque caractère qu'il soit revêtu; il ment à Dieu et aux hommes, puisqu'il ose démentir les principes de justice qui sont en nous, et que nous ne tenons pas de nous, mais de celui qui nous a créés, qui a créée notre intelligence, et l'a éclairée des lumières dont la source est dans son essence éternelle. Il est possible que des prestiges adroits abusent nos sens et notre ignorance : il ne l'est pas que les ordres du Très-Haut soient

en contradiction avec la morale qu'il a gravée dans notre âme ; il ne l'est pas qu'il désavoue par l'organe d'un mortel ce qu'il a écrit dans nos cœurs en caractères immortels; il ne l'est pas, en un mot, que le cri de la conscience ne soit pas la voix de Dieu. (1)

Il y a une très-grande différence entre la connaissance de l'homme et la connaissance des hommes. Pour connaître l'homme il suffit de s'étudier soi-même, pour connaître les hommes il faut les pratiquer. Cette dernière connaissance m'a coûté un million et trente ans de ma vie; mais aussi j'en sais *long*, et je n'ai pas de regrets. J'ai perdu un procès important pour avoir voulu voir à nu l'âme d'un juge. Les hommes les plus polis ne sont pas les plus vertueux; les mœurs simples et sévères ne se trouvent que parmi ceux que la raison et l'équité ont policés, et qui n'ont pas encore abusé de l'esprit pour le corrompre. Les peuples policés valent mieux que les peuples polis. La Pensilvanie vaut mieux que le faubourg Saint-Germain. *O seclum insipiens et inficetum.* Cat.

Un ancien a dit : « Il y a bien plus de constance à user la chaîne qui nous tient qu'à la

---

(1) Dieu ne peut être l'auteur que du bien. Plat., *de Rep.*, liv. 2, pag. 379.

rompre. » Je ne suis pas entièrement de son avis, à moins qu'il ne s'agisse des devoirs de fils, de sujet et de mari, ce qui est hors de la question.

Il n'y a ni extrêmes délices ni extrêmes tourmens qui puissent durer toute la vie. Le souverain bien et le souverain mal sont des chimères. Nous avons la belle fable de Crantor : il fait comparaître aux jeux olympiques la richesse, la volupté, la santé, la vertu ; chacune demande la pomme. La richesse dit : C'est moi qui suis le souverain bien, car avec moi on achète tous les biens. La volupté dit la pomme m'appartient, car on ne demande la richesse que pour m'avoir. La santé assure que sans elle il n'y a point de volupté et que la richesse est inutile. Enfin la vertu représente qu'elle est au-dessus des trois autres, parce que avec de l'or, des plaisirs et de la santé, on peut se rendre très-méprisable si on se conduit mal. La vertu eut la pomme.

La fable est très-ingénieuse ; mais la vertu n'est pas un bien : c'est un devoir ; elle est d'un genre différent, d'un ordre supérieur. Un homme vertueux avec la pierre et la goutte, sans appui, sans amis, privé du nécessaire, persécuté, enchaîné par un tyran voluptueux qui se porte bien, est très-malheureux ; et le

persécuteur insolent qui caresse une nouvelle maîtresse sur un lit de pourpre est très-heureux. Dites que le sage persécuté est préférable à son indigne persécuteur, dites que vous aimez l'un et que vous détestez l'autre ; mais avouez que le sage dans les fers enrage. Si le sage n'en convient pas, il vous trompe : c'est un charlatan.

Il y a une petite observation à faire ici : c'est que, quand nous disons : Il est probable qu'un tel homme est plus heureux qu'un tel autre, qu'un jeune muletier a de grands avantages sur Napoléon, qu'une modiste est plus satisfaite qu'une princesse, nous devons nous en tenir à ce probable. Il y a grande apparence qu'un muletier se portant bien a plus de plaisir que Napoléon rongé de douleur ; mais il se peut bien faire aussi que Napoléon, dévoré sur son rocher, repasse dans sa tête, avec tant de plaisir, qu'il a humilié les rois et les papes, les a traînés à son char de triomphe, et que son sort vaille encore mieux à toute force que celui d'un jeune muletier vigoureux.

Si la vertu constitue le souverain bien, pourquoi le chef d'une des premières maisons de France et madame la duchesse de..... tiennent-ils tripot public ? Je dis public, parce qu'on y admet des *Grecs*, ou, pour mieux dire,

des escrocs, qui, depuis trente ans, vivent aux dépens de la *coupe* et de l'industrie des dés. Qu'importent leur titre et leur nom? En sont-ils moins connus, et suffit-il de passer les ponts pour devenir honnête homme? Comme le *Petit-Jean* des Plaideurs, paieraient-ils la tolérance? C'est un tapis bien moral que celui autour duquel sont assis T....., M....., G...., et les dupes qu'on livre à leurs filouteries.

Plutarque dit, à propos de ceux qui s'affectionnent aux guenons et aux petits chiens, que la partie amoureuse qui est en nous, lorsqu'elle manque de prise légitime, s'en forge une fausse et frivole, plutôt que de demeurer oisive. Hérodote raconte que, lorsqu'il était en Egypte, plusieurs femmes donnèrent avec les boucs le même exemple que Phasiphaé donna avec son taureau. Il en cite une qui eut publiquement ce commerce abominable dans le nome de Mendès. Plutarque et Pindare, qui vivaient dans des siècles si éloignés l'un de l'autre, s'accordent en ce point. Cela fait frémir la nature.

Charmantes filles de Mendès,
Quels amans cueillent sur vos lèvres
Les doux baisers que je prendrais?
Quoi! ce sont les maris des chèvres.

Les Juives étaient passionnées pour des

boucs, et les Juifs s'accouplaient avec les chèvres. Le Lévitique punit de mort cette turpitude, ch. XVII, v. 7.

Dans plusieurs contrées de l'Italie, cet excès ou ce crime fut très-commun. Virgile dit dans la troisième églogue :

Novimus et qui te transversa tuentibus hircis.

L'amour conduit à la superstition, et nos docteurs prétendaient, il n'y a pas cent ans, que le Diable se métamorphosait en bouc. Enfin, nos graves et savans jurisconsultes français soutenaient que Luther était fils d'un bouc et d'une femme.

Je ne demanderai pas pourquoi des comtesses, des duchesses, des marquises, et tant d'autres titrées ou non titrées, admettent des singes et des chiens dans leur lit : bête pour bête, un moine vaut encore mieux. Je n'oublierai jamais les yeux et le regard jaloux d'un énorme carlin qui sortit nonchalamment du lit d'une comtesse au moment où cette moderne Phasiphaé signait une procuration que je lui présentais.

Voilà pourtant où nous conduisent messieurs de la *ruse* (1) : encore semblent-ils nous

---

(1) Voilà le digne fruit des soins d'un directeur ;

faire grâce de la vie. « Pour mériter de vivre, nous disent-ils, il faut aimer le mal que nous avons fait, que nous faisons et que nous ferons. Nous tenons école de scandale; nos *Lessius* tollèrent les vices et les crimes; il n'y a de *bien* et de *mal que grâce à la société et aux lois; il n'y a d'autre vertu que de suivre ses goûts et ses penchans, qui sont innocens par cela même qu'ils sont naturels.* Certainement il ne faut pas beaucoup de génie pour faire beaucoup de prosélytes avec de semblables doctrines. Il ne faut que des gouvernemens assez insensés pour souffrir qu'on les répande. Non, certes, la raison, et par conséquent la religion elle-même, ne font nullement un crime des penchans naturels du cœur humain; mais elles font un devoir de les combattre et un mérite de les surmonter, tant qu'ils ne sont pas dans l'ordre moral. La vertu n'a jamais été autre chose depuis le commencement du monde, jusqu'à *Escobar*, s'entend; et c'est à lui et à ses disciples qu'il a été

Encore est-ce beaucoup si ce guide imposteur,
Par les chemins fleuris d'uu charmant quiétisme,
Tout à coup l'amenant au *vrai molinisme*,
Il ne lui fait bientôt, aidé de Lucifer,
Goûter en paradis les plaisirs de l'enfer.

réservé de statuer sur ce point comme sur tant d'autres, que, jusqu'à eux, le monde entier n'avait pas eu le sens commun. La punition sera terrible, messieurs les inigistes; elle sera juste ; elle est nécessaire, mais elle ne sera pas perdue pour le genre humain. (1)

La correspondance universelle qui se trouve dans les ouvrages de la nature prouve bien que ce que nous voyons n'est pas fortuit. Il y a un maître supérieur. J'aperçois dans les Etats, dans leur police, dans leur politique, les mêmes maladies que dans le corps humain. Les royaumes, les empires, les républiques, naissent, fleurissent et meurent de vieillesse comme nous. Dix ans ont suffi pour tuer la Sainte-Alliance. Elle est morte avec son chef, dont on veut à toute force faire un grand homme, et qui en vérité n'était qu'un *grand niais* (2). Comme nous, les États ont des réplé-

---

(1) Ils se vengeront en me condamnant aux peines de l'enfer : c'est le grand argument pour répondre à tous les doutes.

(2) Je conçois que cette mort attriste ceux à qui Rabelais a dédié son livre, les jésuites entre autres. Comme il faudra en découdre avec le Nord, j'aime mieux y voir régner un Tartare tout pur qu'un métis. Alexandre voulait conquérir les Français avant la France, gagner notre

tions d'humeurs qui nécessitent saignée et purgation. Les Romains se servirent de la guerre contre les Carthaginois comme d'une saignée. Nous sommes comme eux exposés aux désordres que produit une longue paix, par le débordement du luxe et du libertinage, qui nous sont plus funestes que les armées de toute l'Europe.

> Et patimur longæ pacis mala ; sævior armis
> Luxuria incumbit.
>
> Juv., *Sat.* vi.

Je ne sais si on nous appliquera la *saignée*, ou la *purgation ;* mais bien certainement ce sera l'un ou l'autre remède : nous en avons besoin. Je recommande seulement aux Hippocrates qui se sont faits nos médecins d'imiter la méthode des *Purgons* de l'ancienne Rome envers les athlètes. Lorsque le remède est trop violent, il entraîne *toutes les humeurs*. Je sais bien que, ne pouvant guérir la plaie, on se con-

---

confiance, nous accoutumer aux fers, nous forcer à lui en demander, comme à Aix-la-Chapelle, et par des voies lentes et douces devenir insensiblement notre arbitre et notre maître. La France doit être libre et indépendante. S'il faut se battre contre le Nord, elle se battra. Je ne puis pas croire qu'elle se dévise devant un si grand danger, et si elle ne se divise pas, elle est invulnérable.

tente de l'endormir. Tout a un terme. L'haleine de nos aïeux sentait l'ail ; mais leur estomac était *musqué* de bonne conscience. Nous exhalons au-dehors les parfums les plus suaves, et nous ne sommes qu'un composé de vices. On ne répond pas à tout en disant : *Je mourrai martyr*, comme on ne satisfait pas à tout en sachant mourir. C'est toujours une sorte de courage, il est vrai ; mais ce n'est ni la plus rare, ni la plus difficile, ni la plus utile de toutes. Ne nous fâchons pas : je touche une question délicate, je l'avoue ; mais sous ma plume elle ne sortira pas des bornes de la raison et du respect pour qui *de droit*.

Toute prétention est un usurpation, car nous avons pour prétentions les droits des autres. L'amour-propre et le besoin de parler de soi sont souvent de mauvais conseillers. Si je n'aimais la révolution française par principe et par conviction, je l'aimerais comme justice. Je suppose que la révolution et l'ancien régime vinssent plaider devant un aréopage composé de Socrate, Platon, Aristote, Epaminondas, Plutarque, Marc-Aurèle, les deux Antonins, Saint-Louis, l'Hôpital, Malesherbes et Daguesseau ; j'admets même M. Bellart pour faire les réquisitoires. Je mets de côté et hors cause les vices inhérens au gouvernement d'alors, la

barbarie des lois criminelles, l'avilissement et la pauvreté des basses classes. J'écarte encore de la question Bayle, Montesquieu, Voltaire et Jean-Jacques. Je n'admets que la partie morale qui est destinée à gangréner ou à élever le corps social.

Le duc de Lauzun, madame du Hausset, madame Campan et madame de G...... (1), plaident pour l'ancien régime; leurs mémoires sont dans les mains de tout le monde; chacun peut les apprécier. Je le demande à tout lecteur de bonne foi, que trouve-t-on dans ces archives de *latrines?* Des maquereaux couverts d'honneurs; des catins mères de famille, qui se disputent, qui se dévorent entre elles, qui jouent la comédie, se font bayadères pour séduire trois vieux libertins, Louis XV, le duc

---

(1) Le fameux Ifflang disait à madame de G....., qui venait de jouer la comédie devant lui : « Vous êtes la meilleure actrice que j'aie jamais vue. » Ifflant pouvait avoir raison; mais madame de G....., qui se vante de ce compliment, apprendra, sur ses vieux jours, que la place d'un comédien est sur les planches, et qu'on ne devrait pas être à la fois Sophie Arnoult et gouvernante de princes français. J'ai bien lu dans ma vie, j'ai vu des caractères bien dangereux; mais si je juge madame de G..... sur ses propres mémoires, c'est un serpent qui change de peau *ad libitum*. Quel fléau social!

d'Orléans et le prince de Conti. Tout se concentre pendant cinquante ans sur ce seul point; et de quelles bouches sortent de pareils aveux? Ce sont les acteurs eux-mêmes qui viennent édifier la génération qui s'élève par la révélation de pareilles turpitudes. Je ne crois pas avoir besoin de plaider la cause de la révolution. Madame de G....., avec tout son esprit, lui fait trop beau jeu..... Espérons que l'appareil de Guitton de Morveau suffira désormais. Je ne le pense pas, mais je le désire de toute mon âme. La vérité qui est dans les choses finit toujours par éclater. Que les lois humaines décident contre la conviction publique, rien n'est plus ordinaire; mais qu'on puisse montrer qu'il résulte un bien de ce contraste, c'est ce qui encore n'a été au pouvoir de personne.

Ut matrona meretrici dispar erit atque
Discolor, infido distabit amicus (1).

HOR.

---

(1) Puisque la *dévote* madame de...... cite, par charité, l'épigramme contre Marmontel, je vais lui en citer une que j'ai lue, il y a vingt ans, sur la boutique du libraire Barba :

Les œuvres de..... à six francs le volume!
N'est-ce point une erreur?
Lorsque son p... valait mieux que sa plume
Pour un écu j'avais l'auteur.

M'objectera-t-on que les causes ne sont plus les mêmes. Je les soutiens dix fois plus graves. Je ne vois de mœurs que dans la famille royale et la magistrature, et nous savons tous que l'infortuné Louis XVI et Malesherbes n'en manquaient pas.

Madame de G...., malgré l'avis du docteur Bourdois, soutient qu'elle a le cœur *ossifié*. Ceci passe mes facultés, et M. Bourdois est plus compétent que moi ; mais ce que j'affirme, c'est qu'elle a un *calus* dans l'esprit. Dire au même instant et presqu'à la même page que Voltaire, J.-J. Rousseau et Marmontel, sont des sots, et signaler l'agent d'affaires S.... comme un homme de génie!! Il fallait y ajouter les anciens procureurs U..... et B......, pour faire le trio.

Ces messieurs faisaient les affaires d'autrui quand je suis arrivé à Paris ; ils les faisaient, sous mes yeux, avec une habileté sur laquelle mes idées ne sont pas encore bien nettes. Je leur ai vu gagner quatre cent mille livres de rentes, en terre, dans une seule affaire, et sans bourse délier. Certes J.-J. Rousseau n'était pas de cette force.

At bona pars hominum decepta cupidine falso.

HOR., *Sat.* I.

Mais ce qui m'a paru assez drôle, c'est que

MM. U.... et S.... se soient fait nommer députés, l'un comme royaliste, l'autre comme libéral.

Je serais pourtant fâché que ces trois messieurs prissent ma remarque en mauvaise part. Je leur conteste le génie, mais je ne leur conteste pas une grande habileté, et je ne serais pas embarrassé pour justifier mon opinion.

Notre révolution a produit, particulièrement à Paris, trois espèces d'hommes : les victimes, les faiseurs, et les hommes à *savoir-faire*. Les victimes sont toujours victimes et le seront toujours, les faiseurs sont morts pauvres, et les hommes à *savoir-faire* ont usurpé la fortune et les titres.

Napoléon les devinait, et ne leur permit jamais d'approcher de sa personne. Il est remarquable que tous les fr..... qu'il a repoussés ont justifié sa répugnance, même après la restauration. J'étais alors aux premières loges pour voir manœuvrer ces pillards, et je déclare que Napoléon avait mille fois raison.... Mais il n'a volé que *du bois*, disais-je un jour à M. Berthault, architecte des palais impériaux..... Vous vous trompez, me répondit-il, il a volé jusqu'aux serrures.

Ces *grippe-sous* avaient toujours une larme pour les victimes de la révolution; mais tout en pleurant ils possédaient et possèdent encore

leurs terres et leurs hôtels. Une Vénus sans âme, jadis déesse de la liberté, pleurait tous les jours publiquement sur l'infortune d'un orphelin, pendant que son mari lui volait cent mille livres de rente.

Le financier D..... meurt sur l'échafaud, laissant trois cent mille livres de rentes en terre aux portes de Paris, et quatre enfans mineurs. Le boucher Legendre, avec la belle phrase *des larmes et de la rosée*, fait restituer les biens aux enfans.

Un procureur se fait nommer leur curateur; tous les biens sont vendus aux criées, et, liquidation faite, les mineurs restent sans pain.

Un fermier des environs d'Ermenonville vint m'offrir une ferme qui provenait du financier D......, et m'en demanda cent mille francs.

Je regardai le titre, et je vis qu'il ne l'avait payée que dix-sept mille. Je lui en fis l'observation. J'ai donné, me dit-il, cinquante mille francs de la main à la main au procureur B......

Voilà ce qui constitue aujourd'hui l'élite de la société parisienne.

Je pourrais citer cent tours de cette force. J'ai un recueil.....

Ce n'est pas seulement les grands seigneurs français qui se vautrent dans la dissolution,

les ambassadeurs, les lords anglais, toute l'Europe enfin vomit ses vices dans la Babylone moderne.

Mettez une faux dans la main d'un squelette, et vous aurez le portrait en pied de l'homme le plus brave de France. Il ose marcher, disait un *vieux malin.* Cette ombre diplomatique traîne *son excellence* dans les coulisses et fait des gambades d'une baladine le principal objet de ses négociations. Il se met tout nu pour jouer du violon devant sa maîtresse; il miaule, il fait le chat, et son grand bonheur est de recevoir, dans cette posture, des coups de pied de sa Laïs et les débris de viande qu'elle daigne lui jeter. Est-ce de la crapule, oui ou non.

Cet autre passait trois heures par jour, au coin de la rue Chabanais, pour guetter les grisettes; il les suivait toutes à pied ou à cheval, et pour couronner ces velléités lubriques, il se faisait appliquer une omelette bouillante sur les reins.... Il est mort à la peine. Tel maître, tel valet: j'ai vu son roi festoyer les filles du boulevart.

Nympharum fugientum amator. (1)

Hor.

---

(1) Lors de l'entrevue d'Erfurth, les tambours avaient

Lord D..... quitte l'Angleterre, fuit la potence, et vient à Paris tenir école de sodomie.

Lord S..... donne jusqu'à quarante mille francs à une actrice pour lui ficher de grosses épingles dans le derrière. O démon des trésors, quel... ne piques-tu pas.

Lord T..... fouette de jeunes filles, les martyrise, et sa seigneurie n'éprouve de sensations qu'à la vue du sang.

Lord P..... les fait fouetter entre elles, en fait garroter une qu'on passe aux verges, et lorsque la douleur arrache quelques cris à cette infortunée, il double le salaire, et on continue.

Et le tiers de la population anglaise vit d'aumone. Pour finir le tableau, nous avons, sous la police des jésuites, des maisons publiques de *Ligurinus*, comme des maisons de filles. Tout cela paie patente et soutient la *morale* des enfans de la ruse. Faites donc des réquisitoires.

Je sais que les Thébains avaient le régiment des amans : beau régiment! Quelques uns l'ont

---

la consigne de battre trois bans pour les empereurs, et deux seulement pour les rois. Le roi de ...... se présenta dans l'antichambre de Napoléon, et le tambour battit trois bans. Imbécille, lui cria l'officier, du milieu du salon : *ce n'est qu'un roi !*

pris pour un régiment de non-conformistes; ils se trompent : c'est prendre un accessoire honteux pour le principal honnête, l'amitié, qui chez les Grecs était prescrite par la loi et la religion. La pédérastie était malheureusement tolérée par les mœurs, comme à Paris : il ne faut pas imputer à la loi des abus indignes.

L'amitié, qui est le mariage de l'âme, était dans la loi grecque, mais non la pédérastie. Nous n'entendons pas cette liaison : parmi nous on dit mon ami, sans entendre le mot. Le méchant n'a que des complices, le voluptueux un compagnon de débauche, le banquier des associés, le politique des factieux, l'oisif des liaisons, les princes des courtisans : l'homme vertueux seul a un ami. Céthégus était le complice de Catilina, et Mécène le courtisan d'Octave; mais Cicéron était l'ami d'Atticus, et Montaigne était l'ami de la Boëtie, sans pédérastie.

Les moines chargés d'élever la jeunesse ont été toujours adonnés à ce vice; le père Polycarpe fut exilé pour avoir abusé de douze petits garçons dont il était le confesseur et le régent. Les seigneurs persans font élever leurs enfans par des eunuques : étrange alternative pour un pédagogue d'être ch... ou sodomite.

Comment peut-on nous forcer de confier l'é-

ducation de nos enfans à des moines, quand on a devant les yeux le précepte du sage Quintilien : *Carendum non solum crimine turpitudinis, sed etiam suspicione.*

Je demande pardon à mon lecteur des réflexions que je fais sur un sujet odieux et dégoûtant, mais qui malheureusement fait partie de l'histoire des opinions et des mœurs. Je doute qu'à Constantinople et dans toute l'Asie ce commerce se fasse aussi publiquement qu'à Paris. Un jeune homme, sous le nom de *Marie-Stuart,* raccroche publiquement devant Tortoni et paie patente. Il n'y a pas encore soixante ans que des Chauffours, gentilhomme lorrain, fut brûlé en place de Grève. L'ordonnance de Saint-Louis porte : « Si aucun est soupçonné de b....., l'on le doit ardoir. » *Ardoir*, c'est trop; mais créez une peine infamante, chassez les moines, ou faites-les châtrer. Rien n'est effronté comme un pédéraste. Le marquis de Bouff.... a reproduit à nos yeux l'audace des habitans de Sodome, qui voulurent commettre ce péché avec les anges qui vinrent visiter Loth.

Me reprochera-t-on de mettre trop à nu des vices aussi honteux. Je répondrai que, lorsqu'il s'agit de rendre hommage à la vérité, il faut compter pour rien le scandale qui peut en naître. Dire la vérité est un devoir. Il est rare

que celui qui le remplit soit assez heureux pour pouvoir le faire sans choquer personne. Le vrai scandale est pour ceux qui font le mal. L'historien, en le racontant, gémit sur ce qu'il a été commis ; il le raconte pour qu'on cesse de le commettre à l'avenir. Il doit dire ce qui a été, tout ce qui a été. Ce serait une absurdité de le rendre comptable des faits dont il n'est que le rapporteur. Le public a droit à la révélation de ces faits. Je les rapporte avec la certitude de pouvoir les appuyer sur des témoignages malheureusement trop certains. Peut-être que cette sincérité naïve déplaira à quelques uns de ceux qui voudraient être épargnés aux dépens des autres ; mais je ne puis ni ne veux commettre une injustice manifeste. Il faut que chacun soit traité comme il le mérite.

Je vois le doigt de la Providence, non pas en illuminé, mais en homme qui voit juste. Toute la science du blason, toutes les vieilles sépultures, la prose fleurie du *Journal de Paris*, et les mensonges de nos poètes, ne peuvent consacrer un forfait. Le mensonge, pour être plus impudent, en est-il plus ingénieux ? La ruse qui nie les faits publics est-elle autre chose que du délire et de la rage ? Il faut que le plaisir de mentir soit bien savoureux, ou bien payé, puisqu'il efface chez certains.....

un sentiment qui doit être bien pénible, ce me semble, l'intérieure et invincible honte de mentir à soi-même et aux autres. Si tout ce qui est faux n'est pas excusable, que dira-t-on de tout ce qui est crime ?

Ceux qui observent la théorie du crime dans tous les temps et dans tous les pays, et qui surmontent le dégoût de cette pénible étude en faveur de l'utilité dont elle peut être pour connaître et traiter les maladies morales et politiques, comme la médecine interroge les poisons et jusqu'aux excrémens, pour y chercher des remèdes aux maladies du corps; ceux-là, dis-je, remarqueront quelques rapprochemens dans le dialogue suivant. Montrer tout ce que peut faire l'immoralité érigée en principe dans un langage nouveau, c'est avertir l'homme de ne jamais dénaturer les expressions de la morale, sous peine de tout dénaturer à la fois. Je serais fâché que la masse honorable des Bordelais, que je respete, vît un outrage dans mes observations: je la mets à l'écart, et je ne parle que de quelques individus que j'ai vus à Bordeaux, de 1796 à 1802, commettre les plus extravagantes horreurs, au nom de la *philosophie*, au nom de *la liberté*, au nom *du Roi*, au nom de l'*humanité*, et au nom *des droits de l'homme*; des hommes que j'ai vus athées, joueurs, crou-

piers, voleurs, délateurs, provocateurs, assassins, mendians et paresseux. Je les avais crus convertis depuis 1814; je croyais de bonne foi qu'ils étaient devenus pieux en devenant royalistes, généraux, députés, etc. Je m'étais trompé : des hommes pervers ne peuvent envisager d'autre asyle, d'autre espoir, d'autre partage, que le *néant.* Cicéron eut horreur des cinq cents satellites qui accompagnaient César lorsque, après avoir passé le Rubicon, il vint visiter ce grand magistrat dans sa maison de Tusculum. *Il vaut mieux être vaincu avec Pompée que de vaincre avec ces gens-là*, s'écria-t-il.

Trois individus sortaient de la réception que fait, le lundi de chaque semaine, monseigneur le.... La réunion était nombreuse, dit un petit homme décoré; mais le ministre n'est qu'un parvenu, qui avait l'air de faire un effort en nous saluant.... M. Ravez n'a pas eu l'air de me reconnaître. C'est un traître, qui singe le *royaliste*, et qui ne l'est pas. Il suit aveuglément les traces du républicain Lainé; mais il est démasqué, et les Bordelais savent aujourd'hui à quoi s'en tenir sur son compte. Vive l'ancienne noblesse! Il faut toujours en revenir là, et j'aimerais mieux être l'arrière-petit-neveu d'un

Brancas ou d'un *Marcellus* que d'être Ravez, Lainé ou Peyronnet.

Je demandai au fils de la maison quel était l'éloquent gentilhomme qui drapait si bien ses compatriotes. C'est, me répondit-il, le fils d'un g....... de Bordeaux.

Je pris la parole, et je répondis assez brièvement que le tableau du préopinant était faux en tous points ; que depuis vingt-huit ans j'avais l'honneur de connaître les trois individus qu'il avait l'art de si bien défigurer, que je les avais vus sans doute de plus près que lui, et qu'il y avait de la perfidie à traiter ainsi des hommes qui ne s'étaient élevés que par un mérite et une probité qu'attesterait tout Bordeaux. Au surplus, libre à vous de préférer au nom de Lainé la petite consanguinité de Marcellus ; mais moi je pense différemment, et j'aimerais mieux être Lainé, Ravez ou Peyronnet, que Brancas ou Marcellus, parce qu'à mes yeux, le mérite personnel vaut mieux qu'un nul et vieux parchemin. (1)

---

(1) MM. Lainé, Ravez et Peyronnet, simples avocats, brillaient au barreau de Bordeaux, en 1798. J'entrai dans la vie à cette époque. Ils m'honorèrent de leur bienveillance, j'oserais presque dire de leur amitié. Ils ont paru depuis sur le grand théâtre politique. Je n'ai

Venez, me dit un Gascon qui se dit noble et dont le père vendait des sardines, venez au salon de....., et vous verrez l'accueil que nous recevons de M. le duc..... et M. le duc....., premiers gentilshommes du Roi. Je ne vais jamais dans un tripot, et j'affirmerais que MM. Lainé, Ravez et Peyronnet se respectent trop pour fréquenter de pareils lieux. Il n'est pas étonnant que M. le duc..... vous salue affectueusement dans une maison de jeu. Les joueurs, comme les ivrognes, sont camarades et compagnons.

La discussion continua sur d'autres objets, mais en laissant toujours percer l'impiété, le royalisme (choses assez contradictoires), la soif de l'or, du sang et du plaisir.

Mais, me dit..... en m'apostrophant, je vous affirme que G.... était au nombre des assassins du maire de Toulouse. Je ne le crois pas, lui répondis-je. Croyez-le, je vous l'affirme : j'y étais, me dit-il en roulant ses yeux de t....

Qui ne hait point assez le crime n'aime point

---

pas toujours été de leur avis, ce qui ne prouve pas qu'ils eussent tort ni que j'eusse raison; mais ce qui est vrai, et je le proclame avec orgueil, c'est qu'au faîte du pouvoir, au milieu du débordement général, ils sont restés probes et moraux! Et pour moi tout est là.

assez la vertu. La faiblesse n'est pas la prudence : l'une est l'absence de la force, l'autre n'en est que la mesure. La faiblesse, comme la tyrannie, anéantit les droits naturels de l'homme, et lui ôte ses facultés. Quand la faiblesse se glisse dans le pouvoir, la pire espèce de scélérats n'est pas celle qui peut tout braver : c'est celle qui ne rougit de rien.

La franchise est ordinairement l'expression de la droiture; elle dégénère quelquefois en brusquerie, et même en rudesse. Je le sens; mais je ne peux pas pardonner à un homme qui se dégrade.

Les tailleurs ont toujours déguisé la nature ;
Ils sont trop charlatans. L'homme n'est point connu ;
L'habit change les mœurs ainsi que la figure :
Pour juger d'un mortel il faut le voir tout nu.

Il est difficile aux gens qui ont du sérieux dans l'esprit d'échapper aux questions que l'état de la société leur renvoie sans cesse.

De nos raisons, de nos fantaisies, de nos vices et de nos opinions, si on nous laissait faire, nous nous forgerions des devoirs qui porteraient les plus forts et les plus riches à faire rôtir les plus faibles. Tous les philosophes sont d'accord que le souverain bien réside dans la tranquillité de l'âme et du corps. Mais où la

trouve-t-on cette tranquillité ? Qu'on me montre une seule condition sociale qui en offre l'exemple, et je brise ma plume. Nous n'avons que du vent, des vices et de la fumée en partage. Nous avons bien raison de tirer avantage de la force de notre imagination : car, de bonne foi, tous nos biens ne sont qu'en songe. On a dit de Xénophon que les grâces reposaient sur ses lèvres à côté de la sagesse : on ne peut pas en dire autant de nos historiens. *Mézerai*, *Daniel*, M. Lacretelle jeune (1), hélas ! l'avouerai-je, M. Villemain lui-même, dans ses histoires de

---

(1) Tout est perdu : les Russes vont inonder l'occident de l'Europe. Ce sont des barbares : leur chef a osé fermer ses États aux œuvres de M. Lacretelle jeune. Je dis moi qu'il a fait preuve de bon goût en proscrivant une plate adulation. Ce n'est pas plus l'histoire de la révolution française que celle de la Cochinchine.

Toutefois, prenez-y garde, prince magnanime, illustre défenseur de la chrétienté : si vous mettez à l'index les œuvres de Marchangy, vous êtes perdu de réputation. On veut autre chose que des tabatières.

Feu Alexandre, comme monarque absolu dans le nord, et le Saint-Office au midi, agissent conséquemment à leur position en fermant la porte à nos doctrines ; j'en ferais tout autant qu'eux à leur place. Les vrais sots sont les écrivains soi-disant libéraux qui ont pu croire qu'un autocrate et le Saint-Office voulaient de la liberté. C'est vous seuls, flagorneurs, qu'il faut siffler.

Cromwel et de Lascaris, m'ennuient : c'est de la glace ou de la mauvaise foi. On est souvent fâché de voir un écrivain estimable s'abaisser à n'être qu'un écrivain sonore, réduire son art au seul métier de l'élégance, asservir péniblement ses pensées aux mots, éviter le concours des voyelles avec une affectation puérile, et n'avoir d'autre objet que d'arrondir des périodes.

> Qui dit froid écrivain dit détestable auteur.
>
> . . . .
>
> Un fou du moins fait rire et peut nous égayer;
> Mais un froid écrivain ne fait rien qu'ennuyer.

Ils ne savent ni peindre ni remuer les passions! Touchons un peu cette corde. Il me prend fantaisie de *déplumer* cet animal qu'on nomme Parisien, et qui se dit bonne compagnie par excellence. Foulons aux pieds cette sotte vanité, et secouons hardiment les fondemens ridicules de tant de fausses opinions. Voyons-le donc en chemise.

> Quod sunt quos genus hoc minime juvat, ut pote plures
> Culpari dignos. (1)
>
> Hor., *Sat.* iv.

---

(1) Peu de gens aiment la satire, parce qu'il y en a beaucoup qui la méritent.

Notre maladie naturelle, c'est la présomption. La plus orgueilleuse et la plus calamiteuse de toutes les créatures, c'est l'homme, et surtout l'homme parisien. Il est logé dans la boue, cloué au dernier étage de l'univers; et vous l'entendez continuellement ramener le ciel sous ses pieds. Lorsque par hasard il croit véritablement en Dieu, il s'en attribue modestement toutes les conditions divines. Il n'y a pas un petit janséniste sur toute la paroisse Saint-Severin qui ne s'imagine loger Dieu dans son chétif individu. Sottise n'est pas vice, et j'aime encore mieux cet orgueil mystique, tout étroit qu'il est, que l'hypocrisie calculée de l'athéisme, qui vient si récemment de prendre le masque du jésuitisme. Ces deux sectes n'ont reparu que pour se persécuter. Elles feront encore *leurs farces* à nos dépens. Léon x et Luther étaient moins divisés. N'arrive-t-il pas tous les jours que des charlatans condamnent gravement d'autres charlatans, et que des fous font payer l'amende à d'autres fous. J'ai vu à Bicêtre un fou qui se croit le père Eternel, et qui, en cette qualité, en anathématise un autre qui se croit le Saint-Esprit. Mais il faut espérer que, même à Paris, tout le monde ne perdra pas la tête, et que ces enragés recevront quel-

ques apostrophes, qui les arrêteront (1). Je commence :

Sachez donc, messieurs de la compagnie de Jésus, que la vérité n'en est pas moins une puissance, même quand elle se tait : car elle reste dans les cœurs jusqu'au moment où elle en sort toute armée, et ce moment, toujours inévitable, ne se fait pas même attendre long-temps. J'ai eu l'honneur, et je réclame la priorité, de vous avoir démasqués dans mon livre *Curiosité et indiscrétion ;* mais avec quel talent et quelle profondeur n'avez-vous pas été récemment d......... par M......, dans le Journal des débats. Vous êtes percés à jour ; tous les partis se réuniront contre vous, parce que votre but éternel est de les diviser pour les voler. Vous avez brûlé nos pères ; vous nous avez guillotinés en 93, et vous n'avez repris le froc que pour perpétuer votre infâme doctrine de spoliation et de domination exclusive. Enfin, tuerez-vous tous ceux qui sont capables de dire la vérité ? Vous ne l'avez pas tuée sous Robespierre. Elle est éternelle comme son auteur, sans quoi il y a long-temps que le crime serait seul maître de la terre.

---

(1) Les deux arrêts de la Cour royale sont venus justifier mes pressentimens.

Oh! que les bornes de notre esprit sont étroites! *Quæ sunt tantæ animi angustiæ!* (Cic., *de Nat. deor.*, liv. 1.) Quelques mortels, qui n'étaient ni jansénistes ni molinistes, et qui n'avaient ni titres ni hôtels dans le faubourg Saint-Germain, ont pu s'élever assez haut pour mériter le titre de divins: *Socrate*, *Platon*, *Epaminondas*. Ce dernier refusa les richesses que la fortune lui offrait par une voie très-légitime, pour avoir, disait-il, la nécessité de lutter contre la pauvreté; et *Socrate,* qui supportait l'humeur de sa femme pour avoir occasion d'éprouver sa vertu. Quand je mets le nez dans Plutarque, ce qui m'arrive souvent, c'est mon homme, et que je regarde ensuite autour de moi, les bras me tombent. Quelles sont donc vos vertus, superbes patriciens? L'inconstance, l'irrésolution, l'incertitude, la superstition; la sollicitude des choses à venir, même après votre vie; l'ambition, l'avarice, la jalousie, l'envie; les passions vénériennes déréglées, forcénées indomptables; la lâcheté, le mensonge, la déloyauté, la trahison, la perfidie et la délation.

Voyez, je ne dirai pas ce vieux guerrier, quoiqu'il en porte les insignes, les honneurs et les décorations, oubliant qu'il est un des premiers dignitaires de la couronne, venir

s'asseoir en plein jour dans la bicoque des Champs-Élysées, s'y livrer à la plus infâme dépravation, prodiguer l'or à ses proxenètes, pour prostituer des ramoneurs;

Ce vieux pair de France, dont le langage est si doux, si persuasif, descendre de sa voiture pour séduire une fille de dix ans qui balaie la boue à l'angle du pont et de la route de Versailles. J'ai vu offrir la pièce d'or, l'enfant la refuser, et accepter la pièce de deux sous que je lui offrais. *Multum sibi adjecit virtus lacessita.*—SENEC., *ep.* XIII. (1)

C'est une chose d'un grand poids que la honte, et lorsqu'elle cesse de contenir les hommes, adieu morale et patrie. Les supplices ne font qu'éguiser les vices. L'ordre et le *règlement* des mœurs dépend de quelque autre moyen; et si les maximes de *Lessius* n'avaient pas remplacé depuis dix ans celles des Bossuet, des Fénélon, des Massillon, nous n'en serions pas, sur ce point, où nous en sommes. Tout arbre porte ses fruits, et les mauvaises

(1) L'innocence attaquée n'en devient que plus intrépide. Il faut avoir vu avec quelle rapidité ce vieux coquin, qui me reconnut, regagna sa voiture, et il fit bien. Après l'aveu ingénu de l'enfant, son tremblement et sa touchante rougeur, j'aurais fait justice.

graines n'ont pas besoin de culture. Quelque grand fraiseur de miracles que soit l'esprit inventif de notre siècle, je le défie de ramener à la droite raison un des plus riches particuliers de Paris, qui, blasé sur toutes les jouissances de la vie, s'arrête au milieu des Champs-Elysées, ordonne à ses élégans laquais d'amener dans sa voiture le plus dégoûtant *souillon* de ce repaire de la débauche et du malheur. Triste victime de la satiété, ce vieux sybarite porte sur son front livide la malédiction qui troublait le repos de Caïn. La raison humaine ne serait-elle qu'un pot à deux anses, qu'on peut facultativement saisir à droite et à gauche? Epicure dit bien qu'à l'égard du plaisir de l'amour, si la nature l'exige, il ne faut considérer ni la race, ni le lieu, ni le rang; mais il veut qu'on prenne en considération la grâce, l'âge et la beauté. M. D...... se contente de la moitié du précepte. *Et obscœnas voluptatis, si natura requirit, non genere, aut loco, aut ordine; sed forma, ætate, figura metiendas Epicurus putat.* - Cic., *Tusc.*, liv. v.

Quand on se permet tout pour faire rire, on n'est pas même le meilleurs des bouffons, car le meilleur est encore celui qui garde quelque mesure. Le Parisien n'en garde plus aucune, à mesure qu'il avance en âge; et la faute

est double, puisqu'il perd toute retenue dans un âge qui l'enseigne à ceux même qui en avaient le moins. Rien n'est plus méprisable qu'un vieillard effronté : il avilit ce qui est fait pour le respect. Les désirs de ces vieux fous, au lieu de se modérer par le temps et la réflexion, s'aiguisent et s'animent par l'impunité. Personne, cependant, mieux qu'eux, n'a connu les bienséances sociales, qui sont des lois dans le monde, et dont l'observation importe à la considération personnelle ; mais ils les mettent de côté comme un habit de parade. Et pourquoi s'oublient-ils au point d'aller mourir chez les filles publiques ou dans quelque autre excès de débauche ? C'est que le respect seul des convenances ne remplace pas les lois morales qui doivent être dans le cœur de l'homme, et que je n'ai jamais aperçues à Paris. Il faut voir mourir le vieux Parisien pour apprécier mon observation. Il n'est ni philosophe ni chrétien : la fiole qui sort de chez l'apothicaire l'intéresse exclusivement ; il pleure la perte de la vie comme l'enfant pleure en y en entrant. Ni *Socrate* ni *Jésus-Christ* ne sont de mise *céans*. Eh ! quelle fin, quel exemple et quelle morale doit-on attendre d'un vieillard qui, la veille de sa mort, courait encore les filles, les jeux, les bals et les dîners, en perruque blonde

et en chapeau à la *trois pour cent.* Ils charment l'aurore de la vie, et ne peuvent en consoler le déclin. Je les vois, ces *anciens superbes* , descendre chez Pluton à la file : rien n'est comique comme la mine qu'ils ont lorsqu'ils suivent le corbillard de leurs amis, et rien n'est plus triste que la triste certitude qu'il n'existe aucune connexion secrète entre la religion et ces âmes pouries, entre leurs mœurs et la destinée réelle qui nous attend. Qu'on me dise dans quel livre de morale philosophique ou religieuse l'opulent septuagénaire et asthmatique Géronte a puisé les leçons scandaleuses que depuis quarante ans il offre à sa famille et au public. Il va mourir sous l'accablante preuve de la spoliation; mais il mourra non aux pieds de la *croix* de notre divin Redempteur, mais bien aux pieds de *la Croix* brillante moralisée dans les coulisses de l'Opéra. Il refuse du pain à la veuve, aux enfans de....., et paie quatre-vingt mille francs ce qu'on lui dit être les prémices d'une danseuse.

Qui quamvis perjurus erit.

Hor., *Sat.* v.

Que les provinciaux jettent les yeux sur ce réceptacle d'ordures, où tout ce que les hommes regardent comme sacré est sans cesse foulé aux

pieds ; sur cette école de cynisme, au milieu d'un grand peuple poli et dans un siècle éclairé! Ce n'est pas une débauche d'esprit passagère : c'est le long débordement de la fureur du plaisir et de l'audace d'une impiété effrénée, qui doit diffamer pour jamais, et sous tous les rapports, le séjour de cette nouvelle Babylone.

Impia perdemus devoti sanguinis ætas,
Ferisque rursus occupabitur solum.
Barbarus heu ! cineres insistet victor, et urbem
Eques sonante verberabit ungula ;
Quæque carent ventis et solibus, ossa Quirini
Nefas videre, dissipabit insolens.

Hor., *Epod.* xvi.

Le plus grand signe de notre imperfection me paraît résulter du dégoût que l'usage et la fréquentation nous donne les uns pour les autres. Ce n'est pas tant la pudeur que l'art et la prudence qui ferme l'entrée du cabinet de toilette des Parisiennes. Elles ont raison sur ce point, et je serais disposé à leur passer bien des choses, si elles s'en tenaient à la langueur, au silence et aux soupirs, ce qui, dans le véritable amour, donne *pointe à la sauce*.

Et languor, et silentium,
....Et latere petitus imo spiritus.

Hor., *Epod.* xi.

Mais que pour cent mille écus la plus jolie figure de l'Opéra consente à appliquer sa bouche sur.... de ce vieux satyre, qui, après avoir gagné dix millions dans l'entreprise des...., les dissipe en sales et crapuleuses dissolutions, voilà ce qui m'étonnerait, si, au temps où nous vivons, quelque chose pouvait m'étonner; et c'est pour que le.... de M.... (1) soit torché par les langues des danseuses de l'Opéra que tant de fortunes se sont englouties, tant de victimes ont péri. Les belles comme les horribles choses de ce monde offrent des rapprochemens bien bizarres. Je n'aime pas les choses sales; mais j'ai appris avec moins de dégoût que la

---

(1) Nos philanthropes attaquent tous les ans les jeux de hasard; mais comment détruire une administration qui, indépendamment de huit millions de bail annuel, donne trois fois par semaine, à l'hôtel d'Oigny, les dîners les plus recherchés et les plus somptueux de l'Europe. Les grands-officiers de la couronne, les grands-dignitaires, les ambassadeurs de l'Europe, les lords de l'Angleterre, quelques libéraux, l'empereur de Russie, l'empereur d'Autriche, le roi de Prusse, toutes les illustrations de la vieille Europe, mangent ou ont mangé à la gamelle de l'empoisonneur *Robert*, cuisinier de M. de Chalabre.

C'est là que les ivrognes de bonne compagnie s'essaient, qu'ils avinent leurs jambes et ruinent leurs enfans. Le comte A...., ci-devant jeune homme, reproduit Fleury

plus brillante, mais la plus laide danseuse de l'Opéra, *achevait* M..... Il y a du moins compensation ; ces deux figures n'ont rien à se reprocher. Légère et sale *vidangeuse*, faites-vous traduire l'art d'aimer.

Ille quod obscœnas in aperto corpore partes
Viderat, in cursu qui fuit hæsit amor. (1)
Ov.

Il n'y a rien dont on n'ait abusé. Le baiser, destiné par la nature à la bouche, a été prostitué souvent à des membranes qui ne semblaient pas faites pour cet usage. On sait de quoi les templiers furent accusés. « C'est une

---

dans Moncade : c'est le type de l'ivresse du beau monde. Le général comte ..... S..... se grise à la houzarde, et représente, involontairement sans doute, quelques scènes du cabaret qui le vit naître.

Les notaires, les graves notaires, ont voulu dîner *en corps* dans ce tripot ; mais comme ils ne sont pas gentilshommes, l'administration des jeux ne permit cette dérogation qu'à quarante francs par tête. Elle n'y gagna rien : ces messieurs se soulèrent comme *des pocrs*, et couvrirent le riche mobilier de l'hôtel de leurs sales immondices.

(1) Je tiens cette sale anecdote de la négociatrice en personne, mademoiselle J....., ancienne coryphée, chanteuse de l'Opéra ; et je fais grâce à mon lecteur de beaucoup de détails.

« déplaisante coutume, dit Montaigne, et in-
« jurieuse aux dames, d'avoir à prêter leurs
« lèvres à quiconque a trois valets à sa suite,
« pour malplaisant qu'il soit. » Mais s'il est désagréable à une jeune et jolie bouche de se coller par politesse à une bouche vieille et laide, il y a un grand danger entre des bouches fraîches et vermeilles. Le nerf de la cinquième paire, qui va de la bouche au cœur, et de là plus bas, tant la nature a tout préparé avec l'industrie la plus délicate, est dangereux! Les petites glandes des lèvres, leur tissu spongieux, leurs mamelons veloutés, la peau fine et chatouilleuse, leur donnent un sentiment exquis et voluptueux, qui n'est pas sans analogie avec une partie plus cachée et plus sensible encore. La pudeur peut souffrir d'un baiser savouré entre deux *piétistes* de dix-huit ans, que j'ai vu donner et recevoir à Versailles, rue *Saint-Louis*. Tout est abusif quand l'autorité ferme les yeux, et les associations les plus saintes deviennent des repaires de débauche. Saint Epiphane, qui y voyait clair, leur reprochait leurs baisers impudiques et des turpitudes que notre langue ne me permet pas d'écrire en français.

Postquam enim inter se permixti fuerunt per scortationis affectum, insuper blasphe-

miam suam in cœlum extendunt. Et suscipit quidem muliercula, itemque vir, fluxum a masculo in proprias suas manus; et stant ad cœlum intuentes; et immunditiam in manibus habentes, precantur nimirum stratiotici quidem et quostici appellati, ad patrem, ut aiunt, universorum offerentes ipsum hoc quod in manibus habent, et dicunt, etc. Epip., *contra hæres.*, liv. I, tom. 2. (1)

Il en est des livres comme des pièces de théâtre : si vous n'intéressez pas votre monde, vous ne tenez rien. Instruisez-moi si vous le pouvez, mais avant tout amusez moi. La partie scandaleuse de notre histoire a presque toujours été écrite par des moines, ce qui m'en a dégoûté et rendu très-défiant. Il n'appartient point à un moine, pas plus qu'à M. Lacretelle

(1) Jean de la Caze, archevêque de Bénévent, était plus chatouilleux que saint Epiphane. Il soutient qu'on peut se baiser de la tête aux pieds. Il plaint les grands nez qui ne peuvent s'approcher que difficilement, et il conseille aux dames qui ont le nez long d'avoir des amans camus.

Lisez toutes les infamies qui se pratiquaient entre les dominicains et les religieuses de *Prato*. Ce n'est pas un profane qui parle : c'est *Ricci*, le saint évêque de Pistoïe.

jeune, d'écrire l'histoire, quelle qu'elle soit : il faut être désintéressé sur tout, et un moine ne l'est sur rien.

J'ai entendu prêcher, le jour du Vendredi Saint et le jour de Pâques, M. l'abbé...., dans l'église Saint-Roch. Cottin devait être un Démosthènes, comparativement à ce Bobèche. Il n'est point lettré, il parle mal, des gestes ignobles et des expressions de porte-faix. Tout le sermon du Vendredi Saint roula sur le mouchoir de sainte Véronique !!! *Misérables héritiers, qu'avez-vous fait de ce mouchoir?* Non, les gestes et les quolibets d'Arlequin ne sont pas plus plaisans que les raisonnemens de ce prédicateur. Je n'aime pas dans un prédicateur les vaines déclamations; je n'aime pas un comédien en chaire, qui cherche à faire applaudir sa voix, ses gestes et sa fausse éloquence. Un discours moral ne devrait jamais être une métaphysique absurde, encore moins une harangue séditieuse.

Le sermon du jour de Pâques avait pour objet les *prophéties* de M. Marcellus. Je connaissais la prose triviale et la plate poésie de ce nouveau Jérémie; mais j'ignorais qu'il eût tout seul *ressuscité Jérusalem.*

Puisque M. l'abbé.... va chercher ses prophètes sur les bords de la Garonne, je vais lui

en indiquer un dont les oracles ont été plus sûrs que ceux du Calchas de la chambre des pairs.

Montesquieu, que Rome n'a pas encore canonisé, écrivait, trente ans avant la mort de l'infortuné *Louis XVI :*

« La plupart des peuples d'Europe sont encore gouvernés par les mœurs. Mais si, par un long abus du pouvoir, le despotisme s'établissait à un certain point, il n'y aurait pas de mœurs ni de climats qui tinssent; et dans cette belle partie du monde, la nature souffrirait, *au moins pour un temps*, les insultes qu'on lui a faites dans les trois autres. » — *Esprit des Lois*, liv. VIII, ch. IX.

D'un autre côté, les philosophes dépassent le but, et lorsqu'il ne faudrait que corriger l'humanité, ils déracinent l'ordre social. *Non enim nos Deus ista scire, sed tantummodo uti voluit.* (Cic., *de div.*, liv. I.) Ou bien, imitant ce vieux poltron de Fontenelle, ils vous disent crûment : Si j'avais la main pleine de vérités, je ne l'ouvrirais pas pour les répandre. Pourquoi tant d'audace d'un côté, ou tant de poltronnerie de l'autre? Notre imperfection n'est-elle pas assez constatée? Qui ne sait que les viandes crues ne sont pas toutes propres à notre estomac; qu'il faut qu'elles soient sé-

chées, altérées ou corrompues? Pourquoi les savans n'en useraient-ils pas de même pour accommoder leurs opinions à l'usage du public. Ces savans, tant anciens que modernes, me font l'effet des épis de blé, qui s'élèvent la tête droite et fière tant qu'ils sont vides ; mais quand ils sont pleins, ils *baissent les cornes.* Les systèmes sont comme les rats, qui peuvent passer par vingt petits trous, et qui en trouvent enfin deux ou trois qui ne peuvent les admettre.

La science a tant de formes diverses et de variété, elle a dit tant de choses si contradictoires, que j'y trouve, moi *indocte* et *chétif*, toutes mes rêveries en bien comme en mal. A Paris, lorsqu'on a dit d'un homme : C'est un savant, tout est dit! Adorons! Mais quelle est cette science? qu'a-t-il dans le ventre? Un indigeste amas de pensées folles, impraticables et pesantes, vaut moins que la pensée d'un paysan, lorsqu'elle est juste et utile. Le paysan qui défriche vaut mieux que le sot qui transforme Meudon en cap des tempêtes.

Prenez un vol plus haut : gouvernez l'univers ;
Prouvez-nous que les monts sont formés par les mers ;
Jetez les Appennins dans l'abyme de l'onde ;
Descendez par un trou dans le centre du monde ;
Pour bien connaître l'âme et nos sens inégaux,
Allez des Patagons disséquer les cerveaux ;

Et tandis que *Nedham* a créé des anguilles,
Courez chez les Lapons, et ramenez des filles.

Les sciences les plus utiles sont celles qui tendent immédiatement à la direction des mœurs.

C'est d'après Platon, celui-là n'était pas un rêve-creux, que les philosophes ont recherché le souverain bien, comme les chimistes cherchent la pierre philosophale. Le souverain bien n'existe pas plus que le souverain *carré*, le souverain *jaune*. Il y a des couleurs jaunes, il y a des carrés; mais il n'y a point d'être général qui s'appelle ainsi. Cette chimérique manière de raisonner gâte les meilleures choses, notamment la *liberté*. C'est ce qui fait que je n'ai jamais modéré mes caprices en public. Mes mœurs sont naturelles; elles se sont formées sans le secours d'aucune discipline; mais toutes bêtes qu'elles sont, quand l'envie m'a pris de les faire connaître et de leur donner l'assistance de quelque discours, j'ai produit l'effet que j'en attendais. Le vice et l'incrédulité me déchiraient en secret, mais ils se taisaient devant moi. J'aime les hommes, mais je n'aime pas la *société*. Je crois qu'elle ne m'a jamais aimé. Il y avait antipathie entre nous. Je n'ai point flatté les puissances du siècle; on ne m'a pas vu fléchir un genou patient devant

ses idoles, forcer mon front à sourire, ou me réunir à l'écho des flatteurs.

Irai-je, adulateur sordide,
Encenser un sot dans l'éclat,
Amuser un Crésus stupide,
Et monseigneuriser un fat.

Et qu'on ne pense pas qu'il puisse entrer quelque orgueil dans ma conduite. Je n'ai d'orgueil sur rien, tant je me trouve infirme en présence du Créateur de la voûte céleste. Ramené même au train de la vie terrestre, l'orgueil n'est pas seulement une sottise : c'est essentiellement un principe de mal; c'est lui seul qui porte les esprits à mettre l'erreur dont ils ont besoin à la place de la vérité qu'ils redoutent, et à dénaturer les mots pour parvenir à dénaturer les choses. C'est par-là que l'erreur et le mensonge ont toujours commencé. De quelle secte suis-je? serais-je un philosophe fortuit ?

Dans ma tête, un beau jour, mon esprit se trouva,
Et j'avais quarante ans quand cela m'arriva.

PIRON.

Nil admirari prope res est una, Numici,
Solaque, quæ possit facere et servare beatum. (1)

HOR., liv. I, ép. VI.

---

(1) Ne rien admirer, n'être surpris de rien, c'est peut-

Je n'embrasse aucune secte; il n'est aucun maître que j'aie juré de suivre aveuglément; je suis le flot qui m'emporte, et j'aborde où je me trouve. Tantôt j'embrasse avec ardeur les affaires de la vie sociale; tantôt, me relâchant peu à peu, je retombe doucement sur le terrain de l'égoïsme: je tâche de ramener tout à moi et de ne dépendre de rien.

Et mihi res, non me rebus, submittere conor.

HOR., *Ep.* I.

Que puis-je faire de mieux que de m'exercer que de me consoler avec ces commencemens de philosophie? Je n'aurai jamais la fortune de M. Lafitte, et je ne l'ambitionne pas; mais faut-il pour cela négliger les moyens de vivre honnêtement et d'élever mes enfans. Je n'ai pas en prose le talent *creux et bouffi* de M. Salvandi; j'atteindrais difficilement en poésie la platitude de messieurs Chazet, Briffaut et mille autres *basses-tailles* de cette race: faut-il que je me prive du plaisir de coucher mes pensées par écrit?

Si je ne peux aller loin, je puis du moins

être la seule chose qui puisse rendre un homme constamment heureux.

faire quelques pas. Mon cœur est-il tourmenté par la violence, par des désirs haineux, immodérés ? J'ai trouvé des maximes qui adoucissaient ma douleur, et qui m'ont guéri, du moins en partie. La vaine gloire, tout altière qu'elle est, peut se guérir. Les *Lacretelle* jeune et les *Ségur* seraient pour moi des topiques radicaux. Enfin, l'envie, la colère, la paresse, l'ivrognerie, l'amour, quelque vives qu'elles soient, peuvent s'adoucir, si on se prête à l'instruction. C'est déjà une vertu que d'avoir cessé de faire le mal : on commence à être sage lorsque l'erreur cesse. Que le mur d'airain, le rempart de l'honnête homme, soit de n'avoir à pâlir d'aucun crime et d'aucun vice honteux.

Ainsi donc, philosophe à la raison soumis,
Mes défauts désormais sont mes seuls ennemis.
C'est l'erreur que je fuis; c'est la vertu que j'aime.
Je songe à me connaître et me cherche en moi-même.

L'agitation est la vie de l'âme. Les entr'actes de l'amour sont longs. La cause de la plupart de nos chagrins est si frivole, qu'il ne faut qu'attendre pour rire un jour de notre douleur et de nous-mêmes. Ce n'est pas, après tout, que le désir du repos ne soit naturel à l'homme; mais le but qui nous paraît le moins élevé n'est

pas toujours le plus facile à atteindre, et souvent la chaumière fuit devant nos yeux comme le palais. Un être doué de raison ne doit pas se laisser abattre par un revers qui renferme souvent le germe de son bonheur. Vivre, c'est cultiver sa raison et déployer toutes les facultés de son esprit. Les roses se changent en pavots, et la fleur du plaisir ne croît que sur un arbuste épineux. L'étude essentielle d'un jeune homme est celle du monde : c'est dans le tourbillon, dans leur sphère d'activité, que les hommes se développent et se découvrent. Aimer un sot, mâle ou femelle, c'est s'identifier avec lui ; c'est afficher qu'on a des sens, et non une âme ; c'est dépouiller Vénus de sa ceinture. Aimer la gloire. La gloire..... ! chimère.... ! Le bruit n'en pénètre pas dans la tombe. O mortel ! si près du néant, d'où te vient ton orgueil ? Tu succombes sous le poids de la vie, comme Atlas sous le fardeau du monde ; tu dissipes le temps dont tu pleures la perte ; avide de jouissances, tu flétris la fleur en la cueillant ; tu crains la mort, et tu voudrais précipiter la marche du soleil. Le plaisir est sans doute une excellente chose ; mais il ne peut être pour l'homme un état habituel et constant : la vie n'est que le rêve d'une ombre. Le repos, la paix avec soi-même, avec les autres, voilà le

but où doit tendre tout homme sensible et raisonnable. La première bizarrerie , la plus grande inconséqunce de l'esprit humain, est d'être constamment la victime des usages et des préjugés des hommes. Heureux celui qui naît avec le goût de l'étude, qui aime à se retirer solitairement dans le sanctuaire des muses ! Il jouit du repos sans langueur et d'un plaisir toujours nouveau ; quoique seul , il est environnné d'amis qui égaient sa retraite. Hélas ! ce n'est que là où j'ai trouvé ce bonheur que j'avais si long-temps cherché dans des routes trompeuses. J'ai été comme un autre , peut-être plus qu'un autre, dupe des sottises humaines. Tourmenté par de petites passions, j'ai immolé trente ans de ma vie à l'opinion des hommes, comme si la conscience d'un homme d'esprit ne devait pas être le premier juge de ses actions. J'ai passé mes jours en contradiction avec moi-même , luttant sans cesse contre mes goûts , mes sentimens, et m'éloignant du but où j'aspirais. J'ai enfin secoué mes vieilles erreurs , sans me jeter dans la retraite du cloître : les extrêmes sont faiblesse ou manie. Que Dieu me préserve désormais des connaissances qui fatiguent et des conversations qui ennuient. A mon âge , l'affaiblissement des sens, la tristesse de l'esprit, nous inclinent à l'austé-

rité. On doit craindre la misanthropie et l'ennui qu'elle amène. Je m'étudie à ranimer ma vie, pour que les ans ne m'entraînent qu'à reculons. Tout le monde médit de vous et de votre système, dira-t-on. Laissez-les dire : je vivrai de façon qu'ils changeront de langage. Déserteur du parti des riches, je passe nu dans le camp de ceux qui ne désirent rien.

> Nil cupientium
> Nudus castra peto, et transfuga divitum
> Partes linquere gestio.
>
> Hor., *Od., liv.* III.

Mais de quelle secte est ce magistrat si....., qui, hier 16 août, à 9 heures du soir, en guêtres, en habit gris, et en présence de deux cents personnes attroupées autour de lui, dans la grande allée du Palais-Royal, dépouillant toute pudeur, comme Diogène, isolait ses jouissances, disant qu'il voudrait satisfaire avec autant de facilité les besoins de son estomac.

> Lnnamque rubentem,
> Ne foret his testis, post magna latere sepulcra.
>
> Hor., *Sat.* VIII.

Je suis bien persuadé que S. A. R. le duc d'Orléans ignore la débauche honteuse, scandaleuse, qui se pratique à nuit tombante dans

son jardin, et que tolèrent les gardiens. Je suis tenté de croire que ces *fouette-chiens*, comme ceux des Tuileries, spéculent sur le vice. Je ne parle pas de cette troupe de malheureuses qui paient patente à la police pour faire leur commerce en plein air, *palam populo*, ni des gitons. Je parle des enfans des deux sexes, qui se prostituent publiquement avant l'âge de puberté. J'ai vu tout récemment un grand notaire en lunettes, qui est é..... et jésuite, faisant faire l'exercice à un petit bonhomme en casquette.

Cela se pratiquait ainsi avant la révolution: le notaire M.....tin fut pris *in flagrante delicto* entre deux Suisses;

Ce doyen des notaires, cet homme si vertueux, que ses confrères ont canonisé, que le roi avait couvert de cordons, et qui n'en passait pas moins sa vie dans les pierres, et dans la plus ignoble crapule;

Ce vieux Narcisse, ancien notaire, cet autre magistrat si éloquent, et tant d'autres illustres du siècle, qui n'ont fait fortune que pour arriver au point de transformer par goût leurs bouches en pots de chambre.

De quelle secte est cet officier supérieur des gardes-du-corps, qui fait la traite des pompiers rue de Rivoli, et qui, par le temps le plus

doux, se sert d'étriers rembourés? Certes, malgré ses goûts *masculins*, il n'est pas de la secte de Léonidas, puisque Lycurgue punissait par ses lois les Spartiates qui s'abritaient.

Et cette baronne, veuve sous l'empire, et maîtresse alors de beaucoup de monde sans doute, mais particulièrement d'un aide-de-camp de Napoléon; qui vendit sa fille à un premier commis, et sa nièce à R. de S. J. d'A....; qui, pendant les deux invasions, passa en revue les officiers alliés, table ouverte, lits *idem;* cria à tue-tête : Vive le roi! salua Blucher, s'adjoignit dans son commerce des *pays-bas* l'ordonnateur des emplâtres royaux, maria sa fille à un comte cocu, obtint des pensions, prit un rosaire, se fit dévote, ne manque pas une messe au château, et, selon son énergique expression......, fait les évêques : c'est elle-même qui me l'a dit. Je n'ose pas écrire certaine description sur monseigneur......

Ce n'est qu'en supportant l'adversité avec courage qu'on la surmonte : le rocher ne résiste à la tempête que parce qu'il est immobile au milieu des flots, tandis que le vaisseau qui leur obéit est souvent exposé à faire naufrage.

Qu'importe qu'il soit sujet à mécompte, le plaisir est toujours plaisir dès qu'il est senti; mais en est-il qui ne soit un vain songe? Tout

n'est que rêve ici-bas. Un vieillard se couronne des roses de l'hyménée la veille de sa mort. Un roi, un maître du monde, joint la pompe, les fêtes et la splendeur du trône, aux apprêts funéraires que lui marque la nature. Heureux ou malheureux, jeunes ou vieux, c'est l'espérance, toujours l'espérance, qui nous anime et nous soutient.

Le premier mobile de notre être est sans doute l'amour du plaisir. La nature, sans lui, nous paraîtrait enveloppée d'un crêpe funèbre; cependant les mêmes plaisirs enchantent les uns et sont indifférens aux autres; il est des gens qui ne font que leur sourire, il en est qui s'y livrent avec fureur; aux uns ils deviennent nécessaires par l'habitude, d'autres n'en aiment que les prémices. Il ne s'agit pourtant que de tourner cet amour, tout indocile qu'il est, vers des plaisirs que la raison ne défend point, si elle ne peut les avouer. Ceux des sens sont presque toujours les plus dangereux et les moins satisfaisans. Qu'est-ce qui nous engage pour l'ordinaire à les rechercher? Une vaine et stérile dissipation, l'ennui, la paresse, le triste embarras de l'oisiveté. Quelle source! quelle origine! quel motif! On s'y abandonne sans réserve; on coupe l'arbre pour avoir à l'instant tous les fruits! Et qu'en re-

vient-il ? La satiété. L'ennui leur succède ; l'âme est vide, et ce plaisir des sens la conduit à l'athéisme ou à la plus ignoble superstition. Il n'en est pas ainsi des plaisirs de l'âme, que si peu de gens recherchent, quoiqu'ils ne puissent en ignorer le prix. Et de quelque sorte que soit cet amour, il n'est jamais exempt de chagrin et d'inquiétude, et ne finit, pour l'ordinaire (car tout finit dans ce monde), que par des craintes, des querelles et des dissensions, quelquefois même par des crimes. S'il est violent, il est jaloux. Est-il paisible, sans contrainte, il devient léger, inconstant ; il confond l'habitude avec la constance. L'amour n'est point une vertu : ce n'est qu'une faiblesse, un délire, une fièvre de la raison, une passion enfin, et de toutes les passions celle qui cause le plus de ravages et qui déchire plus de cœur qu'elle n'en réunit. Nos premières faiblesses nous donnent des remords, les secondes les supportent, les dernières les méprisent.

La philosophie, dans tous les temps, a eu ses sophistes ; mais il faut bien prendre garde, en les lisant, aux diverses époques où ils ont écrit, parce que, hors Dieu, il n'y a rien d'absolu. Cicéron et Helvétius ont vu dans la vertu la conformité avec l'intérêt général. Cicéron

s'est borné à sanctioner toutes les vertus, et dans Helvétius la vertu sanctionne à peu près tous les vices. Cicéron, d'après Socrate et Platon, voyait la conformité des lois positives de la morale avec les notions de justice naturelle, qui ne sont autre chose que la loi divine que nous appelons conscience. Helvétius croit apercevoir que nos devoirs et nos vertus dérivent de la *sensibilité physique.* Je suis du bord de Cicéron; ma complexion, mon humeur et mes principes, quoique toujours déçus dans l'application, me rangent de son côté. Mais Helvétius n'en avait pas moins raison pour le tiers de l'échelle sociale, en commençant par le sommet (1).

---

(1) Il est visible que je n'oppose Cicéron à Helvétius que relativement aux effets moraux des deux systèmes. Si je voulais faire une guerre réglée aux erreurs de ce sophiste, j'ai Locke, Condillac et mon expérience sous la main. Helvétius est un sophiste dangereux, parce qu'il flatte la multitude; chacun de ses lecteurs dut regarder la conformation *de ses mains* pour savoir s'il n'était pas Homère ou Montesquieu. Il n'y a qu'un sophiste qui puisse poser en principe « que la religion naturelle suffit pour donner des mœurs », car un vrai philosophe ne ferait pas un principe d'une proposition incomplète et indéfinie. Quelles mœurs? et à qui? C'est ce qu'il fallait dire. Sont-ce les meilleures possibles? est-ce à tous? L'un et l'autre est

Mais, me dira-t-on, pourquoi, vivant à Paris, ne penses-tu pas comme les autres habitans? Pourquoi n'as-tu pas les mêmes goûts qu'eux, soit pour aimer, soit pour haïr? Je réponds, en connaissance de cause, comme le renard au lion malade: Les traces que je vois me font peur. Paris est une bête qui a un million de têtes: à laquelle de ces têtes doit-on s'attacher? Je les ai vues de trop près, et j'hésite.

Soyez dévot, montrez-vous à la cour. Bon, je vous conçois: tant de gens qui ne valent pas mieux que moi s'y sont introduits, qu'il ne serait pas étonnant de m'y voir. Mais qu'y ferais-je? Des vertus même ils en ont fait des vi-

---

faux, démontré faux par l'expérience de tous les peuples, qui ont tous joint une croyance religieuse à la loi naturelle. Voilà ce qu'a toujours professé la véritable philosophie. Un philosophe chrétien pourrait ajouter d'autres considérations prises dans l'ordre le plus élevé, Massillon, par exemple, ou Jean-Jacques Rousseau. Je n'ai lu Helvétius que très-tard, et j'y ai trouvé toutes les erreurs métaphysiques qui ont survécu à la révolution. Helvétius n'est qu'un sophiste spirituel; Locke est le génie de l'entendement humain. Il est curieux de voir Loyola Demestre aboyer contre Locke, comme les grenouilles crient devant le soleil : il faut être bien effronté pour oser accuser Locke d'impiété.

ces, et jettent tous les jours sur le plus beau vase un vernis qui le pourit.

At nos virtutes ipsas invertimus, atque
Sincerum cupimus vas incrustare.

Hor., *Sat.* III.

Et puis le calme dont jouit la cour est-il bien réel; sera-t-il de quelque durée en présence des ambitions qui s'y déchirent et des nullités qui obscurcissent le soleil? Jetez les yeux autour des princes; cherchez un seul homme capable de conjurer, non une tempête, mais le plus petit orage. Tout y est faux, nul, exigu, même le culte qu'on doit à la divinité. D'ailleurs nous entrons en campagne; j'ignore *qui rira le dernier,* et s'il y aura de quoi rire.

Ainsi que le dieu Mars, Apollon prend les armes.
Les moines, les *journaux,* la cour, ont leurs alarmes.
Du fond de leur marais, B..... et Sabatier
Font la guerre au bon sens sur des tas de papier.

Fais-toi financier. Ils sont trop gras; l'embonpoint les étouffe. Tant de gens veulent y arriver. Il ne suffit pas de piller les peuples: il faut encore partager les dépouilles. On se brouille parfois à la trésorerie, et M. de Villèle vient d'être b.....gné, comme Napoléon fut r...sé.

Faut-il se faire agent de change, pour jouer forcément et *par ordre?* notaire, pour escroquer des legs? Vendre sa plume au pouvoir; distiller, pour de l'argent, du poison que tout le monde connaît; plaider contre M. Corbière; bâtir des maisons qui perdront cent pour cent avant d'être habitées, et tant d'autres choses qui ressemblent à la prospérité comme une omelette soufflée ressemble à un aloyau?

Je me fais moine;
De mes erreurs déchirant le bandeau,
J'abjure tout; un cloître est mon tombeau;
J'y vais descendre; oui, j'y cours. — Imbécille,
Va donc pourir au tombeau des vivans.
Tu crois trouver le repos; mais apprends
Que des soucis c'est l'éternel asyle,
Que les ennuis en font leur domicile,
Que la discorde y nourrit ses serpens;
Que ce n'est plus *ce ridicule temps*
Où le capuce et la toque à trois cornes,
Le scapulaire et l'impudent cordon,
Ont extorqué des hommages sans bornes.
Du vil berceau de son illusion,
La France arrive à l'âge de raison;
Et les enfans de François et d'*Ignace*,
Bien reconnus, seront bientôt..... *en place*.

Avançons! Que tous ceux que l'ambition fait pâlir, que l'avarice dévore; tous ceux qui sont livrés au vice, à la débauche, à l'hypo-

crisie et au fanatisme, viennent m'écouter. Approchez-vous, messieurs; mettez-vous en rang, et je vais vous prouver à tous que vous êtes fous ou frippons, et souvent l'un et l'autre.

Audire, atque togam jubeo componere, quisquis
Ambitione mala aut argenti pallet amore;
Quisquis luxuria, tristive superstitione,
Aut alio mentis morbo calet; huc propius me,
Dum doceo insanire omnes, vos ordine adite.

HOR., *liv.* II, *Sat.* III.

Je commence par toi, vieux libertin L....., que j'ai vu pendant quinze ans voler du Rocher de Cancale au foyer de l'Opéra, et que je vois aujourd'hui en froc. Réponds-moi. Je sais qu'il est embarrassant de choisir; mais s'en tient-on au choix qu'on a fait? les mêmes hommes peuvent-ils rester une heure dans la même position? Le plus bel endroit des environs de Paris n'est-il pas en ce moment la pleine sablonneuse de Grenelle? On y fait une mer, tandis que les Anglais vont percer le centre de l'Amérique pour éviter le cap Horn et le cap de Bonne-Espérance. Est-on marié? On ne voit de bonheur que dans le célibat. Les célibataires ne rêvent que l'hymen. Le dernier bourgeois a ses caprices; il ne se contente pas du café *de Chartres*, le barbier *Plaisir* ne

lui suffit plus; il se dégoûte de sa maîtresse et de son cabriolet, comme le tailleur C.... de ses palais, de ses voitures et de ses six chevaux.

Fais cesser mes incertitudes; donne-moi tes conseils. Je t'écoute.

J'ai comme toi croupi dans la bassesse,
Et c'est le lot des trois quarts des humains;
Mais notre sort est toujours dans nos mains.
Je me suis fait auteur disant la messe,
Persécuteur, délateur, espion;
Chez les dévots je forme des cabales;
Je cours, j'écris; j'invente des scandales
Pour les combattre et pour me faire un nom,
Pieusement semant la zizanie
Et l'arrosant d'un peu de calomnie.
Imite-moi, mon art est assez bon;
Suis comme moi les méchans à la piste;
Crie à l'impie! à l'athée! au déiste!
Attaque les journaux, et surtout prouve bien
Qu'un bel esprit ne peut être chrétien;
Du rigorisme embouche la trompette;
Sois hypocrite, et ta fortune est faite.

Gratias.

C'est l'esprit qui vivifie; la chair ne sert de rien à personne. *Spiritus est qui vivificat; caro non prodest quidquam.* JOHAN., c. 74.

Notre esprit est un outil vagabond, dangereux, téméraire; il n'est pas toujours facile d'y joindre l'ordre et une juste mesure.

A table hier, par un triste hasard,
J'étais assis près d'un maître cafard,
Lequel me dit : Vous avez bien la mine
D'aller un jour échauffer la cuisine
De Lucifer; et moi, prédestiné,
Je rirai bien quand vous serez damné.

L'esprit n'est que l'instrument de l'écrivain : la vérité le monte et la passion le fausse. Notre époque a ceci de remarquable, c'est que dans tous les écrits qu'elle enfante on aperçoit la passion qui tient la plume. Je crois toujours, en les lisant, entendre le célèbre B..... jouer du violon étant ivre. Quelque bon que soit son instrument, l'exécution est toujours fausse sous des doigts pris de vin. La justesse est aussi rare que la justice. Ce n'est pas que le jugement le plus éclairé et le plus désintéressé ne soit encore faillible; mais il y a cette immense différence, qu'avec la droiture d'intention l'erreur n'est qu'accidentelle, au lieu que sans cette droiture elle est habituelle, inévitable, comme M. *Chazet*. J'avoue que cette distinction présente des difficultés dans l'application, parce que l'ami de la vérité a les mêmes ennemis qu'elle, et ce sont les plus implacables. De ma personne, je le prouverais au besoin. Il n'y a pas d'effet sans cause; mais entre deux maux il faut choisir le moindre : être mal

avec ces gens-là, ou avec soi, il n'y a pas à balancer. J'aime mieux l'un pendant toute ma vie que l'autre pendant cinq minutes. Je ne crains que Dieu, et j'ai toute confiance dans son éternelle bonté. L'esprit, cette précieuse émanation du souffle divin, sert moins à notre bonheur terrestre qu'à notre perte, et nous creusons des précipices, que le seul instinct peut-être nous eût fait éviter. L'esprit réussit plutôt à plaire qu'à se faire aimer. Juge impérieux, toujours prêt à prononcer, maître altier (1), voulant toujours instruire, il se concilie rarement les cœurs, et presque toujours il excite

---

(1) M. le comte Beugnot et M....., hommes de lettres, gens de beaucoup d'esprit, chacun dans leur genre, n'adopteront pas ma définition. J'aurais pu ajouter que l'esprit est comme l'or : un grain d'alliage en change le titre.

M. Harrel, homme de lettres, ancien préfet, et M. Fiévée, seront de mon avis : leur esprit est au *titre* le plus élevé.

Malgré son âge, si M. le comte Beugnot eût fait auprès de la femme la plus jolie et la plus réservée de Paris ce qu'il fait auprès de M. de Villèle, il eût obtenu ses faveurs. Je ne parle pas du sacrifice pécuniaire, résultat de la conversion de ses rentes ; c'est cependant de l'argent et peut-être beaucoup d'argent perdu pour les beaux yeux de M. de Villèle.

Que faut-il donc faire pour être pair de France ?

la haine et l'envie. Comme sa nature est de bien voir et de voir vite, il découvre dans les autres plus d'ignorance que de savoir, plus de politesse que de grandeur, en un mot plus de défauts que de vertus; il saisit mieux les uns que les autres, et ce talent lui attire autant d'ennemis qu'il lui a fourni de sujets de satyre. Ses passions sont présomptueuses et confiantes comme lui. Les autres ne se développent ordinairement que par des progrès lents et sensibles; on en voit les semences germer, croître et mûrir : celles-ci, au contraire, naissent en un moment; ce sont des étincelles qu'on n'a pas plus tôt aperçues qu'elles ont causé un incendie. Les desseins les plus mal conçus leur paraissent raisonnables; elles changent les apparences en certitude; rapprochent les objets les plus éloignés, s'en créent de nouveaux; saisissent tout avec force; n'ont ni frein, ni repos; se combattent, se croisent, se détruisent, s'éteignent aisément, se rallument de même, ont plus de saillie que de suite, et sont ordinairement plus faciles à surmonter qu'à prévenir. J'ai vu peu d'hommes au-dessus des autres par leur esprit et leur vivacité qui ne fussent licencieux dans leurs mœurs et dans leurs opinions. Ce ne sont pas seulement les maladies, les grands événemens, qui bouleversent notre

esprit et notre jugement: les moindres accidens le font chavirer. Il n'y a pas une heure dans le cours de la vie où notre raison se trouve dans une assiette ferme. Moi qui m'épie de plus près que beaucoup d'autres, dont les yeux sont incessamment tendus sur ma personne, je rougirais presque d'avouer toutes mes faiblesses. J'ai le pied si glissant, la vue si déréglée, qu'à jeûn je suis tout autre qu'après le repas. Si je me porte bien, si le ciel est sans nuages, me voilà *bon homme*. Si mon *oignon* blesse mon orteil, je me renfrogne et deviens inaccessible. Le chemin du bois de Boulogne m'a toujours paru ou plus long, ou plus court. Tantôt c'est la mélancolie qui me tient; un instant après je donne une *tape* à mon fils. Hier le chagrin m'accablait; aujourd'hui, sans raison extérieure, l'alégresse me domine. Je ne fais qu'aller et venir. Mon jugement ne marche pas : il flotte, il vogue.

Velut minuta magno
Deprensa navis in mari, vesaniente vento.
CAT., *Ep.* XXII.

Aussi n'ai-je point été étonné d'apprendre que M. le comte..... est allé choisir sa chaste épouse aux Tuileries, dans l'allée des marronniers, où elle allait habituellement dire.... :

Dînerai-je ? Ce n'en est pas moins une bonne, chaste et pieuse comtesse.

Et *cet autre*, qui donnait des millions à sa maîtresse, et qui ne faisait autre chose que renifler du tabac sur son sein. On dit que, dans les derniers temps, c'était sur ses.... Quelque bon latiniste que soit un vieillard, il explique moins bien les vers de Catulle ou de Sapho qu'un jeune homme ardent et vigoureux ! Prendre du tabac, c'est autre chose : on le prend partout et à tout âge (1). En prose, mais surtout

(1) On doit peut-être quelques ménagemens aux vivans ; mais on ne doit aux morts que la vérité. Les soi-disant patriotes, ces libéraux lâches et ambitieux, sont mille fois plus plats que le dernier des courtisans. C'est que les *Turcarets* tiennent les cordons de la bourse, et sont actionnaires dans tous les journaux. Le *Turcaret* de Lesage n'est que financier et libertin ; le *Turcaret* politique est à faire. Je le ferai.....

Suchet, dont B........ prouverait encore l'exaltation démocratique, devient duc d'Albuferra. Je ne lui conteste pas sa gloire militaire ; j'affirme seulement qu'il est mort d'une ambition rentrée ; qu'il avait déserté le parti national, et que, croyant ses *derniers services* méconnus, il disait ingénuement : « La vieille noblesse a tort de se « méfier de moi : *je suis son homme.* »

Et pourquoi exalter une passion qui a tué la liberté ? Nous avons quatre mille généraux qui tous ont voulu et

en poésie, les contrastes valent mieux que les chevilles. Oh que j'ai vu de grands succès avec de bien petits talens! Et qui ne serait révolté de voir dans l'Etat les places les plus importantes obtenues par l'intrigue, et confiées à des gens sans lumières ou sans probité!

La démence des imitateurs va toujours au delà de celle des modèles, et l'excès dans l'imitation est un des caractères de notre vanité. S'il y a quelque science en moi, ce dont je doute, elle est infuse bien superficiellement.

---

veulent encore de la gloire, et vous ne savez où trouver un orateur patriote pour remplacer le général Foy! M. Lafitte achète sa succession politique; mais cela prouve seulement qu'il a des écus et le tragique Lemercier à ses ordres..... Garre les chutes.

J'attends trois oraisons funèbres : celle de M. le comte Beugnot, sentinelle perpétuelle de M. de Villèle; celle du duc de R....., et celle du duc de B......

Tout n'est pas bénéfice net dans ces *grandes désertions*, ces *grands changemens d'état.* Les vices vont leur train. J'entends répéter depuis trois ans que les cornes, les concussions, le poison même, tourmentent un vieux guerrier qui, couvert d'honneurs et de crachats, regrette sans doute le *beau soleil* d'Italie.

Les journaux ont donné récemment l'analyse d'un procès assez scandaleux, dans lequel figurait une de ces marquises à la mode. Le crime qu'on imputait à cette

Je puis en être arrosé, mais à coup sûr je n'en suis pas teint.

Ignorant, vois l'effet de mes combinaisons.
Les hommes autrefois ont été des poissons;
La mer de l'Amérique a marché vers le Phase;
Les huîtres d'Angleterre ont formé le Caucase.

Heureusement je ne suis sot qu'en prose, ce qui est tolérable, car en poésie

Mediocribus esse poetis
Non di, non homines, non concessere columnæ.
Hor., *Art. poet.*

---

délinquante était la prétendue faveur de madame Du Cayla.

Mais quelles étaient les fonctions de madame Du Cayla? Comment concilier la scène du collier de diamans et les baisers de...... *Jean Second.* Les courtisans en disent trop ou trop peu; tout cela n'est pas clair.

Je conçois bien M. *Dubriage* et madame *Evrard;* je conçois encore Diane de Poitiers dans tous ses rôles. Mais jetez un *Letellier* sur la scène, joignez-y un niais, un sot qui....... et achète les journaux, l'action se complique, et je n'y vois *plus rien.*

Je ne serai compris que d'un très-petit nombre de personnes, j'en suis certain; cela seul devrait prouver aux acteurs et actrices que ces vieilles farces ne sont plus de mode. Nous, qui sommes vieux, rions de ces *drôleries;* mais la génération qui pousse ne crache pas encore sur les tisons.

Et puis j'ai de la mémoire, ce qui est bien quelque chose. Je me rappelle avoir vu Molé jouer le rôle d'Ariste dans les *Précepteurs* de Fabre d'Églantine; j'avais à peine dix-huit ans : je retins tous les vers rocailleux, mais énergiques, de ce rôle, en les entendant prononcer une seule fois. Vers la même époque, je fis un pari avec un de mes amis, qui est aujourd'hui un grand personnage, qu'à la seconde représentation je réciterais le vaudeville de *la Revue de l'an* VI, prose, vers et musique : je gagnai le pari. J'en ai gagné deux autres plus extraordinaires en récitant de mémoire les partitions du *Prisonnier* de *Della Maria* et du *Mariage secret* de *Cimarosa;* et je n'ai jamais appris la musique.

Arrivé à ma quarantaine, j'ai été étonné d'être obligé de lire trois fois ce qu'à vingt ans je retenais sur ouï-dire. Cette altération des facultés intellectuelles m'a été d'autant plus sensible que c'était celle à laquelle je m'attendais le moins. Tout nous avertit de bonne heure de la faiblesse de nos sens; mais on est long-temps accoutumé à faire à peu près ce qu'on veut de son esprit. Nous avons dans nous je ne sais quel sentiment qui nous porte à croire que les organes de la pensée ne doivent souffrir aucun affaiblissement, et quand on vient à l'éprouver, on s'étonne, on s'indigne, pour-

ainsi dire, de sentir échapper une force qu'on avait crue impérissable. Elle ne l'est pourtant pas, je l'affirme à quarante-trois ans; et ceux qui ont apporté en naissant ce goût des connaissances, que souvent les séductions de la jeunesse font négliger, et qu'on remet à satisfaire dans un autre temps, ne sauraient trop se redire que c'est à la première moitié de notre vie qu'appartient particulièrement cet inappréciable don de la mémoire, et que c'est alors qu'il en faut faire usage, si l'on ne veut pas passer l'autre moitié à le regretter. Les jeunes gens peuvent m'en croire, c'est de l'expérience que j'énonce ici, et je n'ai fait aucun excès dans ma vie.

Je crois avoir lu que la beauté est une pièce de monnaie de grande valeur dans le commerce de la vie! C'est le premier moyen de conciliation dans le grand procès de l'humaine faiblesse. Je suis de cet avis lorsque la beauté n'a pas passé la cinquantaine. Un maréchal de France, aussi peu soigneux de sa femme qu'il l'a été de sa gloire, acquit la conviction que madame la duchesse ....., sa digne épouse, le faisait cocu avec le colonel ..... « Car à tels « gens sujets aux cornes, ils ont beau changer « de chambre et de repaire, ils y en trouvent « toujours. » (Brantôme, *Dames gal.*) Peu de temps après, ce colonel quitta la duchesse, et fut se fixer dans les bras d'un vieux diamant qui

jette encore quelque éclat au théâtre. M. M.... remplaça le colonel auprès de la duchesse, et ce M. M..... vient de remplacer le colonel .... auprès de Célimène. Le maréchal, en apprenant ce double cocuage, s'écria : J'en suis enchanté, M..... m'a vengé. Et voilà les mœurs des *grands* que nous avons vus et que nous voyons encore si *petits!* Lorsque les peuples se portent à de si étranges déréglemens, il faut remonter plus haut pour trouver les coupables. Le chancelier *Olivier* comparait certains hommes à des *guenons,* qui montent à un arbre de branche en branche, et quand elles y sont arrivées, montrent leur cul. Ce chancelier a fait, sans s'en douter, le portrait de bien des gens de notre âge.

Il n'y a de bas que les expressions populaires et les idées du peuple grossier. La franchise et le liberté se nomment aujourd'hui importunité, témérité, ou inconsidération. Voilà de quoi m'arrêter tout court, si, au lieu de replier ma vue en dedans, je regardais toujours vis-à-vis. Allons, mon cerveau, alerte ! Les experts tirent toujours quelque service d'un cheval rétif.

Quel est l'homme qui se plait aux fausses louanges, et que la satyre épouvante ? C'est celui dont la vertu n'est qu'apparente, et qui a le cœur gâté.

Falsus honor juvat, et mendax infamia terret
Quem, nisi mendosum et medicandum.

HOR. *liv.* I, *Ep.* XVI.

L'art de la dissimulation se professe à Paris, et fait une partie essentielle de l'éducation. Ce vice seul caractérise la bassesse du cœur. Pourquoi se déguiser et n'oser se faire voir tel qu'on est? Un cœur généreux ne doit point démentir ses pensées. « Qui ne se sait feindre ne sait « pas régner, disaient nos Rois ». C'était bien évidemment avouer à nos aïeux que tout ce qu'on leur disait était mensonge; que, lorsque les rois ne peuvent pas ce qu'ils veulent, ils font semblant de vouloir ce qu'ils peuvent, et qu'ils reconnaissent des républiques lorsqu'ils ne savent pas faire des monarchies. Les uns rient de ces absurdités dont on abreuve les nations, les autres gémissent de ces impostures : la multitude infinie des mensonges fait des Démocrites et des Héraclites. La dissolution engendre la ruse, la ruse dégénère en perfidie ! Quels notables exemples se passent sous nos yeux, au moment où j'écris ! Quelle corruption ! et nos lois redeviennent barbares! Pauvre France, si je pouvais arrêter les maux qui vont fondre sur toi, si je pouvais mettre une cheville dans la roue, je le ferais de bien bon cœur.

La plupart des hommes, tour à tour esclaves et tyrans, se révoltent contre l'injustice, moins par la haine qu'elle mérite que par la crainte qu'elle inspire. La science et la vérité peuvent loger dans notre cerveau sans jugement, et le jugement y loge souvent sans elles. A mesure que mes rêveries se présentent, je les entasse; tantôt elles viennent en foule, et tantôt aussi elles se traînent à la file. Je veux qu'on voie mon allure naturelle, toute détraquée qu'elle est. Ce sera du fruit nouveau que du naturel et de la franchise à Paris en 1825.... J'écris nonchalamment, sans soins, sans correction; je me laisse facilement aller comme je me trouve. Je voudrais avoir une intelligence plus parfaite des choses; mais la science coûte trop cher: mon dessein est de passer doucement, et non laborieusement, ce qui me reste de vie; et puis la science n'est pas ce qui manque à Paris. Le plus grand service.... Chût....; c'est pour le coup qu'on me tuerait. De toutes les opinions que l'ancienneté a eues sur l'homme en gros, celles que j'embrasse avec le plus de plaisir, ce sont celles qui rabaissent l'orgueil de l'homme! Bon, me voilà *ultra!* Je sais bon gré à la philosophie quand elle combat notre vanité, et surtout lorsqu'elle reconnaît de bonne foi son irrésolution, sa faiblesse et son ignorance. Je tiens la pré-

somption pour la mère nourrice de tous les vices, et surtout de cette folle illusion qu'on appelle bonheur. Si on donne le nom de bonheur à quelques plaisirs répandus dans cette vie, il y a du bonheur en effet. Si on ne donne ce nom qu'à un plaisir permanent, on a une file variée de sensations délicieuses; le bonheur n'est pas fait pour ce globe : cherchez ailleurs. Si on appelle bonheur une situation de l'homme, comme des richesses, de la puissance, de la réputation, on ne se trompe pas moins : il y a tel charbonnier plus heureux que.... tel souverain! Combien de laides et sottes notaresses de Paris sont plus satisfaites qu'Hélène et Cléopâtre. C'est pourtant à propos d'un joueur de flûte que j'ai fait toutes ces belles réflexions et quelques unes de celles qui vont suivre.

Des biens et des plaisirs que la nature nous a départis, je n'en connais aucun qui soit exempt de mal ou de quelque incommodité.

Medio de fonte leporum
Surgit amari aliquid, quod in ipsis floribus ungas.

LUCR., *liv.* IV.

Disons tout : la sagesse de la femme n'est qu'un leurre de l'amour. Dans la plus extrême volupté n'entendez-vous pas des gémissemens, des plaintes; ne dirait-on pas que les acteurs meurent d'angoisses; ne s'échappe-t-il pas

toujours des sources du plaisir un poison qui répand son amertume sur les fleurs ? Ecoutez la jeunesse, à qui je le pardonne ; écoutez les *vieux fous*, à qui je ne le pardonne pas ; écoutez-les, dis-je, lorsqu'ils forgent dans leur imagination dépravée l'excellence de la volupté : ne dirait-on pas qu'ils ont la fièvre ou un anévrisme ? Ils ne parlent que de langueur, de mollesse, de faiblesse, de défaillance. Et les poètes, qui ont la prétention de faire rougir le fer au milieu de la glace....! La profonde joie est plus sévère que la gaîté. La félicité qui ne sait pas se modérer se détruit elle-même. *Ipsa felicitas se, nisi temperet, premit.* (Sen.) Les plis du visage qui servent à exprimer la tristesse servent également à exprimer la joie. Regardez un portrait au moment où le peintre l'achève : vous doutez si la figure va rire ou pleurer, tant l'extrémité du rire approche des larmes.

Nullum sine auctoramento malum est.

Je ne parle pas de ce qui se passe en moi : car je n'ai jamais pleuré que de rage, ou en lisant le quatrième livre de l'Enéide. Mais lorsqu'il m'arrive d'écouter, ce qui est rare, ces prôneurs de commodités voluptueuses, je leur souhaite en secret un mois de plaisir continu

et pareil à celui que l'homme éprouve dans l'acte de la génération. Je me confesse ici religieusement : j'avoue que ma meilleure qualité a quelque teinture vicieuse. Je n'ai jamais supporté la vue de l'objet de mes désirs les plus ardens après la consommation de l'acte. *L'homme en tout et partout n'est que rapiècement et bigarrure* (1). Mais revenons à notre rossignol. (2)

Nous avions chassé toute une journée du mois d'août sur la terre de...., dont le pro-

---

(1) Je dis ce que je vois et ce que j'éprouve; mais je ne blâme pas ceux qui étendent dans l'amour l'idée du moral; et quand on en verrait plus qu'il n'y en a, je ne crois pas que personne s'en plaignît, les femmes surtout.

(2) J'étais conscrit en 1802; j'allais dans mon pays subir le sort. Je m'arrêtai avec le courrier de la malle à Montpont. En entrant dans l'auberge, j'aperçus un grand gaillard qui se roulait par terre, qui écumait en faisant des contorsions horribles. C'est un conscrit qui tombe du *haut mal* (l'épilepsie), me dit l'hôtesse. Je regardai son écume ou sa *bave:* elle était verte. Donnez-moi un sceau d'eau, dis-je à l'hôtesse, et je vais le guérir! Nous étions au cœur de l'hiver. Lorsque ce lâche vit que j'allais lui appliquer mon topique, il se leva et prit la fuite.

Je crois que, si on appliquait mon remède à ces amours extrêmes, insensés, éperdus, qui ne respectent rien; à ce délire qui ressemble aux transports de la fièvre, et qui est beaucoup plus rare qu'on ne pense, on parviendrait à le

priétaire est un riche financier de Paris. Je m'aperçus bien pendant le dîner que la dame de la maison (1), ses deux nièces N.... et B...., une cousine V.... (2), agaçaient le *flûteur*, mais naturellement, sans malice. J'en concluais que ces dames *aimaient la musique*. Nous nous couchâmes de bonne heure, comme des chasseurs. Vers minuit, je fus réveillé par des plaintes concentrées, des soupirs à demi étouffés, qui partaient de la chambre voisine. J'enten-

---

calmer. J'ai vu jouer la frénésie par des gens qui ne laissaient pas d'être sains d'esprit et de sens. L'amour, dans son état naturel et durable, n'a point ces violens accès : c'est tout simplement une prédilection de l'amour de soi-même pour un objet unique, et que nous croyons seul capable de nous rendre heureux. Mais les femmes n'entendent pas de cette oreille-là ; il leur faut du mélodrame : c'est ce qui fait que pour leur plaire les hommes se sont faits comédiens.

(1) Sit licet hoc, Cerinthe, tuo tenerum est femur, aut crus
Rectius.

Hor., *Sat.* 2.

(Elle a les cuisses et les jambes mal faites.)

O crus ! o brachia. — Verum
Depygis, nasuta, brevi latere ac pede longo est.

Hor., *Sat.* 2.

(Oh ! la belle jambe, les beaux bras ! — Oui, mais elle n'a point de hanches ; elle a le nez grand, la taille courte et le pied long.

dais aller et venir dans le corridor, la porte de la chambre aux délices s'ouvrir et se refermer. Enfin, vers les trois heures du matin, une juive, dont le mari se mourrait pour avoir mangé en ma présence une énorme brioche toute chaude, vint frapper à ma porte : il fallait une seringue, du thé. Je sonnai la cloche, et toute la maison fut sur pied en moins de dix minutes. Quelle scène, quel embarras ! Je n'oublierai jamais les figures de ces quatre cocus en bonnet de nuit, celui surtout qui ressemble à un *canard-dinde.* O Callot, où étais-tu ? La dame du château, qui était jolie alors, qui a eu la petite vérole depuis, et qui d'ailleurs a vieilli en s'amusant, ne m'a jamais pardonné ce coup de cloche. A cinq heures je réveillai la flûte pour la chasse. Laissez-moi, me répondit-elle : je suis sur les dents. Il y avait de quoi. (1) Pour être ignorant et sans lettres, on n'en est pas moins propre au jeu d'amour.

Illitterati num minus nervi rigent. Hor.

---

(1) Je racontais un jour cette scène de *soupirs* au marquis de B....l..., dont l'âme et le corps étaient dès lors furieusement *élimés*. Ah ! que vous êtes heureux, me dit-il : je vais tout exprès à chaque bal d'opéra, et je passe la nuit sous les loges du cintre pour *en entendre.*

J'allai peu de temps après dans une loge du cintre

Bien loin de là, si nous en croyons La Fontaine :

Un empereur auguste
A les vertus propres pour commander,
Un avocat sait les points décider,
Au jeu d'amour le muletier fait rage.

Qu'un homme soit cocu fortuitement, à son insçu, comme la *nichée* que je viens de découvrir, c'est un malheur qui n'est pas irréparable....

Casus multis hic cognitus ac jam
Tritus, et a medio fortuna ductus acervo.
JUV.

Mais un cocu volontaire, un lâche qui se fait le maquereau de sa femme par intérêt, pour obtenir la faveur du prince, dans la haute diplomatie ou les intrigues de la cour, une recette générale, un bureau de tabac, de l'argent, des causes, de l'avancement dans la ma-

---

pour...... entendre le mauvais opéra de *Clémence Isaure*. J'entendis effectivement des soupirs au-dessous de moi; je vis un homme qui pleurait à chaudes larmes, qui s'écriait tout seul : Ah! que c'est beau! qui battait des mains comme un sourd. J'*avisai* ce sensible et bruyant spectateur : c'était le larmoyant M. B....., auteur de la pièce qu'on jouait.

gistrature, son dîner (1) ! Partez de là pour juger les mœurs parisiennes. Allez à la cour : le duc de ..... et cent autres sont en première ligne. Passez dans le salon des ministres, à la *Bourse,* au palais, dans toutes les conditions : ce relâchement vénal vous soulève le cœur. Je ne connais rien qui, à mes yeux, rende un homme plus méprisable. Ce n'est pas tout ; le mari ne mange pas tout seul à ce ratelier : il y a un *guerluchon*, qui vit et jouit aux dépens de celui qui paie, et quand cet amant ne suffit pas, on y ajoute un *farfadet.* Combien ai-je vu, depuis vingt ans, de pairs de France, de..., de..., vivre à cette gamelle. Je ne parle pas des *passades*, des *fantaisies*, des *épreuves*, des *crises*, noms fort décens, que l'adresse des Parisiennes a inventés pour voiler leur libertinage.

Mox juniores quærit adulteros
Inter mariti vina ; neque elegit
Cui donet impermissa raptim.

---

(1) Un marchand de cristaux, dont la femme est publiquement entretenue par un ancien agent de change, l'ancien Vestris des salons, disait en plein corps-de-garde, devant ses camarades gardes nationaux :

Quand on l'ignore, ce n'est rien ;
Quand on le sait, c'est peu de chose.

Gaudia, luminibus remotis;
Sed jussa coram non sine conscio
Surgit marito, seu vocat institor,
Seu navis hispanæ magister,
Dedecorum pretiosus emptor.

Hor. *Od.*, liv. III.

L'escroquerie est de mode à Paris. Il n'y a pas une seule réunion où des filous de bonne compagnie n'exploitent la partie d'écarté. Les rôles sont distribués. L'un, C....., fait des largesses aux domestiques de la maison, leur glisse des cartes préparées, sous prétexte d'éviter les droits réunis; G..... file la carte......; D...... voit le jeu de l'adversaire, et fait le télégraphe (1).

La gloire et une sévérité de convenances,

(1) Il y a peu de jours que D....., chevalier d'industrie, se trouvant dans le salon de M. le comte V....., fut appelé à une partie de wist. Il ne tarda pas à s'apercevoir qu'un de ses adversaires, ayant deux plaques et le cordon rouge, manœuvrait les cartes; mais en homme habile, il dissimula en faisant des signaux de reconnaissance. La partie finie, l'homme aux plaques, qui avait dévalisé tout le monde, s'approcha de M. D..... et lui glissa un billet de mille francs dans la main.

Et je ne connais cette anecdote que parce que M. D..... s'en est vanté, ce qui prouve qu'on ne rougit plus.

Le général..... disait en..... au prince....., qui venait

peut-être, préservèrent l'empire de cette licence de mœurs. Ce n'est que depuis dix ans que je me suis aperçu de leur dissolution. Je plante un homme, disait un philosophe cynique. Que plante-t-on publiquement dans le jardin du Palais-Royal et dans les rues ? A quoi servent ces *Ligurinus*, qui, sous l'habit de femme, et même l'habit d'homme, raccrochent dans le jardin et sous les croisées du roi, avec des gestes si lascifs, que la plus effrontée courtisane en rougirait. J'en ai vu pousser le geste jusqu'à la nudité. J'ai vu le marquis M......., chevalier de Saint-Louis, filleul d'un roi, bras dessus, bras dessous, avec ces vils gitons, même de simples soldats (1).

---

de lui voler trente mille francs à l'écarté : Prince, je ne suis pas assez riche pour faire votre partie.

On pourrait ici retourner la maxime du poète Regnie :

Corsaires attaquant corsaires
Font *quelquefois* leurs affaires.

(1) Je n'exagère rien ; je ne dis pas tout. On peut consulter la loueuse de chaises qui se tient devant Cléopâtre, et la marchande de journaux à côté de Scipion : ce sont elles qui m'ont nommé les masques, et qui m'ont raconté des horreurs qui font frémir. La tolérance est si grande, qu'on ne se gêne pas une heure avant la nuit.

Le vieillard veut jouir jusqu'à sa dernière heure ; le fils, plus impatient, souhaite la mort de son père. Le père et le fils sont rivaux même dans l'inceste, et les Enfans-Trouvés sont là pour dissimuler les suites de leur turpitude. Le vieillard conduit sa propre femme dans une maison de prostitution ; et là, chacun selon ses goûts exerce en compagnie tout ce que le délire offre à sa brutale imagination. La femme, flétrie par sa complexion et la débauche, entretient un *cent-suisse* (1), vend ses filles à douze ans, et reçoit le prix de leur prostitution. Le fils court les b...... et les maisons de jeu ; et parfois......... Les filles vont secrètement chez la......, où elles se procurent argent et plaisir, où, nouvelles *Saphos*, des Lesbiennes qui partagent leur délire. J'y ai rencontré madame . . . ., femme d'un médecin, et la modeste épouse de M. . . . . . , avoué. L'une d'elles quêtait à Saint-Roch le jour de..... ! (2) Le père et la fille, le frère et la sœur, se rencontrent dans ces lieux de prostitution. Rappelez-vous le panorama lubrique de la rue de Richelieu et toutes les abominations qu'on y

(1) Eprise d'un cadet, ivre d'un mousquetaire·

Boil.

(2) Donner chez la Cornu rendez-vous aux galans.

voyait à travers la gaze. Et ce sont les auteurs de toutes ces souillures que je vois sous la robe, sous le froc, parler mœurs, sacrilége et religion, baiser le pavé de Saint-Roch et porter *le dais*. La plume tombe des mains. Plutarque disait qu'il ne trouvait point une aussi grande distance de bête à bête que d'homme à homme. On pourrait enchérir sur Plutarque et dire avec raion qu'il y a plus loin de tel à tel homme que de tel homme à telle bête.

Passe pour Ellev... ; mais B..., P..., O..., ont leurs bonnes fortunes. Il n'est pas de saltimbanque mâle ou femelle qui n'ait sa *Messaline* ou sa *Claudie*. Les boulevarts sont couverts d'équiqages. La financière M.... *fait queue* pour avoir Philippe. La vicomtesse D....., laide, grosse, courte et stérile, s'en tient aux Hercules du Nord. La duchesse de R...., *cordonnier de campagne*, varie de M.... à ...., danseuse de la Gaîté. L'acrobate F..... est aux yeux de la marquise D.... l'homme le plus accompli. Mon *flûteur*, tout vieux qu'il est, souffle encore pour la financière B..... La receveuse générale P:... a un nègre qui joue des timballes à Franconi. Est-ce à cause de sa figure ou de la largeur de ses épaules ? Et par-dessus le marché, voilà les

moines qui arrivent. C'est trop contre un mari d'être catin et dévote : une femme devrait opter.

Lorsque la dissolution sociale est arrivée à ce point de putréfaction, les maladies corporelles en deviennent la conséquence inévitable. J'ai vu mourir, pour ma part, cinquante femmes d'ulcères destructeurs du siége de la vie. Arrivent les enfans d'Esculape, cette nuée de *tueurs impunis*, qui inondent Paris d'égoïsme, de purgations, d'usure et d'athéisme. L'imagination se livre sans réserve à ces marchands d'ordonnances. S'il n'y a pas de véritables maux, la science prête les siens. Cette couleur, ce teint, vous présagent une affection catarrhale. La saison chaude vous annonce une émotion fiévreuse. Cette coupure de la main gauche vous avertit de l'approche de quelque grave indisposition. Enfin la médecine est arrivée à ce point d'effronterie et d'insatiabilité, qu'elle s'en prend ouvertement à la santé même. Faites ordonner des purgations à vos cervelles : elles y seront plus utiles qu'à vos estomacs. Comparez la vie d'un homme asservi à de telles folies à celle d'un laboureur se laissant aller à son appétit naturel, mesurant les choses au seul sentiment présent, sans science, sans pronostics, qui n'a de mal que lorsqu'il l'a, tan-

dis que l'autre a la pierre dans l'âme avant de l'avoir dans les reins. Cherchez dans tout Paris deux médecins qui soient d'accord sur la seule interprétation des urines. Ils n'ont point de *speculum matricis,* qui leur découvre notre cerveau, notre poumon, notre foie. Comment peuvent-ils parer à tous les accidens contraires qui se présentent à la fois dans notre inconcevable machine. Notre estomac est froid, notre foie est chaud; et deux drogues dont ils font une mixtion ont la charge, l'une d'échauffer l'estomac, et l'autre de rafraîchir le foie; celle-ci va droit aux reins sans s'arrêter; celle-là fuit vers la vessie; cette autre sèche le cerveau, et cette plante miraculeuse doit humecter le poumon. Combien de fois ces drogues changent-elles d'étiquette en route; combien de fois punissent-elles le patient de sa sotte crédulité! Un pauvre diable qui craint la mort voit une Providence dans son médecin, et ne cherche pas à contrôler ce qu'il y a de contradictoire dans ses conseils; mais moi, qui, grâce à Dieu, n'ai jamais eu besoin de ces messieurs, je les écoute, et leurs raisonnemens me font pitié. La nature se moque des médecins, et pendant qu'ils disputent, elle a soin de notre vie. Elle nous fait digérer sans qu'il soit nécessaire que nous sachions son secret. Elle nous donne des

appétits, des goûts, des aversions, dont nous ne pourrons jamais savoir la cause. Nous digérons, comme nous recevons la vie, comme nous la donnons, comme nous dormons, nous sentons, nous pensons, sans savoir comment.

Voici ce que me disait très-sérieusement M. B...., médecin célèbre pendant la maladie de feu M. Ig..... « Il faut souvent lâcher de « l'eau, car en la laissant croupir, elle dépose « dans la vessie et forme les premiers élémens « de la pierre. Il est bon de lâcher de l'eau rare- « ment, car les excrémens qu'elle entraîne « ne s'emporteront pas s'il n'y a violence? Un « torrent impétueux entraîne tout; un ruisseau « qui coule lentement dépose son limon. La for- « nication est utile, car elle ouvre le passage « et achemine les graviers. Il faut éviter le « commerce des femmes : il échauffe les reins, « les lasse et les affaiblit, etc. » Et toutes ces sornettes se paient par privilége.

Joignez à cela les affaires, les notaires, les avocats, les avoués, les huissiers, les gardes du commerce, les commissaires-priseurs, les agens d'affaires, les usuriers, les agens de change, les marrons, les curés, les marguilliers, les Pompes funèbres et le Père-la-Chaise, qui ne le quittent jamais, et vous aurez une idée exacte de ce qu'on appelle à Paris un homme de bonne compagnie.

La philosophie bien entendue est une science consolatrice : c'est l'art de guérir les maux du cœur, et de façonner l'homme à toutes les vertus qui le conservent. Je vois avec peine que nous perdons du côté des sensations ce que nous gagnons du côté de l'expérience. Rien, peut-être, ne m'a autant surpris dans le cours de ma vie qu'une pareille dissolution de mœurs. J'avais reçu sans examen les impressions de l'enfance; et ma raison, formée sur la foi et sur l'exemple de mes parens et des habitans de ma petite ville, se trouva tout à coup étrangère chez un peuple si profondément libertin. Je m'en affligeai d'abord; mais insensiblement les hommes m'apprirent à rougir de ma sobriété et les femmes de ma retenue. Je serais devenu Parisien jusque dans les formes de la politesse et du beau langage, si ma bonne nature et le souvenir des mœurs qui entouraienr mon enfance n'eussent rappelé à mon âge mût le contraste de ces deux positions sociales. Je ne sais pas mentir, et je n'écris que le résultat d'observations souvent minutieuses. Je dis donc que la population parisienne a perdu la trace des mœurs et des bonnes habitudes. Les bonnes mœurs ne consistent pas dans la profusion des viandes et des toilettes, mais bien dans le lien de la famille. Or ce lien n'existe plus dans la bourgeoisie. Je pourrais citer nominative-

ment des pères qui, ne s'occupant que de leurs concubines, ignorent même la demeure de leurs enfans, et tout cela sans humeur, sans brouille, sans querelle : chacun vit de son côté et s'amuse comme il l'entend.

Ce relâchement est plus funeste à l'ordre social que la guerre civile. Peu d'hommes sont destinés à être rois, mais tous à peu près deviennent pères de famille. Une famille est comme un arbre dont tous les rameaux se protégent et se partagent la rosée du ciel, dont toutes les feuilles se développent par le même soleil et souffrent des mêmes intempéries. Nous ne sommes pas nés pour une vie errante. Il faut une maison, et la meilleure est celle qui subsiste dans la modération et dans les limites du nécessaire. Le respect filial, l'intimité fraternelle, sont les sentimens qui embellissent le foyer domestique. Où trouvera-t-on de la force contre le malheur? L'esprit de famille doit s'allier pour le plaisir et pour la défense. Ce n'est pas le site, c'est une épouse et des enfans qui nous attachent à la patrie. Il faut être frère par la vertu comme on l'est par la naissance. Les actions s'épurent par la pensée. Le corps n'est que l'instrument de l'âme, et notre âme est l'instrument de Dieu.

Je sais bien, et je ne le sais que trop, qu'on peut me répondre avec Montaigne : « C'est mon

« parent, mais c'est un méchant ou un sot. » Tous les hommes n'ont pas été jetés dans le moule de Montaigne; il leur faut de bonnes lois et de bonnes habitudes. L'extrême philosophie conduit à l'extrême indifférence, et celle-ci calcine le corps social : témoins le *crachat* d'Aristippe et le *même trou* de Plutarque.

L'homme ici-bas évite de s'observer : craindrait-il donc de se connaître? Il est triste néanmoins d'arriver à la mort sans percer les ténèbres de notre ignorance, sans pénétrer les merveilles de notre esprit, et sans plonger nos regards dans le fond de notre âme. J'aime la chasse tout comme un autre; mais je n'ai jamais cru qu'en me livrant exclusivement à ce plaisir j'eusse satisfait à toutes les obligations que Dieu m'impose sur cette terre.... *A fortiori*.... La paresse d'esprit est une volupté perfide : c'est elle qui conduit insensiblement les rois, comme les peuples, au plus affreux des malheur, la servitude. « Il y a une grande différence entre un roi et une tête couronnée. « L'estimation et le prix d'un homme consiste « au cœur et en la volonté : c'est là où gist son « vray honneur. » — MONTAIGNE.

Les hommes font les lois; les femmes font les mœurs. Il vaut bien mieux n'avoir qu'à réprimer les passions dans leur fougue que poursuivre les vices dans leurs détours. Où est donc

cette pudeur qui rougit de la licence ainsi que de la lâcheté? N'est-il pas certain que la multiplicité de nos besoins, de nos vices et de nos intérêts, nous a fait perdre l'indépendance et la dignité. J'ai vu faire depuis vingt ans un tel renversement dans les idées et dans les principes, que les mots les plus usuels ont changé d'acception : la *couardise* s'appelle honneur et courage; la duperie s'appelle bonne foi; l'hypocrisie remplace la piété; la duplicité se nomme adresse; la violence et la sottise du jésuite F.... est du dévouement. Une telle confusion dans le langage est un des plus affreux symptômes de la dépravation d'un peuple. L'indulgence pour le vice est une conspiration contre l'ordre social. Paris est pouri; mais la province ne l'est pas; l'esprit humain y porte encore l'idée du juste et de l'injuste, comme l'arbre porte ses fruits. Cicéron remarque que les brigands eux-mêmes désavouent leurs chefs lorsque ceux-ci s'obstinent à partager inégalement le butin entre les compagnons de leurs rapines.

Des philosophes qui remontent aux causes des grands événemens ont dit que chaque siècle porte dans son sein le siècle qui va le suivre. Cette métaphore hardie couvre une vérité importante, et les hommes qui nous gouvernent devraient la méditer. Nos siècles n'ont

plus cent ans. La vérité se glisse furtivement à la suite de l'erreur, et l'inconstance est une infirmité humaine. Les peuples veulent être diversement servis : leur volonté devient loi. C'est par la volonté que les hommes se montrent et se dessinent dans l'ordre social ; c'est par la volonté qu'on les voit triompher de tous les obstacles et diriger les événemens des lieux et des siècles. Une volonté profonde ne s'exprime point par des signes extérieurs : elle agit au fond de l'âme, et ne se déploie qu'à l'instant où ses divers actes s'exécutent.

Le siècle véritablement barbare n'est pas celui où il y a le plus d'impétuosité dans les désirs, mais celui où l'on trouve le plus de fausseté dans les sentimens. Le crime prend un masque ; mais en est-il moins crime, et dans la carrière du crime les premiers pas ne conduisent-ils pas infailliblement aux plus grands précipices ? La défiance serait regardée avec raison comme un vice énorme, si l'expérience de tant de perfidies n'en avait presque fait une vertu. Prenez-y garde, le Français particulièrement à la malheureuse facilité de s'accommoder à tout, excepté au repos et au bonheur. Tout est motif de rivalité parmi nous, et cette rivalité a pour base la nature, qui, pour mettre tout en mouvement sur la terre, a imprimé dans nos cœurs deux

attraits qui sont la source de tous nos biens et de tous nos maux : l'un est l'amour *légitime* du plaisir, qui tend à la conservation de notre espèce ; l'autre est l'amour de la supériorité, qui produit l'ambition et l'injustice, l'émulation et l'industrie. Combien de fois, et sous combien de faces diverses depuis trente ans, ai-je vu jouer ces ressorts ! Dans mon enfance, l'ambition de la gloire, l'amour de la patrie, toutes les vertus furent portées au plus haut degré, et les âmes à une élévation jusque alors inconnue. Ce fut le temps des grandes choses : aussi n'est ce pas celui qu'on choisit pour donner des fers à un peuple animé de si nobles sentimens. Cette nation française avait des hommes qui sentaient ses forces ; elle a aujourd'hui des sages qui les calculent. L'élan de l'âme expire sous la combinaison.... ; elle est désenchantée. Les cris révoltans de l'ambition et de l'intérêt ont remplacé les cris sonores de *gloire* et *patrie*. L'exemple d'un peuple qui préfère la mort à la servitude n'est pour nous ni grand, ni instructif, ni contagieux. Ah ! que les compositions sont larges et grandes quand la liberté taille les pinceaux !

L'animal doit tout à la nature ; l'homme doit tout à sa raison. Quel spectacle offre Paris à l'œil de l'observateur impartial ! Un peuple

vaincu, oubliant ses défaites au milieu des plus honteuses débauches. Les vices y sont en honneur; tous les désordres sont tolérés: ce n'est plus qu'une multitude aveugle qui a perdu l'instinct de sa conservation. La haute société est plongée dans la mollesse, l'opulence et la corruption; une cour où toutes les petites intrigues n'ont pour but que des places à obtenir ou à conserver ; un pouvoir peu respecté ; une religion perdant son crédit par les scandales du jésuitisme (1); une galanterie qui est le vice tout pur; en un mot, un marasme général qui, grâce à la facilité des jouissances, remplace le bonheur par l'ennui, et les désirs par la satiété. Dans ce monde d'*illustres*, le cuisinier de

(1) Je ne connais pas tout le monde; mais je connais quelques vieilles figures qui, depuis trente ans, me font horreur; deux surtout qui, en 1793, inondèrent de sang Bordeaux, Périgueux et Cahors, qui faisaient impitoyablement guillotiner les prêtres et les religieuses, et que je vois aujourd'hui écrire pour l'ultramontanisme dans les feuilles avouées du jésuitisme. Si les rois ont besoin de pareils défenseurs, je les plains.

Le plus fougueux de ces misérables ne fut pas seulement un jacobin effréné, mais un voleur, un fonctionnaire infidèle, qui se brouilla avec la Cour d'assises. J'ai vu tout le midi de la France frémir d'indignation au récit de la mort violente de M....., dont l'épouse consentit à coucher avec le proconsul...... pour sauver son mari, et qui,

M. Dudon vaut mieux que la gloire, l'intégrité, la vertu et l'éloquence du général Foy. L'envie qui s'attache aux noms illustres meurt quelquefois; mais elle laisse après elle la calomnie, qui ne meurt jamais. (1)

Montaigne avait au moins la ressource de s'endormir sur l'oreiller de *la doutance.* Le peut-on à Paris....? Tous les vices y sont à nu; le scandale est complet. Arrêtez-vous, malheureux...! L'homme intellectuel est une portion

---

en sortant du lit de *Néron*, vit la promesse violée et sa victime à l'échafaud.

Séchez vos larmes, âmes sensibles! Le fils de la victime et le bourreau sont jésuites, camarades et compagnons. Quelques *liquidations*, où ces deux honnêtes personnages se sont passé réciproquement la *casse* et le *séné*, ont tout effacé: ils sont amis inséparables.

(1) L'inexorable Parque vient de trancher les jours de ce grand citoyen; la patrie l'a pleuré. Le général Foy était le seul homme en France qui réunît en lui les qualités des grands hommes romains: guerrier, orateur et citoyen.

Les rois peuvent être impunément fous, sots, crétins, paralytiques: pour eux, la nature a toujours raison; mais elle est avare d'hommes de la trempe du général Foy.

Quand donc les peuples, qui apprécient si bien la valeur d'un cochon ou d'une oie, sauront-ils ce que vaut un homme!

Réparation d'honneur: la nation française a été su-

de la raison divine, mue par des organes fragiles, qui doivent apprendre à résister. L'homme ne doit point épuiser la coupe du plaisir. L'arbre de la volupté ne fleurit qu'un jour, et ses fruits sont pleins d'amertume. Les excès du corps dégradent l'âme, et les vraies jouissances de l'esprit ne sont réservées qu'à l'homme frugal et tempérant. Ayez pour prédicateurs des *Fénélon*, et vous arrêterez le débordement de vos passions en diminuant la somme de vos besoins; mais si vous n'avez que des jésuites L...., qui dînent au Rocher de Cancale, ont des

---

perbe dans cette malheureuse circonstance. Il était temps.

Je suis bien loin de désapprouver ce mouvement de générosité nationale; mais qu'il me soit permis de dire que la patrie, en semant du bon *grain*, a toujours récolté de *l'ivraie*. Je ne connais pas d'exception.

La patrie dote de cent mille francs la fille du représentant R....., assassiné à..... Cette fille épouse le garçon épicier C..... Sous l'empire, ces deux enfans de la patrie exploitent, l'un les *douanes*, l'autre les licences, et gagnent des millions. En 1814, ils répudient leurs bienfaiteurs; mais ils gardent les écus. Le ministère de Decazes leur offre une nouvelle branche de *commerce* et d'illustration : les petits enfans *de la patrie* sont *ducs* et *duchesses en herbe*. Que sais-je? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'une jolie danseuse de l'Opéra participe aux bienfaits de la patrie et des *douanes*.

maîtresses, des gitons (1), et achètent des terres par millions, Pythagore aura tort à Paris comme à Samos. Tout repose dans la perfection morale, et cette perfection n'existe dans un sens absolu qu'entre l'innocence et la vérité. Il n'est pas de l'essence de l'homme d'être constamment dans un état serein : vivant sous l'empire de la nature, il doit en subir toutes les vicissitudes. Le bonheur, si bonheur il y a, est une étoile qui n'a que des lueurs instantanées. On ne se juge heureux dans ce monde que par l'espoir qu'on a de le devenir, comme les bornes de l'horizon reculent devant le voyageur fatigué, à mesure qu'il croit les atteindre. En ne considérant notre destination que dans l'ordre physique, voit-on cette nature placer la perfectibilité dans un fumier? Le genre humain est en marche, nous dit-on. Dieu le préserve d'atteindre en masse le degré du faubourg Saint-Germain. Toutes les nécessités de ces demi-dieux ne remplacent pas une idée morale dans le cerveau. *Fabricius* et *Dugomier* avaient moins de besoins

(1) Les mœurs ne sont pas assez alarmées des outrages qu'elles en reçoivent : l'abus va au point de blesser la bienséance et la raison.

physiques que le vicomte général L...? *Allons, saute, marquis.* (1)

Quel effroyable tableau, et pourtant il est vrai; je l'ai même adouci de moitié, parce que je suis convaincu que chercher à contenir les vicieux et abolir le vice presque légitimé est une entreprise courageuse, mais inutile. Que pouvait Juvénal dans un siècle détestable, où les lois de la nature étaient impunément violées, où l'amour de la patrie était absolument éteint; au milieu d'une race abrutie par la servitude, par le luxe, et par tous les crimes qu'il

---

(1) Un beau Léandre, un gentilhomme, un vicomte, venait de prononcer à la tribune de la Chambre introuvable un de ces discours de pacotille fabriqués par l'abbé R....... Les rois ont toujours un compliment à la bouche: c'est le fastidieux du métier. Vous avez parlé comme Démosthènes, dit le roi en s'adressant à Léandre. Oui, Sire, et je puis affirmer à V. M. que Démosthènes n'était pas plus dévoué à *son roi* que je ne le suis à votre auguste personne.

Dans les places importantes de l'État, l'admiration et l'estime sont le partage des lumières et de la sagesse; le blâme et le mépris, celui de l'ignorance et de la présomption.

On m'a conté qu'à l'une des chasses du duc de Berri, un célèbre vicomte avait, par sa maladresse, fait faire au prince *buisson creux*. Le prince lui en fit des reproches

a coutume de traîner à sa suite? Un pareil peuple avait besoin de bourreaux, et non d'un censeur. Il faut quelque courage pour promener le *glaive* de la satyre du trône à la taverne, en frappant indistinctement quiconque s'éloigne du sentier de l'honneur et de la vertu ; pour sacrifier à la vérité tant de bienséances équivoques et tant d'égards politiques si chers à ceux dont toute la morale ne consiste qu'en apparences; pour remonter à la source du mal, dissiper le prestige des fausses vertus, et, comme l'a dit mon vieil ami, mon précepteur, mon maître,

---

assez amers. Le vicomte, poussé à bout, rappela au prince qu'il était gentilhomme. C'est juste, répondit le duc de Berri. Il tire du fourreau son couteau de chasse : En garde, vicomte.....

Le vicomte prit la fuite, et tomba évanoui à cent pas de là. S. A. R. courut après ce brave, et lui prodigua les plus tendres soins.

Ce prince était brusque parfois ; mais il rachetait ce défaut par de belles qualités : il y avait de l'homme ; Henri IV revivait en lui ; c'était un de ces caractères que les jésuites n'approchent qu'à coup de poignards.

Je connais un beau trait de ce malheureux prince : ses historiens l'ont passé sous silence, et pour cause....... La postérité le saura : il est écrit.

Les partis qui s'emparent exclusivement de l'histoire d'un prince ne disent que ce qui leur est favorable.

Montaigne enfin, « ôter le masque des choses et des personnes ». J'ai dénoncé de grands déshonneurs sans nommer les masques. J'ai révélé des horreurs dont frémit la nature. J'ai montré jusqu'à quel point l'homme s'abrutissait quand il n'a plus d'autre guide que la mollesse et la cupidité. Mais, grâce à Dieu, je n'ai point alarmé la pudeur. Je sais que dans notre vielle civilisation la vertu sans alliage n'a plus de cours, et que ceux qui la professent ont beaucoup plus d'adversaires que de disciples. Cependant l'or qui circule a un titre déterminé, et on coupe le cou à ceux qui le falsifient. N'oublions plus ce qui est si ridiculement et si malheureusement oublié parmi nous, qu'il est de la nature de l'homme d'être mené par des objets sensibles, et qu'il n'y a que des sots ou des monstres qui, en la degradant, puissent se croire plus forts que la nature humaine.

L'homme libre, qui soigne plus sa conscience que sa renommée, et j'ai besoin de croire qu'il y en a beaucoup dans notre belle France; celui qui s'est bien persuadé que le vrai bonheur ne consiste que dans nous-mêmes; qu'excepté les relations de bienveillance, de devoir et d'humanité, toutes les autres sont chimériques et pernicieuses; celui qui s'est fait des principes constans; qui ne connaît qu'une chose à dési-

rer, le bien; qu'une chose à fuir, le mal; et qui se dévouerait plutôt à l'opprobre et à la mort que de trahir sa conscience, dont le témoignage lui suffit; celui là approuvera ma morale. Je n'en demande pas davantage. « Quand Dieu « regarde les méchans, il en rit et les déteste. » — JUVENAL. (1)

I, puer, atque meo citus hæc subscribe libello.
HOR., *Sat.* X.

Va, Baillon, mon secrétaire; écris ce chapitre à la suite de l'autre.

---

(1) Jadis les cadets des familles périgourdines et limousines étaient cosmopolites pendant les trois quarts de leur vie; mais, après avoir ramassé une petite fortune, ou gagné une pension, ils retournaient fidèlement à la chaumière paternelle; ils la relevaient, si elle était écroulée; ils l'ornaient, si elle était debout, et leur suprême orgueil était d'enrichir leurs parens. Je viens de voir mourir un célibataire octogénaire, qui fut toujours paysan, avare et frondeur, qui vint à Paris avec un soulier et un sabot, et qui, sous l'*hermine de la cour suprême,* dînait avec six sous de charcuterie, lorsqu'il ne dînait pas chez les autres. Eh bien! ce vieil avare, qui pouvait jeter l'aisance et le bonheur chez ses parens malheureux, les a déshérités, et a laissé quatre cent mille francs à l'orgueil, aux filles publiques, aux carrossiers et aux tailleurs de Paris.



CHAPITRE SIXIÈME.

HISTOIRE DU NOTARIAT DE PARIS.

Pulchra Laverna,
Da mihi fallere, da justum sanctumque videri ;
Noctem peccatis et fraudibus objice nubem. (1)
Hor.

« Il y aura du scandale dans Landerneau. »
Duval, com. *des Héritiers.*

C'est le sort du genre humain que la vérité soit persécutée dès qu'elle commence à paraître. Les crimes, les malheurs, les abus, ont été de tous les temps; la raison, la justice et la philosophie ne compteraient pas deux siècles. Il faut être fou pour dire que la philosophie a nui aux mœurs : elle est née malgré la mé-

(1) Belle Laverne, fais que je ne sois point démasqué, que je passe toujours pour honnête homme; couvre d'un nuage épais, d'une nuit obscure, mes démarches secrètes.

chanceté des hommes, et elle a adouci jusqu'aux mœurs des tyrans. Il semble que l'injustice soit inséparable de nos actions; les lois mêmes qui nous gouvernent, et que nos magistrats appliquent quelquefois si drôlement, ne pourraient subsister sans quelque mélange d'injustice. Le divin Platon affirme que ceux qui cherchent à faire des lois sans inconvéniens coupent la tête de l'hydre. L'éloquence, la philosophie et le beau langage, n'empêchent pas les plus grands génies d'être persécutés. La postérité les venge. Leur siècle, comme tous les autres, produit des crimes; mais il a sur les autres siècles la supériorité que ces beaux génies lui ont donnée. C'est ce qui arriva dans l'âge qui produisit les *Sophocles* et les *Démosthènes*, dans celui qui fit naître les *Cicéron* et les *Virgile*. Ces hommes, qui sont les précepteurs de tous les temps, n'ont pas empêché qu'*Alexandre* n'ait tué *Clytus*, *Parménion* et *Calisthène*, et qu'*Auguste* n'ait signé les proscriptions du triumvirat. *Racine*, *Corneille* et le bon *La Fontaine*, n'ont certainement pu empêcher que Louis XIV n'ait révoqué l'édit de Nantes et ordonné les dragonnades. Quel est le philosophe qui eût pu arrêter les bourreaux de Paul Ier et peut-être ceux d'Alexandre? O divine Providence, que de justice dans tes impé-

nétrables décrets. Ce n'est qu'en se reportant à la barbarie qui régnait en France, dans les mœurs, dans les lois et dans les coutumes, jusqu'au moment où le flambeau de l'Assemblée constituante vint éclairer ces ténèbres, qu'on peut apprécier la reconnaissance que nous devons aux *Voltaire* et aux *Montesquieu*. Mettons dans une balance l'*Esprit des Lois* d'un côté, et de l'autre tous les actes des parlemens depuis *Saint-Louis* jusqu'au jugement du chevalier *de la Barre:* l'un offrira aux générations futures les titres que Dieu donna à la race humaine, et qu'il a si glorieusement retrouvés, et l'autre les ténébreuses aberrations d'une longue et cruelle démence. Les hommes ont deux passions favorites que la philosophie ne détruira jamais: celle de l'erreur et celle de l'esclavage.

Je sais par expérience que, pour l'usage de la vie, la perspicacité de l'esprit est nuisible. Cette clarté pénétrante est trop subtile et surtout trop *curieuse*. Il faut appesantir l'homme pour le rendre plus obéissant; il faut l'épaissir pour le proportionner à cette vie ténébreuse et terrestre. J'ai vu des esprits communs faire merveille dans les affaires, tandis que des esprits élevés et exquis n'y entendaient rien. J'en ai conclu que cette vivacité d'âme et cette volubilité

souple et inquiète troublait leurs négociations. Les entreprises humaines doivent être menées grossièrement et superficiellement : la fortune y tient lieu d'esprit et de génie. (1)

Quand la vertu est dans le cœur et n'exige aucun effort, c'est un sentiment, une inclination au bien, un amour pour l'humanité. Elle est aux actions honnêtes ce que le vice est au crime : c'est le rapport de la cause à l'effet. L'un des plus célèbres jurisconsultes du seizième siècle, le maître des requêtes de Catherine de Médicis, *Papon*, se plaignait des études superficielles que faisaient les notaires de son temps. « Par ignorance, disait *Papon*, les notaires ont détruit infinité de personnes, mis en réduit les bonnes maisons en trouble, les moyennes au sac, et autres en misère et mendicité. » Si Papon vivait de nos jours, il reconnaîtrait que les choses notariales se passent encore de même ; seulement il remarquerait que, si les effets n'ont pas varié, il y a eu un changement notable dans les causes. Ils ne pèchent plus par ignorance. Mais ils reposent

(1) Un des hommes qui m'ont le plus frappé par la droiture du sens, feu M. Delahaye, avoué, m'arrêta un jour dans une affaire que nous soutenions dans le même intérêt : « Taisez-vous, me dit-il, ou je vais vous faire saigner. »

dans cette sécurité de l'incapacité, qui se contemple dans son mérite et s'admire dans ses œuvres.

Comme le public fait des réputations par caprice, des notaires en usurpent par manége, ou par une sorte d'impudence qu'on ne doit pas même honorer du nom d'amour-propre. Cependant, dans notre état social, le notaire est indispensable, c'est une véritable nécessité; mais plus il exerce d'influence sur le corps social, plus ses devoirs sont rigoureux et plus aussi il doit être soumis à une influence étrangère à ses intérêts.

Sincerum est nisi vas, quodcumque infundis acescit. (1)
HOR.

Ce devrait être un magistrat, et non une chambre de *potiers* (2), qui fût chargé de la surveillance de ce corps. La probité qui suffit à l'homme privé n'est point suffisante pour le notaire; il ne doit pas seulement être probe pour lui seul : il doit l'être encore pour autrui,

(1) Si un vase n'est bien pur, tout ce qu'on y verse s'aigrit.

(2) Pas d'amphibologie : je dis *potier d'étain*, et on connaît le proverbe.

sous peine de devenir lui-même l'instrument de la fraude qui se glisse si souvent, à Paris, dans les transactions sociales. Et les capitulations de conscience dans les affaires trop communes, où il est juge, partie et dépositaire! C'est un appât trop tentant pour la fragilité humaine. Ce que les autres hommes appellent la conscience n'est pour un notaire de Paris que le nom poétique de la duperie.

Non seulement des notaires usurpent des réputations, mais ils entreprennent de dessein formé de faire une bonne ou mauvaise réputation, et ils en viennent à bout. L'envie, à qui ses prétextes suffisent, s'applaudit d'avoir des motifs, les saisit avec ardeur et les emploie avec adresse. Elle ne pardonne au mérite que lorsqu'elle est trompée par sa propre malignité... Mais une fierté généreuse accompagne la bonne conscience, et l'homme d'entendement n'a rien perdu s'il a *soi-même*.

Depuis les persécutions les plus déclarées, depuis ces impressions sourdes que dans une grande ville il est si facile de recevoir et si difficile de détruire, jusqu'aux perfidies de famille, n'ai-je pas vu tout ce que pouvait la haine des notaires? Ici la calomnie, écumant de rage, m'accusait à haute voix; là de lâches envieux prononçaient mon nom à voix basse et

distillaient leur venin plus subtil ; gens à deux visages, véritables *Janus*, dont l'œil significatif interprète le silence, et qui par un geste ou un hypocrite soupir communiquent au cercle des oisifs leur médisance muette. J'ai toujours ri de leurs efforts ; j'en ris encore : leur lâcheté ou leur sottise me font pitié. Pour savoir parler ou écrire, il faut savoir écouter. Le silence est la parure comme la sauvegarde de la jeunesse. Ce n'est qu'à ceux qui ont mérité leur infortune, ou qui n'ont pu la soutenir avec courage, qu'il est permis de se la rappeler avec douleur. Il est des gens qui, forcés de reconnaître dans les autres des talens ou des vertus, ne prennent le parti de haïr que pour se défendre d'admirer. Je voudrais qu'on comprît bien, ne fût-ce que par ce dernier exemple, jusqu'où peut mener, même en morale, une animosité personnelle, et combien il est triste d'avoir tort ainsi, puisque je suis réellement confus d'avoir ainsi raison. Non, vous ne m'avez pas chassé; vous n'en aviez pas le droit: ma conscience était pure; je valais mieux que vous tous. C'est moi, et moi seul, qui, en ayant assez, et vous sachant par cœur, vous ai volontairement, et à votre barbe, renvoyés faire f..... Les uns ne pouvaient pardonner l'ennui d'une discussion qu'ils n'étaient pas en état de

suivre, les autres l'aveu de leur ignorance, que je leur arrachais. Les raisons leur manquant, il ne leur restait que les injures : aussi les répandirent-ils à pleines mains. J'avoue, pour dire tout, que j'avais une grande légèreté dans le ton et dans les manières, qui allait quelquefois jusqu'à l'*indiscrétion*, et ne dissimulait pas le mépris. Tout cela pouvait être la fatuité du jeune âge et des succès, mais ne prouvait nullement mon indélicatesse, et surtout que je *batisse ma femme* (1). Ces défauts devaient-ils former contre moi ce foyer de haines secrètes et furieuses qui n'allaient à rien moins qu'à me perdre entièrement, si à côté de mes défauts je n'avais eu une arme qu'on ne soupçonnait pas, mais qui est bien à moi, et à moi seul, tandis que les armes de mes ennemis ne sont que celles de tout le monde, et qui n'en sont pas moins dangereuses pour être si faciles et si communes : les rumeurs sourdes et calomnieuses; les mensonges sans nom d'auteur, dits à l'oreille, et qui ont tant d'échos; des imputations que leur atrocité et leur absurdité même propagent davantage dans un monde

(1) « Qui, pour me voir une mine tantôt froide, tantôt « amoureuse envers ma femme, estime que l'une ou l'autre « soit feinte, il est un sot. » — MONTAIGNE.

curieux et d'oisifs, qui semble s'empresser de tout croire, pour encourager à tout dire. Vous avez fort mauvaise grâce de me reprocher aujourd'hui le fouet déchirant de la satyre, vous qui m'avez attaqué avec la calomnie, qui assassine ! Chaque coup que je vous porterai fera sortir le sang, et on rira de vous voir écorchés, parce que vous avez un poignard à la main.

Quel est l'homme fort qui n'a pas sa *rosse* d'obligation, contre laquelle les élans de l'imagination vont se briser, comme les flots sur les rochers. Les premières sources de l'ennui, au sein d'une société nombreuse et jalouse, dérivent, sans contredit, de l'inégalité des esprits et des antipathies qui en résultent. Nous différons par les forces de notre entendement comme par les conditions physiques de notre organisation. Il est des âmes d'une haute lignée qui ne peuvent se faire à des relations subalternes, et qui planent par l'unique ascendant de leur supériorité morale. Faut-il vous le dire crûment, imbécilles ?.... Lorsque vous m'entreniez de vos moutonneries notariales, je me nourrissais déjà des rayons qui partent des points les plus élevés de la destinée humaine. Dieu ne m'a point créé pour tromper le public, jouer l'écarté, ramper, m'enorgueillir, m'hu-

milier, menacer, flatter, espérer, me décourager, troubler ma vie par mille craintes, louer les hommes en face, les calomnier dans l'ombre, vendre ma conscience, me prosterner devant la bassesse, boire à longs traits l'ignominie, me morfondre à la porte des grands, m'accommoder à tous les caprices, tourner à tous les vents, adopter successivement toutes les maximes, me glisser dans toutes les avenues, prendre la vertu pour masque et le vice pour échelon, allumer des haines, semer des soupçons, faire naître des défiances, ourdir des trames, tendre des embuches, enfin être cocu volontaire.

Je vais donc jouer le rôle d'Hercule combattant Cacus dans les ténèbres. Rien n'est si facile que de trouver des torts à l'homme qui a la tête vive et le cœur bon. La haine est si lâche et si aveugle, que quiconque est heureux, et je le suis toujours, doit être sans cesse à genoux pour en demander pardon, et même l'obtient-il rarement à ce prix. Pour avoir la dignité de son état, il faut en avoir la modestie, et la seule fierté que l'on aime est celle qui tient à la noblesse des sentimens, et non pas au faste ou à la crapule des prétentions. Les fripons ne manquent jamais de mettre en avant une morale d'autant plus sévère qu'elle

ne les engage à rien dans la pratique, et personne ne parle plus haut de probité qu'un notaire de Paris.

Me voilà sur mon terrain. J'aime pour toute vengeance à dessiner mes ennemis, et à faire rire de leurs portraits. L'étoffe est large : leur cafarderie étudiée et intéressée, leur lâche hypocrisie, leur plate suffisance, l'intérêt sordide qui les ronge, et surtout cette doucereuse calinerie qui aspire après une *double vacation,* en attendant mieux (1)..... Quoi ! encore des notaires, me dira-t-on....? Oui, toujours des notaires. Et où diable voulez-vous chercher des travers, des vices et de la grosse sottise? C'est là le dépôt éternel, croyez-m'en.

Lorsque *Papon* se plaignait de cette absence de lumières, il reconnaissait que la différence qu'il y avait entre un honnête notaire et un procureur était la même que celle d'un bon bouillon et d'une sangsue; et puis il se faisait cette question originale : « Pourquoi l'État « prend-il des magistrats dans ce corps ? Par

---

(1) « Cettuy-ci, tout pituiteux, chassieux et crasseux, « que tu vois sortir après minuit d'un étude, penses-tu « qu'il cherche parmy les livres comme il se rendra plus « homme de bien, plus content et plus sage? Nulles nou- « velles. » — MONTAIGNE.

« la même raison, se répondait-il, que l'Etat « arme les galériens dans les momens d'ur- « gence. »

On peut acquérir justement une bonne réputation, mais on l'usurpe aussi. Examinez en quoi consiste le mérite de ces grues : vous serez étonnés du vide. Tout se borne à un air, un ton d'importance et de suffisance ; un peu d'impertinence n'y nuit pas. Ils se donnent pour respectables, et les sots les respectent, sans quoi on n'irait pas jusqu'à les estimer. (1)

Rien n'est plaisant, à mon avis, comme le style naïf de nos pères, et surtout la brusque franchise qui règne dans leur manière de l'exprimer. Il paraît que la haine qu'ont les notaires et les avoués les uns pour les autres date de loin. *Moutier*, vieux chroniqueur du palais, rapporte qu'un notaire de la Cité, forcé pendant l'office divin de jeter les yeux sur les pseaumes, n'en récitait tout juste que ce qu'il

---

(1) Je ne suis pas tout-à-fait de l'avis de Papon : les procureurs ou avoués ont leurs défauts comme tous les hommes, je me propose de les passer en revue ; mais je reconnais d'avance qu'ils sont laborienx. J'ai connu parmi eux des hommes d'un rare mérite. Pilez tout le notariat, depuis cent ans, vous n'en ferez pas sortir un Delahaye, un Valton, ni un Glandaz.

pouvait appliquer à ses ennemis ou à ses intérêts.

« *L'année sera fertile en décès ; nous se-*
« *rons rassasiés d'inventaires.* Pseaume
« LXXXVIII.

« *Produis de la paille pour les procu-*
« *reurs, et de l'herbe pour nous.* Pseaume
« CIII.

« *Une bonne étude de notaire est une*
« *marmite remplie de viandes.* Pseaume
« CVII.

« *Traitez nos ennemis selon leurs œu-*
« *vres, selon leurs desseins méchans ; pu-*
« *nissez-les comme ils le méritent.* Pseaume
« XXVI. »

Cette vieille haine dure encore. Si malheureusement ces deux corporations venaient à s'entendre, la désolation serait complète à Paris. Leur réunion serait plus dangereuse pour la fortune des bons *badauds* que n'est à Constantinople, pour le sultan, la réunion du muphti et des janissaires. Heureusement que le Petit Chatelet est en face de l'Audience des criées ; ils sont en présence, autel contre autel.

La naissance ordinaire des choses est imparfaite : le temps, l'étude et l'intelligence humaine les augmentent et les fortifient. Il est

curieux de voir ce que devinrent et ce qu'étaient au moment de la révolution les gardes-notes que Papon traitait d'ignorans. Je ne remonterai *sommairement* qu'à la fin de la régence : car c'est sous le règne de Louis XV que ces anciens *ignorans* trouvèrent le secret de s'emparer des fortunes privées, même de celle de l'Etat.

Quum flueret lutulentus, erat quod tollere velles. (1)
Hor., *Sat.*, IV.

La première cause des fortunes colossales qui se faisaient à Paris dans le notariat fut les emprunts de l'État. M. R....., pour s'être donné la peine d'aller aux invalides de la marine chercher trente millions qui furent versés au trésor royal, reçut un honoraire de la pistole par mille, ce qui faisait trois cent mille francs. C'est une belle chose que les abus; mais il y a aussi un revers de médaille. La fortune ayant tourné la tête à madame la tabellionne, elle fit des amans; l'un d'eux lui communiqua la v....., qu'elle eut l'honneur de repasser à son mari et à trois de ses clercs.

La seconde cause résultait des directions et

---

(1) C'est une eau trouble qui a besoin d'être filtrée.

des consignations. C'était la boîte à l'encre, surtout si le notaire chargé du dépôt était d'intelligence avec un conseiller au parlement. Le conseiller éternisait les demandes des déposans et des comptes pupillaires, et le garde-notes faisait circuler les espèces. C'est là la source des plus grandes fortunes parlementaires. J'ai connu de vieux praticiens qui se rappelaient du président au parlement qui allait de sa personne, déguisé par une vieille perruque, faire le petite semaine à la halle. Il prêtait six francs à chaque poissarde, qui était tenue de lui payer six francs d'intérêt au bout de la semaine (1). Ce parlementaire usurier

(1) L'un des aïeux de M. le marquis....., pair de France, possédait une très-belle terre en Brie. Un ingénieur qui le connaissait fut chargé d'ouvrir une grande route, qu'il pouvait à volonté faire passer près de cette terre. Gardez-vous-en bien, lui dit le vieux *pince-maille :* si j'avais une grande route près de mon château, il me faudrait tenir table ouverte.

Il paraît que M. de Corbière a aussi des antipathies pour les grandes routes. Une personne de ma connaissance a mis, en courant la poste, quatre vingt-seize heures pour venir de Lyon à Paris.

La France a quatre ou cinq mille couvens, *mâles et femelles,* bien bâtis, bien meublés, bien entretenus, et la grande route de Lyon n'est pas praticable. Pauvre France!..

Je connais à Paris un Harpagon octogénaire, qui possède

fut forcé d'émigrer ; mais comme il avait sa fortune en portefeuille, elle émigra avec lui. Il eut la ladrerie de demander *gratis* à un dentiste de Londres un ratelier, en se faisant passer pour un pauvre émigré. J'ai ouï dire que son fils, imitateur fidèle de si beaux exemples, s'était évadé dans la nuit pour ne pas payer l'inhumation de son père.

Extrema per illos
Justitia excedens terris vestigia fecit.
VIRG., *Géorg., liv.* II. (1)

Le notaire M..... reçut une consignation de sept millions, provenans de la vente des biens de M. le duc de Choiseul ; il prêta une forte partie de ce dépôt au duc de Rohan, pour l'affaire du collier. Les créanciers Choiseul en furent instruits, et Me M..... fit faillite.

L'État ouvrait un emprunt viager à dix pour cent : Me P..... D....., qui avait quinze cent mille francs de dépôts dans son étude, les mit

---

trois à quatre millions, qui ne dépense pas vingt sous par jour, fait la petite semaine, et porte encore aujourd'hui la rédingotte de drap bleu que la Convention nationale lui donna comme uniforme de représentant du peuple.

(1) C'est chez eux que l'on vit les derniers vestiges de la justice, lorsqu'elle fut sur le point de quitter la terre.

en viager sur sa tête, calculant assez judicieusement que, s'il mourait, les déposans ne viendraient pas lui faire des reproches, et que, si le Ciel lui prêtait vie, sept années d'*intérêt composé* lui suffiraient pour rétablir les quinze cent mille francs. Cette espiéglerie lui réussit, et cet honnête homme est mort en odeur de sainteté avec cent cinquante mille livres de rente.

Un notaire de Paris peut être impunément fripon, libertin, menteur, délateur, roué, bête et cocu : pourvu qu'il sache hurler avec les loups, c'est assez.

La troisième cause vint de l'exemption du contrôle, que les fermiers généraux accordèrent aux notaires de Paris, pour s'en affranchir eux-mêmes.

La quatrième cause, enfin, est éternelle : c'est le salaire que la sottise paie au patelinage. Elle s'appelle *diamans testamentaires*.

Jamais tant d'abus n'avaient si monstrueusement profité à de simples officiers publics. Constantinople et son muphti n'offrent rien d'aussi absurde, parce qu'il y a là un correctif : le muphti regorge parfois. Les peuples et les gouvernemens ont des momens d'aberration qui sont inexplicables.

Tant de richesses produisirent nécessaire-

ment un grand luxe; chaque notaire eut sa *petite maison*, sa Lays, et autres passe-temps que la mode et les mœurs du temps permettaient. Le grand-maître donnait l'exemple.

Quand Auguste buvait, la Pologne était ivre.

Les femmes en général aiment la vengeance, et la chronique scandaleuse a conservé le vieux proverbe : « Cocu comme un notaire « de Paris. »

Lasses de voluptés, ces bourgeoises cherchèrent de nouvelles distractions dans la vanité; on voulut être noble, ou du moins faire des enfans nobles. De là les *conseillers* du roi, les secrétaires du roi, les filles de notaires épousant les marquis que leurs pères avaient ruinés, et toutes ces folies qu'on ne croirait pas même en les lisant, si, récemment, la sottise humaine n'avait pas reproduit les mêmes ridicules.

Le mot noble ne fut point d'abord un titre qui donnât des droits et qui fût héréditaire. *Nobilitas*, chez les Romains, signifiait ce qui est notable, et non pas un ordre de citoyens.

Dans le moyen âge, la noblesse devint le partage des possesseurs de terres. Les titres de duc, de comte, de vicomte et de marquis, furent

d'abord des dignités, des offices à vie, qui ensuite se transmirent de père en fils, les uns plus tôt, les autres plus tard.

Les souverains ne devaient rien à personne, si non ce que les petits s'étaient engagés de payer aux grands. Ainsi un châtelain payait une paire d'éperons à un vicomte, qui payait un faucon à un comte, qui payait à un duc une autre marque de vassalité. Tous reconnaissaient le roi du pays pour leur seigneur suzerain ; mais aucun d'eux ne pouvait être imposé à aucune taxe. Ils devaient le service de leur personne, parce qu'ils combattaient pour leurs terres et pour eux-mêmes en combattant pour l'État.

Les rois de France commencèrent par ennoblir des bourgeois en leur conférant des titres sans terres. Saint-Louis ennoblit son barbier, Philippe III ennoblit son argentier, Philippe-le-Bel donna le titre d'écuyer au bourgeois Bertrand et à quelques autres. Tous les rois suivirent cet exemple. Philippe-de-Valois ennoblit *Simon de Bucy*, président au parlement, et *Nicole Taupin*, son épouse.

La milice des *francs-archers* et des *Taupins*, sous Charles VII, étant exempte de la contribution des tailles, prit, sans aucune permission, le titre de *noble* et d'*écuyer*, confirmé depuis par le temps, qui établit et qui

détruit tous les privilèges. Ces *Taupins*, qui se firent nobles, méritaient de l'être, puisqu'ils avaient versé leur sang pour la patrie.

Les secrétaires du roi furent la plus ancienne concession de noblesse à un office de plume. On en augmenta le nombre jusqu'à trois cents, uniquement pour avoir de l'argent, et ce honteux moyen a donné la noblesse à quinze mille familles, dont les descendans jouent les grands vassaux dans la rue de Varennes.

Un nombre prodigieux de banquiers, chirurgiens, marchands, notaires, langeyeurs de porcs et domestiques, avaient obtenu des lettres de noblesse, et leurs descendans prennent encore aujoud'hi les titres de *haut et puissant seigneur*. Quelle misérable pitié !

Ce tableau de la vanité et de l'inconstance, quoiqu'il soit la moindre partie de l'histoire du genre humain, n'en démontre pas moins combien était pernicieuse pour l'État cette multiplicité ridicule de nobles sans fonctions et sans vraie noblesse, cette distinction avilissante entre l'ennobli inutile, qui ne payait rien à l'État, et le roturier utile, qui payait la taille. (1)

---

(1) Contra, Lævinum, Valeri genus, unde superbus

Tarquinius regno pulsus fuit, unius assis

Ce fut dans cet état que la révolution surprit la noblesse, le notariat, les abus et la sottise, vers lesquels nous retournons au galop. Comme les notaires opposent de nouvelles chimères à d'anciennes rêveries, il faut que je retrace ici quelques scènes de mon début au milieu de ces grues.....

Ridiculum acri
Fortius et melius magnas plerumque secat res.
HOR. *Sat.* X. (1)

Faire le tableau moral du notariat de Paris, c'est toucher à toutes les racines de la société. Comme la philosophie, les notaires se mêlent de

---

Non unquam pretio pluris licuisse, notante
Judice, quem nosti, populo, qui stultus honores
Sæpe dat indignis, et famæ servit ineptus,
Qui stupet in titulis et imaginibus.
HOR., *Sat.* VI.

(Un Lévinus, quoique fils de ce Valère qui chassa de Rome Tarquin-le-Superbe, s'il se fût agi de le mettre à prix, n'eût jamais été estimé quatre deniers, même au jugement du peuple, de ce peuple qui donne souvent les honneurs à ceux qui le méritent le moins, qui suit si bêtement la renommée, et se laisse éblouir par les images et par les titres.

(1) Souvent le ridicule, vivement présenté, tranche une difficulté mieux et plus nettement que tous les raisonnemens.

toutes choses, même des legs. Un notaire est propre à tout, me disait modestement M. N..., en faisant l'inventaire Boug...... Même à faire un garçon apothicaire, lui répondis-je. Que dites-vous, monsieur, s'écria mon patron, tout bouffi de colère? Sachez que l'un des Antonins avait été notaire à Rome. M. N...voyait l'empire de trop près à cette époque. C'est un tort grave de se moquer ainsi de cette sottise si grande, et pourtant si ronde, si épaisse. J'ai honte de l'avouer, mais le fait est vrai : ma maudite langue m'a fait des ennemis bien terribles. J'espère désormais que mes mœurs molles et ennemies de toute aigreur feront disparaître ces inimitiés; ce livre fini, je n'écrirai plus, et je louerai une âme à ressort qu'on puisse tendre et démonter à volonté, qui se trouve bien où la fortune la porte, et qui s'arrange de tout, même du crime.

Quum sibi quisque timet, quamquam est intactus, et odit.
Hor., *Sat.* I, liv. II. (1)

Je ne dis pas qu'on dût m'aimer : je tapais trop fort; mais on ne devait pas me haïr, et

(1) Chacun craint pour soi-même, même celui que tu n'attaques pas; tout le monde te hait.

abuser, dix ans après sa sortie, du malheur d'un homme pour attaquer sa probité. Quand mon domestique bat mes habits, ce n'est pas sur moi qu'il frappe; il en est de même de celui qui me reproche les accidens de la nature ou de la fortune. Attaquez mon âme ou ma conscience, et nous verrons.... La renommée est assez constante; la réputation ne l'est presque jamais. Mais si le premier sentiment de l'homme est celui de son existence, son premier soin doit être celui de sa conservation naturelle et morale. Vous ne me répondrez pas : vous avez familièrement à votre disposition le mensonge de réticence ; et celui-là, moins choquant que l'imposture formelle, est aussi coupable et plus lâche, parce que la haine se cache pour ne pas rougir. Et comment se mettre au-dessus des injustices de la jalousie (je ne parle pas pour moi : elle m'amuse ; c'est un aliment), vice attaché à l'imperfection humaine? Il ne suffit pas d'un grand talent, qui est rare : il faut une grande âme, qui est plus rare encore.

Les prédicateurs et les avocats se persuadent par leurs propres passions (1). Récitez simple-

---

(1) Chaque fois que j'entends plaider deux avocats, il me semble que je vois les deux charlatans qui, dans mon

ment votre cause à un enfant de chicane : vous le trouverez douteux et chancelant; il vous semble au premier abord qu'il lui est indifférent de prendre l'un ou l'autre parti. Tirez votre bourse et faites luire à ses yeux l'argument irrésistible (1) : il commence à s'intéres-

enfance, tenaient régulièrement le marché de Brantoine : l'un vendait des poisons, et l'autre des antidotes.

(1) Je connais une belle exception : je la ferai connaître lorsqu'il en sera temps. Si en 1805 Napoléon n'avait eu à combattre que des Philistins, il n'aurait pas eu besoin de conscription : le barreau de Paris tout seul lui aurait fourni une demi-douzaine de mâchoires.... d'élite, *Bellart*, *Bonnet*, *Chauveau*, *Pérignon*, etc.

Mettez en regard le barreau de Bordeaux à la même époque : *Ferrerre*, *Laîné*, *Ravez*, *Peyronnet*, *Martignac*, *Saget*.....

Le barreau de Paris s'est heureusement renouvelé ; on y intrigue moins et on y plaide mieux. Dupin, Mérilhou, Hennequin, Mauguin, Parquin, Barthe, Berville, sont des hommes d'un grand talent.

Mais à côté d'eux glapissent des roquets qui n'ont rien dans le ventre ni dans l'esprit, des marchands d'injures, des paresseux qui se persuadent qu'un avocat doit ressembler à une serinette. Le chef de cette bande m'a paru remarquable : c'est une espèce de petit *soprano*, qu'on nomme *Chaix-d'Estanges*.

Je ferai quelque jour une revue du barreau de Paris. Il n'eût fallu qu'une loupe pour défigurer Appolon, et j'aperçois sur la belle figure de l'éloquence des excroissances qui me dégoûtent.

ser à votre affaire, sa volonté s'échauffe, sa raison et sa science s'échauffent progressivement; une indubitable vérité vient luire à son esprit; il y découvre une nouvelle lumière, et finit par se persuader que votre cause est imperdable. Je crois également que l'intérêt, l'obstination, l'esprit de parti et la violence, conduisent beaucoup de magistrats. Les secousses que notre âme reçoit des passions corporelles détruisent presque toujours son libre arbitre. Tout cela n'est pas bien; mais il y a de l'homme, des passions, chez le juge, chez l'avocat; tandis que chez le notaire l'homme est effacé, et s'il lui reste quelques passions, ce sont les plus ignobles (1): c'est de l'égoïsme tout cru. S'agit-il de parler, il ne se donne de mouvement que pour débiter de grosses et plates sottises.

> Ne iste magno conatu magnas nugas dixerit.
>
> TÉR., *Héaut.*, *acte* III.

Il semble en vérité que, pour faire un notaire de Paris, il faille l'affubler de ténèbres, d'oisi-

---

(1) L'habitant des *platras*, le libidineux doyen, l'honneur de la compagnie, et le dégoûtant *Narcisse*, premier syndic, prouvent la justesse de ma conséquence. Si on veut contempler la sottise dans sa perfection, il faut chercher un notaire qui ait le titre d'écuyer.

veté, de cupidité et de pesanteur, et qu'il faille le rendre bête pour le rendre sage, comme il faut nous éblouir pour nous guider. Il vaut cependant mieux savoir même des choses inutiles que de n'être qu'un pur ignorant. *Satius supervacua disceri quam nihil.* Sen., *ep.* 88 (1).

---

(1) « Mais quand on ne considérerait pas les lettres par « leur importance et leur utilité, quand on n'y verrait « que l'agrément et le plaisir, ce serait encore celui qui « conviendrait le mieux à l'homme bien élevé. Les autres « occupations ne sont ni de tous les temps, ni de tous « les lieux, ni faites pour tout âge. Les lettres sont à la « fois l'instruction de la jeunesse, le charme de l'âge « avancé, l'ornement de la prospérité, la *consolation de « l'infortune*; elles nous amusent dans la retraite, ne sont « point déplacées dans la société; elles veillent avec nous; « elles nous accompagnent dans nos voyages; elles nous « suivent dans les campagnes. Enfin, quand nous n'en « aurions pas le goût, nous ne pourrions leur refuser notre « estime et notre admiration. » Cicéron, *plaid. pour Archias.*

Inter cuncta leges, et percontabere doctos,
Qua ratione queas traducere leniter ævum;
Ne te semper inops agitet vexetque cupido,
Ne pavor et rerum mediocriter utilium spes;
Virtutem doctrina paret, naturane donet;
Quid minuat curas, quid te tibi reddat amicum,
Quid pure tranquillet, honos, an dulce lucellum
An secretum iter, et fallentis semita vitæ.

Hor., *liv.* 1, *Epit.* XVIII.

(Tâche, au milieu du tourbillon où tu es, de trouver

Eh qui sont ceux qui jouissent du droit de prononcer sur la réputation de leurs confrères ? Des gens tarés, vicieux, envieux; qui, à force de braver le mépris, viennent à bout de se faire respecter; qui n'ont que des opinions, quand ils en ont, et jamais de sentiment; qui en changent, les quittent et les reprennent, sans le savoir ni s'en douter, ou qui sont opiniâtres sans être constans; des gens enfin qui pissaient dans un calice à ....., il y a trente ans, et qui sont aujourd'hui marguilliers et jésuites. Heureux ceux qui ne se vengent qu'en pardonnant! J'ai tort peut-être de démasquer des hommes qui furent mes collègues; mais je suis père; j'ai des enfans qui ne doivent rougir ni de mon nom, ni de ma vie, ni des exemples que je leur donne; et d'ailleurs *ces sots* m'ont si lourdement attaqué sans raison, sans motifs avoua-

---

quelques momens pour lire, pour t'entretenir avec les sages sur les moyens de rendre ta vie heureuse. Sache si c'est la nature qui donne la vertu, ou le travail qui l'achète; comment on peut acquérir la paix de l'âme, se mettre bien avec soi-même, se tranquilliser pleinement; si c'est par les honneurs, par l'argent, ou par *quelque petit sentier inconnu au reste des hommes*, qu'on arrive à ce résultat.

bles, pendant quinze ans, que la patience m'a échappé, et je les *frotterai*, ou du moins je laisserai des documens qui les feront frotter *en temps et lieu.*

> Ludus enim genuit trepidum certamen et iram,
> Ira truces inimicitias et funebre bellum.
>
> HOR., *liv.* I, *Ép.* XIV.

Je mettrai tout en évidence, et je prouverai, même aux incrédules, que la presse est le meilleur des tribunaux.

J'avais vingt-deux ans lorsque j'entrai dans le notariat, et je fus reçu notaire à vingt-cinq ans et sept mois, chose unique dans le notariat de Paris. Je venais de passer cinq ans au milieu du barreau de Bordeaux, qui, à cette époque, moralement parlant, ne manquait pas de *bonne nourriture*. Je débutai comme clerc par l'inventaire d'un M. L....., rue de Tournon. Toute la brigade des *faiseurs de vacations* s'y trouvait. Le greffier du juge de paix commença par échanger sa vieille culotte contre un pantalon bleu qu'avait laissé le défunt; le juge de paix prit un parapluie et remplit ses poches de chocolat. Pendant vingt-sept jours, qui en valent cent huit, parce que les notaires multiplient la journée par quatre, cette succession fut livrée au pillage. Je me disais tout

bas : A quoi servent donc les cours d'assises ?

Je passai maître-clerc dans le Marais, le pays des petits inventaires. Nous mangions tout, et cette lourde bête qu'on appelle peuple était enchantée lorsque nos actes étaient bien volumineux. « Pas d'esprit dans vos actes, « me disait M. A..... : les actes se vendent à « la livre dans ce quartier (1). » Il est vrai qu'il faut l'avoir vu et pratiqué pour le croire : rien n'est stupide comme cette bourgeoisie qui vit au delà de la rue Saint-Denis. Le dernier paysan de mon Périgord serait *Aristote* au milieu d'eux.

Le cœur a des idées qui lui sont propres ; il y a des idées inaccessibles à ceux qui ont le sentiment froid. Il était drôle, ce M. A..... : il connaissait mieux son *Vadé* que sa coutume. Ce vieux paillard, bon homme d'ailleurs, me disait souvent : « Il me serait plus fa« cile de me passer nettement de tout sexe « que d'être constamment et en tout point fi« dèle à ma femme, par la raison que l'homme

(1) M. M..., mon prédécesseur maître-clerc, faisait des cotes d'inventaire avec le journal de Prudhomme, lorsqu'il n'y avait pas de papiers dans la succession, chez un charbonnier par exemple.

« reste plus *incurieusement* dans l'état de « pauvreté que dans l'abondance justement « dispensée. » Vous aviez raison, M. A...... La vertu qu'on appelle modération est bien plus *affaireuse* (1) que l'abstinence : on peut imiter le jeune Scipion de mille manières ; Diogène n'en offre qu'une.

Il y a peu de gens riches qui, dans des momens, ne se sentent humiliés de n'être que riches, ou de n'être regardés que comme tels : cette réflexion les mortifie et leur donne du dépit. M. A....., qui passait sa vie au boston, au billard et à courir les grisettes, donnait aussi parfois de grands dîners. Je me rappelle encore l'une de ces réunions grotesques : ce sont de ces traits qui ne s'effacent pas de l'esprit. Les convives étaient

Le juge de paix......, véritable *Smogler*, et sa femme ;

Un *grand* notaire, qui signe des actes où *Santerre* faisait de la révolution et de la bière, et qui ne parle jamais sans vous dire : « *Je n'y* « *vais pas, sapeur; gna des bosquets* (2) ;

---

(1) M. A.... plaçait à tout propos les mots *incurieux* et *affaireux*.

(2) J'ai entendu récemment un notaire paraphraser

Un lourd commissaire-priseur, qui, avec la cotte G.... (1) et des guenilles, jetait dès lors les fondemens d'une grande fortune ;

Un notaire facétieux, qui sait par cœur tous les *Ana* anciens et modernes ; un plaisant de société, qui, pour un trait qu'il rencontre, se permet cent sottises, et qui salue comme l'acteur de l'homme fossile : *Bonjour, mon vieux ;*

Un notaire sournois, qui dès lors manœuvrait le *Calvaire* et travaillait pour les jésuites ;

Deux ou trois autres notaires, dont les figures et les gestes sont si insignifians et si nuls, qu'il me serait impossible d'en signaler un trait ;

---

avec un naturel exquis le dialogue de M. Lamartine sur le sacre.

L'archevêque de Rheims, s'adressant au Roi... : D'où viens-tu, *dit-il?*

Le Roi.... : C'est mon fils, *qui dit.*

L'acteur *Odri* fait école dans le notariat. *Gna des bosquets, je n'y vas pas, sapeur; — Qui dit, dit-il; — Bon jour, mon vieux ; — Vlan, vlan,* et autres jolies choses de cette espèce, sont de rigueur dans les mouvemens oratoires du Petit-Châtelet.

(1) Terme d'*argot* notarial, qui signifie ou désigne les objets volés.

Et leurs chastes moitiés.

Il y avait aussi une cliente de l'amphitryon, une des femmes les plus spirituelles que j'aie rencontrées. C'était la première femme de M. de Buffon fils, qui lui fut enlevée par le duc d'Orléans.

Pendant l'attente des convives, la médisance la plus âcre s'exerçait sur les absens; tout était passé en revue, jusqu'à leur pot au feu. Arrivaient-ils, on les accablait de politesses; mais quand nous arrivâmes au second service, quel déluge de bêtises, de *cuirs* et de *pataquesses!* Il fallait entendre ces dames écorcher la langue française! Quel langage! Madame de Buffon me regardait, soupirait, et étouffait de rire. Après le dîner, le notaire D...., celui qui avait toujours le testament de Voltaire dans sa poche! pauvre compensation! vint me dire gravement: « Vous avez ri de ma femme, ce n'est « pas bien. Je sais qu'elle fait des fautes d'or« thographe *en parlant*, mais il faut de l'in« dulgence.... » Et madame de Buffon: « Vos messieurs ne gagnent pas à être vus de « près. Quels hommes! et nous leur confions « sans réserve notre fortune, nos secrets..... » Pourquoi pas? lui répondis-je fièrement: vous recevez bien de confiance les poisons qu'édulcore un apothicaire. Elle se tut; mais elle

soupira. Cette grossière bêtise des *notaresses* (1) ou plutôt leur manque d'éducation provient de ce que ces messieurs sont forcés, par l'exorbitance du prix de leurs charges, à ne faire que des mariages *marmiteux*. Ce n'est pas une femme qu'ils épousent : c'est un *lingot*. Je n'ai jamais pu concevoir Vénus sans Cupidon, pas plus que la maternité sans enfantement. Ceux qui ont fait Vénus déesse n'ont pas seulement regardé ses formes matérielles : sa principale beauté est incorporelle, spirituelle. Mais celle qu'épousent les notaires n'est ni brutale, ni humaine : les bêtes ne la veulent ni si lourde ni si terrestre.

Le fit dans une avare et sordide famille
Chercher un monstre affreux sous l'habit d'une fille ;
Et sans trop s'enquérir d'où la laide venait,
Il sut, ce fut assez, l'argent qu'on lui donnait.
Rien ne le rebuta, ni sa vue éraillée,
Ni sa masse de chair bizarrement taillée ;

---

(1) Les notaresses haïssent naturellement toute conversation intéressante ou spirituelle, parce qu'elles ne peuvent pas y prendre part. Il leur faut du commérage ou de la médisance. Si les sens ne venaient pas au secours de l'esprit, leur sécheresse et leur susceptibilité seraient insupportables. Ridiculement vaines, elles comptent les visites et marchandent une révérence.

Et trois cent mille francs avec elle obtenus
La firent à ses yeux plus belle que Vénus. (1)

Entre les apparences, vraies ou fausses, il n'y a point de différence sur quoi l'esprit puisse se déterminer définitivement. *Inter visa vera aut falsa ad animi assensum nihil interest.* (Cic., *Acc. quest.*, liv. IV, c. 28.) C'est ce qui fait que l'homme le plus clairvoyant, lorsqu'il est en-dehors, n'y voit que du feu sur la *boutique* notariale, et surtout à Paris, où la paresse, le doux *rien-faire, far niente*, domine tout. Voici la vie d'un notaire de Paris.

Moins on a de lumières, moins on a de devoirs à remplir. Il se lève à dix heures, traverse les Tuileries, et va déjeuner au café de Foi, où il lit les journaux jusqu'à midi. Il flâne à quelque répétition de vaudeville jusqu'à deux heures; il rentre dans son cabinet à trois heures, parle politique avec les cliens qui l'attendent, ne lit jamais ses actes, bâille, s'habille et dîne. Il va au Vaudeville admirer *son objet*, et le fatiguer de sa molle faiblesse....

Non viriliter
Iners senis penis extulerat caput.

TIB.

---

(1) J'invite la notaresse ....., Agnès trentenaire, à joindre un maître de langue au maître de piano qu'elle

Il joue le wisth ou l'écarté (1) jusqu'à deux heures du matin, *e tutti quanti*. Forcé de se conjoindre par mariage avec une poularde, il la laisse voler de son côté, et ces deux mulets descendent doucement le fleuve de la vie sans soucis comme sans progéniture.

La mollesse.

C'est là qu'en un dortoir elle fait son séjour ;
Les plaisirs nonchalans folâtrent à l'entour ;
L'un pétrit dans un coin l'embonpoint des chanoines,
L'autre broie en riant le vermillon des moines ;
La Volupté la sert avec des yeux dévots,
Et toujours le Sommeil lui verse des pavots. (2)

---

vient de se donner pour corriger son éducation. Je lui permets de faire son mari cocu : c'est un sot qui ne demande pas mieux ; mais le public veut de la décence, même avec un amant *podagre*.

(1) La fureur de l'écarté est portée si loin dans les réunions notariales, qu'un second clerc perd ou gagne cinquante napoléons sous les yeux et souvent contre son notaire. Un tripot serait moins dangereux pour un jeune homme, parce qu'il resterait sous le coup de la honte et des reproches.

Les notaires S...., R...., L...., M..., perdent deux cents napoléons dans une conférence, *quitte* à plumer le *pigeon* le lendemain.

(2) Changez les mots *dortoir*, *chanoine*, *plaisir* et *volupté*, et mettez à la place *étude*, *clercs*, *notaires* et *cliens*.

Cet autre qui me disait : Je n'aime plus les filles lorsqu'elles ont passé quinze ans. *Et gavisi sunt, et pacti sunt pecuniam illi dare*. (Ev. sel. S. Luc, ch. XXII, v. 5.) Que fait-il donc de sa grande et grosse moitié ? Ce n'est certainement pas l'esprit qui les empêche de procréer.

Cette espèce de prude, *belle palatine*, qui a des moustaches, trois enfans de paroisses différentes, et qui ne voulait pas signer une obligation parce que son mari avait choisi pour débiteur M. le marquis de Vissec de Combaveux. Je ne dirai pas son âge : les notaresses n'aiment pas les dates ; elles leur donnent des maux de nerfs.

La femme de ce notaire *carré*, je ne parle pas de sa tête, qui ne se croit coquette que depuis qu'elle a trois amans, qui joue cinq cents francs à l'écarté, et que j'ai rencontrée avec un grenadier à cheval, expliquant Ovide dans le bois de Satori.

Nihil est audacius illis
Deprensis. (1)

Juv., *Sat.* VI.

Elle se délasse avec les vieux généraux, grands bavards et faibles acteurs, mais qui

(1) Une femme qu'on prend sur le fait n'en devient que plus hardie.

paient du moins l'ennui que cause leur maladresse.

Cette tabellionne quarantenaire et édentée qui entretient la compagnie *d'H*.... en criant : Vive le Roi ! J'ai vu deux gardes-du-corps de ma province jouer à l'écarté à qui monterait cette garde. La partie se jouait devant moi, et la dame prenait le frais dans le corridor n° 3, à Versailles.

Ce cocu sot et libertin qui souffre que sa femme se baigne au ..... avec cet ex-notaire, que Vénus et ses excès ont rendu goutteux.

Fronte curvatos imitatus ignes
Tertium lunæ referentis ortum.

HOR.

M. Bonnomet, notaire et homme d'esprit, me disait, il y a quinze ans : Le prix des charges et les cornes poussent ensemble dans notre état (1).

---

(1) Sur les cent treize notaires qui sucent Paris, il y en a quatre-vingt qui pompent jésuitiquement les diamans testamentaires. Me D...... s'en fait même payer l'intérêt par les héritiers; et lorsqu'ils veulent élever la voix, il les menace d'un procureur du Roi, son parent.

Ombre du Nestor notarial, vous qui gagnâtes cent mille livres de rente avec la science du silence, des *gimblettes* et des *poulets*, je vous le demande, exigeâtes-vous jamais

J'ai vu arriver, vers la fin de 1811, les premiers jésuites, au milieu du notariat; ils n'étaient que cinq. L'un est une espèce de singe bas-normand, traître, menteur, délateur, qui pour me convertir m'invita à dîner tête à tête dans son faubourg.... Il avait raison, le gueux : j'étais une bonne conquête. Je le devinai à la vingtième parole. Il ne m'a pas parlé depuis, et s'est fait mon persécuteur.

Sur une tête immonde,
Certain poil roux que l'on sent à la ronde;
Ce crin de juif orne un cuir bourgeonné,
Un front d'airain, vrai casque de damné;
Un sourcil blanc cache un œil sombre et louche;
Sous un nez large il tord sa laide bouche;
Cou de travers . . . .
. . . .
Puis.......... un esprit imposteur,
Traître et rampant, satyrique et flatteur.
Rien n'épargnait : il vous remplit la bête
De fiel au cœur et de vent dans la tête.

Le second est un vieux *râcle-boyaux,* vieux sybarite en perruque. Celui-là fut plus persé-

---

l'*intérêt composé* des diamans. Le foin, l'avoine et le salaire du palfrenier, lorsqu'on vous léguait une voiture, passe; mais l'intérêt.

vérant à mon égard : il est venu trois fois chez moi sans autre but que ma conversion.

Le troisième est le fils d'un jacobin de ....., qui fit ses premières armes chez le notaire éternel de la *gent bigotte*, et qu'on a poussé tout exprès dans la boutique des jansénistes pour les tromper.

Le quatrième est du côté de la Sorbonne : c'est un drôle qui ne manque ni de ruse ni d'habileté.

Le cinquième.....

> Un bigot, un fripon, qui, dans sa vanité,
> Croit duper jusqu'à Dieu par son zèle affecté.

C'est un héros dans l'art de l'hypocrisie. Il vaut à lui seul tout un chapitre. C'est une *cause première*. J'en tirerai parti.

Ces cinq brebis galeuses, qu'on a décorées, comme de raison, ont suffi pour empoisonner tout le corps (1).

J'ai vu toute une boutique notariale, véritable cabane de sauvages, où la nature muette

---

(1) Quand je dis tout le corps, j'attaque l'espèce, et non les individus. J'ai connu parmi eux des hommes fort honorables : *Lahure*, *Gillet*, *Glatigny*, *Bellanger*, *Robert*, *Fourchy*, *Thibaut*, et quelques autres ; mais là, comme ailleurs, ils ne sont pas en majorité.

est tous les jours outragée, soumise aux bienfaits d'une tisane, pour des rhumes sans doute. Le notaire, petit homme sec, pâle et livide, figure transparente au travers de laquelle je lisais dans son âme, qui joue dans sa compagnie le rôle de *Vidoc* (1), et qui ressemble à un honnête homme comme un sauvage du Caveau ressemble à un Caraïbe, était embarrassé de savoir si le sien lui avait été donné par sa femme, ou par mademoiselle ...., actrice des Variétés. La notaresse accusait son mari, quoiqu'en vérité elle eût reçu ce cadeau d'un marchand de tabac *en gros*, qui l'avait reçu, disait-il, d'une danseuse qu'entretenait M.... , notaire et vieil adolescent. Mais les clercs, ces souffre-douleurs, ces innocentes victimes, avaient reçu cette double bordée de feux croisés par le canal de leur lubrique patronne. Au surplus, cette Messaline bourgeoise s'en tient aujourd'hui au culte de Lesbos, passion infâme, qui dégrade plus les femmes de Paris que tous les autres vices. J'ai vu cette chaste notaresse quêter, et conduire la première communion des jeunes filles, à Saint-Roch. Elle est à la source.

(1) Chef des agens de police.

Uxor..... D........,
Tandem nequitiæ pone modum tuæ,
Famosisque laboribus;
Maturo propior desine funeri
Inter ludere virgines,
Et stellis nebulam spargere candidis.
HOR.

La notaresse C..... fait une trop grande consommation de pistaches ambrées et d'autres drogues artificielles, qui ne font honneur ni à la modération des femmes ni à la complexion des hommes. C'est une de ces femmes qui, ne pouvant plus compter sur leurs appas altérés par le temps et par les plaisirs, se font un mérite de leur fortune. Elles réparent avec leur argent le ravage des années.

Le notaire S...... en est réduit aux cantharides: ce sont les mouches dont il se sert pour l'Opéra et ses innocentes vestales. Il se venge sur ces nymphes lyriques des affronts que sa femme lui fait un peu trop publiquement.

Le notaire F....., que j'aurais cru dévot, si son médecin ne m'avait dit le contraire, se ruine ou ruine ses cliens pour entretenir la petite J...., de la Porte-Saint-Martin; il affecte une vive tendresse pour deux enfans dont il se croit le père. Il ne sort pas de chez sa maîtresse et l'accable du poids de sa paternité.

Bonam deperdere famam,
....Malum est ubicumque. Quid inter
Est in matrona, ancilla, peccesve togata?
HOR., *Sat.* 2. (1)

S......, ex-notaire, tient à ses gages les pourvoyeuses L..... et F....., deux douairières de l'univers. L'une exploite Paris, et l'autre la province, pour satisfaire les désirs de ce sultan. Et que peut-il faire, grand Dieu! de toutes ces malheureuses, depuis vingt ans que je le connais : son impuissance est de notoriété publique.

Ce n'est plus qu'un cœur bas, un coquin ténébreux.

La notaresse N..... avait envie d'un Anglais: elle pria son amie, la notaresse D....., de lui prêter sa petite maison de Neuilly; mais *l'entremetteuse* faisait également les affaires du mari. Par malice ou par intérêt, elle dirigea le second couple vers le petite maison. Qu'on juge de l'effet d'une pareille rencontre.

B....., petit, trapu, mal bâti, figure rouge et carrée, un gros nez, de petits yeux, des cheveux gras, et qui bâille continuellement, en

(1) Perdre sa réputation est partout un mal. Qu'importe que ce soit avec une matrone, une affranchie, ou bien une fille publique?

un mot le plus laid, le plus méchant et le plus cocu de sa compagnie : le signalement est court, mais il est exact. Ajoutons, pour qu'on ne s'y trompe pas : dans tout le notariat il n'y a point de monstre plus difforme; ses yeux louches sont cachés sous une épaisse paupière, il chancelle sur ses jambes inégales, ses épaules ramassées se courbent sur son dos, quelques cheveux voltigent à peine sur sa tête pointue, son étude est une *tournelle* dont il est le bourreau jusqu'à cinq heures du soir. Partisan de tous les spectacles, il fréquente assiduement le ..... ; nouvel Arétin du Parnasse, il s'y fait un nom par les horreurs qu'il débite. Sale, mal tenu, il flaire, lorgne et achète toutes les actrices; mais son goût dominant est pour celles qui courent les rues, comme les fiacres.

Madame . . . . . . (1) tient bureau de littérature; sa maison et sa table sont un bercail de beaux esprits ; les clercs font des vers, de la musique ; le mari gronde, et entretient une lingère.

Madame ......, la douairière du notariat, après avoir usé la gloire par tous les bouts, vient enfin de se faire dévote : c'est la mode.

---

(1) Et mettant la céruse et le plâtre en usage,
Composa de sa main les fleurs de son visage.

Elle va cabaler désormais pour Dieu contre le prochain. Sa vie sera douce, sans faste, délicate sans superflu. Elle ne hante déjà plus que les jésuites, quoiqu'elle n'ait que cinquante ans. Je l'ai vue blonde assez piquante, quoique son blond fût d'un roux qui frisait la carotte.

La veuve de M. T....., ancien notaire, et qui doit avoir de la fortune, tient un tripot, ce qui est la marque bien certaine d'une oisiveté crapuleuse.

> Celle qui de son chat fait son seul entretien,
> Celle qui toujours parle et ne dit jamais rien.

Cette autre veuve d'un notaire se livre à un genre d'intrigue qui exige de l'esprit, et elle en a : c'est une intrigante de cour en *sous-ordre*. Tout se vend à Paris, même les évêchés. Elle plut à un gentilhomme de la chambre, et moyennant une petite complaisance, dans laquelle on *prétend* qu'elle trouva les douceurs de la *nouveauté*, elle obtint ses entrées libres dans le vaste champ de l'intrigue de cour.

Je rencontrai un soir, c'était la veille du jour de l'an, la notaresse....... dans la boutique de Berthélemot. Je lui offris des bonbons et mon bras. Dans la conversation, passant en revue quelques souvenirs, je lui demandai

des nouvelles de mesdames D.... et B......, ses anciennes amies. « On ne peut pas les « voir, me dit-elle avec franchise : l'une est « entretenue par *Kurakin* et l'autre par sir « *Charles Stuart*. » Et elle ajouta en souriant : « J'ai eu beaucoup d'amans, j'en aurai « peut-être encore ; mais tout cela se fait *gra-* « *tis in utroque*. » Elle donnait alors dans les belles-lettres.

C'était une drôle de fille que cette notaresse androgyne. Je l'ai vue éprise jusqu'à faire des scènes publiques, non de ma personne, non de mon esprit : c'était le craquement de mes bottes qui l'avait séduite.

Mais en voilà une que j'aperçois à Saint-Roch ; elle a son carré à l'église ; trois grands coquins de laquais, chamarrés d'or, portent la queue de sa robe, et j'entends nommer madame la marquise de . . . . . Elle avait à peine quinze ans, que sa mère, blanchisseuse, rue du Faubourg-du-Roule, la faisait rouler de pratique en pratique. Un visage régulier et noble, de belles dents, une bouche vermeille; de grands yeux bleus, faits pour émouvoir ce sage dont je regarde le buste, *Platon ;* une taille noble, une gorge arrondie par l'amour ; telle était ma blanchisseuse en 1803, et je n'avais alors que vingt ans ; telle est aujourd'hui,

à la gorge et à un peu de barbe près, madame la marquise de .....

Cette fille, qui appartenait moins au monde qu'au libertinage, m'avoua dès lors que ses prémices avaient été la proie d'un porteur d'eau. Ainsi, une voie d'eau de la Seine paya ce qui aurait coûté cent mille francs à M. D..... ou à quelque autre publicain de cette espèce. Je l'ai vue pendant trois ans sans état, abandonnée à elle-même. Je l'ai vue maîtresse en titre du célibataire H...., femme légitime du notaire L....., femme divorcée, femme galante en vogue, maîtresse en titre d'un président, mère de trois jolis petits bâtards, dont on fera des moines ou des religieuses, etc., etc.; enfin, la voilà marquise. J'ignore si elle est restée bonne fille.

Lorsqu'un homme, à peine arrivé aux deux tiers de sa carrière, voit s'accomplir des choses si bizarres; tant de sots qui ont la réputation de Voltaire, tant de G..... qui prennent la place de mademoiselle de Penthièvre, tant de *catins* qui usurpent le titre d'*honnêtes femmes*, tant de coquins qui ont l'adresse de se faire passer pour honnêtes gens, tant de notaires qui vendent un secret comme une poissarde vend un maquereau, tant de généraux médiocres qu'on compare à Napoléon ou à Tu-

renne, tant de Cotins qu'on place au-dessus de Fléchier, tant de plats jésuites qu'on met à côté de Pascal ; des magistrats plats, serviles, doubles, sots, petits, vénaux, partiaux, hommes de parti, qui conseillent l'une des parties et prononcent des arrêts contre l'autre, de ces magistrats qui sont moins juges que solliciteurs, et qui pourtant occupent le siége de Malesherbes et de Daguesseau (*a*); il ne croit plus aux réputations, il n'en ambitionne aucune ; et j'avoue, pour ma part, que je fais très-peu de cas de ceux qui en ont ; il y a plus, je les regarde exactement comme des voleurs de grand chemin, qui se couvrent impunément des dépouilles des honnêtes gens. La main des sots, des fripons, des cafards et des bigots, a voulu m'écraser. Répondez-moi : la lice est ouverte. Signalez au public mes défauts, mes vices. Je vaux la peine qu'on m'examine, puisque j'examine assez drôlement les autres. Mes apologistes seront mes ouvrages (1),

---

(1) Déposez hardiment qu'au fond cet homme horrible,
Ce censeur qu'ils ont peint si noir et si terrible,
Fut un esprit doux, simple, ami de l'équité.
. . . .
Ami de la vertu plutôt que vertueux.

Notre siècle est si mou, que je n'aurai l'honneur d'être attaqué ni par les grands, ni par les petits. Je

parce qu'ils peindront en traits de feu ce qui, depuis vingt ans, se passe dans cette âme que vous ne connaissez pas encore. Il est plus facile de doubler une vacation, ou d'estropier un dépôt, que de placer une lanterne sur sa conscience. Vous ressemblez aux Juifs, qui se crurent purifiés parce qu'ils avaient chargé un malheureux bouc de leurs iniquités. Je ne suis ni bouc ni malheureux.

> Pauper enim non est cui rerum suppetit usus.
>
> HOR.

Je suis plus content de ce qui me reste que chagrin de ce que j'ai perdu : il ne convient qu'aux enfans de pleurer et de jeter tous leurs hochets quand on leur en ôte un seul.

Vous en faites trop, et trop scandaleusement, messieurs les tabellions. L'autorité de l'usage, forte sans doute, n'est pas toujours celle de la raison et de la justice, et les abus ne sont pas saints pour être antiques. Je sais bien qu'il vous est égal de tomber sur le *front;* mais vous n'êtes

---

trouverai des gens qui ne rient pas, ou qui ne veulent pas rire; mais la masse, spirituelle et honnête, sera pour moi, comme elle est encore pour Montaigne, Swifs et Rabelais.

pas aussi bien garés par tous les bouts. Plus vos charges montent, et plus vous touchez à votre chute. Les maîtresses, le jeu, les petites maisons, les livrées, les chevaux, les armoiries, recommencent ; l'ancien train reparaît. Je crois vous avoir démontré que la révolution, en abolissant les abus révoltans qui s'étaient glissés dans votre compagnie, fit une grande justice. Restez plébéiens et modestes, je vous le conseille. Expliquez au public, qui vous le demandera tôt ou tard, comment un notaire qui a à peine quinze ans d'exercice, qui habita le quartier le plus *mort* et qui avait traité de la plus mauvaise étude de Paris, a pu gagner 100 mille livres de rentes qui forment pignon sur rue.

Je lui accorde, année commune, trente mille francs de bénéfice net, et ce n'est pas peu de chose : 15 fois 30,000 font. 450,000
Il a fallu vivre, nourrir et payer ses clercs pendant quinze ans, ce qui coûte au moins, année commune, 15,000 fr. : 15 fois 15,000 font. . . 225,000

Reste. 225,000

Sur quoi il a fallu payer la charge, ou du moins les intérêts. Regardez bien que je ne parle pas des pertes inévitables, et que, ne supposant aucun défaut à ce malin, je lui concède toutes les

qualités indispensables pour faire un bon notaire, *athée*, *châtré* et *bâtard*.

Quære peregrinum, vicinia rauca reclamat.
Hor., liv. I, *Ép.* XVII.

Trouvez-moi là, messieurs les *liquidateurs*, l'origine avouable de cent mille livres de rentes. Serait-ce comme membre d'un bureau de charité ? Je sais bien qu'ils se font charitables pour se dispenser d'être justes ; je sais aussi que le bien des pauvres fait rouler carrosse ; mais je récuse cette source. (1)

---

(1) Ils font en ce moment une autre *manigance :* ce sont les terrains, les bâtisses et les passages, qui occupent ces messieurs. Un notaire qui n'a peut-être pas sa charge nette convertit des *millions* en plâtre. Et d'où tire-t-il ces *millions ?* Qui supportera ces *millions,* si le jeu du moellon ne produit pas vingt capitaux pour un? La loi du 11 ventôse n'a pas prévu le cas où un notaire de Paris se ferait *gâcheux*.

Avoir, par l'effet du jeu, porté à huit, douze, jusqu'à dix-huit cents francs la toise de terrain qui, en l'année 1819, ne valait pas vingt francs, est un acte de haute folie. Ce sont pourtant les prudens notaires de Paris qui ont poussé à la roue. Nous allons voir le dénouement. La masse des capitaux placés notarialement, depuis six ans, perdra cinquante pour cent. Je dis en masse, car isolément la plupart perdront tout. La chambre de discipline *tolère* et ne *prévient* pas. Tout ce qui vient du public est de bonne prise.

Et s'il avait payé sa charge de cinq à six cent mille francs, comme on les vend aujourd'hui, ses bénéfices constatés n'en auraient pas encore couvert le tiers. De deux choses l'une,

---

C'est une chambre de barbiers. Elle n'est ardente que lorsque l'un des syndics convoite la clientelle du *délinquant.* Feu Me L....., voisin de Beaumarchais, n'a jamais fait d'autre métier; et tant d'autres.

La chambre, comme chambre d'adjudication, n'est qu'un *leurre.* Elle a deux objets : l'un de doubler les honoraires et les frais; l'autre d'ériger en magistrat un simple officier ministériel, ce qui ne doit pas être. C'est l'émission de cette opinion qui m'a tant fait d'ennemis parmi les notaires. Le Petit Châtelet en présence du Palais est absurde; c'est un *non-sens.*

Pour prévenir les trente ou quarante faillites que l'amour du moellon a ébauchées dans le notariat de Paris, pour garantir le public des *Bauchau* et des dévôts *Bardet,* il faut supprimer la chambre, et soumettre la conduite des notaires à un magistrat *ad hoc,* renouvelé par le sort tous les trois mois. Donner cette prérogative au ministère public, ce serait créer d'autres inconvéniens.

Le notariat de Paris entraîne tous les intérêts sociaux. Il fait exception à la règle générale: il lui faut un censeur intégre et indépendant.

J'appelle sur ce point la haute raison, le désir du bien, et l'intégrité du chef actuel de la justice. Je sais par expérience qu'il ne faut que lui indiquer le mal.

Astreindre un jeune homme à payer *six cent mille francs* le droit d'exercer les études de toute sa vie, n'est-ce pas

ou vous avez découvert quelque mine que vous exploitez sourdement, ou le nombre des notaires est insuffisant. Quel est le gouvernement assez insensé pour laisser un monopole

---

lui dire implicitement : Je te vends *l'impunité*. Quel scandale !

Pas de milieu, le jeune homme qui prend de pareils engagemens est un fripon. Il n'y a pas d'étude de notaire à Paris qui, exploitée honorablement, puisse offrir de pareils résultats.

Un autre abus, qui est grave, parce qu'il place l'*administré* sous la férule et la cupidité de l'*homme d'affaires*, c'est de mettre des notaires dans les conseils généraux, les mairies, les bureaux de charité, les fabriques. Un notaire ne voit que sa *marmite;* et l'influence de l'officier public double, triple, centuple l'honoraire de l'officier ministériel. M. Bardet, maire et notaire de Saint-Denis, en offre un déplorable exemple.

Règle générale : puisque la société a malheureusement besoin de notaires, d'avoués et d'huissiers, consignez ces messieurs dans leurs études; qu'ils ne touchent qu'aux affaires de leur état, et soumettez-les à la surveillance d'un magistrat.

Mais pourquoi permet-on aux notaires de recevoir des legs de leurs cliens, lorsque la loi le défend aux curés et aux médecins. Ce scandale est public à Paris : ce sont des spoliateurs privilégiés. La marquise de..... vient de mourir, et ses trois légataires sont : le notaire en exercice, l'ancien notaire, petit de corps et d'esprit, mais un des plus madrés fripons de Paris, et le fils de cet ex-notaire...... *Dame,* il faut

exclusif à cent treize individus, lorsque Paris a matériellement doublé depuis la fixation de ce nombre. Pourquoi ne pas ouvrir cette carrière à tant de jeunes gens qui pourissent dans les études, faute d'avoir six cent mille francs à leur disposition, et souvent de la répugnance pour le premier *souillon doré* qu'on leur présente. Il en est de la politique des notaires comme de celle des princes : là où est le profit, là est l'honneur. Qui croirait que depuis 1803 j'ai vu trente-huit faillites dans le notariat, avec toutes les circonstances qu'exigent

---

de la patience, des soins; mais cela rapporte, me disait hier soir la notaresse.......

P. S. En voilà un qui, dit-on, emporte la *grenouille* de Chambord et de la statue de Pichegru. On dit même qu'il a fait un *petit faux*, en supposant une quittance de trois cent mille francs. On dit aussi qu'il a *jésuitisé* le procureur du roi et la police, en s'esquivant d'un arrière-cabinet, sous prétexte d'y chercher la minute falsifiée.

Attendez encore un peu, vous en verrez bien d'autres. Il ne suffit pas de crier : Vive le roi! et de faire le dévot : il faudrait, avant tout, être honnête homme et tempérant.

Les filles de quinze ans coûtent cher, surtout lorsqu'on les achète à l'Opéra. Ce n'est pourtant pas l'esprit qui a perdu celui-là : c'était bien certainement la plus grosse bête de la compagnie. Les vieux notaires se retirent en foule les mains pleines. Me Boil..., qui avait eu sa charge

les lois pour peupler les bagnes : vol, spoliation, violation de dépôts, *supposition de part*, faux testamens, suppression de testamens, mensonge, artifice, pédérastie, fausse piété? Et tous ces misérables, qui auraient dû gémir sous un fer chaud, se promènent tranquillement dans Paris ; la plupart même occupent des places qu'ils doivent à la coterie des abbés Grisel.

Question. — Pourquoi n'a-t-on jamais parlé de ces gens-là, et pourquoi depuis dix ans les notaires se déchaînent-ils contre moi, qui suis sorti du milieu d'eux sans éprouver un reproche d'un centime ?

Réponse. — C'est que ces *gens-là* étaient des complices qui avaient eu la maladresse de se laisser prendre la main dans le sac, tandis que je n'étais alors comme aujourd'hui qu'un censeur. Je ferai plus tard un petit catéchisme portatif, à l'usage des sots et des fidèles qui,

---

pour *rien*, et qui l'a exploitée en *conscience*, l'a vendue six cent mille francs. Je le répète, il faut un magistrat *ad hoc* pour surveiller ces financiers. Le droit de faire honorablement l'état de notaire à Paris ne vaut pas six cent mille francs.

Vous placez la jeunesse sur le chemin du déshonneur, et cela pour enrichir de vieux libertins qui, depuis trente ans, exploitent l'imbécillité publique.

parce qu'ils sont nés sur les flancs du Vésuve, s'imaginent, comme les paysans siciliens, qu'ils doivent y mourir.

En général, je me défie toujours des beaux yeux : celles qui les portent sont ordinairement séduites ou trompeuses. Mais on les voit, ces beaux yeux, tandis qu'on ne voit jamais l'âme d'un notaire. Cette corporation est infectée de cupidité, de brigues et des haines personnelles, et quiconque parmi eux montre du talent a sur-le-champ pour ennemis ceux qui devraient lui rendre justice, à moins qu'il ne se fasse cafard. Cette passion concentrée, quoique inhérente à notre constitution morale, n'a aucun but utile dans la destination de l'homme, puisqu'elle n'ajoute rien ni à ses forces ni à ses moyens de conservation. Quelle basse passion que celle qui ne s'allume dans le cœur que pour contester au génie ses inventions, au talent ses travaux, à la vertu ses bienfaits ; qui cache ou désavoue tous ses subterfuges, et qui recèle ses plus odieuses manœuvres sous le masque imposteur d'une bienveillance simulée ! C'est le côté le plus hideux de la misère humaine. Un *petit* envieux sort rarement de l'obscurité ; c'est dans les ténèbres de la nuit qu'il fait tout servir à l'affreux sentiment qui l'agite ; il n'attaque jamais de front ; sa mar-

che est basse, rampante, furtive, ténébreuse, et c'est par les voies les plus détournées que ses traits venimeux arrivent au sein de l'objet de sa haine.

Ecoutez un notaire de Paris parlant de son confrère, fût-il ce qu'ils appellent *un ami :* C'est un fripon ! c'est un sournois ! c'est un libertin ! c'est un sot ! Et ce qui est piquant, c'est que la haine, injuste partout ailleurs, devient justice chez eux.

Le notaire C..... est en prévention ; la justice criminelle l'invite à comparaître : il prend la fuite et laisse la société des *Bonnes-Lettres* veuve de son c.......

Vingt notaires se réunissent pour neutraliser l'impression fâcheuse que devait produire cette disparition, et déclarent que le *faux* n'est qu'une *inadvertance,* et que C..... n'a pas cessé de mériter leur estime. Voilà le premier coup porté sur l'opinion du public, et la justice neutralisée par vingt *cuistres* qui s'imaginent que les lois ne sont faites que pour les voleurs de mouchoirs.

Je n'affirme pas qu'il y ait *faux matériel,* mais il y a quelque chose de louche. C'est moi de ma personne qui ai prêté les cent mille francs à M. de P...... ; c'est moi qui exigeai la main-levée des trois cent mille francs d'inscriptions

qui me précédaient, et j'ai eu la certitude, depuis, que ces mainlevées avaient été données sans paiement préalable.

Depuis dix ans que la terre de P..... est vendue, le notaire C..... nous a suscité mille chicanes pour éterniser l'ordre. Je ne parle pas de sa conduite personnelle à mon égard : j'oublie les injures; mais je ne capitule jamais avec les...

Verrons-nous enfin un notaire de Paris aux galères? Les *délinquans* ne manquent pourtant pas; mais la coterie des abbés *Grisel* est puissante. Voir aux galères un notaire bête, libertin, cafard, royaliste, dévot et fripon! tout serait perdu; le trône perdrait son équilibre.

Non, le trône n'a pas besoin de votre appui, fripons....... : il lui faut de bonnes lois, de bonnes mœurs, des exemples sévères pour arrêter le crime, et rassurer la société, que vous pillez à la *sourdine*.

Le notariat restera comme utilité; mais on le détruira comme chancre. On ne doit s'élever sans doute que contre la rapacité de ceux qui abusent, et les punir avec éclat et sévérité : c'est ainsi que, dans toutes les conditions, même les plus élevées, on devrait immoler à la vengeance publique ces Tartufes, ces patelins, ces jésuites, qui font haïr la justice et les lois par l'abus qu'ils en font, et qui, en

rendant les hommes malheureux par leur cupidité, les corrompent par leurs exemples.

Je ne veux pas me donner tout-à-fait pour un *innocent:* on ne me croirait pas; mais, en conscience, qui peut empêcher un honnête homme de lever la tête, quand tant de lâches coquins cachent la leur dans les ténèbres.

Les Athéniens bannirent Thucydide comme mauvais général; mais ils l'honorèrent ensuite comme bon historien. Je crois que les notaires me banniraient de leur sein si j'étais leur collègue et qu'ils en eussent le pouvoir; mais je doute que jamais ils m'honorent pour avoir été leur historien.

Que tout, jusqu'à L....., et m'insulte et m'accable:
Aujourd'hui, vieux lion, je suis doux et traitable;
Je n'arme point contre eux mes ongles émoussés.
Ainsi que mes chagrins, mes beaux jours sont passés. (1)

---

(1) Forcé d'abréger ce chapitre, je n'ai pas dit tout; mais je le dirai dans un petit catéchisme notarial et portatif; j'éclairerai cette caverne. Non, la fable n'est pas fabuleuse: je montrerai qu'il existe encore des *Procustes.*

(*a*) Il est de mon devoir d'expliquer nettement ma pen-

sée sur la magistrature de Paris. Parce que j'ai attaqué quelques magistrats, encore sans les nommer, on en a conclu que j'attaquais le corps entier. Le public n'a pas commis cette erreur : nul n'a cru reconnaître dans mes portraits un *Séguier*, un *Dupaty*, un de *Schonen*, et tant d'autres magistrats honorables qui composent la grande majorité des tribunaux parisiens. Je ne dois pas être suspect dans mes éloges. Eh bien! j'anticipe sur ce que je dois dire plus tard, et je déclare que la magistrature est le corps où on trouve le plus de mœurs, de pureté et de probité. Je fais ordinairement la part de l'humanité et des faiblesses qui en sont inséparables : je n'attaque que le vice et la dégradation morale.

Lorsqu'un A....G.... vient chez moi incognito, pendant mon dîner, questionner ma cuisinière sur le nom de mes convives, je dis qu'il se dégrade, et en le disant je ne crois pas avilir la magistrature. Notre roi Charles x peut, par son exemple seul, faire d'un drôle un honnête homme, le convertir enfin; mais il ne le peut par ordonnance.

Je prends mes héros tout vivans, corps à corps; et, s'ils veulent du scandale nominatif, ils n'ont qu'à parler: je les servirai à souhait. Que l'honnête homme, de quelque couleur qu'il soit, ne me craigne pas : ce n'est pas lui que je cherche.

CHAPITRE SEPTIÈME.

LE CLERGÉ.

Quasi viro forti vis possit adhiberi. (1)
CIC. *de Offic.*, liv. III.

LORSQU'ON a une fois tiré l'épée contre les jésuites, il faut brûler le fourreau. Arrachons, s'il se peut, une pierre à l'édifice du vice, de l'égoïsme et du mensonge religieux, que tant de mains s'occupent à replâtrer.

Plus on sait, plus on doute. Par quelque bout que le filet se rompe, il y est tout : c'est le bout de la fusée. La discussion réveille l'objection, et tout finit par le doute. Il n'y a qu'un secret dans la vie : c'est le bien ou le mal qu'on a fait. Les anciens philosophes se tordaient l'esprit pour appuyer raisonnable-

(1) Comme si la violence pouvait quelque chose sur un grand cœur.

ment le dogme de l'immortalité de l'âme. Deux choses leur rendaient cette opinion plausible : l'une, que sans l'immortalité des âmes il devenait impossible d'asseoir les espérances de la gloire ; l'autre, d'après *Platon*, que les vices, se dérobant à la connaissance de la justice humaine, demeurent toujours en butte à la justice divine, qui les poursuit, même après la mort. L'homme emploie tout pour alonger *son être*. Faut-il conserver sa *guenille?* Les sépultures, les pierres tumulaires, les inscriptions fastueuses, sont là. Faut-il perpétuer son nom? Il court vite après cette fumée qu'on décore du nom de gloire. Il emploie le *vert* et le *sec* pour se rebâtir et conjurer le néant. Mais, pour la conservation de l'âme, c'est autre chose : le sel, le poivre, le camphre, les aromates et les apothicaires n'y peuvent rien ; son trouble et sa faiblesse la font à chaque instant chanceler. Aussi, tant que le corps vit, la voit-on quêtant de toutes parts des consolations, des espérances, des jésuites, des philosophes, et toujours des circonstances étrangères où elle s'attache et cherche à se planter ; et quelque absurde, quelque fantastique que soit l'objet que son imagination lui présente, elle s'y repose avec plus de confiance qu'en *soi-même*. En quelque lieu que la mort nous attende,

nous la devons attendre partout. Tout ce qui est produit par nos discours et nos propres lumières est incertitude ; tout ce que nous entreprenons sans l'assistance de Dieu, tout ce que nous voyons sans la *lampe de sa grâce*, n'est que vanité et folie. Où en serions-nous sur ce point sans la *révélation ?* A quel degré de présomption et d'insolence aurions-nous porté notre aveuglement et notre bêtise? Notre divine religion n'a point de fondement plus assuré que le mépris de la vie. Regardez l'homme sans ce privilége divin, et dites-moi si vous y trouvez quelque faculté qui ne sente la *mort* et la *terre*.

Les philosophes de bonne foi ne touchent cette corde qu'avec une extrême réserve. Pour consoler notre condition toute mortelle, ils se servent de ce dilemme : « Ou l'âme est mortelle, ou elle est immortelle : si elle est mortelle, elle sera sans peines ; si elle est immortelle, elle ira en s'amendant. » Mais il faudrait toucher l'autre revers de la question : Et si l'âme va en empirant, car l'âme de l'homme le plus *sage* et le plus *honnête* peut devenir l'âme d'un fou. Napoléon, à qui on proposait un conseiller d'Etat, répondit : « Ne me parlez « pas de cet homme-là : son esprit est *hurlu-*

« *brelu* comme sa coiffure. » Napoléon voyait juste quelquefois.

J'aime la religion malgré les sottises et les crimes des hypocrites. Quel honnête homme refusera d'être de la religion de Fénélon ? Le stoïcisme ne nous a donné qu'un *Epictète*, et la philosophie chrétienne forme des milliers d'Epictètes qui font de la vertu comme M. B.... fait des requisitoires.

Je suis né chrétien catholique romain. Je n'ai jamais demandé à ma mère raison de la croyance qu'elle m'enseignait et qu'elle avait si profondément dans l'âme, pas plus que la raison pour laquelle elle m'avait mis au monde. Je n'ai point attendu que ma religion devînt un objet de mode pour en pratiquer les divins préceptes (1) : il me suffit de voir la distinction du mâle et de la femelle chez les animaux, un brin d'herbe et sa semence, pour

(1) Lorsque je me mariai, en 1811, je dus me confesser et je le fis sans mystère. Cette action toute simple me rendit la risée d'une société d'avocats où je dînais à *Auteuil*, chez l'avocat Pérignon. C'était à qui *mieux mieux*. L'avocat B....., l'avocat B....., l'avocat C....., me *gouaillèrent* pendant tout le repas. Que les temps sont changés... Ces messieurs ne vivent aujourd'hui que de pain béni.

me convaincre qu'un être intelligent a présidé à l'ouvrage; et pour adorer cet être surnaturel, je ne conçois rien de plus simple et de plus grand tout à la fois que l'oraison dominicale.

Demandez à Portal par quel secret mystère
Ce pain, cet aliment, dans mon corps digéré,
Se transforme en un lait doucement préparé;
Comment, toujours filtré dans des routes certaines,
En longs ruisseaux de pourpre il court enfler me veines,
A mon corps languissant rend un pouvoir nouveau,
Fait palpiter mon cœur et penser mon cerveau.
Il lève au ciel les yeux, il s'incline, il s'écrie:
Demandez-le à ce Dieu, qui nous donna la vie.

Le matérialisme, proprement dit, ne peut produire qu'un égoïste, un scélérat, qui, pour assouvir ses besoins, ses désirs, ses passions, est capable de tout (1). Cependant j'ai rencontré des matérialistes probes et humains, et on se servait de mon aveu pour me combattre. Je répondais verbalement ce que je vais écrire

---

(1) Je demande à tout honnête homme s'il y a quelque chose au monde plus capable de modérer nos fureurs que les regards d'une épouse et d'une mère respectée, si les devoirs d'un père de famille n'ont pas étouffé mille crimes dans leur germe, et quel frein peut arrêter un homme athée, *jésuite* et célibataire.

pour la première fois. Le matérialiste probe n'est devenu matérialiste que dans l'âge de raisonn tandis que les notions du juste et de l'injuste, cette probité de principes, cette horreur du crime, qui prennent l'homme au berceau et l'accompagnent jusqu'à la tombe, lui avaient été inculquées par des parens ou des précepteurs qui n'avaient pas encore raisonné avec la matière. Hélas ! malheureux fous, combien ne serait pas déplorable la condition de l'homme sans la croyance divine ! C'est elle qui règle ses idées, ses penchans, ses désirs ; qui éteint ses vices, ennoblit ses actions, même les plus indifférentes, et qui, le rendant indépendant et maître de ses passions, le met au-dessus des promesses et des menaces de la fortune, des plaisirs et des peines de la vie, des bons et des mauvais succès, et lui fait espérer des consolations au delà même du tombeau. Mais aucun de nous, ni aucun des hommes qui nous ont devancés, ni aucun de ceux qui nous suivront, ni tous les hommes ensemble, s'ils pouvaient se réunir pour creuser cette idée immense, ne parviendraient à en trouver le terme. Croyons bien que les ouvrages de Dieu ne sont finis que pour lui, et seront toujours infinis pour nous, non pas seulement dans le vaste édifice des cieux, qui semble offrir à

nos yeux bornés une image de sa toute-puissance, mais dans l'imperceptible structure de l'insecte qui touche au néant. Partout nous rencontrons également la main de l'auteur de la nature, qui repousse notre faiblesse . . . . . Dieu est la bonté même , et vous en faites un gladiateur combattant contre une bête féroce.

Il y a des hommes qui, pour fuir les voleurs ou le feu , se jettent dans un précipice : il en est de même de ceux qui , pour éviter le matérialisme , se jettent dans l'odieux système de la superstition , passant ainsi d'un extrême à l'autre, et laissant la religion, qui est au milieu. Aristote dit expressément que la piété est entre l'athéisme et la superstition.

Je connais des gens , même autour de moi , qui sont irreligieux comme les prêtres sont fanatiques , avec de la haine, de la persévérance et l'apparence du calme ; ils n'ont aucune inquiétude , n'écoutent aucun argument ; ils répondent aux observations de la sagesse désintéressée par un sourire moqueur, symptôme de l'aridité qui résulte de l'amour-propre.

Le faste de nos maîtres , les dégoûtantes flatteries qu'on leur adresse, s'enseveliront avec eux ; et le peintre de Philémon et Baucis traversera les siècles.

Baucis en égala les appuis chancelans,
Des débris d'un vieux vase, autre injure des ans.

Il ne faut s'en prendre ni à la poésie ni à l'éloquence de ce qu'aujourd'hui nous n'avons que des poètes *flagorneurs* et des prédicateurs d'antichambre.

Un vil amour du gain, infectant les esprits,
De mensonges grossiers souilla tous les écrits;
Et partout enfantant mille ouvrages frivoles,
Trafiqua du discours, et vendit les paroles.

Les *grands* sont *grands* sans doute ; mais ce ne sont que des hommes : *Summi sunt homines tamen.* (QUINT.) Je sais que l'esprit humain est impatient, et que l'expérience est malheureusement trop tardive. Je sais aussi que rien n'est si commun en tout genre que les avis extrêmes, et c'est par cette raison que rien n'est si rare que la vérité, car elle est, comme la vertu, placée entre deux excès. Cependant on peut répondre à ces deux extrêmes par le conseil que, dans la fable, le dieu du jour donne trop inutilement à Phaéton:

Inter utrumque tene. (1)

Quelle est la vérité qui puisse suffire ? Cette vé-

(1) Garde bien le milieu.

rité qui nous apprend si peu de chose et qui nous en refuse tant, l'expérience, qui, en constatant un fait, vaut mieux que les plus brillantes représentations qui ne prouvent rien. L'opulence du haut clergé et ses prétentions ultramontaines sont trop superbes pour ne pas employer un autre mot, et son *insatiable* satiété devient trop dédaigneuse. La chose publique en souffre, et pour parler la langue de M. Bellart, elle s'endurcit et contracte un *durillon*. *Obduruerat et percalluerat.* — Cic.

Je sais encore qu'aucune qualité n'est si aisée à contrefaire que la dévotion ; que son essence est occulte et ses apparences *trompeuses* et *pompeuses ;* que la haire et les cilices sont inutiles pour les passions, qui sont toutes dans l'âme, comme l'ambition, l'avarice et le fanatisme (1) ; que la satiété même ne vient point

---

(1) Personne plus que moi ne respecte les sœurs de la Charité : c'est à mes yeux ce qu'il y a de plus pur et de plus utile dans les vœux féminins. Leur bigoterie excessive n'altère en rien ma conviction : je sais qu'il leur faut un aliment; mais je leur reproche la rudesse, les propos offensans envers le malheur. J'ai vu des femmes bien élevées, jadis oppulentes, sortir de chez *les sœurs* les larmes aux yeux, et se plaindre plus encore de leur impertinence que de leur refus.

A Paris, le malheur ne plane pas seulement sur l'homme

à leur secours ; au contraire, « ces appettits-là s'aiguisent et augmentent par la jouissance ». La passion nous commande bien plus vivement que la raison. Je pourrais citer cinq cents individus que j'ai vus professer l'athéisme le plus pur, il y vingt ans, et le libertinage le plus dé-

---

du peuple. Je me suis aperçu qu'on se plaignait généralement des sœurs de la Charité; j'en ai cherché la cause, et je l'ai trouvée. Elles manquent d'éducation; leur cagoterie, leur fanatisme, gâtent la charité.

J'ai vu refuser des secours, par le froid le plus rude, à une femme sexagénaire, parce qu'elle était femme divorcée.

Elles exigent un billet de confession pour donner un morceau de pain.

Elles ont refusé toute espèce de secours à une malheureuse ouvrière hydropique, dont le mari, cordonnier, était paralysé depuis six mois, et cela parce qu'ils avaient fait un enfant avant leur mariage.

La sœur *Sainte-Cécile,* grosse paysanne auvergnate, me répondit grossièrement : « Ils ont du linge blanc, c'est « plus qu'ils ne méritent. » Mais, *ma sœur,* c'est moi qui l'ai donné, ce linge : il leur faut un secours quotidien.

Les grandes souffrances sont agréables à Dieu, me répondit cette bête noire, en se mettant à genoux.

Nihil tam occultum quod non revelabitur. Je pourrais toucher une autre corde. Toutes les *chercheuses d'esprit* ne sont pas à l'Opéra ; mais comme l'institution est bonne, je me tais. J'invite seulement le respectable M. de Quélen à surveiller cette partie de son armée.

goûtant, qui venaient même dans les études et aux déjeuners des clercs de notaires, pour y chanter leurs compositions impies, notamment le C..... *g*.... de M. D......, que je vois aujourd'hui baiser le pavé de Saint-Roch le matin, et courir les filles de Coblentz le soir..

Le matin catholique, et le soir idolâtre,
Va dîner de l'autel, et souper du théâtre.

Un esclave a tout perdu, excepté ses liens; mais l'anneau le plus pesant de sa chaîne est d'être forcé d'aimer ce qu'il n'estime pas.... Où allons-nous? Que la crainte du mal ne nous conduise pas dans un pire :

In vitium ducit culpæ fuga.

La plupart des vertus morales, celles surtout qui doivent être les plus précieuses à la société, parce qu'elles sont les plus nécessaires, tiennent au sentiment de la pitié; mais il est dangereux d'en abuser; et lorsqu'une pieuse princesse étale par trop sa louable pitié, la foule des hypocrites s'en fait une arme pour semer impunément le fanatisme. Les jésuites, qui ont l'art de tout gâter, peuplent déjà les paroisses de Paris de ces hommes moitié hypocrites, moitié imbécilles, qui parlent avec la stupide persuasion d'un énergumène, qui agissent avec la souplesse d'un inigiste, hum-

bles dans leurs manières jusqu'à la bassesse, arrogans dans leurs prétentions sacerdotales, rampans auprès des grands, charitables avec cette populace dont on dispose avec des aumônes, et fatiguant les autres citoyens de leur impérieux fanatisme.

Voici un trait connu de tous les fidèles de la paroisse de Saint-Germain-l'Auxerrois. J'ai vu pendant cinq heures consécutives deux dames, vêtues de noir et la figure couverte d'un voile, prosternées, la face sur le pavé, à côté de la chapelle consacrée à la famille d'Aligre. *Ejulatu, questu, gemitu, fremitibus resonando multum, flebiles voces refert.* (Cic., *Tusc.*, *quest.*, liv. III.) (1) Elles devinrent, comme cela devait être, l'objet de la curiosité publique; mais, malgré le voile, leur posture me permit de reconnaître les formes fortes et de *race* de la baronne qui, selon ses propres expressions, *fait les évêques*. En sortant de l'église, je demandai à la donneuse d'eau bénite ce qu'étaient les deux dames qui se donnaient ainsi en spectacle. « Ah ! « ne m'en parlez pas : cela fait beaucoup de

(1) Qui fondaient en larmes et rendaient des plaintes et des gémissemens sourds et aigus.

« peine à M. le curé. Ce sont de *vilaines créa* « *tures*, qui sont envoyées par les jésuites. » Je donnai deux sous à cette vieille mécanique si sensée, et je quittai l'église en réfléchissant que, si les moyens employés par ces misérables sont bas, vils et obscurs, il n'est pas extraordinaire de trouver dans le bas peuple non seulement des traits d'une grande bonté, mais même d'une rare perspicacité.

Malheur au cerveau que maîtrise la gueule. On n'improvise pas des hommes pieux par ordonnance, comme on reconnaît la république de Saint-Domingue. Le vrai chrétien n'attend pas pour fréquenter les églises qu'il sollicite un emploi ou qu'il veuille s'y maintenir.

Lorsque la profonde piété est sincère, je la respecte : ainsi l'avocat *B.....oq* baise impunément devant moi le pavé de Saint-Roch, prend la pose de saint Labre en contemplation, et meurtrit sa faible poitrine. C'est un honnête homme, c'est un homme faible, et sa faiblesse est respectable.

Mais lorsque les principaux croupiers et tenans de la maison de jeu rue Grange-Batelière, L...., L...., F...., T...., G...., P...., celui surtout qui a perfectionné l'art d'appliquer la *glue* aux *dez*, chantent au lutrin, portent des cierges une fois par semaine à la pro-

cession du *Sacré Cœur*, je dis *in petto* : Voilà des f....x qui se sont faits hypocrites.

Je n'ai pas d'opinion bien formée sur la piété de l'harmonieux Casi....., l'élève ou..... de madame de Gen...; mais j'atteste qu'il loge en face de l'église Saint-Roch, qu'il va faire sa prière jusqu'à sept fois par jour, peigné, attifé, musqué comme la plus élégante Laïs. J'ai surtout remarqué les trois volumes de prières, reliés en maroquin et couverts d'or, qu'il étale complaisamment dans la rue. La véritable piété n'a pas cette allure.

Pendant les faveurs de la fortune, préparons-nous à sa défaveur; distinguons les crimes du pontificat des bienfaits que répand le vrai prêtre sur la société; qu'au moment où l'ultramontanisme se flatte de ressaisir ses anciens droits, les fidèles sachent distinguer le prêtre qui honore son ministère de celui dont la doctrine ou les mœurs en sont l'opprobre; celui qui agit dans la sincérité de son cœur d'avec l'hypocrite qui joue un rôle étudié et qui voudrait nous faire prendre l'apparence de la vertu pour la vertu même, qui se donne pour martyr de la foi quand il n'est que celui de l'orgueil ou de l'avarice. Mon royaume n'est pas de ce monde, a dit notre divin Maître; et nous voyons cependant tous les jours que non

seulement son royaume est de ce monde, mais ce monde est son royaume. Dix ans ont suffi pour que le sceptre passât dans ses mains, et le prêtre est roi ! ! Mesure, lecteur impartial, les siècles qui se sont écoulés depuis les quatre concordats jusqu'au jugement des *côtelettes*.

Dum flamma sine thura liquescere limine sacro
Persuadere cupit.

HOR., *Sat.* v. (1)

Vous semez la dépravation, vous recueillerez le crime. Thoas vous attend....... L'erreur, l'ignorance et le vice protégés, quel assemblage monstrueux de malheur pour la France! Ce n'est pas tout: voici l'avocat-général B.....

---

(1) Ils veulent nous persuader que sur leur autel l'encens brûle sans feu.

Tertulien a pu dire, en parlant miracles :

Dicitur et vivens alio sub corpore sexus,
Mirifice solito dispungere sanguine menses.

Mais à quoi bon répéter cette absurdité, et tant d'autres, pour empoisonner l'esprit des jeunes filles. Je sais bien qu'il suffit d'avancer le faux et l'absurde pour être cru de la multitude; mais vous n'avez pas un brevet à privilége exclusif, M. l'abbé. Le champ de l'absurde est vaste, et j'ai vu battre en brèche vos bêtises par d'autres bêtises.

qui prône la superstition. Mais n'est-il pas démontré qu'elle corrompt les sources de la raison, et que son fatal enthousiasme instruit à commettre le crime sans remords? Notre divine croyance a-t-elle besoin de l'appui d'un *Nonotte*, d'un *Patouillet*, d'un *La Mennais*, d'un *Ronsin* (1). Faut-il que le sang jaillisse d'une hostie pour que les peuples croient à la divinité de notre rédempteur. Laissez ce vice jeter ses racines, laissez vous enlever la liberté de penser et d'exprimer vos pensées: le même esprit jésuitique ramènera les mêmes assassinats, les mêmes supplices, les mêmes proscriptions, les mêmes guerres civiles. Ces enfans de ténèbres ne veulent se rendre les arbitres de la morale publique que pour substituer leur autorité à la raison, leurs oracles à la conscience. Loin de donner à la morale une base plus large, ils la corrompent et la détruisent. Ils ne travaillent pas à faire des hommes vertueux, mais à en faire les instrumens aveugles de leur ambition et de leur avarice. Chassez cette bête féroce qui vous dévore; mais respectez vos autels et le véritable clergé! « Quand

---

(1) Nous avons de l'argent par-dessus la tête, me disait un jésuite, ami du père *Ronsin*, supérieur de Mont-Rouge.

« on viole les statues des dieux, les premiers « coups portent sur la divinité, et les seconds « sur un marbre insensible. »

Puisqu'on relève la Sorbonne, MM. les docteurs devraient bien relever de la damnation éternelle les grands hommes de l'antiquité qui ont enseigné et pratiqué la justice. C'est une absurdité barbare, heureusement démentie par saint Paul. Tous les honnêtes gens du monde entier ont de l'horreur pour cette détestable ineptie qui va damnant toute l'antiquité. Il ne peut y avoir que des cuistres, sans raison et sans humanité, qui puissent soutenir une opinion si abominable et si folle, désavouée même dans le fond de leur cœur. Nous allons donc revoir les distinctions *sur la foi* et *sur la loi*, sur la *grâce prévenante* et la *prédestination absolue;* nous lirons *le Miroir de l'âme, l'Itinéraire de l'esprit à Dieu, la Diète du salut*, *le Rossignol de la passion, le Bois de la vie*, *les Flammes de l'amour*, *les Quatre Vertus cardinales, les Sept Chemins de l'Éternité, les Six Ailes des Chérubins, Idem des Séraphins*, et *les Cinq Fêtes de l'enfant Jésus*, tout cela commenté, délayé et *grossoyé* dans de beaux réquisitoires. On relève cette Sorbonne qui fit le panégyrique du jacobin *Jacques Clément*, qui d'une voix unanime dé-

clara Henri III déchu de son trône et Henri IV incapable de régner, qui plaça Ravaillac dans le Paradis et Henri IV dans l'Enfer, parce que ce bon roi était mort sans confession. Quelle douce consolation nous offre une théologie qui damne à jamais le meilleur de nos rois, qui ouvre le Paradis au dernier malotru couvert d'infamie, et qui le refuse aux plus grands hommes et aux plus vertueux de la terre. De petits Welches inconnus aux honnêtes gens vont donc remettre en crédit toutes les sottises des derniers siècles, damner *Marc-Aurèle*, et canoniser *Labre* et *Cucufin?* Lecteur éclairé et judicieux (car je n'écris pas pour les bégueules qui traitent la religion comme une mode), regarde dans quel abyme nous sommes descendus depuis dix ans; mesure encore une fois la distance qui sépare les quatre concordats et le jugement des *côtelettes*. Un prêtre à déjà osé refuser ses prières à Charles X, et a excité ses paroissiens contre la mémoire de Louis XVIII. Lorsqu'on voit de pareilles choses, on peut, sans crainte d'être traité de visionnaire, craindre le retour du comité de salut public. On ne s'arrête pas à volonté sur cette route. D'ailleurs la Sorbonne et Roberspierre n'ont rien à se reprocher : la Sorbonne, en fait de régicides, l'emporte sur le *tigre d'Arras*, et

le *tigre d'Arras* n'était pas aussi bête que la Sorbonne. *Theos logos*, science de Dieu : comme on abuse des mots! Dites donc science du Diable, professée par des hiboux. Eh qui donc, si ce n'est ces vils enfans de la nuit, pouvait canoniser *saint Judas Macchabée; sainte Judith*, qui coupait si bien la tête des amans avec qui elle couchait; *saint Salomon*, qui assassina son frère *Adonias; saint David*, qui assassina *Urie*, et qui, en mourant, ordonna qu'on assassinât *Joab; sainte Jahel*, qui assassina le capitaine *Sisara; saint Aod*, qui assassina son roi *Eglon; saint Clément*, l'assasssin de Henri III; *saint Ravaillac*, l'assassin de Henri IV, et tant d'autres scélérats que nos cours d'assises feraient écarteler, et que la Sorbonne divinise. O hiboux! la voix de l'Europe va tonner de nouveau contre tant de sottises. Lisez l'ordonnance de Rodriguez (11 mai 1825) qui vous chasse du Paraguay et confisque vos biens au profit de l'État. Votre nid est détruit dans le Nouveau-Monde, et l'ancien a déjà fait plusieurs campagnes dans vos noirs états.

Ce fut la Sorbonne, oui la Sorbonne, qui fit livrer *Jeanne d'Arc* aux mains de l'inquisiteur *Martin*, et neuf de ses membres servirent de juges, sous la présidence de l'inquisiteur. La

Sorbonne en corps écrivait à Jean de Luxembourg :

« Vous avez employé votre noble puissance « à *appréhender* cette femme qui se dit la pu- « celle..... ; mais ce serait peu de chose s'il ne « s'ensuivait ce qu'il appartient pour satisfaire « l'offense contre notre doux Créateur, sa foi « et son église ....., et cette offense serait in- « tolérable contre la majesté divine, s'il arri- « vait que cette femme fût délivrée. »

Jeanne d'Arc fut vendue dix mille livres par Jean de Luxembourg à l'Anglais Bedfort, et la Sorbonne présenta une requête à cet Anglais, « pour qu'icelle Jeanne fût brièvement « mise ez-mains de la justice et de l'églize ».

Et voilà ce qu'on appelle le concile perpétuel des Gaules. Un des juges de Jeanne, un *sorbonien*, un docteur en théologie nommé Nicolas l'Oiseleur, vient la confesser dans sa prison. Il abuse du saint sacrement jusqu'au point de cacher derrière un morceau de serge deux *sorboniens* qui transcrivirent la confession de Jeanne. Ainsi, ces juges *sorboniens* employèrent le sacrilége pour être homicides, et une malheureuse idiote qui avait eu assez de courage pour rendre de très-grands services au roi et à la patrie fut condamnée à être brûlée

par des *sorboniens* qui l'immolaient à la faction d'Angleterre.

Une troupe de théologiens fanatiques, appelée *la Sorbonne*, déclare le roi Henri III déchu du trône; et soudain un apprenti théologien l'assassine. Elle déclare Henri IV incapable de régner; et vingt meurtriers se succèdent les uns aux autres, jusqu'à ce qu'enfin un moine, un maître d'école, plonge le couteau dans le cœur du plus vaillant des rois, du meilleur des hommes, au milieu de sa capitale, aux yeux de son peuple, et dans les bras de ses amis; et par une contradiction inconcevable, sa mémoire est à jamais adorée, son nom seul a relevé le trône de ses enfans, et la Sorbonne qui le proscrivit, qui l'excomūnia, qui excommunia ses sujets fidèles, et qui n'a droit d'excommunier personne, vient d'être rétablie, à la honte de la France. De tant de querelles ridicules et funestes, sources de tant d'horreurs et de parricides, il n'en est aucune dont les théologiens n'aient été les auteurs. Ils ne combattent que pour avoir des partisans et des esclaves. Ils n'inspirent le fanatisme que pour être maîtres. S'ils font des superstieux, ce n'est pas pour qu'on craigne Dieu davantage, mais afin qu'on les craigne.

Et voilà le sage concile perpétuel des Gaules.

Marat et Roberspierre, d'exécrable mémoire, n'offrent rien de plus hideux. Leur règne ne fut et ne pouvait être que momentané. Ils n'étaient pas concile perpétuel. Sous leur règne, les quatre cinquièmes du sol français n'étaient pas occupés par l'Anglais. Ils n'offrirent point la couronne de France à Georges III, et le tribunal révolutionnaire n'était pas présidé par un inquisiteur.

Voyons un peu le fond des choses, messieurs, et ne chantons pas victoire pour être sortis par leur seule force d'un bourbier qui se clarifie tous les jours. Nous avions transitoirement de la boue jusqu'au ventre, c'est vrai; mais si la Sorbonne nous en met *perpétuellement* jusqu'aux oreilles, qu'aurons-nous gagné?

J'aime mieux le fer de Henri IV et les flottes d'Élisabeth que l'or, la cruauté et l'hypocrisie de Philippe II.

Sans miséricorde, c'est le mot. Pourquoi les prôneurs de ce système barbare ne mesurent-ils pas la distance qui nous sépare de ces temps d'affreuse mémoire? Pourquoi rejeter tous les crimes de la couronne sur le compte de la révolution? Je n'ai pas connu l'ancien régime dans toute sa beauté; mais qu'y avait-il donc sous l'ancien régime de si parfait? Nos rois étaient-ils plus heureux? disposaient-ils de sommes plus considérables. Tout est rentré dans l'ordre; le

luxe et l'opulence brillent de toutes parts ; d'énormes fortunes *jurent* plus que jamais avec la détresse du peuple. La révolution a brisé un trône, mais elle en a élevé dix. Elle s'est appesantie sur une illustre victime : c'est un grand malheur. Mais a-t-elle fermé le trône à la race de nos rois ? Règnent-ils paisiblement, oui ou non ? N'ont-ils pas retrouvé cette France brillante de gloire et de richesse ? Et pourquoi remue-t-on si souvent les crimes de notre âge (1) ?

Les morts ne reviennent pas, et leurs heureux héritiers ne les reverraient sans doute point avec plaisir. « Ainsi il n'est pas étrange de « plaindre celuy-là mort qu'on ne voudrait « aucunement estre en vie. » — MONTAIGNE.

---

(1) Qu'un duc de Bouillon, un duc de Villeroi, aient à se plaindre de la révolution, je le conçois ; mais que cette révolution soit traînée dans la boue par les avocats *R*.., *P*....... et *G*......., par les procureurs *U*..... et *B*......., et par le clerc de notaire *S*...., je ne le conçois pas, ou je le conçois trop.

Les hommes que je viens de nommer, et qui comptent leurs revenus par *million*, n'étaient pas plus avancés, sous le rapport de la fortune, il y a trente ans, que les trente mille maîtres d'école qu'Alexandre a laissés cinq ans parmi nous. Les duchés de Bouillon et de Villeroi, qui sont aux bords de la Newa ou du Boristhène, pourront bien changer de mains. Je l'ai prédit au prince *Ozarousky*, lorsqu'il m'apprit le traité du 20 novembre 1815, et l'occupation militaire de la France.

La couronne est bien désintéressée dans ces jérémiades; mais l'aristocratie et le sacerdoce ne le sont pas. En criant contre la révolution on expolie le peuple; on crée les substitutions, le droit d'aînesse et la féodalité. C'est le Pitt et Cobourg de Barrère. Prenez-y garde, messieurs de l'aristocratie : lorsqu'elle est repue, la sangsue tombe d'elle-même.

Je sais que le tiers-état, et surtout la partie qu'on nomme *bourgeoisie*, vous offusque; c'est contre elle que sont dressées toutes vos batteries. Vous ne réussirez que momentanément. Vous avez montré le bout de l'oreille, et l'illusion se dissipe. Rappelez-vous, s'il en est temps encore, que cette nation que vous outragez ne fut vaincue que par la *pitié ?* N'aurait-elle réchauffé que des serpens ?

La lutte vient de recommencer. Je n'assigne ni la durée ni l'issue du combat : je constate un fait. M. le duc de Choiseul, M. Royer-Colard et M. Bertin de Vaux, ont donné le signal de la résistance. Nous sommes enfin arrivés sur le véritable terrain de l'opposition.

Une funeste pensée m'attriste et m'afflige. Je vois les mêmes causes, je crains les mêmes effets. Je vais plus loin : les causes me paraissent plus graves et je ne vois que des contrepoids fictifs.

Sur le vaisseau public, ce pilote égaré,
Présente à tous les vents un flanc mal assuré;
Il s'agite au hasard; à l'orage il s'apprête,
Sans savoir seulement d'où viendra la tempête.

Ne vous y trompez pas, la province de la *daterie* a subi le sort de Venise; les lagunes l'étouffent; ses marchands ne peuvent plus dire impunément : Nous vendons nos grains bénits, nos agnus, nos indulgences plénières ou non plénières, les dispenses, les confirmations, les exemptions, les bénédictions et les excommunications, « *autant que les gens sont sots* ». Le commerce a pris une autre direction.

Je ne veux pas dire que nous en serons plus heureux; je ne dis pas que des magots de la Chine vaillent mieux que des *agnus :* je constate un fait, et voilà tout. Je crois au contraire que les Romains, sous leur grand Romulus, fils de Mars et d'une religieuse, et sous le dévot Numa Pompilius, lorsqu'ils n'avaient qu'un Jupiter de bois, une poignée de foin pour étendart, et pas une pièce d'argent dans leur poche, valaient mieux que nous. Nos cochers de fiacre ont des montres d'or que les sept rois de Rome, les Camille, les Manlius, les Fabius, n'auraient pu payer; et je ne crois pas pour cela qu'il soit possible de ruiner la France. On a fait tout ce qu'on a pu depuis 1689 jusqu'en

1825 pour la ruiner sans ressource, et on n'a pas pu en venir à bout. C'est un corps qui a la fièvre depuis deux cents ans, avec des redoublemens, qui est entre les mains des charlatans, mais qui vivra.

Mangez, dissipez, dévorez : la France est-là. Mais pourquoi empruntez-vous l'argent d'un juif, et consultez-vous continuellement des âmes juives, pour faire couler notre substance dans le tonneau des Danaïdes, dont elle sort le moment d'après par un million d'ouvertures ?

Dans son discours sur le sacrilége, discours plein de bonnes choses, et qui honore celui qui l'a prononcé, M. Bertin-Devaux s'écrie : « En vérité, c'est-là aussi un genre de folie que « l'état actuel de la société ne paraissait pas « comporter, et qui défiait toutes les prévoyan- « ces humaines ! » Sans être un grand politique, j'avais prévu ce résultat, et je l'avais annoncé dans mon livre de *Curiosité et indiscrétion*. Je réclame la priorité. Qu'on prenne la peine de lire les chapitre XII et XX, et l'on verra si j'avais bien *éventé* messieurs de la grâce efficace. Depuis 1810 je les observe ; depuis 1817, Mutius Scévola me prêche leur doctrine en me prédisant tout ce qui est arrivé et tout ce qui arrivera, à moins qu'on ne les ......

Les jésuites nous feront beaucoup de mal, et malheureusement ils en feront beaucoup plus aux imprudens qui ont eu la faiblesse de les émanciper. Les discours de MM. Royer-Colard et Bertin-Devaux ont donné le signal : c'est le commencement de la fin. Les résistances vont commencer dans tous les esprits qui ne sont pas infectés de jésuitisme. Reste à savoir si le remède n'emportera pas le malade : voilà toute la question. J'écris ce 14 avril 1825 : je prends date.

Ah ! n'empoisonnons pas la douceur qui nous reste.
Je crois voir des forçats, dans leur cachot funeste,
Se pouvant secourir, l'un sur l'autre acharnés,
Combattre avec les fers dont ils sont enchaînés.

La cour de Rome ne se sert des jésuites que comme un gouvernement régulier se sert de corsaires : on se méfie d'eux à Rome comme à Paris. Le cardinal Bellarmin, qui était sans contredit un des flambeaux du Saint-Siége, ne put jamais être pape parce qu'il était jésuite. *Dignus*, *sed jesuita est*, répétait tout le conclave en parlant de ce cardinal.

J'ai lu une pétition que le parti dévot faisait courir pour sauver Papavoine, l'assassin de ces deux jeunes victimes du bois de Vincennes. Il pensait bien ; il était religieux ; son

crime ne fut qu'un moment d'erreur. Comme ces grossiers partisans des erreures tyranniques ont cependant l'art de civiliser un crime. Clément, Ravaillac, Damiens, furent des élus; ils se confessaient et pensaient bien. Vivez dans les supplices éternels, princes, sages, héros, exemples de l'antiquité : vos sublimes vertus ne furent que des vices éclatans. Epictète, Caton, Scipion, Titus, Marc-Aurèle, Trajan, Henri IV, vous êtes tous damnés; tandis que D......., chansonnier impie, qui mille fois nia la divinité, insulta la pudeur, pervertit la jeunesse, fit l'apologie de la débauche et de l'impiété, et préconisa l'intempérance, sera huilé, verra Dieu face à face, et tout cela parce qu'il fait des cantiques qu'on lui paie. Heureusement que Dieu n'est ni si méchant ni si sot que ceux qui se chargent de le faire parler.

Le plaisir de l'esprit passe celui des yeux, et je me persuade que, lorsqu'un homme parle au public, il doit dire de bonnes choses : c'est ce qui fait que je cours les sermons. Mais quel mécompte! quelle lassitude d'esprit! Ces bavards inquiètent mon avenir; je crains de m'ennuyer même en Paradis. J'étais, le 21 mars, à huit heures du soir, à l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, et j'écoutais un sermon

sur le vol : « Les biens volés, même par les ancêtres, doivent être restitués à leurs légitimes propriétaires, sous peine par les détenteurs de brûler éternellement. » J'entendis un gros soupir à côté de moi. Je me retourne, et je reconnais G...., ancien avoué, un *ultra* numero *un*. « Ce prédicateur est un sot, me dit-il. Ma maison est un bien d'émigré; mais je l'ai reçue en dot de ma femme, et ce n'est pas moi qui l'ai volée (1). Au surplus le roi est là : il saura bien arrêter la langue de ces calotins. » Tout doux, monsieur l'*ultra*: nous ne sommes pas ici dans une assemblée électorale. Vous me traitiez de jacobin lorsque j'inscrivais sur mon bulletin les noms de Tripier, Ternaux et Delessert, et cependant je ne possédais pas un pouce de biens nationaux; mais je voyais dès lors le bout de l'oreille, et comme ordinairement je souffre ce que je ne puis éviter, j'écoute le prêtre sans le traiter de calotin. Le roi n'y peut rien; toute la sagesse humaine ne les arrêterait pas. Socrate est seul contre eux, et je crains la cigüe.

---

(1) Les chartres de la fondation de l'abbaye de Signy, en Champagne, portent expressément que saint Bernard promettait autant d'arpens, *spatium*, dans le ciel, qu'on en donnerait sur la terre à cette abbaye.

Quelles idées bizarres et atroces n'enfante pas notre misérable cerveau ! J'ai lu, étant fort jeune, l'histoire d'Espagne, sans pouvoir me rendre raison d'une secte de vieilles coquines qui s'en allait empoisonnant ou tuant tous les petits enfans nouvellement baptisés. M. l'abbé..... m'a donné le mot de l'énigme tout récemment.

« Tous les enfans sont criminels en venant « au monde. Le baptême les sauve tous jus- « qu'à l'âge de raison. »

La conséquence des vieilles Espagnoles était juste. Egorgeons-les ; assurons-leur le Paradis avant qu'ils ne puissent redevenir méchans, malheureux et criminels dans cette vie.

M. le président de la cour royale arrête les avocats lorsqu'ils vont trop loin. J'ai entendu quelques prédicateurs qui auraient bon besoin de la férule de M. Séguier.

Le père Maillard s'écriait en chaire :

« *O domina ! quæ facis placitum domini episcopi*, etc.

« O madame ! qui faites le plaisir de M. l'é- « vêque, si vous demandez comment cet en- « fant de dix ans a eu un bénéfice, on vous « répondra que madame sa mère était fort *pri-* « *vée* de M. l'évêque. »

Isti pronotarii qui habent illas dispensas

ad tria, immo in quindecim beneficia, et sunt simoniaci et sacrilegi; et non cessant arriperi beneficia incompatibilia: idem est eis. Si vacet episcopatus, pro eo habendo dabiturunus grossus fasciculus aliorum beneficiorum. Primo accumulabuntur archidiaconatus, abbatiæ, duo prioratus, quatuor aut quinque prebendæ, et dabuntur hæc omnia pro compensatione.

Voilà le fond de la question pour messieurs les gentilshommes qui prônent les couvens: ils seront cocus, soit; mais leurs enfans putatifs auront quatre bénéfices.

Peuple stupide! qui écoutes et paies de pareils fagots, écoute aussi Jean Trithème parlant au milieu d'une assemblée de bénédictins:

Neglecto superum cultu, spretoque tonantis
Imperio, baccho indulgent venerique nefandæ, etc.

ce qui veut dire en français:

Ils se moquent du Ciel et de la Providence;
Ils aiment mieux Bacchus et la mère d'Amour;
Ce sont leurs deux grands saints pour la nuit et le jour.
Des pauvres, à prix d'or, ils vendent la substance;
Ils s'abreuvent dans l'or; l'or est sur leurs lambris,
L'or est sur leurs catins, qu'on paie au plus haut prix;
Et passant mollement de leur lit à la table,
Ils ne craignent ni lois, ni rois, ni Dieu, ni diable. (1)

---

(1) Voyez dans l'excellent recueil de l'évêque de Pistoïe,

La révolution française mieux dirigée aurait tout fini si la civilisation eût été moins avancée ; si les catins, les honneurs et la fortune n'eussent pas dominé les hommes qui attaquaient les abus. Mais que peut-on espérer de plébéiens que j'ai vu jacobins, athées, vandales, qui voulaient tuer le *Corsillon* parce qu'il relevait les autels, et que je vois aujourd'hui s'inscrire sur la communauté du Saint-Sépulchre, suivre la procession et baiser le pavé de Saint-Roch. Ne ressemblent-ils pas au criminel *Fort*, qui, après avoir manqué son coup sur l'intendant et la caisse du prince de Condé, voulait se faire trapiste.

Vous le voyez, messieurs, il n'y a rien de nouveau sous le soleil. L'imprudent réquisitoire du procureur-général contre le *Courrier*, journal qui a rendu publics les motifs de M. Mollart de Lyon pour se convertir au protestantisme, et surtout la lettre vigoureuse, mais jute, qui pulvérise ce réquisitoire, sont au moins aussi graves que la décision du sé-

---

publié tout récemment, les lettres, les dépositions, les interrogatoires des religieuses de la Toscane, qui prouvent que leurs confesseurs leur enseignaient, depuis plus de *cent cinquante ans*, un système de matérialisme, d'impiété sacrilége, et de libertinage le plus déhonté.

nat de Berne. Prenez garde, vos fautes, vos jésuites, et malheureusement l'indifférence religieuse, feront des curés *Zuiles*. Si des jacobins, des athées, se font jésuites, beaucoup d'honnêtes gens pourront bien adopter la croyance de Wasingthon. Ce ne serait pas la première fois que des haines politiques se seraient couvertes du voile religieux. Ce fanatisme en vaut un autre; et comme le disent les paysans du Périgord : « Tous chemins vont « à Rome. » Je ne pousse pas au protestantisme, quoique la charte me le permette : je ne fais simplement qu'indiquer l'écueil.

Nous sortions à peine de la barbarie, nous n'en avions plus que jusqu'au genou, et voilà qu'on nous y replonge tout entiers. La superstition, la gueuserie, la vanité, reprennent la place des vertus. Les *flagellans* redeviennent à la mode. Les gueux se font enfler les jambes avec de la tithymale, se couvrent d'ulcères pour arracher quelques deniers aux passans. Nous verrons bientôt nos énergumènes s'enfoncer des clous dans les fesses pour les vendre aux dévots.

Les abbés vont fouetter leurs moines; les confesseurs fouetteront leurs pénitens des deux sexes. Les moines et les religieuses se fouettent. Je ne désespère pas de voir notre jeune

Henri recevoir le fouet de la cour de Rome sur les fesses de deux cardinaux, comme son aïeul Henri IV le reçut sur les fesses des cardinaux Dossat et Duperron.

Les *flagellans* inondèrent l'Europe au commencement du 16e siècle. Les confesseurs fouettaient leurs pénitens à *cul nu*. Les jeunes gens, presque nus, couraient les rues, une poignée de verges à la main, se fouettaient publiquement. Les femmes les regardaient à travers les jalousies des fenêtres, et se fouettaient entre elles. Le prédicateur *Adriagem* fouettait les femmes de Bruges toutes nues.

Je pourrais citer des faits récens, qui n'ont pas huit jours de date; mais je ne veux pas faire rougir des femmes qui portent un voile sacré, et dont le sexe mérite les plus grands égards.

Calchas força Agamemnon à immoler sa fille pour avoir du vent; le pape Grégoire VII fait révolter Henri V contre l'empereur Henri IV son père, qui meurt dans la misère et à qui on refuse la sépulture. Calchas n'était qu'un fanatique; Grégoire VII était un scélérat (1).

---

(1) Tous les papes ne sont pas des *Borgia*. Je vais en nommer un qui fait une belle exception. *Jean Fournier*, fils d'un boulanger, fut élu pape, et prit le nom de Be-

L'érudition théologique n'est point un mérite; elle ne sert qu'à faire à la cour de Rome une petite guerre de discussions, guerre interminable, si l'on ne veut se résoudre à la terminer tout à l'avantage du pouvoir sacerdotal. Un bon gouvernement n'a besoin, pour diriger son clergé de manière à ne jamais s'en laisser dominer, que d'un ministre des cultes instruit et philosophe, un magistrat sans préjugés, d'une tolérance illimitée et d'une fermeté à toute épreuve. Je ne suis bon à rien, et je ne vaux rien; je n'ai jamais désiré une fonction publique; mais si un de ces phénomènes si communs de nos jours m'avait porté au ministère des cultes, je crois que, sans l'humilier ni l'injurier, j'aurais contenu le clergé français et arrêté la cour de Rome dans ses iniques

---

noît XII. Il avait une nièce: plusieurs grands seigneurs gascons la recherchèrent en mariage. Il répondit qu'elle n'était point d'une naissance à recevoir l'honneur qu'ils voulaient lui faire: il la maria au fils d'un bon marchand. Ces deux époux étant allés le saluer, il les reçut avec beaucoup d'amitié, les garda quinze jours auprès de lui, ensuite les congédia en leur donnant une somme assez modique, et leur disant *que leur oncle, Jean Fournier, leur faisait ce petit présent; qu'à l'égard du pape, il n'avait de parens et d'alliés que les pauvres et les malheureux.*

prétentions, cette cour rusée, qui ne traite jamais et qui a l'art de lasser les autres. Je demande pardon à mon lecteur de me mettre ainsi en scène : je lui avoue franchement que, lorsque je vois M. le vicomte Sosthène de la Rochefoucauld vouloir remplacer M. de Villèle, M. de Corbière, etc., etc., je me tâte involontairement.

Des princes idiots dirent à des moines barbares : « Trompez mon peuple, pour que je « sois mieux servi, et je vous paierai bien. » Les moines ensorcelèrent le peuple, poignardèrent et détrônèrent les princes.

Si un homme à qui on sert un plat d'écrevisses qui étaient toutes grises avant la cuisson, et qui sont devenues toutes rouges dans la chaudière, croyait n'en devoir manger que lorsqu'il saurait bien précisément comment elles sont devenues rouges, il ne mangerait d'écrevisses de sa vie. Les superstitieux sont dans la société ce que les poltrons sont dans une armée : ils ont et donnent des terreurs paniques. Chaque fois qu'un philosophe jette en avant une idée hardie, vite voilà une révolution. Il est pourtant faux et de toute fausseté que ce soient les philosophes du dernier siècle, sans en excepter le fougueux Diderot, qui aient fait éclore la nôtre : ce sont les vices du

régent et de son pupille, les vices honteux du haut clergé, la mollesse de la noblesse (1), et la vigueur du parlement de Paris. Le peuple ne lit pas les livres de philosophie; et si on savait tout ce qui est peuple dans ce genre! Le peuple travaille six jours de la semaine, et se soule le septième. Dans le cercle assez nombreux de mes connaissances, je n'ai pas rencontré trois individus qui s'occupassent sérieusement d'une pensée philosophique. Que les ministres de notre divine religion soient ce qu'ils doivent être, et les sophistes prêche-

(1) L'aristocratie est de sa nature voleuse, pillarde, insatiable; l'esprit qui l'anime est absolument contre nature. La sueur des peuples lui appartient; les malheurs que son imprévoyance, sa gloutonnerie, sa débauche et ses déprédations, amènent, doivent être supportés par les peuples. Elle se paie par ses propres mains. Elle incendierait la France pour sauver une girouette. J'excepte de ce tableau M. le duc de Choiseul, pair de France : c'est une bien petite exception; mais elle est bien grande et bien noble. Son discours sur l'indemnité frappera d'une éternelle réprobation les trois ou quatre cents émigrés qui ont voté dans les deux chambres.

Il est bien déplorable, mais cela tient à la nature des choses, que l'honneur et le désintéressement n'aient trouvé que deux apôtres dans l'émigration : M. de Choiseul à la Chambre haute, et M. le comte de Thiars à la Chambre basse.

ront dans le désert. Des syllogismes ne sont pas des oracles, et le véritable philosophe est toujours prêt à sacrifier ses conjectures à la religion et à la patrie. Il n'en est pas de même de la religion mal entendue : c'est une fièvre que la moindre occasion fait tourner en rage. Le propre du fanatisme est d'échauffer les têtes. Quand le feu qui fait bouillir ces têtes superstitieuses a fait tomber quelques flamèches dans une âme insensée et atroce, quand un ignorant furieux croit imiter saintement Aod, Judith et leurs semblables, cet ignorant a plus de complices qu'il ne pense. Bien des gens l'ont excité au parricide, sans s'en douter.

Les philosophes ont eu la hardiesse de dire que la lumière venait du soleil, et que les planètes tournaient autour de cet astre : le peuple en lit-il la Bible avec moins d'édification ? Les mystères en sont-ils moins révérés ? Les antipodes, condamnés par les papes et les conciles, ont-ils reçu des missionnaires, et le monde est-il fini ? Restez sur l'Évangile, notre véritable point d'arrêt ; ayez des prêtres modestes, charitables et tolérans ; n'attaquez Voltaire qu'au tribunal de la foi, et gardez-vous de brûler ses œuvres.

J'ai entendu chanter au théâtre, et toute la

France l'a entendu comme moi :

La mort n'est rien, c'est notre dernière heure.

Personne n'y a pris garde; et l'honnête Sédaine avait bien certainement employé cette phrase comme un morceau de moellon. Il faut de l'enthousiasme pour faire secte, et les philosophes n'en ont pas. Eh qu'en feraient-ils ? Divisez la population française en vingt parties : il y en a dix-neuf qui travaillent de leurs mains et qui ne sauront jamais que Locke et Newton ont existé. Dans la vingtième partie qui reste, combien y a-t-il d'hommes qui lisent, et parmi ceux qui lisent, combien y en a-t-il qui distinguent Montaigne de Salvandi ?

Il semble qu'un magistrat ignorant ait tout dit, tout sauvé, lorsqu'il a débité quelques lieux communs contre les philosophes, comme si ceux qui lisent *Montaigne*, *Le Vayer*, *Descartes*, *Boulainvilliers*, *Locke*, et même *Spinosa*, avaient coopéré aux révolutions qui se sont passées sous nos yeux. Mais qu'on me montre donc un seul philosophe, reconnu tel, qui ait porté le bonnet rouge, qui ait ensanglanté la France, et soutenu qu'on pouvait être républicain à *Paris* comme à *Vénise*. (1)

(1) J'ai le discours prononcé à.........., le 16 mai 1792.

Nous sommes impies, dit un janséniste manœuvrant sous la verge d'Ignace. Impies ! Socrate fut le martyr de la divinité, et Platon en fut l'apôtre. Zaleucus, Carondas, Pythagore, Solon et Locke, tous philosophes et législateurs, ont recommandé l'amour de Dieu et du gouvernement sous lequel il nous a fait naître. Zoroastre l'annonçait à la Perse, et Confutzée à la Chine. S'il y a des athées parmi nous, n'en accusez que les menteurs publics, avares, cruels et fourbes. Je le vois, je l'entends tous les jours, les incrédules qui m'entourent ne nient la divinité que parce que les sacrificateurs la rendent odieuse et parfois ridicule.

Les Antonins, si grands sur le trône du monde, Epictète dans les fers, adoraient Dieu tout puissant; les sophistes même du dernier siècle n'ont pas écrit un mot pour détourner les sujets français de leurs devoirs envers le prince et la patrie.

Lorsque le *concile perpétuel des Gaules* fléchissait le genou devant un roi anglais et proscrivait solennellement la race de Saint-Louis. *Gerson*, le philosophe Gerson, combattait les antipapes et relevait le trône de son roi. *Montaigne*, *Charron*, *L'Hôpital*, *de Thou* et *Ramus* ne trempèrent jamais dans

les horreurs de la Ligue : leur vertu demande grâce pour les procureurs-généraux de leur époque. Cherchez Pascal, Gassendi ou Saint-Evremont dans les troubles de la Fronde. Voyez ce cardinal archevêque de Paris, insolent, débauché, factieux, criminel de lèse-majesté. Il devient philosophe : c'est un bon sujet, un bon citoyen, il fut juste.

Qui trouble l'esprit public ? Ce sont les disciples du pape Alexandre VI et de son bâtard. « Tous ces empoisonneurs sont tous jésuites. « J'ai découvert un tueur pour moi. » (Lettre autographe de Henri IV à Corisandre.)

Ce sont les banqueroutes de Séville et du frère Lavalette, et parce que Dieu est ce qu'on aime le mieux à Rome, après la domination, les richesses, l'oisiveté, le plaisir et l'argent.

Ce sont les jésuites et les jansénistes qui se sont battus pendant cent ans pour savoir à qui désolerait le plus son prochain.

Ce sont des théologiens, des sorbonniens, des Fairfax, des Cromwel, des Ireton, qui criaient : « Heureux ceux qui éventreront les « femmes grosses et qui écraseront les enfans « sur la pierre. »

Ce sont ceux qui veulent introduire parmi nous la bulle de la crusade, qui, moyennant

vingt francs, sauve une âme du feu de l'Enfer; la bulle de la componède, qui dégage les voleurs, pourvu qu'ils mettent en œuvres pies une partie des objets volés; la vente des dispenses pour les gitons et les Phrynés, etc.

Ce sont MM. Demestre, L . . . . et toute la brigade, moins bête, moins fanatique, mais plus lascive, plus pillarde que son premier colonel, *Ignace de Loyola.*

Un philosophe ne peut pas tolérer le superstitieux culte du *Sacré Cœur*, ajouté par les jésuites aux superstitions précédentes. Ce culte du *Sacré Cœur* n'est qu'une idolâtrie, d'autant plus périlleuse qu'elle est introduite par les partisans de toutes les erreurs, les docteurs du plus infâme relâchement dans la morale; en un mot, par les jésuites, auxquels elle est destinée à donner du crédit et du pouvoir. Faites main basse sur ces pratiques pernicieuses, rendez le culte plus respectable en l'épurant, rendez ses ministres plus dignes d'être respectés en faisant d'eux des prêtres exemplaires, des pères du peuple, destinés à l'instruire dans ses devoirs, à le guider dans sa conduite, à le consoler dans ses maux. Proscrivez les missionnaires ambulans; réprouvez les catéchismes imposés aux fidèles par les jésuites, et qui ne sont propres qu'à fanatiser la multi-

tude en faveur des absurdes prérogatives de la papauté.

Voilà les causes qui pervertissent l'esprit religieux et qui font pulluler les hypocrites parmi nous. On les travaille en ce moment en Espagne ; le branle est donné. Est-ce Jean-Jacques, Diderot, Helvétius, Voltaire, qui vont les chasser? Non : c'est la nécessité et la raison, qui font un pacte d'alliance avec la foi.

Comme catholique, je crois d'*autorité* tout ce que croit et enseigne l'Eglise sur les faits, les dogmes et les principes religieux ; je crois après *examen* qu'on doit, dans la France de la charte, repousser comme autrefois les prétentions ultramontaines des jésuites, qui veulent dominer l'ordre politique. Je ne crois pas que Socrate et Platon soient damnés pour n'avoir pas deviné juste la forme sous laquelle notre divin Sauveur nous apparaîtrait ; mais comme je suis catholique, je n'aime pas qu'on me cite les avantages sociaux des erreurs du paganisme. C'est avec chagrin que je vois M. le procureur-général Bellard nous dire qu'Eleusis et Memphis étaient sacrés, et que la raison, d'accord avec la politique, les protégeait. Si, dans ces temps d'erreur, la religion, la raison, la politique, étaient d'accord, comment se fait-il qu'il n'en soit plus de même dans notre ère de vé-

rité. *La caque sent toujours le hareng.* Les procureurs-généraux, appliquant les considérations humaines à notre religion, la tueraient, si elle était périssable.

Rendez-vous donc enfin à ces clairs syllogismes ;
Et ne prétendez plus, par vos confus sophismes,
Pouvoir encor aux yeux du chrétien éclairé
Cacher l'amour de Dieu dans l'école égaré.

On ne plaît point à Dieu si on ne l'aime véritablement. Toutes vos grimaces jésuitiques ou de *vaches à Colas* sont percées à jour ; ce sont des moyens bas, honteux, un faux christianisme. Platon, chérissant les vrais biens, quoiqu'il n'en connût pas l'auteur, valait mille fois mieux que vous et vos momeries. Voulez-vous nous ramener à la fête de l'âne de Véronne et aux quarante moines qui en gardaient les reliques ? Voulez-vous que nous chantions à la messe :

Orientis partibus
Adventabit asinus
Pulcher et fortissimus.

Voulez-vous enfin qu'au lieu de dire : *Ite missa est*, le prêtre se mette à braire trois fois de toute sa force, et que le peuple réponde en chœur, comme je l'ai vu faire en 1788, dans

l'église de Bellaigues, en Périgord? Sont-ce là les petites pratiques que, selon vous-mêmes, l'Eglise n'ordonne pas, mais qui plaisent aux fidèles, et que vous protégez..... Dussè-je vous siffler tout seul, je vous sifflerai.

Tranciava all'hor certe benedittitioni
Che pigliavano un miglio di paese.

Mais en sifflant vos momeries, la philosophie respectera notre sainte religion; elle ne se vengera pas des injures que vous lui prodiguez: elle rira des vains efforts de quelques *démoniaques;* elle éclairera doucement les hommes qu'on veut abrutir. Par elle les procureurs-généraux seront des La Chalotais, et peut-être les petits-fils de M. L......, rougissant des catégories de leur aïeul, seront des Liancourt. La philosophie n'attaque ni la foi, ni les autels: elle attaque avec raison le prêtre superstitieux, voleur et assassin, le gentilhomme privilégié et cruel, le monarque qui abuse de son pouvoir; mais a-t-elle attaqué l'immortel auteur de la Charte? a-t-elle poussé un cri de rage contre le généreux prince qui nous gouverne? Elle peut gémir sur la prépondérance jésuitique; mais en attaquant les jésuites, elle bénit la main qui vient d'affranchir Haïti..... Courage! j'ai le pressentiment que, sans cesser d'être religieux,

nos princes seront un peu philosophes. Je dis un peu, parce qu'un roi de France ne pourrait pas, sans inconvéniens, parler la langue du Grand Frédéric. Un peu de philosophie suffit; mais il le faut, parce qu'il y aura toujours en France des jongleurs, des joueurs de gibecière, des charlatans, des fripons et des imbécilles.

Cette idée révoltera les bigots, les hypocrites. Il est pourtant certain que, si la *véritable* philosophie ne se glisse pas *un peu* dans la tête des rois, il n'est plus de remède aux maux qui vont affliger l'Europe. Depuis dix ans les jésuites tendent des piéges à la raison, sans que les principes qu'elle a reçus aient été altérés ni par le temps, ni par des principes contraires. Ils ont attaqué par la peur, par la crainte de la douleur, par la débauche, par l'attrait du plaisir, par toutes les espèces de violence, de mensonge et de séduction. Qu'en résultera-t-il.....? Le chaos. Il faut peut-être plus qu'un Napoléon pour arrêter une révolution populaire, tandis qu'une simple cour royale, mal traitée par le pouvoir, mais douée d'une grande fermeté dans l'exercice de la justice, et de l'obstination à faire le bien, a suffi pour déconcerter ce *géant* d'autrefois. Autres temps, autres mœurs. Napoléon et les jésuites ses successeurs n'ont su faire que du vieux. Il

faut du neuf. Je vois deux poids inégaux dans une balance : l'un ne peut monter sans que l'autre baisse. La seule différence qui se trouve aujourd'hui entre un esprit éclairé et un esprit qui ne l'est pas, c'est que l'un voit les choses à une juste distance, et l'autre ne les voit que de loin. Ceci n'est pas de l'ignorance toute pure. « Ils font aysément sentir (au peuple) que c'est « prendre d'un sac deux moultures, et de même « bouche souffler le chaud et le froid. Il vau- « drait mieux l'entretenir des vrays fondemens « de la vérité. » — MONTAIGNE. Je ne sais pas jusqu'à quel point on doit éclairer le peuple ; mais il faut du moins le prémunir contre l'excès de l'erreur : c'est ce qu'on a fait.

J'ai demandé souvent aux hommes forts de notre époque pourquoi, étant nés chrétiens comme moi, ils avaient une haine si prononcée contre le christianisme. Ils m'accordaient l'indispensable nécessité d'une religion ; ils reconnaissaient que la morale de l'Evangile est admirable de pureté ; ils avouaient qu'ils n'avaient rien qui pût la remplacer ; mais ils étaient indignés des écrits de certains apologistes. La bile donne de la bile ; la colère fait naître la colère ; le mépris qu'affectent le janséniste B..... et le jésuite L..... pour les philosophes excite le mépris. On écrit de part et

d'autre avec emportement; on mêle les outrages aux argumens, et les procès de tendance finissent par être ridicules; et le ridicule, en France, tue tout ce qui est périssable. Quand les jansénistes et les jésuites se seraient égorgés les uns les autres, quand ils auraient dévoré les entrailles de leurs frères assassinés pour des argumens, quand il ne resterait qu'un seul chrétien sur la terre, il faudrait qu'il reconnût et adorât l'Être éternel. Il pourrait dire dans sa douleur : Mes pères et mes frères ont été des monstres; mais Dieu est Dieu.

Nous voilà donc replacés entre les jansénistes et les jésuites : les jansénistes, qui sont persuadés que notre Seigneur n'est venu que pour eux, *pro vobis et pro multis;* et les jésuites,

Cette noire et grande machine,
Dont le souple et le vaste corps
Etend ses bras jusqu'à la Chine.

Les jésuites sont des roués, des libertins. Un janséniste est en général un honnête homme; mais il est bourru, et son poil a quelque analogie avec la chevelure du sanglier. Reconnaissons toutefois que sa doctrine contient une importante vérité. D'après lui la religion est une affaire toute spirituelle, et ses ministres n'ont rien à démêler avec les intérêts de ce monde. Pour tout catholique romain, honnête

homme, le jansénisme est le seul refuge pour lutter avec quelque avantage contre les jésuites, ce corps politique qui menace les gouvernemens et les rois, qui corrompt la morale des peuples et prostitue la religion; ces falsificateurs de la saine doctrine, ces satellites de la tortueuse politique papale, ces ennemis de tout homme qu'ils ne peuvent pas faire servir à leurs monstrueux desseins, ces empoisonneurs du pape Ganganelli.

Puisque vous rétablissez la Sorbonne, nous allons voir rétablir publiquement ses enfans, qui sont l'astrologie judiciaire, la sorcellerie, la possession du Diable, la baguette divinatoire, la panacée universelle. La Sorbonne n'a jamais servi qu'à renverser les lois et à corrompre les cœurs. Elle sème les athées, parce que les *sots* qui s'y glissent donnent de Dieu des idées absurdes. C'est un grand malheur lorsque les peuples regardent la Divinité comme une chimère, parce que les théologiens sont sots, menteurs et fripons. Une fausse science fait des athées; les mœurs et l'exemple de Fénélon prosternent l'homme devant la Divinité. Un simple curé de campagne qui n'a jamais connu les abus de la théologie rend juste et sage celui que la Sorbonne rend inique et insensé. Pourquoi entourer le trône et la nation

des ténèbres de l'érudition? Il n'y a jamais que l'abus et la sottise qui énervent le pouvoir. Que gagnerons-nous à connaître tous les livres de théologie que trouva Pantagruel dans la bibliothéque de Saint-Victor, entre autres le décret de la Sorbonne sur la gorge des filles. Dans le conte *du Tonneau*, que le docteur Swiff a emprunté de Rabelais, milord Pierre donne à Martin et à Jean ses frères un morceau de pain sec pour leur dîner, et veut leur faire accroire que ce pain contient de bon bœuf, des perdrix, des chapons, avec d'excellent vin de Bourgogne. Les frères de milord Pierre ne sont plus de ce siècle. Voulez-vous que le sang coule encore par torrens et pendant des siècles pour savoir théologiquement si on peut être camus sans avoir de nez, et boiteux sans avoir de jambes : *simitas sine naso, claudicatio sine crure*. Je ne vois pas que la connaissance de ces questions sublimes, et vous en avez cent de cette force, serve beaucoup à rendre les hommes meilleurs, et qu'on acquière une vertu de plus pour avoir approfondi comment on peut être camus sans nez. Les juifs doivent joliment rire dans leur barbe lorsqu'ils lisent nos questions théologiques et nos réquisitoires. Il semble que nous n'ayons été occupés que du soin de les venger. Depuis l'origine du chris-

tianisme, nous sommes opposés les uns aux autres, toujours en guerre ou publique ou secrète, persécutés et persécuteurs, oppresseurs et opprimés. L'abbé Tabaraud et l'abbé La Mennais sont plus divisés que les Grecs et le divan. N'avez-vous pas honte de rappeler à la mémoire des hommes tant de barbaries commises par vos prédécesseurs, l'Évangile et le fer à la main? Ne rougissez-vous pas d'accumuler des trésors en prêchant l'humilité? De quel droit marchiez-vous sur les têtes des princes prosternés? Tartufes, vous recommandiez la miséricorde en faisant couler des flots de sang humain. Vous ferez du mal, je n'en doute pas; vous en ferez beaucoup; mais vous avez un terrible adversaire dans la raison. Laissez-la se reconnaître. Ce ne fut qu'en 1817 que M. le comte Beugnot commença à comprendre Fouquier-Tainville; ce n'est qu'en 1825 que j'entrevois le motif de la Carmagnole.

Non seulement ils pervertissent l'esprit humain, mais ils se déchirent, s'assassinent entre eux. Lisez l'arrêt du parlement de Paris, rendu en 1658, contre le père Célestin Viviers, et ce qu'il fallut faire pour l'exécuter. Ces enfans de Dieu se fortifièrent dans leur tanière, sonnèrent le tocsin, commencèrent le feu contre les archers. La brèche étant faite, ils eurent la

témérité d'y porter le Saint-Sacrement. Mais comme ils virent que cette ressource était inutile, et que les archers les tuaient tout de bon, ils capitulèrent.

Je ne donne pas mon opinion : j'énonce un fait.

L'ancienne magistrature luttait avec avantage, parce qu'elle formait un corps aristocratique. Elle ne peut plus lutter aujourd'hui toute seule, parce qu'elle est dépouillée du droit de transmissibilité qui perpétuait son esprit. Les jésuites sont vis-à-vis d'elle dans la position du cormoran et des goujons : ils la tuent à volonté ; ils ont un *Maupeou* dans le temps et le pouvoir. Les destitutions de MM. Bourdeau, Freteau, Gilbert, et l'émigration de M. Pasquier à la Chambre haute, démontrent mon assertion.

Jésuite et sot ne sont pas synonymes, et quand M. B..... se flatte de les arrêter, il fait ce qu'on appelle en Périgord une gasconnade.

A quoi bon cabaler quand on ne peut agir.

Si la ligne que les jésuites ont dans le cerveau est antisociale, elle n'en est pas moins droite ; et je crains que celle de notre Hector ne ressemble à un point d'interrogation.

Lorsqu'un jésuite bat le tambour, ce qui

est rare, il sait d'avance la marche qu'il doit battre.

Si M. B..... était un paccanariste, j'excuserais sa brusque sortie, en la combattant toutefois; mais il ne faut que lire son réquisitoire pour se convaincre que c'est du vieux jansénisme tout pur, minutieux, *boutonné sur le ventre,* comme on le trouve encore à Saint-Severin. M. Bourdeau n'avait fait qu'invoquer Bossuet et la remontrance, et M. B...... a cru détruire le principe qu'il professe par écrit en l'entourant de momeries qu'il reconnaît lui-même être en-dehors des devoirs du chrétien.

Je savais depuis long-temps que le ratelier des jésuites était placé à une hauteur........

Qu'aurait-on dit du maréhal Ney si, la veille de la bataille de la Moscwa, il eût dit à ses soldats: « Je sais que vous êtes dévoués à « l'empereur, je sais que vous vous battrez « bien; mais je soupconne que vous êtes des « hypocrites qui allez en secret chez les filles. « Je vous ferai décimer demain avant la ba- « taille. »

Un réquisitoire est une bonne chose pour contenir et faire punir les voleurs, les faussaires, les assassins et les empoisonneurs; mais l'ordre

moral comme l'orde physique marchent sur un principe, et non sur un réquisitoire.

Le droit divin, pris dans un sens absolu, comme l'entendent les enfans d'Ignace, veut l'obéissance sans bornes, sans réplique.

Les anciens parlemens, je ne parle pas de l'esprit de caste ni de l'esprit personnel, soutenaient avec raison le droit de remontrance.

Le droit de remontrance, qui suffit seul pour fausser le droit divin, amène le droit de résistance. Le droit de résistance amène forcément l'insurrection, et la proclame le plus saint des devoirs.

La Fronde était plaisante, et la guerre civile
Amusait la grand' chambre et le coadjuteur.
Barricadez-vous bien : je m'en fuis! serviteur!

Nous voilà en 1789. Thouret, Lally, l'évêque de Langres, parlaient la langue des Duprat, des La Chalottais, des Séguier, des Daguesseau et des Malesherbes.

Retournons la médaille. Le droit divin, battu par ce foyer de raison, oppose le *niveau :* voilà 93. Louis XVI est sacrifié, parce qu'il penchait vers la lumière. On dansait à Coblentz le jour de sa mort.

Le droit divin s'empare de Napoléon, et rebâtit sa puissance sur le terrain nivelé. Tant

que Napoléon obéit, on l'exalte, on le seconde; mais il fait des remontrances : la lutte s'engage, on l'abandonne, on l'accable. Que..... fasse une petite remontrance...., et vous verrez.

Vient la restauration. Le droit divin satisfait quelques ambitions individuelles, s'empare des lois organiques, des richesses de l'État, et laisse se débattre dans les angoisses de la mort la noblesse et la magistrature. Je pourrais aller plus loin.

Je défie qui que ce soit de me montrer un homme de 89 dans la congrégation, un homme parlementaire, un homme à remontrance ou à résistance. Je prends l'engagement d'y découvrir et de signaler vingt compagnons de Roberspierre.

Faites donc des réquisitoires, agitez votre simarre, marchez carrément. Je ne vous dis pas seulement : « Vous n'entendez pas la « question. » Je vous dis : « Vous êtes en-dehors « de la question : vous me comprendrez avant « trois ans. » Tout le Digeste n'est pas dans le chapitre *de Gallinis et Anseribus*.

Les hommes aiment assez qu'on leur montre leurs sottises en général, pourvu qu'on ne désigne personne en particulier : chacun applique alors à son voisin ses propres ridicules, et

tous les hommes rient aux dépens les uns des autres.

Comme les hommes de mon temps me paraissent montés au dernier échelon de la folie, il faudra bien qu'ils en descendent; quelques uns parmi eux retrouveront enfin un peu de raison. En attendant, ils dansent avec leurs chaînes, quand les missionnaires le permettent.

La société *commanditaire* de l'*industrie* avec un capital de cent millions était une vaste et grande idée. Elle n'est pas sortie du cerveau de M. Lafitte. M. Lafitte s'en est emparé, à la bonne heure. Je dirai quelque jour les moyens qu'on a mis en œuvre pour arrêter son développement.

Servir M. de Villèle, c'est servir les jésuites; et les jésuites, qui ne sont ni *Turcarets* ni *bêtes*, ne peuvent pas tolérer une association libre, indépendante, qui repose sur un capital de cent millions.

Tant que vous n'aurez que M. Lafitte à opposer aux jésuites, ils iront leur train.

Un individu peut être fort respectable, lorsqu'il est respectable; mais c'est toujours un tort grave de lui sacrifier l'intérêt des masses.

C'est M. Lafitte, toujours M. Lafitte; et

qui vous garantit que M. Lafitte agit comme vous écrivez...... ?

M. Lafitte est l'homme de M. de Villèle, comme M. Beugnot. Je suis loin d'en faire un reproche à M. Beugnot : le pouvoir a le droit de se défendre ; il faut même qu'il soit défendu; je le défendrais, s'il marchait sur la route nationale. Mais l'homme qui le défend ne doit pas manger au ratelier de l'opposition.

Je ne dis pas que M. de Villèle soit jésuite : s'il l'était, l'opposition de la Quotidienne serait moins violente ; mais il est à la remorque des jésuites. Il les contrarie parfois ; il ne cède qu'à la dernière extrémité, mais il cède. Les jésuites, qui en ce mement ne sont qu'*auxiliaires*, veulent le pouvoir sans partage : ils l'auront, et ce sera le *bouquet*...... Je vois des royalistes de bonne foi qui aperçoivent l'écueil et qui tremblent.

Je touche là le vrai nœud du drame ; il est à sa péripétie. M. de Villèle s'éclipse, et les *vrais contractans* sont en présence. Ma grand'mère me recommandait de ne jamais signer de traité avec le Diable.

Je me rappelle qu'en 1818, un ministre, honnête homme, me disait, avec ce contentement qui ravit le *bon homme :* Soyez tranquille, le comte...... nous a dit : « Messieurs,

« répondez-moi *du présent,* je vous réponds *de* « *l'avenir.* » Cette pensée était trop pleine, trop sonore : j'y vis dès lors des jésuites.

On peut tromper un Lainé, un Ternaux, un Malesherbes ; on peut même tromper M. de Villèle, tout fin qu'il est ; mais on ne trompe pas un *Bellarmin* ni un *Roberspierre.* Ces messieurs ne plaident qu'à coups de poignard ou d'échafaud.

Il est bien difficile à l'esprit le plus philosophique de ne pas payer tribut à son ancien état. Threillard, patriote éclairé, refit le chaos de la chicane. Regnault, qui avait été épicier, et qui ne manquait ni d'esprit ni d'éloquence, voulait que tout le monde achetât de la canelle et de la muscade. Si on eût laissé faire le boucher Legendre, il aurait transformé la France en un vaste abatoir. Mettez au pouvoir un avocat janséniste, et le premier commerce sera celui des petites reliques.

Je respecte le mandement d'un prêtre, archevêque ou cardinal, lorsque j'y vois la charité, la concorde, et les vertus évangéliques de Fénélon, et même de M. de Quélen, archevêque de Paris ; mais lorsqu'un cardinal cesse d'être prêtre, ce qui n'est malheureusement que trop commun, je me demande ce que c'est qu'un cardinal.

Un cardinal e t un officier papal vêtu de rouge, à qui on donne cent mille francs, et peut-être cent mille écus de rente, pour ne rien faire du tout; mais, comme la cour de Rome aime à dominer, et qu'il est plus aisé de subjuguer des sots que des gens d'esprit, elle se sert de ses dignitaires pour assommer la raison, lorsqu'elle veut lever la tête. La cour de Rome, disent-ils, est maîtresse des rois; les moines le répètent, et tout le monde commence à le croire. Tout est possible dans un pays où j'ai vu (le sang ruisselant à flots) danser, chanter, rire, faire l'amour et se souler en même temps. O grand historien des *torche-culs* (1)! comme tu nous connaissais bien! A-t-on vu un seul cardinal prêcher contre la guerre depuis 1800 jusque en 1814? Vit-on jamais plus de basses flatteries? Ne prostituèrent-ils pas la chaire de vérité? Ne bénirent-ils pas les étendards du meurtre, en chantant pour de l'argent des cantiques de paix quand la terre était inondée de sang. Ils déclament contre les appétits sensuels, et le simple curé de Saint-Roch a tous les jours trente couverts et la table la plus somptueuse.... Je l'ai vu.

---

(1) Rabelais.

Les loups ont toujours été carnassiers, et ce n'est point accidentellement qu'ils sucent le sang des moutons.

Si l'aimant a un côté qui attire, il a aussi un côté qui repousse. La puissance ecclésiastique ne doit être qu'une société priante, édifiante, exhortante, et non pas une société puissante, intrigante et dévorante. Elle ne devrait pas surtout favoriser ces mendians en guenilles qui arrachent par des cris lamentables de quoi aller au cabaret, ni ces autres mendians et mendiantes qui vont mettre le peuple à contribution au nom de Dieu, et reviennent souper dans leurs hôtels, dans le luxe et la luxure.

En France il naît un treizième de mâles plus que de femelles dans la race humaine. Il en est de même dans la race des faisans. Les princes ne tuent jamais une poule faisanne. J'ai entendu notre excellent roi Charles x condamner de vive voix M. le duc de Maillé à cinq cents francs d'amende pour avoir tué une poule. Pourquoi laisse-t-on enterrer toutes vives dans un cloître les femelles des hommes? C'est anéantir la race présente et la race future.

Un moine s'engage par un serment inviolable à être inutile au genre humain, à être ab-

surde et esclave, et à vivre aux dépens d'autrui. Ce fut pour vivre aux dépens d'autrui que Rabelais se fit prêtre et médecin (1).

Chez les sectaires, les convulsionnaires, les révolutionnaires, l'enthousiasme commence, et la fourberie achève : c'est comme chez les joueurs.

On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

N'est-ce pas la théologie et les disputes sur la lithurgie anglicane qui firent porter la tête de Charles 1er sur l'échafaud, qui osa tramer la conspiration des poudres, qui fit ruisseler le sang de quarante mille familles en Irlande, qui alluma les bûchers sous le règne de Marie? Dans quel gouffre épouvantable de crimes et de calamités les disputes théologiques n'ont-elles pas plongé l'Europe pendant des siècles! Ecoutez les moines et leurs satellites : ils vous diront que la vérité a beaucoup gagné à ces *rigueurs salutaires ;* que sans elles le pape eût perdu ses annates ; que, si les peuples se contentaient d'aimer *Dieu* et le *prochain,* le pape n'usurperait pas temporellement *Urbin*, Fer-

(1) Il aurait dû y joindre un notariat de Paris.

rare, Castro, Bologne, Rome même; Naples, dont il se dit encore seigneur suzerain, et le monde entier, si on le laisse faire. J'aime *Dieu*, j'aime *mon prochain;* mais en vérité, je ne puis aimer les gens qui, au nom de Dieu, qu'ils profanent, tiennent ce langage. Je ne puis aimer des moines hauts béneficiers, qui, du sein de l'orgueil, de l'avarice et de la volupté, écrasent ceux qui supportent le poids du jour et de la chaleur, et surtout ceux qui, parlant avec absurdité, persécutent avec insolence.

Les théologiens faisaient brûler à petit feu, et en cérémonie, les raisonneurs, qu'ils appelaient *hérétiques*. Marat faisait guillotiner les théologiens, qui ne raisonnaient pas. Qu'ont-ils à se reprocher? Mais ce que nous devons remarquer, nous qu'on pend, qu'on grille et qu'on pille, nous qui ne tuons personne, c'est que l'Europe n'a vu qu'un Marat et qu'il n'a pas duré deux ans, tandis que l'Europe a constamment et depuis quinze siècles sept cent mille théologiens sous les armes de la superstition. Quelle marmite!

Il y a des douceurs, dites-vous, dans les illusions, dans les petites pratiques des âmes dévotes. Je le crois: il y en a aussi aux petites maisons. Mais quels tourmens quand ces âmes viennent à s'éclairer! Dans quel désespoir

certaines religieuses passent-elles leurs tristes jours! Les cloîtres sont le séjour du repentir; mais chez les hommes surtout, un cloître est le repaire de la discorde et de l'envie. Excepté quelques véritables pénitens, les moines sont des forçats volontaires qui se battent en ramant ensemble. Dieu a-t-il mis l'homme et la femme sur la terre pour qu'ils traînassent leur vie dans des cachots, séparés les uns des autres à jamais? Est-ce là le but de la naure? Tout le monde crie contre les moines, et moi je les plains. On leur fait faire, au sortir de l'enfance, le sacrifice de leur liberté, et sur cent il y en a quatre-vingt-dix au moins qui sèchent dans l'amertume. Etrange bizarrerie! il faut quarante ans révolus pour entrer dans la vie politique, et l'âge de puberté suffit pour plonger l'homme vivant dans un tombeau éternel. Un père de famille qui adore Dieu, fait des enfans, paie des contributions, vaut mieux que Mont-Rouge. La vertu et la felicité ne sortiront jamais de cette caverne.

Le feu que des génies inspirés du Ciel avaient allumé est couvert de cendres; la nature semble épuisée; toute notre gloire est réduite à des *agnus* et des entrechats. Sous la direction d'un jésuite, les beaux-arts se réduisent à passer une jambe par-dessus l'autre

avec grâce, faire des caricatures sans but et sans trait, inventer toutes les semaines un coup de ciseau et une échancrure, et à faire de l'élixir de jambon. Nous avons l'honneur de fournir l'Europe de modes, de danseuses et de cuisiniers. Mais, comme tout se compense dans la vie, Paris se peuple de beaux animaux à deux pieds, portant longue jaquette, capuce et lampions, ceinture de corde ou de ruban sur les reins; qui ne touchent ni la houe, ni la truelle, ni l'équerre, mais qui chantent, boivent, digèrent et font des cocus. Voilà notre situation au vrai: nos généraux, nos ministres d'État, jugent les pirouettes de l'Opéra; nos diplomates soutiennent les droits des danseurs, des violons et des châtrés; et je ne vois que de la misère, de la musique, des arlequins, des moines et des *assignats*, dont le nombre croît tous les jours. On fera banqueroute; tant mieux: on ne saurait être saint si l'on n'est pauvre. Les femmes de Paris veulent enfin être saintes: c'est là leur goût.

Il faut être prudent sans doute, mais non pas timide. Il est honteux que les fanatiques seuls aient du zèle, et que les honnêtes gens n'en aient pas. La canaille crée la superstition; les honnêtes gens la détruisent. Notre religion est vraie, elle est juste, elle est nécessaire.

Soutenons-la, sans quoi la théologie, qui est dans la religion ce que les poisons sont parmi les alimens, va bouleverser les têtes. Me dira-t-on qu'il y a des théologiens de bonne foi? Je le crois, comme je crois qu'il y a des tireuses de cartes qui se croient sorcières.

Le premier devin, le premier prophète, fut le premier fripon qui rencontra un imbécille(1); et si à la fraude on ajoute le fanatisme, car ces deux monstres habitent aisément ensemble dans les cervelles humaines, vous verrez bientôt la France couverte de *Jurieu*, de *Paris* et d'abbés *Dubois;* vous verrez ces *enragés* et *roués* se traiter réciproquement de fous, de visionnaires, de menteurs, de fripons, et en cela seul ils diront la vérité. *Stultum et insanum prophetam, insanum virum spiritualem.* — Soph., chap. III.

---

(1) Voilà un véritable miracle, et c'est moi qui l'ai fait. Dans mon livre de *Curiosité et Indiscrétion*, chap. *de l'Usure*, j'avais signalé le doyen des Tartares, *Charles-Patrice-François Pér*..., comme le plus fin, le plus poli et le plus rude des usuriers de Paris. Il s'est converti; mon allocution l'a touché. Il vient de prêter cent mille francs par hypothèque, à cinq et demi par m...; non, par an.

J'aurais voulu voir sa figure au moment où il signait cet acte de salut.

Ce n'est pourtant qu'avec une toile d'araignée qu'on tisse les liens qui nous serrent ; mais il y a long-temps que les moines ont trouvé le secret de les changer en chaînes de fer. Et qu'y a-t-il, dans ces aberrations de l'esprit humain, de plus insupportable, ou l'excès de l'horreur, ou l'excès du ridicule ? N'est-ce pas même un autre ridicule que de combattre sérieusement ce détestable amas de crimes et de niaiseries qui outragent également le bon sens, la vertu, la nature et la divinité. Et c'est en 1825, au moment où le flambeau de la raison éclaire notre globe, où vous créez vous-même une république, qu'il se trouve parmi nous des âmes de boue assez lâches à la fois et assez impudentes pour nous dire : « Taisez-vous....., révérez nos infamies......, croyez aux bêtises de la Sorbonne, ou le courroux d'un Dieu vengeur tombera sur vous, ou nous vous persécuterons au conclave, à l'officialité, au parquet, à la buvette. » Persécutez : je puis trembler de froid, mais non de peur..... Et qu'on ne pense pas que je charge le tableau. La Sorbonne se relève depuis trois mois; et et je lis ce matin, 17 octobre, dans les petites affiches : « L'explication vraie de tous les son-« ges sur Napoléon et sur l'Apocalypse. La « séance verbale est de 80 francs. » *Quousque*

tandem abutere ? Jusqu'à quand des coquins feront-ils trembler des sages ? Quel est l'homme de bien qui ne se sente pas ému de tant d'horreurs...... ? Que d'imbécilles. . . . ! mais que de monstres ! La fin du règne de Louis XIV fut pitoyable, je l'avoue ; mais dans ses égaremens, ce siècle était vertueux ; il y avait des Montauzier. Mais que dire à des gueux qui ont changé leurs bonnets rouges contre des soutanes ou des petits manteaux, comme le serpent change sa peau.... ? L'image du serpent suffit au fanatisme. Je ne parle pas aux coquins qui se sont faits catholiques pour exploiter la sottise humaine : ils en savent plus que moi. Je parle aux gens de bonne foi qui nous gouvernent, et je leur dis avec raison : Les non-conformistes profitent de nos sottises ; « leurs agapes sont de grands festins ». Vous perdez l'unité religieuse, et vous n'êtes pas assez forts pour soutenir seuls la convoitise du Vatican. Les jésuites perdirent le duc d'Yorck, et la maison des Stuarts a disparu. La révolution française voulait des droits politiques, mais elle n'était point hostile contre la race de nos rois. La mort de notre infortuné monarque ne prouve rien : la France l'adorait et le plaignait. La Ligue abhorrait Henri IV. Si la révolution française eût été religieuse, et non politique, si

son moteur eût été Arrius ou Luther....., les chants auraient cessé . . . . . La faute capitale de la révolution fut d'avoir rendu le théisme populaire. Elle oublia qu'il fallait à l'homme vieillissant des objets sensibles . . . . Vous avez profité de cette faute, n'en abusez pas . . . . . Les matériaux du premier édifice sont toujours là . . . . . On peut le rebâtir sur un plan moins vague. Il faut toujours qu'une faction prévale, à la bonne heure; mais que du moins elle ne soit point tyrannique; ou si elle veut toujours ravir nos biens et se baigner dans notre sang, mettez un frein à son avarice et à sa cruauté, il en est temps (1).

Les enfans mutinés, lorsqu'ils sont en

---

(1) J'entends et je lis tous les jours l'éloge de la politique de M. Canning; il y a même de la bonne foi de la part des journaux qui tiennent ce langage. Je crois savoir qu'ils se trompent : j'ai la certitude que M. de...... est l'homme de M. Canning, que c'est lui seul qui le soutient à la barbe de l'œil de bœuf. Je ne rapporte pas un *on dit* : c'est un fait dont je ne puis pas douter.

M. Canning, tout en émancipant le Nouveau-Monde, reste Anglais; et, en cette dernière qualité, il aime mieux voir *trois cent mille moines dévorer la France que six cents mille baionnettes sur nos frontières*.

Cette dernière phrase est littérale.

grand nombre, peuvent plus facilement être corrigés par la raison que comprimés par la force. « J'empêcherai la France de devenir « protestante », disait Pie VII, en venant sacrer Napoléon. Quand la société générale est bien gouvernée, on n'a pas besoin d'associations particulières. Sous prétexte d'éteindre la volupté par l'austérité et par la pénitence, on allume le feu de la lubricité. Le véritable clergé n'a rien à craindre, s'il a le bon esprit de rester dans son droit. *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo ecclesiam meam, et portæ Inferni non prævalebunt adversus eam.* (S. MATH.) Mais, s'il se laisse envahir et conduire par les jésuites, il reperdra toute sa considération. Peu d'hommes sont capables de séparer ce que confond la soutane (1). Et

(1) Voyez le second *considérant* de la Cour royale, affaire du *Courrier*.

M. le curé de Saint..... a refusé un certificat exigé par M. de Corbière de M...., marchand de...., à qui Madame, duchesse de Berri, avait promis le brevet de sa maison.

Le curé a motivé son refus 1° sur ce que le suppliant ne rendait pas le pain béni,

2° Sur ce qu'il avait pour confesseur M. l'abbé Lefeb....

Je conçois très-bien que les pâtés de Lesage puissent valoir mieux que ceux de tel autre pâtissier; mais

pourquoi le clergé gallican abandonnerait-il la doctrine de Bossuet pour se livrer et nous livrer pieds et poings liés à messieurs *d'outre-monts*. Le pape et ses janissaires ne marchent-ils pas visiblement au pouvoir temporel ; n'abusent-ils pas de l'état innoffensif des esprits pour ramener les peuples et les rois au joug de la vassalité romaine? Respectons le pape comme chef spirituel de l'Eglise ; mais, s'il veut, comme ce n'est que trop évident, nous ramener au douzième siècle, rappelons-lui la Pragmatique sanction de notre grand Saint-Louis. (1)

La raison sait que le bien est dans la nature des choses et le mal dans la nature de l'homme qui abuse des choses. La France a gémi pen-

---

j'ignorais qu'un ecclésiastique en fonctions, attaché à une paroisse, pût et dût être frappé d'interdit moral par son collègue.

L'anarchie qui vous coupait le cou et vous déportait, messieurs les prêtres, était conséquente, et vous ne l'êtes pas en vous déchirant les uns les autres.

Je ne dis pas que tous les borgnes, les bossus et les *boiteux*, soient jésuites ; cependant je suis forcé de prendre parmi les personnes qui *clochent* les modèles du jésuitisme. Si on veut de la *race pure*, le superfin d'*Escobar*, il faut s'adresser à MM. *Roger*, de l'Académie française, et *de Raineville*, de l'Académie *des finances*.

Il y a vingt ans que j'étudie la figure de l'auteur de

dant quinze siècles sous le double joug du droit féodal et de la papauté ; la foce de la révolution française ou de ses principes, comme on voudra, a détruit ce joug ignominieux. Cette force est plus grande et plus enracinée qu'en 1789, parce qu'elle se compose encore de la volonté des Français, du vœu secret des autres nations, et des droits consacrés par la Charte.

Napoléon n'a régné qu'en ménageant l'idée dominante de la nation, et parce que nous avons cru bêtement que le gouvernement impérial nous préserverait des institutions de l'ancien régime, institutions qui, soit dit en passant, nous sont particulièrement odieuses, malgré tout ce que l'on dit de contraire pour

---

l'*Avocat*. Je la voyais autrefois tout à mon aise dans les coulisses; il faut maintenant que j'aille à l'église, ou à la porte de M. de Villèle, tous les jours à quatre heures.

Les amateurs ne peuvent pas s'y tromper, la charrette de ce *bancal* est traînée par deux vieilles haquenées blanches et poussives.

J'ai eu affaire, dans ma *toute jeunesse,* à un jeune tigre échappé de la ménagerie de Roberspierre. Il pouvait me faire couper le cou : je l'avais mérité en cachant un proscrit. J'ai vu récemment en face un jeune louveteau formé aux maximes de *Saint-Acheul*. Je prouverai, dans mon prochain volume, la connexion qui subsiste entre ces deux écoles.

tromper la conscience de nos rois. La disposition générale des esprits est telle, qu'une force étrangère pourrait seule faire supporter à la nation le rétablissement de l'ancienne existence ecclésiastique. Il faudrait, pour un tel but, que les baïonnettes de l'Europe restassent toujours sur le territoire de France, et ce moyen, qui ne ranimerait sûrement pas l'attachement des Français pour les jésuites, n'est pas probable : la majorité des baïonnettes est sous l'influence de *Luther* et d'*Arius*, et *Luther* se prononce dans les Pays-Bas.

L'on encourt le reproche d'irreligion quand on n'est pas de l'avis des autorités ecclésiastiques sur les affaires du gouvernement ; mais tel homme s'irrite contre ceux qui veulent lui imposer leur manière de voir en politique, qui n'en est pas moins très-bon chrétien. Il ne s'ensuit pas de ce que la France veut la liberté et l'égalité devant la loi qu'elle ne soit pas chrétienne ; tout au contraire, car le christianisme est éminemment d'accord avec cette opinion. Aussi, le jour où l'on cessera de réunir ce que Dieu a séparé, la religion et la politique, le clergé aura moins de crédit et de puissance ; mais la nation sera sincèrement religieuse. Tout l'art des prêtres et des nobles est d'établir que l'on est factieux si l'on veut une con-

stitution, et un incrédule si l'on redoute l'influence des prêtres dans les affaires de ce monde. Cette tactique n'est pas nouvelle ; on s'y apprivoisera, et messieurs les prêtres comme messieurs les nobles trouveront encore des adversaires. Que dis-je, trouveront ! Insensés...., ambitieux...., fous, que le malheur n'a pas corrigés ! la cognée est au pied de l'arbre. Le fanatisme philosophique s'arrêta aux portes du Vatican ; le schisme religieux montera sur le Capitole. Le glaive de Napoléon, qui a fait tant de mal, a moins dépravé l'espèce que les théories, les maximes et les intérêts émis par le clergé depuis dix ans. Que peut-on attendre d'un archevêque, aumônier de Napoléon, qui a écrit : « Qui résiste à la puissance résiste à Dieu « même. » Ainsi Néron et Roberspierre, Louis XI et Charles IX, les plus sanguinaires des hommes, devaient être obéis. Il ne manque plus que de les canoniser. Conciliez tout cela avec la Charte que le Roi a jurée. Vous bâtissez la tour de Babel. Vous vous êtes perdus en appuyant le clergé sur l'inquisition et le pouvoir arbitraire sur la police. Le bon sens en réchappera ; le sentiment religieux résistera à ce mélange de la politique et de la religion, qui porte le caractère évident de l'hypocrisie et

de l'égoïsme. Enfin, la liberté ne se poignardera pas, comme Lucrèce, pour avoir été profanée. Vingt-cinq années de révolution, dont quinze appartiennent au despotisme militaire, n'ont pas changé le cours des astres ; la vérité avance toujours pour éclairer le genre humain ; et parce que la France, gouvernée longtemps par le pouvoir arbitraire, a été ensanglantée par des hommes que l'arbitraire même avait pervertis, il ne s'ensuit pas qu'il n'y ait plus d'Aristide, de Phocion, d'Epaminondas, de Régulus, de Caton, de Brutus, de Tell, d'Egmont, de Nassau, de Sydney, de Russel, de Washington, de Bolivar et de Lafayette.

Odieuse superstition, de quelque déguisement que tu te couvres ; idole, saint, prophète, croissant ou croix, quel que soit le symbole que tu veuilles offrir à l'adoration du monde, tu n'es un trésor que pour le moine, en causant la perte du reste des hommes. Qui pourra jamais séparer de l'or du vrai culte ton alliage impur qui le souille sans cesse.

Note. Les deux magistrats que j'ai signalés dans le chapitre de *l'Hôtel de Ville* sont morts jeunes encore pendant qu'on imprimait mon livre.

Le premier, M. Bourguignon fils, qui fut mon condis-

ciples à l'Académie de législation, était probe, doux, moral et homme d'esprit. Je ne lui ai reproché que l'oubli du sentiment national. Un magistrat qui a le malheur de *rimailler* ne doit pas s'oublier au point de chanter les Russes ou les Anglais en armes dans sa patrie.

Le second est M. de Marchangy, qui fut porteur de contraintes dans la Nièvre, clerc de procureur à Paris, maître de langue italienne, substitut, bonapartiste dégoûtant, bavard, phrasier, vindicatif, et méchant écrivain.

Je lui reproche, non sa laideur repoussante, quoiqu'elle dénotât les habitudes du tigre, mais sa v......., que je suis prêt à prouver.

Et voilà le chancelier futur que *la Quotidienne* opposait à M. Peyronnnet. Avocat, magistrat, chancelier, M. Peyronnet fut probe toute sa vie, et c'est bien quelque chose au temps où nous vivons.

J'en dirai tout autant de M. Bellart, que je n'ai pourtant pas flatté dans le cours de mon livre, mais qui est essentiellement probe, ce qui ne l'empêche pas de battre la *breloque* devant les jésuites, qui sont plus fins que lui.

Je ne partage pas toutes les opinions de MM. Vatimesnil et de Broë; mais je reconnais que ce sont des magistrats intègres et lumineux.

M. Henrion de Pensey, après m'avoir fait perdre un procès, dit inconsidérément, en sortant de l'audience : « Nous venons de le payer. » Je n'en dis pas moins qu'il est honnête homme; mais je pense qu'il a encore dans l'âme de vieilles passions inséparables de l'humanité.

M. A.... est parfois ridicule, sa prose est trop *filandreuse*. C'est encore un honnête homme, un bon magistrat. Il organisait une compagnie de volontaires royaux

en 1815 : Decazes la lui enleva avec une adresse....... *Sic vos non vobis.*

M. Chillau Larigaudie, Périgourdin comme moi, trace depuis soixante ans un pénible sillon ; mais il l'a tracé, et sa probité patiente lui vaudra..... un bel enterrement à Saint-Sulpice. J'aimerais mieux mourir sous nos châtaigniers.

Je n'ai jamais rien demandé à mes compatriotes, et je leur ai fait tout le bien que j'ai pu. Je ne crois pas être la plus mauvaise production de leur sol, ce sol que j'ai tant aimé, et dont le souvenir m'arrache des larmes. Si je trouve moyen de m'y replanter, la cour de cassation, la couronne même, ne m'en sortiront plus. J'y mourrai, et Brantôme aura mes os.

HUMBLE SUPPLIQUE

A MONSEIGNEUR DE CROI,

GRAND-AUMÔNIER DE FRANCE, CARDINAL ET ARCHEVÊQUE DE ROUEN,

ET A NOS SEIGNEURS * LES MINISTRES DU TRES-BON ET TRÈS-CLÉMENT ROI CHARLES X.

Mille abus, je le sais, ont régné dans l'Église:
Fleury, le confesseur, en parle avec franchise.
J'ai pu de les siffler prendre un peu trop de soin.
Hé ! quel auteur, hélas ! ne va jamais trop loin.
De saint Ignace encore on me voit souvent rire.
Je crois pourtant un Dieu, puisqu'il faut vous le dire.

Ne nous remettez pas au gland quand nous avons du blé.

Ne nous gouvernez pas au dix-neuvième siècle comme on gouvernait nos pères dans le quinzième.

Ne nous parlez plus des lois de Dagobert, de Clovis, et de toutes les folies ultramontaines, quand nous avons Bossuet, Montesquieu, d'Aguesseau, Montclar, Servan, La Chalotais,

---

* Pourquoi ne dit-on pas Votre Opulence, au lieu de dire Votre Excellence, à un ministre des finances

l'Assemblée constituante, le Code civil et la Charte.

Entourez-vous d'hommes forts et nationaux; chassez du temple les catins, les jésuites, les barons juifs, et l'abbé Dubois, qui frappe à la porte du ministère, et qui entrera. La France n'évitera pas sa destinée.

Laissez dormir les miracles de saint Amable, dont les gants et le chapeau furent portés en l'air pendant tout le voyage qu'il fit à Rome, et tant d'autres sottises qui déshonorent l'esprit humain.

Laissez pourir tous les livres remplis de pareilles bêtises. Songez dans quel siècle nous vivons.

Distinguez les honnêtes gens, qui pensent, de la populace, qui n'est pas faite pour penser.

Le peuple même n'a pas besoin de cérémonies ridicules. Parlez lui raison, et vous en viendrez à bout avec le dixième de ce que vous dépensez pour le corrompre.

N'introduisez pas de nouvelles superstitions.

Les lois sont faites pour tout le monde, du moins elles devraient l'être; mais laissez chacune suivre ou rejeter à son gré ce qui ne peut être fondé que sur un usage indifférent.

Ne rétablissez pas le droit d'aînesse : il n'est plus dans nos mœurs. Nos besoins ont décu-

plé depuis trente ans. La *quarte falcidie* serait insuffisante pour payer les tailleurs. Les *vieilles filles* périgourdines portaient jadis de la toile écrue et de la burre; elles portent aujourd'hui de la soie et du mérinos. Elles fabriquaient les étoffes qui les vêtissaient ; elles les achètent. L'exemple de l'Angleterre est une déception. Elle a de vieilles lois, un bon gouvernement, et l'exploitation des quatre parties du monde ; et vous n'avez que des chimères et de l'orgueil.

Dites aux magistrats qui vous poussent à cet acte de haute folie (car se sont eux et le clergé, bien plus que la noblesse) qu'ils ne voient la France que dans leur robe. Dites-leur bien que l'arpent de terre, qui ne valait pas cent francs, avant la révolution, sur le territoire de *Suresnes* , vaut aujourd'hui cent francs la perche , ce qui fait dix mille francs l'arpent. Dites leur surtout que ce furent leurs vieilles prétentions, leurs vieilles jalousies, qui précipitèrent le trône ; que ce seront encore eux qui donneront le branle , mais qu'ils en seront les premières victimes. L'esprit de la révolution n'a pas reculé d'un pouce en France. Il fait le tour du monde ; mais , comme le lièvre , il reviendra *au lancé*.

Dites-leur , parce qu'il faut tout dire à ces

incurables, que notre Roi Charles x vient de reconnaître un Etat, jadis français, dont les actes diplomatiques commencent par ces mots : *Liberté*, *égalité*, et finissent par ceux-ci : *Vive la république!* Je n'aurais pas osé les écrire, si *le Moniteur* ne m'en eût donné l'exemple.

Un nègre est un homme libre, et les descendans de Brennus et d'Arioviste vont être serfs. Ils le sont déjà, puisqu'on ose leur imposer le droit d'aînesse, qui est la clé du droit féodal et le cadenas de la glèbe.

Un nègre se promène fièrement au milieu de la grande allée des Tuileries; il regarde avec mépris cette tourbe de courtisans, de catins, de filous, d'hypocrites, d'eunuques et de lâches. Il a raison, toute la beauté morale de l'homme est de son côté.

Ils l'emporteront bientôt sur la beauté physique : déjà un envoyé du Roi *son maître* a donné la palme aux *beautés* et aux *grâces* haïtiennes.

Rien n'est impuni ici-bas : les dames françaises vont expier tout le mal qu'elles ont fait à la liberté. Elles seront désormais religieuses ou filles publiques... *Vive Blucher!* Ce cri ignominieux, qui résonne encore à mes oreilles, vous coûtera cher.

Monseigneur, si la servante de Voltaire meurt entre vos bras, ne lui parlez point comme à Voltaire, ni à Voltaire comme à sa servante.

Si les imbécilles veulent encore du gland, laissez-les en manger; mais trouvez bon qu'on leur présente du pain.

Tout cela doit, à la longue, être exécuté comme vos ordonnances, *sous peine d'amende et de punition corporelle.*

Hérodote raconte que Cambyse, après avoir tué de sa main le dieu Bœuf, fit fouetter les prêtres. Il avait tort, si ces prêtres avaient été de bonnes gens, qui se fussent contentés de gagner leur pain dans le culte d'Apis, sans molester les citoyens. Mais s'ils avaient été persécuteurs, s'ils avaient forcé les consciences, s'ils avaient établi une espèce d'inquisition, et violé le droit naturel, Cambyse avait un autre tort : c'était celui de ne pas les faire pendre. Un prêtre, encore moins un jésuite, n'a pas le droit de tourmenter les âmes.

Le mot de ralliement de tout citoyen, c'est la loi; et dès qu'on invoque contre lui une autre espèce de force, il doit pour toute réponse mettre la main sur le glaive.

MESSEIGNEURS,

Le bon Dieu vous ordonne
De vous bien divertir, sans molester personne.

. . . .

Pour penser de travers, hélas ! faut-il nous cuire,
Nous n'avons ni désirs, ni puissance de nuire.

. . . .

Vous vous vautrez dans l'or, et les peuples pâtissent.
Nos marchands de papier sont les seuls qui gémissent.
Un livre, croyez-moi, n'est pas fort dangereux,
Et votre signature est plus funeste qu'eux.
En Sorbonne, au parquet, tout se mêle d'écrire.
Imitez la raison, qui n'en a fait que rire.

FIN.

NOTE

POUR MES AMIS LES PARESSEUX,

ET POUR LES JEUNES GENS.

Et toi, peuple animal,
Porte encor le bât féodal.

Le gouvernement féodal et papal marche sur un principe comme la liberté. Le principe une fois admis, toutes ses conséquences sont inévitables et devaient être prévues. Je ne trouve point étrange que M. de Montmorency, malgré son ancien républicanisme, obtienne partout le premier pas, qu'il entre à l'Académie française *de plano*. Il n'a eu besoin que d'une seule phrase pour effacer toutes ses pécadilles. La voici, cette phrase :

« Vous rétablissez l'ancienne monarchie sur sa pre-
« mière base; vous soumettez le royaume de France à
« l'obédience de la papauté; vous voulez le droit d'aî-
« nesse, un territoire féodal, des immunités, des
« droits de chasse, des corvées, un peuple serf, *tail-*
« *lable* et *corvéable* à volonté. Me voici : j'ai eu le
« bonheur de sauver ma tête, et je suis le premier
« *baron chrétien.*»

Ce ne sont pas les féodaux de naissance que je blâme : ces malheureux imbécilles ne voient pas qu'on les

engraisse pour une seconde curée. Je blâme les gueux qui se sont faits leurs apôtres, et qui, à jour fixe, dresseront les échafauds, et s'empareront des dépouilles.

Il ne s'agit pas seulement de faire passer quelques lois féodales et papales, dans une Chambre où les jésuites sont en majorité, mais bien de savoir si ces vieux *escarpins* peuvent convenir à une nation qui, depuis quarante ans, à adopté les *bottes*.

J'ai fait un petit résumé de notre vieille histoire, pour que mes amis les paresseux sachent à quoi s'en tenir sur l'avenir qu'on nous prépare. La mèche est allumée; le premier coup de tocsin est sonné. Le droit d'aînesse et la *dépouille territoriale* du peuple vont être cotées à la Bourse à côté de la dotation du clergé et du trois pour cent. Tout cela rappelle involontairement ce conventionnel qui écrivait à son commettant de Bordeaux : « Croyez-vous que la tête du tyran fasse « baisser le change. »

J'ai remarqué que dans toutes les grandes compositions musicales le principal motif de l'*ouverture* reparaissait au *dénouement*.

La force avait donné l'Italie et les Gaules aux Romains. Les Barbares usurpèrent leurs conquêtes. Le père de Charlemagne usurpa les Gaules sur les rois francs. Les gouverneurs des provinces, sous la race de Charlemagne, usurpèrent tout ce qu'ils purent. Les fiefs déjà établis par les rois lombards servirent de modèle sur lequel se réglèrent les ducs et les comtes dès le temps de Charles-le-Chauve. Peu à peu leurs gouvernemens devinrent des patrimoines. Les évêques, déjà puissans par leur dignité, n'avaient qu'un pas à faire

pour être princes, et ce pas fut bientôt fait. Ainsi se forma ce vaste réseau qu'on appelait droit féodal, sous lequel nos pères ont gémi pendant tant de siècles.

Les papes, jaloux de la puissance des rois et des possesseurs de grands fiefs, semèrent la division dans toute l'Europe, et ne purent échapper eux-mêmes aux scandales qui affligèrent Rome et son Eglise.

C'est vers le dixième siècle que commencent à Rome les scènes d'horreur et de libertinage qui se sont perpétuées presque jusqu'à nos jours, et qu'on ne retrouve point chez les pontifes d'aucune autre croyance.

Etienne VI, fils d'un prêtre, fait exhumer le corps de *Formose*, son prédécesseur, qui était embaumé, et l'ayant revêtu des habits pontificaux, le fait comparaître devant un concile assemblé pour juger sa mémoire. On donna au mort un avocat; on lui fit son procès en forme. Le cadavre fut déclaré coupable d'avoir changé d'évêché, et pour réparation de ce crime, on lui trancha la tête par la main du bourreau, on lui coupa trois doigts et on le jeta dans le Tibre.

Rome, ou plutôt le sacré collége, était alors gouverné par une courtisane nommée *Théodora*. Le pape Sergius, qui n'avait été élu que par les intrigues de *Théodora*, eut un fils avec *Marozie*, fille de cette Théodora, qu'il éleva dans son palais.

La jeune Théodora fit élire pape son amant *Jean* X, et ce pape, qu'avait fait l'amour, fut un homme de génie et de courage: il chassa les Sarrasins de l'Italie.

Marozie, fille de *Théodora*, et restée seule maîtresse de Rome, prit au coin de la rue un nommé *Léon*, et en fit un pape, qu'elle fit mourir en prison au bout de

quelques mois. Ensuite elle mit sur la chaire pontificale *Jean XI*, son propre fils, qu'elle avait eu de son adultère avec *Sergius III*. Tous les papes de cette époque sont à peu près taillés sur le même modèle. Ce qui étonne en lisant l'histoire de ces temps, c'est que, sous tant de papes si scandaleux et si peu puissans, l'Eglise romaine ne perdit ni ses prétentions ni ses prérogatives. Le clergé méprisait certainement de pareils hommes; mais il respectait la papauté; d'autant plus que chacun de ses membres y aspirait. Dans l'opinion des hommes, la place reste sacrée, quand la personne est odieuse.

Othon, empereur d'Allemagne, marche sur Rome; il assemble un concile et fait faire juridiquement le procès au pape. Ce saint père fut accusé publiquement d'avoir joui de plusieurs femmes, et surtout d'une nommée *Etiennette*, concubine de son père. Les autres chefs d'accusation étaient d'avoir fait évêque un enfant de dix ans, d'avoir vendu les ordinations et les bénéfices, d'avoir fait crever les yeux à son parrain, d'avoir châtré un cardinal, et de ne pas croire en Jésus-Christ : le pape fut condamné et déposé.

Othon fait élire Léon VIII, qui n'était ni ecclésiastique ni chrétien. Bientôt on le déposa, et le cardinal qui avait tenu la plume pendant le dernier concile eut la main droite coupée, on lui arracha la langue, on lui coupa le nez, et les deux doigts qui servent à conduire la plume. Rien n'est commun comme l'hypocrisie dans tous les actes de ces conciles : on cite toujours l'Evangile, on implore les lumières du Saint-Esprit, on parle en son nom, et qui lirait ces actes sans con-

naître l'histoire croirait lire la vie des saints. Si Jésus-Christ était alors revenu au monde, qu'aurait-il dit en voyant tant d'hypocrisie et tant d'abominations dans son Eglise?

Ce pape, qui venait de déposséder Léon VIII, fut assassiné trois mois après entre les bras d'une femme mariée, par les mains du mari, qui vengeait sa honte. Il mourut huit jours après en ne croyant pas à la religion dont il était pontife; il refusa même en mourant le viatique.

Benoît VI meurt en prison. *Jean XIV* est immolé. *Boniface VII*, d'accord avec l'empereur *Othon II*, fait égorger tous les sénateurs romains au milieu d'un repas, et finit par faire alliance avec les Sarrasins contre les chrétiens. *Grégoire V* est chassé du siége. Le consul Crecentius a la tête tranchée, son corps est pendu par les pieds; et le pape *Jean XVI* eut les yeux crevés et le nez coupé; on le jeta en cet état du haut du château Saint-Ange dans la place publique. La papauté est mise à l'encan; *Benoît VIII* et *Jean XIX* l'achètent publiquement. Après leur mort on l'achète pour un enfant de douze ans, qui fut *Benoît IX*. Le désordre n'a plus de bornes; deux autres papes, sous le pontificat de *Léon IX*, sont élus à prix d'argent, et trois papes dans Rome s'excommunient réciproquement. Tant que ces trois papes eurent de l'argent à partager, ils restèrent d'accord; quand ils n'en eurent plus, ils vendirent leur papauté. *Benoît IX* se contenta d'une sinécure que payait l'Angleterre sous le nom de denier de saint Pierre. Qu'ont produit les temps des *Caligula*, des *Néron*, des *Vittellius*, de plus grand en in-

fortunes et en barbarie ? Et cependant ces maîtres du monde n'étaient pas chrétiens.

Pendant la minorité de *Henri IV*, empereur d'Allemagne, les brigues et l'argent font les papes. *Alexandre II* obtient la papauté à ce titre. C'est ce même Alexandre II qui vendit sa bénédiction au bâtard *Guillaume-de-Normandie*, usurpateur de l'Angleterre.

Un moine de Cluny devient pape célèbre sous le nom de *Grégoire VII*. Son premier acte papal fut d'excommunier tous ceux qui recevraient des bénéfices d'autres mains que des siennes, et tout laïque qui les confesserait. Son dessein visible était de mettre sous le joug papal Rome, les empereurs et les rois. Il excommunia dans le même temps l'empereur, le roi de France et les princes qui régnaient à Naples. On le poignarda : il devait s'y attendre. On le dépose, dans le concile de Worms; il dépose l'empereur, « et absout tous les « chrétiens du serment qu'ils lui ont fait ou feront ». Les vassaux de l'empereur profitent de l'excommunication pour se révolter contre lui : cela devait être; le gouvernement féodal devait conduire à ce résultat. Les sujets révoltés de l'empereur ne lui laissent la liberté qu'à condition qu'il vivra en particulier et en excommunié, sans faire aucune fonction ni de chrétien, ni de roi, en attendant que le pape vienne présider à une assemblée de princes et évêques qui devaient le juger. Ce fut le premier triomphe de la papauté. La déposition de *Louis-le-Débonnaire* par des évêques n'était pas un précédent pour le Saint-Siége. L'empereur demande pardon au pape à genoux. Le pape lui ôte la couronne et la donne à Rodolphe.

Petra dedit Petro, Petrus diadema Rodolpho (1).

C'est ce pape qui ordonnait à ses légats en France d'exiger en tribut un denier d'argent par an pour chaque maison.

C'est ce pape qui, se disant seigneur domanial et suzerain de l'Espagne, « prétendait qu'il valait mieux « qu'elle appartînt aux Sarrasins que de ne pas rendre « hommage au Saint-Siége ».

C'est ce pape qui écrivait au roi de Hongrie : « Le « royaume de Hongrie apppartient à l'Église ro-« maine. »

La comtesse *Matilde*, maitresse de Grégoire, donne au Saint-Siége tout ce qu'on appelle aujourd'hui le patrimoine de saint Pierre. Cinq ou six cènts ans de guerres, de crimes et d'atrocités, n'ont pas eu de cause plus sérieuse que cette donation, qui n'a jamais été représentée, et qui n'est pas vraisemblable de la part d'une femme qui n'avait encore que quarante ans à la mort de Grégoire, et qui se remaria bientôt après avec un prince de Bavière. Au surplus, *si non vero*, *bene trovato*.

Urbain II, successeur de Grégoire, poursuit toujours l'empereur Henri IV. Il suscite contre lui ses deux fils, qui eurent successivement le titre de roi des Romains; il excommunie le roi de France, et ordonne la première croisade.

Tantum relligio potuit suadere malorum.

---

(2) La pierre a donné à Pierre la couronne, et Pierre la donne à Rodolphe.

Il est singulier que les empereurs d'Allemagne, dont les fils étaient de droit rois *des Romains* ou *de Rome,* n'aient jamais régné sur cette ville, après l'avoir prise et reprise si souvent.

Il est bien plus singulier encore que Napoléon, qui devait connaître Rome et son génie, ait relevé le pouvoir des papes, et créé son fils roi de Rome. Et puis cherchez un peu de raison dans la conduite des hommes que nous sommes condamnés à admirer!

L'un des fils de *Henri IV,* ce misérable qui avait détrôné et exhumé son malheureux père, une bulle du pape à la main, soutint les mêmes droits de son père contre l'Église, dès qu'il fut maître.

Après la mort de l'empereur Henri V, l'élection des papes devint une source de guerres civiles. *Pierre-de-Léon,* fils d'un juif opulent (le Rodschild de ce temps-là), fut élu par une faction; *Innocent II* le fut par une autre. Le fils du juif, comme le plus riche, resta maître de Rome; mais son compétiteur, plus rusé, fut en Allemagne se faire reconnaître, ce qu'il obtint en cédant à l'empereur l'usufruit de tous les biens donnés au Saint-Siége par la comtesse *Matilde.* Le pape juif étant mort, il y eut quelques années de trève entre l'empire et le sacerdoce: l'enthousiasme des croisades, qui était alors dans sa force, entraînait ailleurs les esprits.

Les horreurs des successeurs de Néron, jusqu'à Vespasien, n'ensanglantèrent l'Italie que pendant deux ans, et la rage du pontificat ensanglanta l'Europe pendent deux siècles. Cette histoire est obscure; les apologistes du Vatican, de même que nos historiens fran-

çais, se sont complus à falsifier tous les faits; ils pallient, se contredisent, inventent : on dirait M. Lacretelle jeune écrivant l'histoire d'une révolution qui s'est passée sous nos yeux, en sorte qu'un esprit juste, en lisant l'histoire, n'est presque occupé qu'à la réfuter.

Le royaume de France était trop faible, et ses rois trop inquiétés par leurs grands vassaux, pour qu'ils se mêlassent efficacement des intrigues de l'Italie: tout se passait entre les papes et les empereurs d'Allemagne, qui se disaient successeurs des Césars. Dès cette époque on voyait à Rome un tableau qui représentait *Lothaire II* aux genoux du pape *Alexandre II*, tenant les mains jointes entre celles du pontife, ce qui était la marque distinctive de la vassalité. L'inscription du tableau était :

Rex venit ante fores, jurans prius urbis honores ;
Post homo fit papæ, sumit quo dante coronam.

« Le roi jure à la porte le maintien des honneurs « de Rome, et devient vassal du pape, qui lui donne « la couronne. »

Le fameux *Barberousse*, empereur d'Allemagne, se plaignit de cet attentat à la majesté royale. Un cardinal présent répondit : « Hé de qui tient il donc le royaume, « s'il ne le tient du pape ! » Un comte palatin, présent à cet entretien, tira son épée sur le cardinal. Celui-ci prit la fuite, et le pape négocia. Les Allemands tranchaient tout alors par le glaive, et la cour de Rome faisait de la ruse.

L'épée du palatin ne corrigea pas le pape : car, dans le même temps, il écrivait au roi d'Angleterre, Henri II : « On ne doute pas, et vous le savez, que

« l'Irlande et toutes les îles qui ont reçu la foi appar-« tiennent à l'Eglise de Rome. Or payez-nous le de-« nier de saint Pierre, par an, pour chaque maison, et « nous vous les accordons avec plaisir. » Ce pape, *Adrien IV*, avait été un pauvre mendiant anglais, qui, devenu pape, donnait des couronnes à son souverain. Notre monde est quelquefois étrangement gouverné.

Nous sommes arrivés au douzième siècle. Le gouvernement féodal était en vigueur dans presque toute l'Europe, et les lois de la chevalerie partout à peu près les mêmes. Le seigneur d'un fief disait à son homme-lige : « Venez-vous-en avec moi, car je veux guéroyer le roi mon seigneur, qui me dénie justice. » L'homme-lige perdait son fief s'il refusait d'obéir. Un tel règlement pouvait être intitulé : *Ordonnance pour faire la guerre civile.*

Louis-le-Gros, ce roi qui, le premier, émancipa les communes pour soumettre un sire *de Couci*, un baron *de Corbeil*, un sire *de Monlhéri*, un sire du village *de Puiset*, ne put, ni n'osa même, faire condamner ces rebelles.

Les rois de France et d'Angleterre ne pouvaient rien sans le secours de ces hobereaux, et l'Angleterre seule comptait alors plus de mille châteaux fortifiés.

Louis-le-Jeune, pour échapper à ce fléau des peuples et des rois, qu'on appelait *droit féodal*, donna des priviléges à toutes les villes de son domaine, à condition que chaque paroisse marcherait à l'armée sous la bannière du saint de son église. Plusieurs serfs furent affranchis : ils devinrent citoyens, et ils obtinrent le droit d'élire leurs officiers municipaux et leurs maires.

Les grands vassaux, soutenus par le pape, s'opposèrent à ce premier *acte de justice* envers le peuple serf; les domaines de Louis furent mis en interdit par un évêque de Bourges. De là la guerre civile entre le roi et ses sujets, qui ne se termina qu'en donnant raison au Saint-Siége. (1)

Les rois d'Angleterre eurent bien d'autres démêlés avec la cour de Rome relativement à une certaine cérémonie de la crosse, qui, heureusement, n'avait pas lieu en France. Le pape ne pouvait pas attaquer tout le monde à la fois. Henri Ier fut pressé si vivement par le Saint-Siége, qu'il renonça au droit de régale, qui lui donnait l'usufruit des bénéfices vacans, droit que les rois de France n'ont jamais abandonné.

Les évêques anglais furent un moment princes temporels, et les plus grands vassaux de la couronne ne les surpassaient pas en grandeur et en richesses. L'un d'eux, l'évêque de Salisbury, marié et vivant publiquement avec celle qu'il nommait sa femme, fait la guerre au roi son souverain, et dans un de ses châ-

---

(1) Eléonore-de-Guyenne, femme de Louis-le-Jeune, soit par amour, soit par simple bienséance, suivit son mari à la croisade. Raimond, prince d'Antioche, lui fit publiquement l'amour; on dit même qu'un jeune Turc, nommé Saladin, d'une rare beauté, lui faisait oublier les fatigues d'un si pénible voyage. Louis dissimula tant qu'il fut en Palestine; mais de retour en France, il divorça, et, par son divorce, perdit la Guyenne, comme, par son voyage, il avait perdu la plus belle armée que la France eût mis sur pied jusque alors. On écorchait vifs les amans des princesses dans les domaines du roi; elles allaient en Palestine, qui, pour elles, devenait pays de liberté.

teaux, pris pendant cette guerre, on trouva quarante mille marcs d'argent.

Le pape *Alexandre III* donna l'Irlande à *Henri II*, à condition qu'il irait se faire fouetter par des chanoines sur le tombeau de l'archevêque de Cantorbéri.

Le roi Richard prend un évêque de Beauvais les armes à la main. Le pape redemande l'évêque. *Rendez-moi mon fils*, écrivait-il à Richard. Le roi, en renvoyant au pape la cuirasse de l'évêque, lui répondit par ces paroles de l'histoire de Joseph : *Reconnaissez-vous la tunique de votre fils ?*

Innocent III, cet homme sous lequel le Saint-Siége fut si formidable, met l'Angleterre en interdit, en prive le roi Jean-Sans-Terre, et la donne à Philippe-Auguste. Philippe, qui avait été excommunié quelques années auparavant, se garda bien de contester au pape le droit de donner des couronnes. Il fit ce que tant d'autres ont fait de nos jours: il changea de langage quand il se vit l'exécuteur d'une bulle qui lui donnait l'Angleterre. Il reprit sa femme, dont le divorce lui avait attiré tant d'excommunications, et prépara la plus grande armée qu'on eût vue en France. Philippe était prêt à s'embarquer. Le roi Jean fit un dernier effort, et s'avança jusqu'à Douvres, à la tête de soixante mille hommes. L'Europe s'attendait à une grande bataille décisive, lorsque le pape les joua tous deux, et prit adroitement pour lui l'Angleterre, qu'il avait donnée à Philippe. Un sous-diacre, son domestique, consomma cette singulière négociation. Il passa à Douvres, sous prétexte de négocier avec les barons, dans l'intérêt du roi de France. Il voit le roi Jean. « Vous êtes perdu,

« lui dit-il ; l'armée française va mettre à la voile; la « vôtre va vous abandonner. Vous n'avez qu'une res- « source : c'est de vous en rapporter au Saint-Siége. » Jean y consentit, et voici la déclaration qu'il signa en faveur du vicaire de Jésus-Christ, dont le royaume n'était pas de ce monde :

« Moi, Jean, par la grâce de Dieu, roi de l'Angleterre « et souverain d'Hibernie, pour l'expiation de mes pé- « chés, et de ma pure volonté, et de l'avis de mes ba- « rons, je donne à l'Eglise de Rome, au pape Innocent « et à ses successeurs, les royaumes d'Angleterre et « d'Irlande avec tous leurs droits. Je les tiendrai comme « vassal du pape; je serai fidèle à Dieu, à l'Église ro- « maine, au pape mon seigneur, et à ses successeurs « légitimement élus. Je m'oblige en outre de lui payer « une redevance annuelle de mille marcs d'or, etc. »

Lecteur attentif, arrête-toi un instant; considère tout ce que je viens de faire passer sous tes yeux, et lis la lettre de monseigneur de Clermont-Tonnerre, archevêque de Toulouse, insérée dans la Quotidienne du...... juillet 1824. La terre a été bouleversée ; les peuples, les rois, les institutions, tout s'en est ressenti : la cupidité de Rome seule est restée debout; elle demande encore par la voix de son fils, M. de Toulouse, la reconnaissance du droit temporel dont elle faisait un si noble usage dans les douzième et treizième siècles (1).

(1) Ce n'est que depuis quelques mois qu'on commence généralement à comprendre ce qu'il a fallu de courage et de génie à Molière pour concevoir le plan de son Tartufe, et l'exécuter dans un

Philippe-Auguste, pour avoir fait une mauvaise action en acceptant le trône d'Angleterre, que l'*Innocent rusé* lui avait offert, se mit au point de perdre ses Etats. L'Allemagne, l'Angleterre et les Pays-Bas armèrent contre lui. Il gagna contre eux la bataille de Bouvines, où sa fortune et son courage le firent sortir de ce péril, avec la plus grande gloire qu'ait jamais méritée un roi de France.

Le roi *Jean* octroie aux Anglais la grand'charte. Il en eut regret et s'en plaignit à Rome. Le pape, qui avait excommunié Jean, excommunie les barons qui avaient obtenu la charte. Les barons, outrés contre Jean et contre le pontife, offrent la couronne d'Angleterre à Philippe-Auguste, qui les engage à demander son fils *Louis* pour leur roi. Les légats de Rome représentent en vain que Jean était feudataire de Rome. *Louis*, de concert avec son père, lui parle ainsi en présence des légats : « Monsieur, suis votre homme-lige pour li fiefs « que m'avez baillés en France; mais ne vos appartient « de décider du fait du royaume d'Angleterre; et si « le faites, me pourvoirés devant mes pairs. » Ce qui

---

temps où le faux zèle était si puissant et savait si bien prendre les couleurs de la religion, qui le désavoue! Homme divin, tu as porté un coup mortel à l'hypocrisie; elle ne s'en relèvera jamais. Ton Tartufe est un *assommoir*. Hé ! quelle différence de siècle et d'auditeurs! La proportion est d'un à cent. Plus on connaît Molière, plus on l'aime ; plus on étudie Molière, plus on l'admire. Après l'avoir blâmé sur quelques articles, on finit par être de son avis. c'est qu'alors on en sait davantage. Jeunes gens, lisez Molière : ce sera votre sauveur éternel. Il a tout dit sur le cœur et l'esprit humain.

prouve qu'à cette époque la pairie décidait, en France, toutes les grandes affaires.

Louis VIII, fils de Philippe-Auguste, débarque en Angleterre malgré la défense de son père, qui lui fournissait, en secret, des hommes et de l'argent. Il est solennellement reconnu roi dans Londres. Jean-Sans-Terre meurt, dans le même temps, abandonné de tout le monde. Un bâtard français avait autrefois conquis l'Angleterre et l'avait gardée; un roi de France ne put pas la conserver. Forcé de quitter l'Angleterre, *Louis* alla se croiser contre les Albigeois, qu'on égorgeait alors en vertu des décrets du Vatican. Le roi de France fut excommunié pour avoir régné à Londres sans la permission du pape. On le condamna à payer au Saint-Siége la dîme de ses revenus, et les pauvres diables de chapelains qui l'avaient accompagné furent conduits quatre fois nu-pieds et en chemise à la porte de la cathédrale de Paris, où des chanoines les fouettèrent en public. Et le vainqueur de Bouvines souffrait de pareilles humiliations! *Louis VIII*, par son testament, légua cent sous à chacune des deux mille léproseries de son royaume, ce qui annonce qu'il était revenu une grande quantité de lépreux des premières croisades. Le père Daniel rapporte que, *Louis* étant au lit de la mort, les médecins jugèrent qu'il n'y avait d'autre salut pour lui que l'usage des femmes, qu'ils mirent dans son lit une jeune fille, mais que le roi la chassa, aimant mieux mourir, dit le père Daniel, que de commettre un péché mortel. C'était un bon bouillon pour un malade. Et puis croyez-en les historiens sur parole !

Me voila arrivé au règne de Louis IX, qu'on a ap-

pelé Saint-Louis, je ne sais trop pourquoi, car la cour de Rome n'eut pas souvent raison avec lui. Ce grand prince, chez lequel la profonde piéte n'ôtait aucune des vertus d'un roi, aurait réformé l'Europe si elle avait pu l'être. Jamais homme ne porta plus loin la vertu. Il distingua très-sagement entre les lois civiles et les lois ecclésiastiques, ce qui s'appliquait au temporel et au spirituel. Il contint les emportemens du pape Grégoire IX, battit deux fois les Anglais, surtout à la journée de Taillebourg, et fit rentrer les grands vassaux de la couronne dans le devoir. C'est une sigulière chose à remarquer que ces grands vassaux de la couronne, autrement dit ces grands aristocrates, soient toujours du côté des ennemis de la France et de leur roi.

Saint-Louis va faire la dernière croisade: je ne l'y suivrai pas. On gémit quand on voit la folie d'un siècle poussée à un tel excès, et surtout lorsqu'on voit cette pauvre France malheureuse par les vertus mêmes d'un roi qui devait faire le bonheur du monde. La France doit à ce grand homme la justice de ressort et l'établissement des bailliages royaux. Il fit entrer des lettrés dans les parlemens, où des hommes qui ne savaient ni lire ni écrire décidaient de la vie et de la fortune des citoyens. Elle lui doit enfin de grands exemples de vertu, et cette Pragmatique sanction contre laquelle lutte encore. ce malin, monseigneur de Toulouse. Quoique la croisade contre les Languedociens ait commencé sous la minorité de Saint-Louis, ce crime est du fait seul de *Blanche*, sa mère et sa régente, qui était Espagnole, qui avait de la faiblesse pour le pape, et qui voyait de riches dépouilles pour son fils. Ce n'était

tait point par des croisades contre ses sujets que ce monarque était destiné à se couvrir de gloire. Saint-Louis est peut-être le seul caractère des temps modernes qu'on puisse présenter à l'antiquité; il réunit les vertus des Socrate, des Épaminondas, des Scipion, des Antonins, et relève tout cela par la douceur d'un anachorète (1).

Puisque je suis en train, parlons un peu de cette croisade contre les Albigeois et Languedociens. Dès le temps de *Charlemagne* on raisonnait beaucoup sur la religion. Les Francs ne connaissaient alors ni images, ni reliques, ni transsubstantiation. Il se trouva des hommes qui ne voulaient entendre que l'Evangile : on les nomma *Vaudois*, *Albigeois*, *bons hommes*, enfin *Manichéens*.

Le pape *Innocent III* délégua deux simples moines de Cîteaux pour juger les hérétiques : cet acte est le premier fondement de l'inquisition.

---

(1) L'ignorance sans prétention vaut cent fois mieux que la science sans le bon sens.

J'ai connu des individus qui ont la prétention de penser, qui se disent libéraux, et qui ne sont que des bêtes. Ils ne conçoivent pas que Saint-Louis ne fut pas un sot; ils ne conçoivent pas qu'on puisse louer le génie et les vertus d'un saint sans être dévot, et que nommer saint Augustin ou saint Chrysostôme, c'est faire une capucinade. Saint Basile, saint Grégoire, avant d'être confesseurs et martyrs, furent de grands hommes ; avant d'être saints, ils ont été des orateurs. L'impie, lorsqu'il est sot et ignorant, est mille fois plus absurde que Marie-à-la-Coque. Le génie du mal plane encore sur nos têtes ; l'impiété et le fanatisme visent encore au chaos; ils s'applaudissent de leurs destructions anciennes et de leurs destructions récentes, comme autrefois le créateur s'applaudissait d'avoir tout fait.

Un abbé de Cîteaux fut ensuite nommé grand inquisiteur, et vint parler en apôtre avec le luxe et l'équipage d'un prince. Le peuple lui criait : *Quitte le luxe ou le sermon.*

Le comte de Toulouse, le descendant de ce comte de Toulouse qui avait le premier servi la chrétienté dans les croisades, fut excommunié; ses biens furent saisis par l'Église. Il comparut devant le légat, une corde au cou, nu jusqu'à la ceinture, nu-pieds, nu-jambes; on le fouetta, et on le força à se croiser contre ses propres sujets. Les principaux chefs des troupes croisées étaient les évêques de *Sens*, d'*Autun*, de *Nevers*, de *Clermont*, de *Lisieux* et de *Bayeux*.

On égorgea tous les habitans de Béziers, et la ville fut réduite en cendres. Les habitans de Carcassonne obtinrent la vie; mais ils sortirent nus de leur ville, et tous leurs biens furent saisis par les évêques.

Les bûchers furent allumés : un seul de ces bûchers dévora cent quarante de ces malheureux, qui s'y précipitèrent en chantant des psaumes. Le jésuite *Daniel*, dans son *Histoire de France*, appelle ces infortunés *infâmes, détestables.* Il y a quelque chose d'infâme dans cette affaire : ce sont les bûchers et les paroles de Daniel.

Au siége de Lavaur, quatre-vingts chevaliers, faits prisonniers avec le seigneur de cette ville, furent pendus; le reste fut massacré par les croisés, parce que les fourches patibulaires s'étaient rompues. La sœur du seigneur de Lavaur fut jetée dans un puits, et trois cents habitans furent brûlés autour de ce puits. Saint Dominique était à la tête des troupes, un crucifix de fer à la main, encourageant les croisés au carnage.

« Tuez! disait-il; Dieu saura distinguer les siens. »

Cette croisade, qui dura vingt ans, fut la source des grandes richesses que possédait l'abbaye de Cîteaux. Ce fut dans cette expédition que le pape s'appropria le *comtat Venaissin* : belle origine de propriété ! Pendant ces vingt années de carnage, les évêques firent mettre à mort les prisonniers de guerre, et confisquèrent les biens.

Il y eut alors un grand-inquisiteur à Paris, nommé *Robert*, qui avait commencé l'exercice de son pouvoir à Toulouse et dans d'autres provinces: ce Robert était un apostat, qui conduisait avec lui une concubine qui était hérétique. Ce monstre fit brûler quiconque sans crédit et étant suspect ne voulut pas payer le rachat des persécutions. Il fut enfin reconnu, ses iniquités et ses infamies furent publiques; mais il ne fut condamné qu'à une prison perpétuelle. Le jésuite *Daniel* a passé sous silence cette petite anecdote.

Dans le quatorzième siècle, les papes donnent à prix d'argent, ce qui veut dire vendre, tous les royaumes de l'Europe. La France seule résiste, et tient tête à *Boniface VIII*. Le règne de Philippe-le-Bel fut une grande époque par l'admission du tiers-état aux assemblées de la nation, et par la création des parlemens. Boniface voulait de l'argent; Philippe ne voulait pas en donner. Boniface fit cabaler contre le roi, au sein de la France, un évêque de Pamiers, qui vint braver son souverain dans Paris même. L'archevêque de Toulouse, monseigneur de Clermont-Tonnerre, en ferait autant sous nos yeux, si on le laissait faire.

Remarquons que depuis Charlemagne on ne vit au-

cun pontife de Rome qui n'eût des disputes violentes avec les empereurs ou les rois. Nous les verrons durer ces querelles jusqu'au siècle de Louis XIV : elles sont la suite nécessaire de la forme de gouvernement la plus absurde à laquelle les hommes se soient jamais soumis.

Si pour la première fois on venait dire au roi de France : « Vous dépendez chez vous d'un étranger ; vous souffrirez que cet étranger donne chez vous des fiefs ; vous ne pourrez recevoir de subsides de ces possesseurs de fiefs que sans la permission de cet étranger, et sans partager avec lui. », certes, celui qui parlerait ainsi serait regardé comme le plus insensé des hommes. Et c'est cependant l'état de choses qui a existé jusqu'au 14 juillet 1789, et que les jésuites, par l'organe de monseigneur de Toulouse, cherchent à rétablir.

Dans une bulle long-temps fameuse, le pape *Boniface VIII* avait décidé « qu'aucun clerc ne doit rien à « son maître sans permission expresse du souverain pon- « tife ». Philippe n'osa pas d'abord faire brûler la bulle ; mais il défendit la sortie de l'argent du royaume. On négocia. Le pape, pour gagner du temps, canonnisa *Saint-Louis*, comme si Louis IX avait besoin d'être assimilé à *saint Labre* pour être un grand homme.

Philippe répondit à *Boniface* : « *Prétendu pape, peu ou point de salut ; que votre très-grande fatuité sache que nous ne sommes soumis à personne pour le temporel...* » Bravo, Philippe ! si vous parliez ainsi de nos jours, vous trouveriez des échos.

Boniface excommunie, lance des bulles ; Philippe brûle les bulles. La France eut le bon esprit de s'éle-

ver contre le pape et de soutenir son roi. Qui croirait, si l'histoire n'était là pour l'attester, que le pape manda en cour de Rome le confesseur du roi, pour y rendre compte de la conscience de son pénitent? Et c'est un pareil pouvoir que Bonaparte a relevé, sans raison, sans besoin et sans motifs.

Philippe fit saisir le pape; les Français pillèrent le Saint-Siége. Boniface mourut en route, et le roi voulut qu'on exhumât le pape, pour qu'on fît brûler ses os par le bourreau. Au lieu de flétrir la chaire pontificale, Philippe aurait mieux fait d'y soustraire lui et ses peuples. Philippe ayant mal fini avec Rome, se vengea sur les juifs et sur les templiers, et Rome vint encore partager les dépouilles.

Je saute à pieds joints sur les révolutions des Guelfes et des Gibelins, les troubles de l'empire, les crimes commis dans le royaume de Naples, la mort des deux *Jeannes*, et la manière dont le pape extorqua Avignon à l'une d'elles : vous y trouvez des papes partout, et avec eux des crimes et de l'hypocrisie. La France ne touche à ces événemens que par la prétention de ses princes sur le Milanais et le royaume de Naples. Ce sont sans doute grands, de longs et sanglans événemens, mais qui m'éloigneraient trop du but que je me suis proposé.

Les enfans de Philippe-le-Bel se couvrent d'opprobre en venant tous les trois accuser leurs femmes d'adultère en plein parlement. Toutes trois furent condamnées à être enfermées, Louis Hutin fit périr la sienne, et les amans de ces trois princesses furent écor-

chés vifs. Nous nous sommes radoucis depuis sur cet article : on n'écorche plus les amans des princesses.

La loi salique donne lieu à de graves discussions sous *Louis Hutin*, *Philippe-le-Long* et *Charles-le-Bel*; la loi salique triomphe, et les femmes sont exclues de la couronne de France, par la grande raison *que les lis ne travaillent ni ne filent.* S'il ne restait du sang de la maison de France qu'une princesse digne de régner, qui peut douter que la France ne fût libre de lui déférer la couronne ? Mézerai dit poliment *que l'imbécillité du sexe ne permet pas aux femmes de régner.* Blanche, Isabelle, Catherine, Élisabeth, parlent plus haut que l'impertinence de Mézerai.

Bataille de Crécy, gagnée par Édouard contre Philippe. Édouard avait auprès de lui, pendant la bataille, le prince de Galles, qui devint si fameux sous le nom de prince Noir.

C'est à cette époque que commence l'usage de la poudre à canon, si fatale à la féodalité. Pendant qu'Édouard et Philippe se faisaient la guerre en Guyenne, en Bretagne, en Normandie, en Picardie, une peste mortelle qui avait fait le tour du monde et qui avait dépeuplé l'Asie et l'Afrique vint alors ravager l'Europe, et particulièrement la France et l'Angleterre; elle enleva, dit-on, la quatrième partie des hommes. Philippe et Édouard combattirent pour savoir qui régnerait sur des cadavres. Malgré les désastres qu'éprouva Philippe de Valois, il réunit à la France le Dauphiné, le Roussillon et la Cerdagne.

Ce qu'il y eut de plus intéressant pour les peuples

sous ce règne, fut l'appel *comme d'abus* que le parlement introduisit peu à peu. Le clergé jeta les hauts cris : le roi le laissa crier; il n'avait garde de s'opposer à un remède qui soutenait son autorité et les lois de l'État. Cet appel comme d'abus, interjeté aux parlemens du royaume, est une plainte contre les sentences ou injustes ou incompétentes que peuvent rendre les tribunaux ecclésiastiques, une opposition aux bulles de Rome qui peuvent être contraires aux droits du roi et du royaume. De nos jours, ces appels comme d'abus se portent devant le conseil d'État, ce qui ne fait qu'aggraver l'abus. D'ailleurs, les parlemens mêmes étaient insuffisans pour arrêter les abus de la puissance ecclésiastique. Les Anglais, nos maîtres dans tout ce qui concerne les libertés publiques, avaient leur loi *præmunire* dès le règne d'Édouard III. Cette loi punissait de la prison quiconque portait à des cours ecclésiastiques des causes dont la connaissance appartenait aux tribunaux royaux. En France, on ne sait pas modérer le clergé; on le tue quand l'occasion s'en présente; mais on craindrait de blesser l'éternelle cour de Rome, si on faisait honnêtement rentrer les prêtres dans le droit commun : l'un vaudrait pourtant mieux que l'autre.

Le règne du roi Jean est encore plus malheureux que celui de Philippe son père: il commence son règne par l'assassinat de son connétable, le comte d'Eu; il fait la fausse monnaie, et menace de mort les officiers qui avaient son secret.

Les états généraux que tint ce roi, en 1355, sont les plus mémorables qu'on ait jamais tenus, et ce sont ceux

dont les historiens parlent le moins. Ce jésuite *Daniel*, le *Lacretelle jeune* de ce temps-là, indique seulement l'endroit où ces états furent tenus; tandis qu'un point essentiel, que ce misérable a passé sous silence, c'est que ces états imposèrent un subside de 180,000 marcs d'argent pour payer trente mille gendarmes. Au bout de l'année, on devait établir un nouveau subside pour le même objet. Voilà bien, si je ne me trompe, une véritable Charte, antérieure à celle de Saint-Ouen. Pourquoi n'en fit-on pas dès lors une loi perpétuelle? Que de maux on eût évités! Jean perd la bataille de Poitiers; il se rend prisonnier avec un de ses fils, et le prince Noir les conduit à Bordeaux.

La prison du roi fut à Paris le signal d'une guerre civile. Marcel, prévôt des marchands, entre au Louvre suivi des séditieux; il fait massacrer deux maréchaux de France aux yeux du dauphin. Les paysans s'attroupent de tous côtés; ils se jettent sur tous les gentilhommes qu'ils rencontrent; ils les traitent comme des esclaves révoltés qui ont entre leurs mains des maîtres trop durs et trop farouches; ils se vengent par mille supplices de leur longue misère; ils font rôtir un seigneur dans son château, et contraignent sa femme et ses filles de manger la chair de leur époux et de leur père. Les soldats licenciés, et les paysans, devenus guerriers, s'attroupèrent partout; un de leurs chefs se fait nommer *l'ami de Dieu et l'ennemi de tout le monde*. Un bourgeois de Sens se fait nommer roi par ces brigands, et fait autant de mal par ses ravages que le roi Jean en avait fait par ses malheurs. Ces temps de grossièreté, de séductions, de rapines et de meurtres,

furent cependant le temps le plus brillant de la chevalerie : elle servait de contre-poids à la férocité générale des mœurs. Je ne conçois l'utilité de la chevalerie que pour l'amusement des dames et pour faire le service de la maréchaussée. Les Paul-Émile et les Scipion ne se battaient pas pour la *plus belle amie :* ils se battaient pour une patrie, qui, défendue par eux, vainquit et devint législatrice des nations.

Arrêtons-nous un peu : aussi-bien l'espace que nous avons déjà parcouru est assez long. Nous venons de signaler le premier souffle de la liberté, que les fauteurs de tous les crimes, qui pendant cinq siècles avaient ensanglanté l'Europe, appellent la licence. Les victimes habituelles du droit féodal, ces esclaves qu'on appelait serfs, et qu'un seigneur féodal sacrifiait par centaines de préférence à un cheval, virent qu'avec la poudre à canon ils pouvaient combattre avec avantage ces citadelles bordées de fer qui les opprimaient et les massacraient impitoyablement. Ils avaient reçu cette poudre sous *Philippe ;* ils en usèrent à leur profit sous son fils *Jean ;* et qu'on remarque bien ce trait historique, que nous avons vu se renouveler depuis sous nos yeux, c'est que le prévôt des marchands, *Marcel,* respecta le dauphin Charles V, tandis que le roi de Navarre, *Charles-le-Mauvais ,* son cousin, qu'il avait tiré de prison pour le défendre, excitait la révolte, et finit par faire une guerre ouverte de quatre années contre l'héritier de la couronne de France.

L'Angleterre respirait un peu à l'ombre des victoires et de quelques grandes qualités de son roi Edouard III. Ce roi las de victoires et de conquêtes devint amou-

reux d'une femme indigne de sa tendresse; il lui sacrifia l'intérêt de sa gloire, et perdit dans ses bras tout le fruit de ses longs travaux en France. Ce fut lui qui établit cette fameuse Table-Ronde qu'ont tant chantée les buveurs et les romanciers. Ce fut autour de cette table de joie qu'Edouard, survivant à son bonheur et à sa gloire, mourut entre les bras d'Alix sa maîtresse, qui lui ferma les yeux en lui volant ses pierreries et en lui arrachant la bague qu'il portait au doigt. On ne sait trop qui mourut le plus misérablement ou du roi *Jean*, prisonnier à Londres, ou de son vainqueur *Edouard*.

Ce que n'avaient pu opérer ni les lois de ce temps à demi sauvage, ni les grands vassaux liés ensemble par l'institution de la chevalerie, l'extinction du brigandage fut entrepris par un jeune héros, digne d'avoir vécu dans de meilleurs temps. La Castille était presque aussi désolée que la France. *Pierre*, qui y régnait, qu'on surnomma *Pierre-le-Cruel*, qui le fut en effet, mais auquel on donna de bien bonnes raisons pour le devenir, si on pouvait soutenir que la vengeance et la cruauté peuvent être justes, avait abandonné sa première femme *Éléonore* à l'implacable vengeance de sa mère, à la suite de la victoire qu'il venait de remporter contre les sept bâtards qui lui disputaient son trône, et pour lesquels Éléonore sa femme avait pris parti. Il épouse *Blanche de Bourbon*, et la première nouvelle qu'il apprend en arrivant à Valladolid, c'est qu'elle est amoureuse du grand-maître de *Saint-Jacques*, l'un des bâtards qui avaient fait la première guerre civile. De telles intrigues sont rarement prouvées; un roi, comme un bon bourgeois de Paris, de-

vrait plutôt les ignorer que s'en venger. Mais enfin, Pierre avait raison, puisque la famille des *Henriques*, qui existe peut-être encore en Espagne, se vante d'être issue de cet adultère royal. Blanche fut enfermée, et mourut dans sa prison.

Les ennemis de *Pierre* répandent en Europe qu'il avait empoisonné sa femme. *Henri de Transtamarre*, l'un des sept bâtards, qui avait des intérêts à soutenir, profita de la conjoncture; et Duguesclin, qui ne cherchait qu'à se signaler et à s'enrichir par les armes, enrôla ces brigands qui, sous le nom de *malandrins*, faisaient à la France tout le mal qu'Edouard n'avait pu faire. Il les conduit en Castille, au secours d'un rebelle, contre un roi cruel mais légitime. On sait qu'en passant près d'Avignon *Duguesclin* rançonna le pape et sa cour. Combien la place de Grève a-t-elle vu expirer de héros qui n'avaient pas un aussi brillant fait d'armes! *Duguesclin* à la tête de ses voleurs, et le bâtard *Transtamarre*, furent défaits à la *Navarette*, par *Pierre* et le fameux prince Noir, que les Anglais vénèrent encore, et qui, dans cette mémorable circonstance, remit Pierre sur son trône, et eut encore la gloire d'arrêter le cours de ses cruautés.

Duguesclin prit sa revanche. Le prince Noir n'y était plus. *Pierre* fut vaincu près de Tolède, et poignardé par son frère le bâtard Transtamarre. Avec *Pierre* s'éteignit la branche de Castille. Son ennemi, son frère, son assassin, parvint à la couronne, sans autre droit que celui du meurtre. Sa race a régné jusqu'à *Jeanne*, mère de *Charles-Quint*.

Charles V, aidé de Bertrand Duguesclin, devenu

connétable de France, rétablit les affaires du royaume. Sa conduite politique n'est qu'une ruse continuelle qu'anoblit le bon ordre de ses finances, la douceur de ses mœurs, mais surtout la valeur et l'habileté de son connétable.

Les maux qui affligèrent la France sous le roi Jean passent en Angleterre à la mort du prince Noir. On y vit renouveler la même querelle que Rome eut à soutenir contre ses esclaves. Un couvreur de tuiles et un prêtre persuadent au peuple que les riches avaient assez joui de la terre, et qu'il était temps que les pauvres en jouissent à leur tour. Ils le mènent droit à Londres, pillent la ville, et font couper la tête à l'archevêque de Cantorbery et au grand-trésorier du royaume. On était alors bien éloigné du véritable but de la politique, qui consiste à enchaîner au bien commun tous les ordres de l'Etat. Le fils du prince Noir, Richard II, est déposé juridiquement. *Richard*, enfermé dans la tour, remit au duc *de Lancastre* les insignes de la royauté, avec un écrit, signé de sa main, par lequel il se reconnaissait indigne de régner. Il l'était en effet, puisqu'il s'abaissait à le dire.

Le siècle que nous venons de parcourir vit déposer juridiquement quatre têtes couronnées : *Edouard II*, *Richard II*, roi d'Angleterre, l'empereur *Venceslas* et le pape Jean XXII.

Les trésors qu'avait amassés Charles V furent dissipés par *Louis d'Anjou* son frère, régent du royaume, qui s'en servit pour soutenir ses droits au trône de Naples. La minorité de Charles VI vit les mêmes fureurs qui se reproduisirent depuis sous le règne de

Louis XIV. Le grand schisme d'occident et l'énormité des impôts servirent de prétexte. Les papes d'Avignon achevèrent de piller cette malheureuse France par tous les artifices que l'avarice déguisée en religion peut inventer.

Charles VI deveint fou, et on le dit ensorcelé. Le duc *Jean de Bourgogne* fait assassiner le duc d'Orléans, frère du roi, dans la rue Barbette. Le roi ne fut pas assez puissant pour faire punir le coupable, et un docteur trouva des raisons pour justifier cet assassinat. Les factions des *Bourguignons* et des *Armagnacs* en vinrent aux mains. Celle des deux qui dominait faisait tour à tour conduire au gibet, assassiner, brûler, ceux de la faction contraire. Personne ne pouvait s'assurer un jour de vie. On se battait dans les rues, dans les églises, dans les maisons, à la campagne. C'est dans ce siècle d'horreurs qu'apparut un grand magistrat, *Jean Juvenal des Ursins*.

Henri V, roi d'Angleterre, profite des troubles qui agitaient la France, et descend en Normandie à la tête de cinquante mille hommes. Le connétable d'Albert marche à sa rencontre, à la tête de soixante mille combattans. Les Français perdent la bataille d'*Azincourt*.

Deux dauphins meurent: le troisième, qui fut depuis Charles VII, n'avait alors que seize ans. La reine mère et régente, qui avait à la fois la passion de s'enrichir, de gouverner et d'avoir des amans, cacha dans les églises tout ce qu'elle avait pris à l'Etat et à son mari. Le dauphin déterra ces trésors et s'en servit dans le pressant besoin où il était. A cet affront fait à sa mère il en joignit un autre plus cruel. Un soir, en ren-

trant chez la reine, il trouva le seigneur *de Bois-Bourdon* qui en revenait. Il le fait prendre sur-le-champ. On lui donne la question, et, cousu dans un sac, on le jette dans la Seine. Ce fut cette affaire-là, et non la bataille d'*Azincourt*, qui mit la couronne de France sur la tête du roi d'Angleterre. La reine implore le duc *de Bourgogne*, l'assassin du duc *d'Orléans*. Ce prince saisit cette occasion d'établir son autorité sur de nouveaux désastres. Il enlève la reine et conclut la ligue avec le roi d'Angleterre. Ce roi, la reine de France et le duc de Bourgogne, marchent sur Paris. La faction du duc de Bourgogne y massacre en un jour le connétable *d'Armagnac*, les archevêques de *Reims* et de *Tours*, cinq évêques, l'abbé de Saint-Denis et quarante magistrats. La reine et le duc de Bourgogne font à Paris une entrée triomphante au milieu du carnage. Le *dauphin* fuit au delà de la Loire, et *Henri* V est déjà maître de toute la Normandie. Le parti qui tenait pour le roi, la reine, le duc de Bourgogne, le dauphin, tous négocient avec l'Angleterre à la fois, et la fourberie est égale de tous côtés. Le dauphin, gouverné alors par Tanneguy-Duchâtelet, assassine le duc de Bourgogne sur le pont de Montereau. Ainsi le meurtre du duc *d'Orléans* est vengé par un autre meurtre.

La reine déshérite le dauphin; elle marie sa fille *Catherine* au roi d'Angleterre, et lui donne pour dot la France.

Le parlement condamne le dauphin; et M. le président *Hénaut*, cet historien de boudoir, cherche à déguiser ce fait, qui n'est que trop avéré.

Voilà donc la loi salique abolie, l'héritier du trône déshérité et proscrit, et le gendre régnant paisiblement et enlevant l'héritage de son beau-frère. Entendez-vous donc, messieurs les historiens français, sur l'application de la loi salique et le droit de succéder à la couronne. Vous ne direz pas que c'est le peuple qui, dans cette circonstance, a interverti l'ordre de succession : ce sont des princes et le parlement de Paris qui ont tout fait. Le vieux *Mézerai* prétend que Henri V mourut des hémorroïdes, en punition de s'être assis sur le trône de France. Voilà de la belle histoire. Henri V mourut d'une fistule. Son fils, enfant de neuf mois, fut proclamé roi à Paris. La bonne ville de Paris envoya même des députés jusqu'à Londres pour prêter serment à cet enfant.

Il fallut que le roi Charles VII regagnât son royaume pied à pied : c'est ce que fit la bergère de Vaucouleurs, dite Pucelle d'Orléans, que la Sorbonne accusa de magie, et que des prêtres firent brûler en récompense des services qu'elle avait rendus à la France et à son roi.

Le Gouvernement féodal perdit sa grande influence lorsque *Charles* VII eut commencé à établir sa puissance par l'expulsion des Anglais. Son fils *Louis* XI lui donna bientôt après un coup de massue tel, qu'il n'a fait depuis que se débattre dans les angoisses de l'agonie, agonie lente et cruelle, mais qui cependant a fini par le tuer sans miséricorde.

Louis XI devint le premier roi absolu en Europe, depuis la décadence de l'empire de Charlemagne. Il subit et fit subir de grandes secousses. Sa vie n'offre

que des contrastes, et c'est sans doute pour humilier la vertu qu'il a mérité d'être appelé grand roi.

Son père mourut, comme on sait, par la crainte d'être empoisonné par son fils. Cette seule crainte dans un père prouve trop que le fils passait pour être capable de ce crime.

Il ne se releva du traité honteux de Conflans qu'en le violant dans tous ses points. Jamais il n'accomplit un serment à moins qu'il ne jurât par un morceau de bois, qu'il appelait *la vraie croix de Saint-Lô.*

Le barbare, après ce traité, fit jeter dans la rivière plusieurs bourgeois qu'il soupçonnait d'être partisans de ses ennemis; il les faisait lier deux à deux dans un sac.

Il craint son frère le *duc de Berri*, et ce prince est empoisonné par un moine, *son confesseur.*

Il fait empoisonner le seigneur *d'Aidie.*

Au lieu de combattre les Anglais qui venaient l'attaquer, il les achète.

Les chroniques du temps comptent quatre mille sujets exécutés en public ou en secret sous son règne. Les cachots, les cages de fer et les supplices les plus recherchés sont les monumens qu'a laissés ce monarque.

Il fait interroger le duc de Nemours dans une cage de fer, dresse lui-même la procédure, et fait trancher la tête de ce prince. Son sang coule sur la tête de ses enfans, qu'on avait placés sous l'échafaud. Le jésuite *Daniel* indique à peine ce dernier trait.

Sous son règne, les juges ne rougissaient pas de partager les dépouilles de ceux qu'ils condamnaient.

Pas un grand homme sous son règne; il avilit tout. Le peuple fut tranquille comme des forçats le sont dans une galère.

Il était amoureux et dévot; il eut trois bâtards; il fit des neuvaines et des pèlerinages. Il portait à son bonnet une Notre-Dame de plomb, à laquelle il demandait pardon des assassinats avant de les commettre. Il donna par contrat le comté de Boulogne à la Sainte-Vierge, comme si la piété consistait à faire la Sainte-Vierge comtesse.

Il fit venir un ermite de la Calabre, se jeta à ses pieds, et le supplia d'intercéder auprès de Dieu pour qu'il lui prolongeât la vie. C'est lui enfin qui, le premier des rois de France, prit le nom de *très-chrétien*.

Tant de vices ne lui ôtèrent pas ses bonnes qualités. Il avait du courage; il savait donner en roi; il connaissait les hommes et les affaires; il voulait que la justice fût rendue, et qu'au moins lui seul pût être injuste.

Paris, désolé par une contagion, fut repeuplé par ses soins. Il le fut, à la vérité, de beaucoup de brigands; mais il les contint et en fit des citoyens. Le premier il abaissa les grands, *debellare superbos*. Cinquante familles murmurèrent, cinq cent mille l'en félicitèrent. Il permit la vente des premiers livres imprimés qui venaient d'Allemagne, contre l'avis de la *Sorbonne* et du parlement. Enfin il établit les postes.

La minorité de Charles VIII, prince d'une complexion faible et d'un entendement borné, fut troublée par une guerre civile, suscitée par le duc d'Orléans, premier prince du sang, qui fut depuis ce roi

Louis XII dont la mémoire est si chère. Charles VIII épousa *Anne de Bretagne*, qui aimait le duc d'Orléans: en sorte que ce prince, qui commença par être le fléau de la patrie, et qui en devint le père, perdit, par suite de sa rébellion, sa maîtresse et sa liberté. La France était alors au comble de la gloire; il fallut autant de fautes qu'on en fit pour qu'elle ne fût pas l'arbitre de l'Europe.

Le dernier comte de Provence, en qui finit la maison d'Anjou, prenait le titre de roi des Deux-Siciles; il communiqua ce titre à Louis XI, en lui donnant réellement la Provence. Charles VIII ne voulut pas porter un vain titre. Il se prépara pour conquérir le royaume de Naples et pour dominer en Italie. Ferdinand et Isabelle régnaient en Espagne, où ils faisaient exterminer les juifs et les Maures.

L'Angleterre, après avoir été déchirée par les factions de *Lancastre* et d'*York*, qu'on désigna sous le nom de *Rose blanche* et *Rose rouge*, commençait à respirer sous son roi *Henri VII*, qui, à l'exemple de *Louis XI*, abaissait les barons et favorisait le peuple.

L'Italie était alors livrée à la plus horrible anarchie. Le pape *Sixte IV* faisait assassiner *les Sforzes* et *les Médicis* au pied des autels.

Le roi de France marche sur Rome. Il y fait son entrée en conquérant. Le pape, réfugié dans le château Saint-Ange, voyant les canons français braqués contre ces faibles murailles, demanda grâce. Il en fut quitte pour un chapeau de cardinal qu'il donna à *Brissonnet*. Un roi peut être quelquefois bien servi par un cardinal auprès de la cour de Rome; mais ja-

mais par un évêque qui veut être cardinal. Charles, maître de Naples, eut bientôt contre lui la même ligue que nous avons vue se reproduire de nos jours. *Le pape, les Vénitiens, l'empereur d'Alemagne, le duc de Milan, Ferdinand et Isabelle*, se liguèrent contre lui. Il aurait fallu prévoir cette ligue avant de quitter la France, ou pouvoir la combattre. Charles évacua l'Italie aussi rapidement qu'il l'avait conquise. Le pape, auquel il avait pardonné, l'excommunia; mais huit mille Français répondirent au pape en gagnant la bataille de Fornoue contre trente mille alliés. C'est de cette époque que date le proverbe italien *Alla furia francese.*

Alexandre VI occupait le trône pontifical. Deux objets l'occupaient : c'était de rendre au pontificat sa puissance temporelle, et de donner une couronne à son fils *César Borgia*. Le scandale de ses amours et les horreurs de sa conduite n'arrêtaient point son ambition, et les Romains, qui gagnent toujours aux rapines des pontifes, ne se révoltèrent point contre lui. Il abusait de sa propre fille *Lucrèce*, qu'il enleva successivement à trois maris, et dont il fit assassiner le dernier. Ces noces étaient célébrées au Vatican par la plus infâme rejouissance que la débauche ait jamais inventée, et qui ait effrayé la pudeur. Cinquante courtisanes nues dansèrent devant cette famille incestueuse, et des prix furent donnés aux mouvemens les plus lascifs. Les deux fils de ce pape, *le duc de Gandie* et l'archevêque *de Valence*, disputaient à leur père la jouissance de leur sœur Lucrèce.

Louis XII s'allia avec ce pontife, parce qu'il avait

besoin de lui pour consommer son divorce, et épouser cette *Anne de Bretagne*, veuve de son prédécesseur, qui-l'avait aimé lorsqu'il n'était que duc d'Orléans. Il vait un second objet en vue : c'était de revendiquer e duché de Milan, qu'il prétendai lui appartenir à cause d'une *Visconti*, l'une de ses aïcules. C'est ce duché de Milan qui causa tous les malheurs que les Français éprouvèrent en Italie sous *Louis* XII et ses uccesseurs.

Les Français rentrent en Italie. Louis XII diminua es impôts, ce qui lui valut le nom de *Père du peuple*. Mais il eut mieux valu les augmenter, en les faisant répartir légalement, que de vendre, comme il le fit le premier, les offices de *finances*, et quelques autres qu'on nomma *royaux*. Ce honteux trafic a pourtant trouvé des apologistes, et du train dont nous marchons, je ne serais pas étonné de voir M. de Villèle reproduire ces belles *institutions politiques*.

Les Français conquirent le *Milanais* en vingt jours et partagèrent e royaume de Naples avec Ferdinand-le-Catholique. La présence des Français en Italie permit à ce monstre, qu'on appelait pape, d'exécuter à lui seul plus de crimes que l'histoire n'en reproche aux Néron et aux Calligula. Le seigneur de *Farnesa*, jeune homme d'une grande beauté, fut forcé de servir aux plaisirs du pape et d'un de ses bâtards, après quoi on le it étrangler. Et le roi de France favorisait en Italie de areils crimes, tandis que chez lui on l'appelait Père u peuple. Un pape et son bâtard souillaient l'Italie, un oi de France les secondait, et les nations hébétées deeuraient dans le silence.

Les Français furent une seconde fois chassés du royaume de Naples par *Gonzalve de Cordoue*, celui qui disait « que la toile d'honneur doit être grossièrement tissue ». Le duc de Nemours fut tué à *Carignola* avec quatre mille Français, tandis que les Espagnols ne perdirent que neuf hommes dans cette bataille. Ce fut là que le fameux *Bayard* soutint seul sur un pont étroit l'effort de deux cents ennemis qui l'attaquaient, effort de valeur très-glorieux et fort inutile, puisque tout avait péri.

Le pape et Louis XII se brouillent; le pape appelle les Turcs à son secours pour chasser les Français d'Italie; on assemble des conciles; on excommunie; Bayard s'immortalise; *Gaston de Foix* gagne la bataille de *Ravenne* et meurt à vingt-trois ans; *Louis de la Trimouille* perd la bataille de *Novarse*, et les Français sont totalement expulsés de l'Italie. Voila le fruit de tant de sang et de tant de trésors prodigués! Il y avait là, comme de nos jours, de belles actions de courage, de belles batailles; mais il y avait dans le gouvernement politique un vice radical qui à la longue porte la destruction. La république romaine profitait du courage et du sang de ses enfans; la France ne profite ni de l'un ni de l'autre.

C'est une singulière chose que la manière dont les réputations ont été faites à toutes les époques. *Ferdinand-le-Catholique*, qui était plus habile que vertueux, était appelé en Espagne *le Sage*, en Italie *le Pieux*, et en France *le Perfide*. Conciliez tout cela. Mais la renommée n'eut qu'une voix lorsque Louis XII ordonna, par un édit, « qu'on suive toujours la loi, malgré les or-

« dres contraires à la loi, que l'importunité pourrait « arracher du monarque ».

Le domaine de l'histoire s'agrandit ici; le vaste Océan est franchi sur tous les points, et le Nouveau-Monde est découvert. Après trois siècles d'oppression et de crimes, Bolivar vient de conquérir la liberté pour ces vastes et riches contrées. Gloire! gloire éternelle à ce fondateur de la liberté!

Vasco de Gama, commandant quatre vaisseaux portugais, double le cap de Bonne-Espérance, et, remontant ces mers inconnues vers l'équateur, il aborde les Grandes-Indes.

Alphonse Albuquerque s'empare de Goa, au deçà du Gange; Malaca, dans la Chersonèse-d'Or; Aden, à l'entrée de la mer Rouge, et d'Ormus, dans le golfe Persique.

D'autres capitaines portugais prennent les Moluques et le Japon; ils pénètrent dans ces vastes contrées qui sont entre le tropique et la ligne équinoxiale; et c'est à ces découvertes des Portugais que nous devons le Nouveau-Monde.

C'est ici le plus grand événement de notre globe, dont une moitié avait toujours été ignorée de l'autre. C'est une création nouvelle devant laquelle tout ce qui a semblé grand doit disparaître.

Christophe Colomb découvre les Antilles et la Jamaïque, et il est mis aux fers en récompense de cette première découverte.

Isabelle en fut honteuse, et au bout de quatre années de fers, on le renvoya dans son Nouveau-Monde.

Cortès fait la conquête du Mexique, et on le traite comme on avait traité Colomb pour sa découverte.

La gloire de Colomb est pure; mais la conduite des Espagnols dans le Nouveau-Monde forme toute seule le dernier degré du crime et de la scélératesse. Dieu les a punis et les punit encore de nos jours.

Revenons à notre ancien monde.

François Ier et Charles-Quint briguaient l'empire d'Allemagne. *Charles* fut préféré malgré les quatre cent mille écus d'or dont *François* crut avoir acheté des suffrages. Le moule des Walpole et des Villèle ne mérite pas le brevet d'invention.

Les Français rentrent en Italie sous la conduite de leur roi, et gagnent la bataille de *Marignan*. L'honneur de cette journée appartient au connétable de Bourbon, depuis trop mal récompensé, et qui se vengea trop bien.

Charles, après avoir fait son précepteur pape, attaqua la France par les Pyrénées, comme roi d'Espagne, et par la Picardie, comme empereur d'Allemagne.

François, qui aimait ses plaisirs, vend tout. La magistrature fut mise à l'encan, et le tombeau de saint Martin fut dépouillé de la grille d'argent massif qui l'entourait. Il abandonna la France attaquée sur trois points : par les Espagnols, les Anglais, qui alors étaient maîtres de Calais, et les Impériaux, dont les frontières touchaient à la Picardie. Il retourna en Italie, où il ne lui restait que le seul château de Crémone. Le connétable de Bourbon, le *Moreau* du temps, commandait l'armée de *Charles-Quint*. Les Français furent battus à *Biagrasse*, où Bayard fut blessé à mort. Qu'on grave sur l'airain la sublime réponse que

Bayard fit au connétable : « Ce n'est pas moi qu'il » faut plaindre, mais vous qui combattez contre votre » patrie. » (1)

L'armée française est battue, et son roi fait prisonnier devant Pavie. Le connétable de Bourbon, son vainqueur, vint le voir, et ce fut sans doute après cette pénible entrevue que *François* écrivit à sa mère : « Madame, tout est perdu hors l'honneur. »

Ce héros, car c'en était un, se voyant prisonnier à Madrid, signa tout pour sortir de prison; il épousa même la sœur de l'empereur. Mais, rentré dans ses Etats, il oublia ses engagemens, et lorsque *Charles* les lui rappelait, *François* lui écrivait: « Vous avez menti par la gorge, et toutes les fois que le dirés, mentirés. » Un duel fut sur le point d'avoir lieu entre ces deux souverains; mais toutes ces bravades n'aboutirent qu'au ridicule, dont le trône de France ne préserve pas les rois.

François pour la troisième fois veut rentrer dans le Milanais. Il s'allie avec les Turcs pour combattre *Charles-Quint*. Quel singulier et funeste contraste! Un roi très-chrétien livre un nombre prodigieux de chrétiens captifs à Barberousse, amiral de Soliman, et *Charles-Quint* les délivrait, ce qui valait mieux. Ce même roi faisait brûler à petit feu des luthériens dans

(1) Concilier cette sublime réponse avec le discours prononcé récemment par M. Desèze, pour la réception de M. Bonnet, l'un des avocats du général Moreau. Un trait de cette force blesse au cœur un million d'individus, gens d'honneur et de courage.

Paris, et s'unissait dans le même moment aux luthériens d'Allemagne. Ce misérable jésuite et historien *Daniel*, en rapportant ces horreurs, met en marge: *Exemple de piété.* Cet exemple de piété consistait à suspendre les patiens à une haute potence, dont on les faisait tomber sur le feu à plusieurs reprises..... Cannibales, qui vantez vos tournois et votre galanterie!

Le parlement de Paris rend un arrêt qui déclare *Chartes-Quint* rebelle. J'ai vu, de nos jours, un individu qui n'était pas un parlement dénoncer dans un club le roi d'Espagne *comme royaliste.* Pendant qu'on se battait en Italie, ces deux grands rivaux se donnaient des fêtes dans la rade d'Aiguemorte. *Charles-Quint* venait à Paris, et traversait la France, accablé de fêtes et de prévenances sur toute sa route. Mais pour qui et pourquoi se battaient les peuples? Ce sont de grands sots que ces peuples!

Le comte *d'Enghien* gagne la bataille de *Cérisolles*. Jamais victoire ne fut plus complète; ce n'était pourtant que du sang versé sans utilité. Tout profitait aux Romains sous les *Paul-Emile*, les *Fabius*, les *Scipion*. A quoi servirent les journées d'*Agnadel*, *Fornoue*, *Ravenne*, *Marignan* et *Cerisolles*, et tant d'autres plus récentes, même le *Trocadéro?*

François mourut de cette maladie alors presque incurable que la découverte du Nouveau-Monde avait transplantée en Europe. C'est ainsi que les événemens s'enchaînent : un pilote génois donne un univers à l'Espagne; la nature a mis dans les îles de ces climats un poison qui infecte les sources de la vie, et il faut qu'un roi de France en périsse. Pour un roi aussi galant que

François Ier, mourir dans les bras de saint Côme, c'était mourir sur un champ de bataille.

Vers cette époque, ou peu de temps avant, s'était manifestée cette grande révolution dans l'esprit humain et dans le système politique de l'Europe, qui commença par *Martin Luther*, moine de Saint-Augustin, qui, n'ayant pu vendre les indulgences de la cour de Rome, s'avisa de prêcher contre la marchandise dont il ne trouvait plus de débit.

Si on avait dit à *Luther* qu'il détruisait la religion romaine dans la moitié de l'Europe, il ne l'aurait pas cru. Il alla plus loin qu'il ne pensait, comme il arrive dans toutes les disputes et dans toutes les affaires. Après avoir décrié les indulgences, il examina le pouvoir de celui qui les donnait *ou vendait* aux chrétiens. Un coin du voile fut levé. Les peuples animés voulurent juger ce qu'ils avaient adoré. La mesure était comble. Les délices de Léon X furent punis des crimes d'*Alexandre*. On commença par demander une réforme, et après s'être égorgé pendant deux siècles sur les débris des églises, on finit par une séparation entière.

Léon X, qui dans le fond méprisait ces disputes, fut obligé, comme pape, d'anathématiser solennellement par une bulle les propositions de *Luther*. Celui-ci ne garda plus de mesure. Il exhorta les peuples et les princes à secouer le joug de la papauté; il se déchaîna contre les messes privées, et il fut d'autant plus applaudi qu'il se récriait contre la vente publique de ces messes. La transsubstantiation fut proscrite, comme un mot qui ne se trouve ni dans l'Écriture ni dans les

Pères. Il comparut devant *Charles-Quint* à la diète de *Worms;* il y soutint hardiment les dogmes que Rome avait proscrits, s'exposant ainsi hardiment à être brûlé vif, comme *Jean Hus* l'avait été . . . . . ans avant, malgré le sauf-conduit de l'empereur. Ainsi un seul homme renversa le pouvoir papal dans la moitié de l'Europe; et *Charles-Quint*, cet empereur si terrible, battu par les sectateurs de *Luther*, se sauva en désordre dans les gorges du Tyrol. Enfin, lassé de tant de secousses, cet empereur abdique sa couronne, se retire dans un couvent, où il finit ses jours en tourmentant les novices, et en donnant dans l'église la comédie de son propre enterrement.

Luther avait ouvert la brèche, d'autres l'élargirent. Ils n'attaquèrent pas seulement les dogmes des scolastiques : ils s'élevèrent courageusement contre le droit que les papes s'étaient arrogé depuis Grégoire VII de disposer des royaumes, contre le honteux trafic de tous les objets de la religion, contre les oppressions publiques et particulières; ils étalaient dans les chaires et dans leurs écrits cinq cents ans de persécutions; ils représentaient l'Allemagne baignée dans le sang par les querelles du sacerdoce, les peuples traités comme des animaux sauvages, le Purgatoire ouvert et fermé à prix d'argent par des incestueux, des assassins et des empoisonneurs. De quel front, disaient-ils au pape, Alexandre VI, l'horreur de toute la terre, avait-il osé se dire le vicaire de Dieu? Et comment Léon X, dans le sein des plaisirs et des scandales, pouvait-il prendre ce titre? *Varus* avait moins excité de haines dans la Germanie contre l'ancienne Rome.

La bizarre destinée qui se joue de ce monde voulut que le roi d'Angleterre, Henri VIII, s'avisât d'écrire contre *Luther;* mais, avant d'écrire, il demanda au pape *Léon* X la permission de lire les livres de ce moine hérésiarque, dont la lecture était défendue sous peine d'excommunication. Léon X accorda la permission. Et à qui la donnait-il? A celui qui devait être, quelques années après, le plus sanglant ennemi de Rome.

Les Italiens, ce peuple ingénieux, occupé d'intrigues et de plaisirs, ne prirent aucune part à ces troubles. Les Espagnols, tout vifs et tout spirituels qu'ils sont, ne s'en mêlèrent pas. Les Français, quoiqu'ils aient avec l'esprit de ces peuples un goût plus violent pour les nouveautés, furent long-temps sans prendre parti. Le théâtre de cette guerre d'esprit était chez les Allemands, chez les Suisses, qui n'étaient pas réputés alors les hommes les plus déliés, et qui passent pour circonspects. La cour de Léon X, savante et polie, ne s'était pas attendue que ceux qu'elle traitait de barbares pourraient, la Bible comme le fer à la main, lui ravir la moitié de l'Europe et ébranler l'autre.

La Suisse fut le premier pays, hors l'Allemagne, où s'étendit la nouvelle secte. Le curé de Zurich, *Zuigle,* alla plus loin encore que *Luther.* Il reçut des invectives, et l'affaire fut portée devant les magistrats. Le sénat de Zurich examina ce procès, où il s'agissait seulement de changer de religion, comme s'il s'était agi d'un héritage. On alla aux voix : la pluralité fut pour la réformation. Le peuple fut, au moment même, de la religion du sénat. Ainsi une bourgade suisse jugea ce

formidable Vatican. Heureux peuple! qui eut le bon esprit de s'en remettre à la décision de ses magistrats sur une question que ni lui, ni eux, ni Zuigle, ni le pape, ne pouvaient entendre. La religion de *Zuigle* s'appela depuis le *calvinisme*. *Calvin* lui donne son nom, comme *Améric Vespuce* donna le sien au Nouveau-Monde découvert par Colomb.

Les anabaptistes, Genève, Calvin, *Servet* et tant d'autres, créèrent de nouvelles sectes, qui formèrent une anarchie dans le mouvement des esprits; et c'est sans doute la véritable cause qui maintint le pouvoir papal sur le midi de l'Europe. L'anarchie, dangereuse en politique, est nécessaire en religion; deux sectes rivales ne peuvent pas subsister sans troubles, et deux cents sectes ne peuvent pas en causer. C'est pourquoi la tolérance absolue, la destruction de toute juridiction ecclésiastique, de toute influence du clergé sur les actes de l'état civil, nous ont procuré la tranquillité depuis la promulgation de la Charte.... Mais n'anticipons pas: la cognée est au pied de l'arbre.

Ce que n'avaient pu ni le denier de saint Pierre, ni les réserves, ni les provisions, ni les annates, ni les collectes et les ventes des indulgences, ni cinq cents années d'exactions toujours combattues par les lois des parlemens et les murmures des peuples, l'amour l'exécuta. Henri VIII, roi d'Angleterre, celui qui avait écrit contre Luther, homme fougueux, voluptueux et opiniâtre, eut parmi beaucoup de maîtresses Anne de Boulen, fille d'un gentilhomme son sujet. Cette fille eut l'adresse de ne se pas abandonner entièrement, et d'irriter la passion du roi, qui résolut d'en faire sa

femme, quoiqu'il fût marié depuis dix-huit avec *Catherine* d'Espagne, tante de *Charles-Quint*, de laquelle il avait trois enfans. Comment faire un divorce? comment casser un mariage avec une femme à laquelle il ne pouvait reprocher ni stérilité, ni mauvaise conduite, ni même cette humeur qui accompagne si souvent la vertu des femmes?

Le pape n'ose casser ce mariage, parce que l'armée de *Charles-Quint*, qui venait de saccager Rome, occupait encore l'Italie, et la reine d'Angleterre était tante de *Charles-Quint*. Le pape, qui se trouvait ainsi entre *l'enclume* et *le marteau*, négocia, temporisa, promit, se rétracta, espérant que l'amour de Henri VIII durerait moins qu'une négociation papale. Il se trompa. Le monarque anglais, qui était malheureusement théologien, fit servir la théologie à son amour, en se faisant déclarer par son clergé chef suprême de l'Église anglaise. Les peuples applaudirent; et ceux qui prétendaient que dans un grand royaume on ne pouvait rompre avec le pape sans danger virent que d'un seul coup on pouvait renverser ce colosse, dont la tête était d'or et dont les pieds étaient d'argile.

Les fraudes et les débauches scandaleuses des moines furent rendues publiques. On brûla dans le marché de Londres plusieurs statues de bois que des moines faisaient mouvoir par des ressorts. Tous les couvens furent supprimés.

Le chancelier Morus et l'évêque Fischer, qui refusèrent de prêter le serment de suprématie, eurent la tête tranchée.

La cour de Rome conspire en secret contre la reine

Anne de Boulen; le roi la fait exécuter, pour épouser *Jeanne Seymour,* sa fille d'honneur, dont il était devenu amoureux.

Devenu veuf au bout d'un an, il épousa *Anne de Clèves*, et divorça six mois après.

Il épousa Catherine Howard, et lui fit trancher la tête.

Il épousa enfin Catherine Parr, qui fut sur le point de perdre la vie, non pour des galanteries, mais parce qu'elle était quelquefois d'un autre avis que le roi sur des questions de théologie.

A la mort de Charles-Quint, quatre grandes puissances balançaient les forces de l'Europe chrétienne : l'Espagne, par les richesses du Nouveau-Monde; la France, par elle-même; l'Allemagne, par la conduite de ses princes, qui se réunissaient lorsqu'il s'agissait de la défense commune; l'Angleterre, par l'habileté seule de sa reine Élisabeth. Ce gouvernement anglais est un monument bien remarquable. Quel fanal posé tout exprès pour éclairer l'Europe!

Ceux qui veulent des portraits faits par les contemporains aiment la flatterie ou la haine; quant à ceux qui n'y regardent pas de si près, les romans historiques sont là pour les satisfaire.

« En comparant *Philippe II* à *Tibère,* ceux qui fai-
« saient ce rapprochement n'avaient vu ni l'un ni l'au-
« tre. D'ailleurs quand Tibère commandait les légions et
« les faisait combattre, il était à leur tête; et Philippe
« était dans une chapelle, entre deux récollets, pen-
« dant que le prince de Savoie et ce comte d'Egmont
« qu'il fit périr depuis sur l'échafaud lui gagnaient la

« bataille de Saint-Quentin. *Tibère* n'était ni supersti-
« tieux ni hypocrite, et Philippe avait toujours un cru-
« cifix en main quand il ordonnait des meurtres. Les
« débauches du Romain et les voluptés de l'Espagnol
« ne se ressemblent pas. La dissimulation même qui les
« caractérise l'un et l'autre semble différente : celle de
« *Tibère* paraît plus fourbe, celle de *Philippe* plus
« taciturne; il faut distinguer entre parler pour trom-
« per et se taire pour être impénétrable. Tous deux
« paraissent avoir eu une cruauté tranquille et réfléchie;
« mais combien de princes et d'hommes publics ont
« mérité le même reproche. »

Ce monstre parlait et affectait de la piété, et en épousant publiquement *Marie de Portugal*, il épousait secrètement dona *Isabella Osorio*.

Il tue son fils et empoisonne sa troisième épouse, *Isabelle de France*. Il force le prince *Ascoli* d'épouser une femme enceinte de ses œuvres, et fait assassiner *Eserrédo*.

Ce fut sous le masque infâme de la religion que Philippe II trama une conspiration dans le Bearn pour en enlever Jeanne de Navarre, mère de notre *Henri IV*, la mettre comme hérétique entre les mains de l'inquisition, la faire brûler, et se saisir du Bearn en vertu de la condamnation que ce tribunal d'assassins aurait prononcée.

Il fait vœu devant un crucifix d'exterminer tous les protestans de son royaume, et il accomplit son vœu. L'inquisition le seconda bien. On brûla à petit feu, dans Valladolid, tous ceux qui en étaient soupçonnés, et Philippe, des fenêtres de son palais, contemplait

leur supplice et entendait leurs cris. Il apprit que dans une vallée du Piémont et dans la Calabre il y avait quelques hérétiques ; il mande au gouverneur de Milan d'y envoyer des troupes, et lui écrit ces deux mots : « *Tous au gibet.* » Et les peuples supportent de pareils monstres, les laissent mourir dans leur lit, et leur rendent même des honneurs après leúr mort.

La mort funeste du roi de France, *Henri II*, tué dans un tournois par *Montgomeri*, fut le signal de trente ans de guerre civile. Un roi enfant, gouverné par des étrangers, des princes du sang et de grands-officiers de la couronne, commencèrent la subversion de la France. Quelles furent les causes de tant de malheurs? La religion, l'ambition, le défaut de bonnes lois, un mauvais gouvernement. *Henri II*, par ses rigueurs contre les sectaires, et surtout par la condamnation du conseiller *Dubourg*, exécuté après la mort du Roi par l'ordre des *Guise*, fit beaucoup plus de calvinistes en France qu'il n'y en avait en Suisse et à Genève. Si les calvinistes eussent paru en France dans un temps comme celui de Louis XII , où l'on faisait la guerre à la cour de Rome, la cour de France aurait pu les favoriser ; mais ils venaient précisément dans le temps que *Henri II* avait besoin du pape *Paul IV* pour disputer Naples et la Sicile à l'Espagne, et lorsque ces deux puissances s'unissaient avec le Turc contre la maison d'Autriche. On crut donc devoir sacrifier les ennemis de l'Église aux intérêts de l'Église. Le clergé, puissant à la cour, craignant pour ses biens temporels et pour son autorité, les poursuivit ; la politique, l'intérêt, le zèle, concoururent à les exterminer.

La conspiration d'Amboise, tramée par le prince Louis de Condé contre *François de Guise* et *le cardinal de Lorraine*, princes étrangers, qui tenaient le Roi en tutelle, est la première qu'on connaisse en France. Il y eut dans cette conspiration une audace qui tenait de celle de *Catilina*; mais l'indiscrétion du chef nommé *du Barry de la Renaudie* fit découvrir la conjuration. Plusieurs des conjurés moururent les armes à la main. Ceux qui furent pris périrent dans les supplices, et pendant un mois entier on ne vit dans Amboise que des échafauds sanglans et des potences.

La conspiration découverte et punie ne servit qu'à augmenter le pouvoir de ceux qu'on avait voulu détruire. *François de Guise* obtint la puissance des anciens maires du palais.

Le prince *Louis de Condé*, qui eut l'imprudence de venir en courtisan à la cour, lorsqu'il aurait dû être en soldat à la tête de son parti, allait finir par la main du bourreau, lorsque tout à coup la mort de *François II* vint le délivrer. Le royaume, épuisé, en proie aux factions, reste à Charles IX, enfant de dix ans, sous la tutelle de *Catherine de Médicis* sa mère. Catherine se trouva placée entre les catholiques et les protestans, les *Condé* et les *Guise*. La division était dans la cour, dans Paris et dans les provinces. Catherine ne régnait pas: elle négociait. Sa maxime favorite, qu'elle avait extraite de *Machiavel*, son compatriote, et qui était de tout diviser, afin d'être maîtresse, augmente le trouble et les malheurs de la France. Son premier acte fut d'indiquer le colloque de Poissy entre les

catholiques et les protestans, faute capitale, qui mettait l'ancienne religion en compromis, et donnait un grand crédit aux calvinistes, puisqu'elle leur permettait de disputer librement contre ceux qui se croyaient faits pour les juger. Le résultat de ce colloque fut un édit qui permit aux protestans d'avoir des prêches hors des villes, ce qui ne fit qu'augmenter l'alimen et la fureur des guerres civiles : car peu de temps après, le duc de Guise, passant à *Vassy*, sur les confins de la Champagne, trouva des calvinistes qui, jouissant du privilége de l'édit, chantaient paisiblement leurs pseaumes dans une grange. Ses valets insultèrent ces malheureux, en tuèrent soixante, blessèrent et dispersèrent le reste. Alors les protestans se soulevèrent dans tout le royaume. Ce ne fut de tous côtés que massacres et pillages.

Le duc François de *Guise* bat *les protestans* devant Dreux ; mais en faisant le siége d'Orléans, qui tenait pour les calvinistes, ce grand homme, un des plus beaux caractères des temps modernes, fut assassiné par *Poltrot de Méré*, fanatique qui se crut un Aod envoyé de Dieu pour tuer un Philistin.

Charles IX tint son lit de justice à Rouen : il n'avait alors que treize ans. Ce fut à cette cérémonie que le cardinal évêque de Beauvais, qui s'était marié, y assista avec ses habits pontificaux. Sa femme s'asseyait chez le roi et chez la reine régente, en qualité de femme d'un pair du royaume ; on la nommait indifféremment madame la comtesse *de Beauvais* et madame la *cardinale*. Il n'était pas le seul cardinal ni le seul évêque qui fût marié : l'historien *Brantôme* en rapporte

d'autres exemples. Ce n'est donc pas de nos jours seulement que les princes de l'Eglise ont eu une tendance pour le mariage. Je prie mes lecteurs de remarquer que la révolution que nous avons vue n'a eu besoin de rien inventer, qu'elle a trouvé des précédens dans notre propre histoire, en reculant de deux siècles.

Une bataille indécise entre les catholiques et les protestans eut lieu à Saint-Denis; le vieux connétable de *Montmorency* y fut blessé à mort, à l'âge de quatre-vingt-ans. C'est ce courtisan fanatique et général malheureux qui, récitant ses patenôtres, et sans les interrompre, disait : Qu'on donne la question à celui-ci, qu'on pende celui-là.

L'amiral Coligny, un des chefs de la Ligue protestante, fait venir dix mille Allemands, sans avoir de quoi les payer. On vit alors ce que peut le fanatisme fortifié de l'esprit de parti. L'armée protestante se cotisa pour soudoyer l'armée palatine. Tout le royaume est ravagé. Ce n'est pas une guerre dans laquelle une puissance assemble ses forces contre une autre : ce sont autant de guerres qu'il y a de villes ; ce sont les citoyens, les parens acharnés, partout les uns contre les autres; le catholique, le protestant, l'indifférent, le prêtre, le bourgeois, n'est pas en sûreté dans son lit; on abandonne la culture des terres, ou on les laboure le sabre à la main.

Le duc d'Anjou, depuis, *Henri III*, à la tête de l'armée royale qu'il commandait de nom, c'était le maréchal de Tavannes qui la commandait en effet, gagne la bataille de Jarnac contre les protestans. Ce fut à cette bataille que le capitaine des gardes Montesquiou as-

sassina le prince *de Condé*. Coligny rassemble les débris de son armée, et rend la victoire des royalistes inutile. *Jeanne d'Albret* présente son fils Henri IV à l'armée protestante, et le fait reconnaître chef du parti, de sorte que les meilleurs de nos rois, Louis XII et Henri IV, furent rebelles avant de régner. Cependant il faut mettre quelque différence dans cette confusion de causes qui armaient si souvent les sujets contre leur prince. Louis XII ne fit la guerre à son roi que par ambition personnelle; au lieu que Henri IV, souverain de la Navarre, royaume indépendant, défendait les lois de la nation et les droits des citoyens. Les moyens qu'il employait pouvaient être illégitimes; mais c'était en faveur d'une cause juste qu'il les employait. Ni les catholiques ni les protestans n'avaient certainement le droit de faire une guerre civile; mais les protestans ne la firent jamais que pour soutenir la liberté de conscience, ce droit légitime de tous les hommes, et les catholiques ne la faisaient au contraire que pour soutenir une intolérance tyrannique.

L'amiral Coligny, servant de père à Henri IV, soutint seul le poids de cette malheureuse cause, manquant d'argent, et cependant ayant des troupes, trouvant l'art d'obtenir des secours allemands sans pouvoir les acheter, vaincu encore à la journée de Moncontour par l'armée du duc d'Anjou, et réparant toujours les ruines de son parti.

Une espèce de trève sembla faire respirer la France; mais cette trève ne fut que la préparation de la Saint-Barthélemy, journée qui fut préparée et méditée pendant deux ans.

Catherine de Médicis, et deux Italiens, qui devinrent cardinaux, *Birague* et *Retz*, conduisirent cette horrible trame. Charles IX, d'un tempérament atroce et sanguinaire, se laissa conduire, et entra franchement dans le complot; il le laissa même entrevoir un jour en chassant dans un clapier : *Faites-les moi tous sortir*, dit-il, *afin que j'aie le plaisir de les tuer tous*.

Tout le monde connaît les détails de cette horrible journée. *Mézerai*, plus véridique et meilleur Français que le jésuite *Daniel*, rapporte des détails qui font frémir; mais ce qu'on ne saurait trop écrire et trop répéter, c'est la conduite des commandans des provinces qui refusèrent d'exécuter les ordres de la cour : un *Saint-Herem* en Auvergne, un *La Guiche* à Mâcon, et le vicomte *d'Orte* à Baïonne. Ils écrivirent à Charles IX *qu'ils périraient pour son service, mais qu'ils n'assassineraient personne pour lui obéir*. Le comble de l'horreur fut d'ajouter les formes qu'on appelle de la justice à cette action impie. On fit le procès à Coligny après sa mort, et deux gentilhommes de ses amis furent traînés à la Grève, sur la claie, avec l'effigie de ce grand homme. Soixante mille protestans avaient été égorgés en pleine paix; il en restait deux millions pour faire la guerre.

La reine d'Angleterre *Élisabeth* régnait alors. Nous la verrons bientôt secourir *Henri IV* et le protestantisme en France. Sa sœur *Marie* avait rétabli l'Église romaine en Angleterre, après la mort de Henri VIII leur père. *Élisabeth* rétablit la religion anglicane telle qu'elle est aujourd'hui, et qui donne

au souverain anglais la suprématie, les décimes et les annates.

Sous le règne d'Élisabeth, personne ne fût persécuté pour être catholique; mais ceux qui voulurent troubler l'État par principe de conscience en furent sévèrement punis. Les *Guises*, qui se servaient du prétexte de la religion pour fonder leur puissance en France, ne manquèrent pas d'employer les mêmes armes contre *Élisabeth*, pour mettre *Marie Stuart*, reine d'Écosse, leur nièce, sur le trône d'Angleterre. Ils envoyèrent des troupes et de l'argent en Écosse, et *Marie Stuart*, épouse de François II, roi de France, avait pris le titre de reine d'Angleterre, comme descendante de Henri VII.

Examinons un peu le caractère de cette *Marie Stuart*, dont la vertu et les malheurs ont fait verser tant de larmes sur les théâtres allemands, et récemment sur notre scène française. Toutes les rivalités qui entre deux femmes peuvent exalter la haine et la passion existaient entre *Élisabeth* et *Marie :* rivalité de nation, de couronne, de religion, celle de l'esprit, celle de la beauté. *Marie*, bien moins puissante, moins maîtresse chez elle, moins ferme et moins politique, n'avait de supériorité sur *Élisabeth* que celle des agrémens personnels, qui contribuèrent même à son malheur. *Marie* encourageait la faction catholique en Angleterre, et *Élisabeth* animait avec plus de succès la faction protestante en Écosse.

Marie, veuve d'un roi de France, épouse le comte *d'Arlay*, son parent, catholique comme elle.

Marie pousse trop avant ses liaisons avec un musicien italien nommé *Rizzio*.

La cour de Rome, qui ne néglige pas les petits moyens, fit une pension à ce *Rizzio*, lorsqu'elle sut qu'il avait les bonnes grâces de la reine.

D'Arlay, qui n'avait que le nom de roi, méprisé de sa femme, aigri et jaloux, entre dans la chambre de la reine, où elle soupait avec *Rizzio* et une de ses favorites. On renverse la table, on tue Rizzio aux yeux de la reine, qui se met en vain au-devant de lui. Elle était enceinte de cinq mois de Jacques VI, qui fut roi d'Écosse et d'Angleterre.

Marie fait assassiner son mari par un comte de *Bothuel*, avec lequel elle avait pris des engagemens; elle l'épouse publiquement, quoiqu'il eût les mains teintes du sang de son premier mari, et quoique ce *Bothuel* fût marié avec une autre femme, qu'il força de l'accuser *d'adultère* avec la reine, pour obtenir son divorce.

Marie fut obligée de céder le trône à son fils; et, après avoir guerroyé en Écosse, elle se réfugia, battue, en Angleterre, dans les mains de sa rivale, qui lui fit trancher la tête vingt ans après.

Je ne veux point justifier cet assassinat juridique; mais on avouera du moins que nos romantiques tragiques ont de belles grâces d'état à leur service. Avant d'avoir lu l'histoire, j'avais pleuré la *vertueuse Marie Stuart*.

Le roi *Charles IX*, qui, d'une des fenêtres du Louvre, avait tiré des coups de carabine sur les malheureux protestans, qui, pour échapper aux massacres, se

sauvaient à la nage, fut bientôt atteint d'une maladie pendant laquelle son sang passait par ses pores. On crut voir dans cette maladie jusque alors inconnue une punition divine.

Le *duc d'Anjou*, son frère, qui régnait en Pologne, dès qu'il apprit la mort de Charles, s'enfuit de Varsovie, et se hâta de venir en France se mettre en possession du périlleux héritage d'un royaume déchiré par des factions fatales à ses souverains, et inondé du sang de ses habitans.

Henri IV, qui n'était alors que roi de Navarre, se met à la tête des protestans, et donne une nouvelle vie à ce parti. D'un autre côté, le jeune duc *de Guise* commençait à frapper les yeux de tout le monde par ses grandes et dangereuses qualités; il avait un génie encore plus entreprenant que son père; il semblait d'ailleurs avoir une heureuse occasion d'atteindre à ce faîte de grandeur dont son père lui avait frayé le chemin.

Le *duc d'Anjou*, alors *Henri III*, le dernier rejeton de la branche de Valois, était regardé comme incapable d'avoir des enfans, à cause de ses goûts, de sa débauche et de ses infirmités. *Henri de Navarre* était légitime héritier de la couronne, comme représentant cette branche de Bourbon si long-temps délaissée par les Valois. *Guise* essaya de se l'assurer à lui-même, et de l'enlever à la maison de *Saint-Louis*, comme *Hugues Capet* leur auteur l'avait usurpée sur la maison de *Charlemagne*. Jamais si hardi projet ne parut si bien et si heureusement concerté. *Henri de Navarre* et *toute la maison de Bourbon* étaient protestans. *Guise* commença à se concilier la bienveillance de la

nation en affectant un grand zèle pour la religion catholique. Sa libéralité lui gagna le peuple; il avait le clergé à sa dévotion, des amis dans le parlement, des espions à la cour, des serviteurs dans tout le royaume. Sa première démarche politique fut une association sous le nom de *Sainte-Ligue*. Le pape *Sixte-Quint* donna sa bénédiction à la Ligue. *Philippe II*, roi d'Espagne, l'encouragea et la secourut de toutes ses forces. Ainsi *Henri III*, quoique ennemi des protestans, fut trahi lui-même par des catholiques, et soumis aux volontés de *Guise*, qui était plus roi que lui.

La seule ressource pour se tirer de cet embarras était peut-être de se joindre avec Henri de Navarre, dont la fidélité, le courage et l'esprit infatigable étaient l'unique barrière qu'on pouvait opposer à l'ambition des Guise. Le roi, dominé par Guise, dont il se défiait, mais qu'il n'osait offenser, intimidé par le pape, trahi par son conseil et par sa mauvaise politique, prit un parti tout opposé. Il se mit lui-même à la tête de la Sainte-Ligue. Dans l'espérance de s'en rendre maître, il s'unit avec Guise, son sujet rebelle, contre son successeur et son beau-frère, que la nature et la bonne politique lui désignaient pour son allié.

Henri de Navarre commandait alors en Gascogne une petite armée, tandis qu'un grand corps de troupes accourait à son secours de la part des princes protestans de l'Allemagne.

Le roi s'imagina qu'il pourrait à la fois réduire le Navarrois et se débarrasser de Guise. Dans ce dessein, il envoya le Lorrain contre les Allemands.

Il fit marcher en même temps Joyeuse son favori

contre le Navarrois, avec la fleur de la noblesse française et avec la plus puissante armée qu'on eût vue depuis François 1er. Il échoua dans tous ses desseins. Henri de Navarre défit entièrement à Coutras cette armés si redoutable, et Guise battit les Allemands.

Le roi, sollicité de toutes parts, sortit enfin, mais trop tard, de sa profonde léthargie. Il essaya d'abattre la Ligue; il osa défendre à *Guise* l'entrée de Paris. Mais il éprouva à ses dépens ce que c'est que de commander sans pouvoir. *Guise*, au mépris de ses ordres, vint à Paris; les bourgeois prirent les armes, les gardes du roi furent arrêtés, et lui-même fut emprisonné dans son palais.

Rarement les hommes sont assez bons ou assez méchans. Si Guise avait entrepris dans ce jour sur la liberté ou la vie du Roi, il aurait été le maître de la France; mais il le laissa échapper après l'avoir assiégé, et en fit ainsi trop ou trop peu.

Henri III s'enfuit à Blois. *Guise* osa venir l'y braver en présence des états généraux. *Henri* le fait assassiner, ainsi que le *cardinal de Lorraine* son frère. Le sang des *Guises* fortifia la Ligue, comme la mort de Coligny avait fortifié les protestans.

Paris ferme ses portes au roi. Le duc *de Mayenne*, frère cadet du feu duc *de Guise*, et qui avait toutes ses grandes qualités, se met à la tête de la Ligue. La Sorbonne déclare *Henri de Valois* déchu de son droit à la couronne, et ses sujets dispensés du serment de fidélité.

Les bourgeois de Paris créent des magistrats qu'on nomme les *Seize*; les prêtres les secondent et prêchent

l'assasinat du roi. On n'entendait partout que les noms dangereux de *Jéhu* et de *Judith*, et tous ces assassinats consacrés par la Sainte-Ecriture. Le roi implore le secours du *Navarrois*, qu'il avait autrefois refusé. Les deux rois marchent sur Paris avec une puissante armée. La Ligue était ruinée, lorsqu'un moine, nommé *Jacques Clément*, se rend à Saint-Cloud, approche du roi et l'assassine. La branche de Valois s'éteignit en lui. *Henri de Navarre* fut alors roi de France par le droit de sa naissance. Une partie de l'armée le reconnut; l'autre l'abandonna et se joignit à la Ligue.

Lorsqu'on lit l'histoire de Henri IV dans le jésuite *Daniel*, celui que M. Lacretelle jeune a choisi pour son modèle, on est tout étonné de ne pas trouver un grand homme. On n'y voit rien de son caractère, très-peu de ces belles réponses, qui sont l'image de son âme, rien de cet admirable discours qu'il tint à l'assemblée des notables à Rouen, aucun détail de tout le bien qu'il fit à la patrie.

Laissons ce *Daniel* dans la poussière dont il ne devrait jamais sortir, et traçons pour notre usage particulier un abrégé de la vie de ce grand et bon prince. Hélas! elle fut trop courte!

Il est dès son enfance nourri dans les troubles et dans les malheurs. Il se trouve à quatorze ans à la bataille de Moncontour. Appelé à Paris, il n'épouse la sœur de *Charles IX* que pour voir ses amis assassinés autour de lui, pour courir lui-même risque de sa vie, et pour rester trois ans prisonnier d'Etat. Il ne sort de sa prison que pour essuyer toutes les fatigues et toutes les fortunes de la guerre; manquant souvent du néces-

saire, n'ayant jamais de repos, s'exposant comme le plus hardi soldat, faisant des actions qui ne paraissent pas croyables, et qui ne le deviennent que parce qu'il les a répétées, comme lorsqu'à la prise de Cahors il fut sous les armes pendant cinq jours, combattant de rue en rue sans presque prendre de repos. La victoire de Coutras fut due principalement à son courage. Enfin il échappe miraculeusement à cinquante projets d'assassinat ou d'empoisonnement. Son humanité après la victoire devait lui gagner tous les cœurs.

Le meurtre de Henri III le fait roi de France ; mais la religion sert de prétexte à la moitié des chefs pour l'abandonner, et à la Ligue pour ne pas le reconnaître.

Le duc d'Epernon et quelques autres quittèrent l'armée, alléguant qu'ils étaient trop bons catholiques pour prendre les armes en faveur d'un roi qui n'allait point à la messe. Ils espéraient secrètement que le renversement du royaume leur donnerait occasion de se rendre souverains dans leur pays. Le meurtre de Clément est approuvé à Rome; on l'adore à Paris. La Sainte-Ligue reconnaît pour roi le cardinal de Bourbon, vieux prêtre, oncle de Henri IV.

Le duc *de Mayenne* s'empare de l'autorité royale; la Ligue est soutenue par le *pape*, et par *Philippe II* roi d'Espagne.

Henri IV n'avait pour lui que la justice de sa cause, son courage et quelques amis. Il n'y a point de provinces en France où il n'ait fait de grands exploits à la tête de quelques amis qui lui tenaient lieu d'armée.

Avec cinq mille hommes il bat, à la journée d'*Arques*, le duc *de Mayenne*, qui en avait vingt mille.

C'est de là qu'il écrivit au marquis de Crillon : « Pends-« toi, brave Crillon : nous avons combattu à Arques et « tu n'y étais pas. Adieu, mon ami; je vous aime à « tort et à travers. »

Un légat de Rome donne des lois à Paris; la Sorbonne ne cesse de déclarer que *Henri IV* n'est pas roi; la Ligue règne et bat monnaie; les religieux courent de Paris à Rome et en Espagne; *Philippe II* envoie une armée au secours de la Ligue, sous le commandement du *comte d'Egmont*, fils de ce héros batave à qui ce roi avait fait trancher la tête.

Henri rassemble environ dix mille hommes, bat *Mayenne*, les ligueurs et les Espagnols dans la plaine d'*Ivri*. Il se jette au milieu des lances ennemies et profère ces paroles qui retentiront dans tous les siècles : *Si vous perdez vos enseignes, ralliez-vous à mon panache blanc : vous le trouverez toujours au chemin de l'honneur et de la gloire*. Sauvez les Français, s'écrie-t-il quand les vainqueurs s'acharnaient sur les vaincus.

Il ne perd pas un moment pour profiter de la victoire. Son armée le suit avec alégresse. Il n'avait pas quinze mille hommes, et il assiége Paris, qui avait alors deux cent vingt mille habitans. Il pouvait le prendre par famine, et par pitié il laisse ses soldats nourrir les assiégés. Un jour que, pour faire un exemple, on allait pendre deux paysans qui avaient violé les lois du siége en conduisant deux charretées de pain à une poterne, Henri les rencontra en allant visiter ses quartiers. Ils se jetèrent à ses genoux. Allez en paix, leur dit le roi en leur donnant l'argent qu'il avait sur lui. Le *Béar-*

nais est pauvre ; s'il avait davantage, il vous le donnerait. Qui peut lire de pareils traits sans verser quelques larmes d'admiration et de tendresse !

Pendant qu'il pressait Paris, les moines armés faisaient des processions, le mousquet et le crucifix à la main et la cuirasse sur le dos ; le parlement, les cours supérieurs, faisaient serment sur l'Evangile, en présence du légat et de l'ambassadeur d'Espagne, de ne le point recevoir. Mais enfin les vivres manquaient; la famine fait sentir ses plus cruelles nécessités. Par les conseils du légat, on fait du pain avec les ossemens des cimetières. Une mère dévore son enfant, tandis que les couvens régorgeaient de provisions...! Pauvre peuple !

Philippe II envoie une seconde armée, sous le commandement du duc *de Parme*, au secours de la Ligue. *Henri* court l'arrêter et la fait rentrer en Flandre.

A peine s'est-il débarrassé de cet ennemi, que le pape *Grégoire XIV* envoie une armée contre lui, que les *jésuites* allèrent grossir à Verdun de tous leurs novices. Cette armée papale laissa en France les traces de la plus horrible dissolution, et des exemples d'une débauche inconnue au delà de ses Alpes. Les habitans des campagnes brûlaient les chèvres qui avaient approché de ces soldats.

Le parlement, les moines, la Sorbonne, attaquent la loi salique, et prodiguent à *Philippe II* le titre de protecteur du royaume. Les prêtres prêchent publiquement que l'Eglise seule peut donner des couronnes. D'ailleurs l'armée papale était en France ; elle constatait le droit à main armée (1).

---

(1) C'est dans un pays plein de pareils souvenirs que le grand-

« Henri est un lépreux, disaient les jésuites; il ne « doit pas régner : un bourreau seul doit lui répondre. »

Les troubles du royaume ne permettaient pas à *Henri* d'imiter *Henri VIII* et sa fille *Elisabeth*. Il fallut qu'il changeât de religion, et il en coûte toujours à un brave homme. Son fidèle *Rosny*, calviniste opiniâtre, lui disait : « *Il est nécessaire que vous soyez papiste, et que je demeure réformé.* » C'était tout ce que craignaient a *Ligue* et l'*Espagne*. Les noms d'hérétique et de relaps étaient leurs principales armes, que sa conversion rendait impuissante.

Il se fait catholique, et prend d'assaut la ville de Dreux, la veille de son abjuration.

Paris n'avait vu ni reconnu de roi depuis quinze ans. Deux hommes ménagèrent seuls cette révolution: le maréchal de *Brissac*, et un échevin de Paris, nommé *Langlois*. Tout fut si bien conduit par ces deux hommes, que le légat, les commandans espagnols, et les *Seize*, ne purent empêcher *Henri* de faire son entrée dans sa capitale. Il renvoya tous les étrangers qu'il aurait pu retenir prisonniers; il pardonna à tous les ligueurs. *Henri*, voyant passer les ambassadeurs de *Philippe II*, d'une fenêtre, leur dit : *Messieurs*, *mes complimens à votre maître; mais n'y revenez plus.*

Un arrêt du parlement força les prêtres à prier Dieu pour le roi.

Il surmonte toutes les difficultés, et montre à la

---

aûmônier de France, l'archevêque de Rouen, vient publier ce qu'il appelle une pastorale, et que j'appelle, moi, de l'inquisition toute pure.

France l'administration de *Charles-le-Sage*, la valeur de *François* 1er et la bonté de *Louis* XII.

Les Espagnols surprennent Amiens. *Henri* va lui-même au parlement, et leur dit: « *Si on me donne de l'argent et une armée, je donnerai gaîment ma vie pour vous sauver et pour relever la patrie.* »

Les parlemens et les communautés refusent, et *Gabrielle*, sa maîtresse, lui prête de l'argent pour hasarder ce sang.

Enfin, il fait la paix avec l'Espagne, par le traité de Vervins, le seul traité avantageux pour la France depuis *Philippe Auguste*.

Le royaume se rétablit; la justice est réformée; les deux religions vivent en paix; des monumens s'élèvent de toutes parts; *Henri* devient l'arbitre de l'Europe, qui le reconnut pour le plus grand homme de son temps. Ses amours mêmes, qu'on lui a reprochées si amèrement, ne l'empêchèrent pas de bien gouverner; et, jusqu'à ses faiblesses, tout contribuait à le rendre le meilleur des hommes.

Si on lisait les lignes que je viens de tracer devant un étranger de bon sens, qui n'eût jamais entendu parler de Henri IV auparavant, et qu'on finît par lui dire : « C'est là ce même homme qui a été assassiné au milieu de son peuple, et qui l'a été plusieurs fois. », il ne pourrait le croire. C'est cependant la vérité.

Le moine Ravaillac tua Henri IV le 14 mai 1610, à quatre heures du soir, rue de *la Ferronnerie*. Henri IV est sur le Pont-Neuf, et les jésuites n'en parlent plus.

Je termine cet aperçu à la mort du bon roi. Tous les monumens qui datent de cet époque me fourni-

ront assez d'occasions pour mettre sous les yeux de mes lecteurs la fatale influence de la cour de Rome sur les affaires de la France, depuis l'assassinat de Henri IV jusqu'au mandement de l'archevêque de Toulouse, c'est-à-dire jusqu'en 1825. D'ailleurs, si j'allais plus avant, j'en dirais trop. Attendons le morceau d'ensemble pour juger la pièce.

Je n'ai pas cru devoir énumérer les vexations individuelles que l'homme subissait sous cet infâme système : elles reparaissent sous toutes les formes; toutes les places civiles et militaires sont réservées pour la noblesse, et le malheureux qui balaie les rues de Paris n'obtient cette faveur qu'avec un certificat de curé; c'est un autre certificat de *civisme*.

Jeunes gens,

J'ai vu finir l'ancien régime, d'ignoble et malheureuse mémoire, sous l'empire duquel vos pères n'étaient que des serfs, des vilains.

J'ai vu, à l'aurore de la révolution, un grand peuple se lever en masse, et demander, avec un enthousiasme sublime, la cessation de quinze siècles de servage.

J'ai vu les hommes de 93, et je déclare, devant *Dieu,* que c'était Coblentz, et les Jésuites, qui, ne pouvant vaincre la liberté, la salissaient.

J'ai vu la France, ou plutôt Napoléon, rappeler les ennemis de toute liberté, de toute égalité.

J'ai vu le comte d'Artois à *Livri;* en 1814, j'ai eu l'honneur d'entendre ses paroles: il ne parla, ce jour-

là, ni de droit d'aînesse, ni de primogéniture, ni de moines, ni de jésuites. *Il était superbe.*

On ne m'a pas trompé, parce qu'il n'est pas facile de me tromper en matière de liberté et d'égalité politique; j'étudie depuis trente ans, sur son propre *cadavre,* la faction qui en ce moment trompe le trône et pourit le peuple. Mais on a trompé la plus grande, la plus vive, la plus sensible et la plus généreuse nation de l'univers.

Le titre d'aristocrate, que tant de gens recherchent bêtement, fut un titre qui excita la colère du peuple, non de la populace, mais de l'élite de la nation française. Depuis le 14 juillet 1789 (j'avais huit ans) jusqu'en 1800, époque du consulat, on traquait les aristocrates comme des bêtes fauves. Toute la France en délire criait: *A la lanterne* les aristocrates! Un perroquet, qui avait retenu ce mot, faisait trembler, en 1799, les aristocrates de Bordeaux, rue du Chapeau-Rouge.

Croyez-m'en sur parole, jeunes gens, l'aristocratie n'est bonne qu'à la Chambre des pairs: là, c'est une nécessité, une magistrature; partout ailleurs, c'est de la sottise, un non-sens, et un mauvais métier lorsqu'on veut dormir tranquille.

P. S. Il en est de l'esprit comme du coton. Lorsqu'on le file trop fin, il cesse d'être utile. Cette réflexion m'est venue ce matin en lisant l'article de M. Fiévée sur les rêveries de M. Dunoyer. Quoi! Montesquieu, Voltaire, J.-J. Rousseau et Raynal n'ont rien dit de bon; ils n'ont pas compris la grande destinée de l'homme et de l'ordre social: c'est M. Dunoyer seul qui sera désormais le guide du genre humain, et c'est M. Fiévée qui prône les doctrines *carrées* du Censeur! Où en sommes-nous donc, grand Dieu!

La France n'a pas besoin d'écrivains *creux*, d'écrivains qui vantent alternativement le marquis *de Carrabas* et le radicalisme le plus pur. Donnez-nous de bonnes lois; offrez l'exemple des *bonnes mœurs.* Quant à vos lourdes utopies, je vous les pardonne: le peuple ne les comprend pas, heureusement.

Le gouvernement féodal que je viens d'attaquer vaudrait mille fois mieux pour l'espèce humaine que l'accomplissement de vos folies. Le gouvernement féodal humilie l'espèce, mais il la conserve, tandis que vos principes et vos exemples la dissolvent.

POSTFACE.

Lorsque MM. les Académiciens font des livres, je parle de ceux qui en font, ils mendient les éloges des journalistes, comme les voix pour la candidature. J'en connais même qui font *les enfans* et qui les *baptisent.* La vraie critique littéraire n'existe plus. Je toucherai cette corde un peu plus tard.

En attendant, j'invite nos aristarques à ne pas se gêner avec moi! Tapez fort; prouvez que je ne suis qu'un sot, et que j'en ai *menti*.

Habillez *un buisson*, il ressemblera à un *baron*, disent les paysans du Périgord : *Billas boueissou*, *semblo borou.* Chez ces bonnes gens un sot n'est qu'un sot; à Paris, c'est un académicien (1). J'offrirai bientôt au public une collection d'*animaux* qui, pour être *communs*, n'en sont pas moins curieux. Subir

(1) Ces paysans ne sont pas si bêtes qu'ils en ont l'air. Celui à qui je dois le jour fit, sous le voile de l'anonyme, une certaine chanson sur les bailliages, qui ne manquait

l'aristocratie de la sottise jusque dans la république des lettres, c'est le dernier degré de l'abaissement humain.

---

ni de sel ni d'à-propos. Les vieillards de la langue *de hoc* se la rappellent encore.

Je lui en ai vu faire une autre, en 1790, qui ferait honneur à l'académicien Montmorenci. Elle commence ainsi :

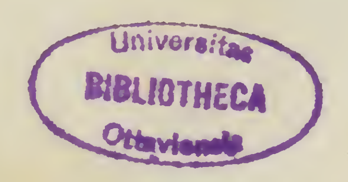
Dijo mè Jean soquo queis qun véto.

Et on y trouve ce couplet, qui malheureusement n'a pas vieilli :

Notrè boun Dieu dim sous commondomen
Défent de désiras quo de lo paubro gens,
Soun eigleizo se leissavo endurmir
Sur lous darniers d'aus cieux par notreis ennemis,
En disent sottoment: « Las diemas justoment. »

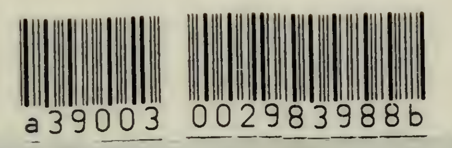
Ce Jean Fournier, qui était mon père, ressemblait plus à un meunier qu'au pape Jean Fournier son grand-oncle ; mais que de sens et d'esprit sous cette grossière enveloppe. Je n'ai rien appris depuis trente ans : il m'avait tout dit.

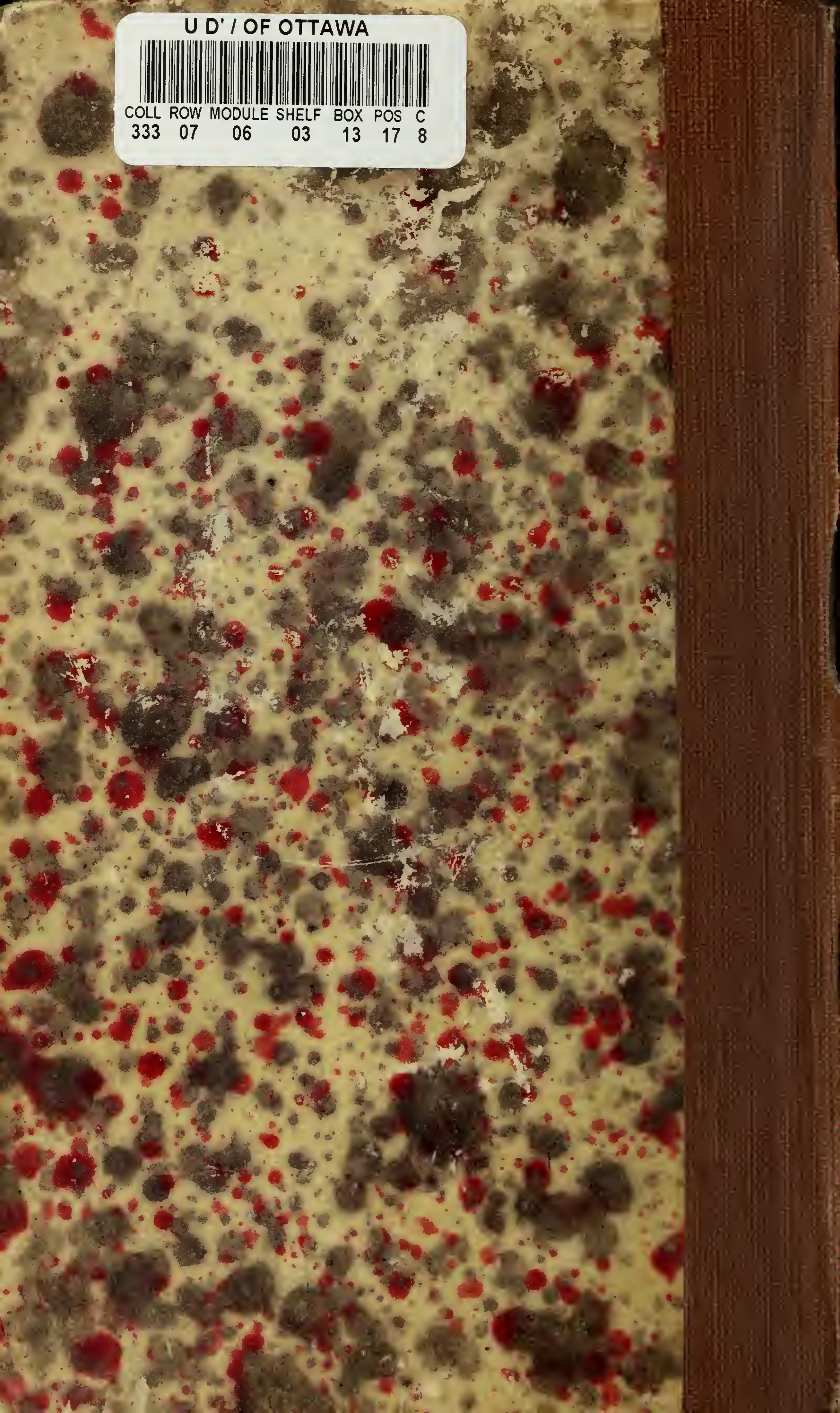
TABLE DES MATIÈRES.



ERRATA.

Page	ligne	
29	17	Canaera, *lisez* Canacra.
43	5	Landes, *lisez* Andes.
45	1re	ipsius, conscientia pondus est, quæ sublata, *lisez* ipsius conscientiæ pondus est, qua sublata.
50	22	Au lieu d'un point à la fin de la ligne, il ne faut qu'une virgule.
64	20	et d'esprit d'éloquence, *lisez* d'esprit et d'éloquence.
77	7	dimunerare, *lisez* dinumerare.
82	28	optimi, *lisez* optimis.
90	21	rénumérateur, *lisez* rémunérateur.
112	8	imperavit, *lisez* imperavi.
150	11	Mihi jam regia Roma, *lisez* Mihi jam non regia Roma.
159	1	Louis XIV, *lisez* Louis XV.
179	14	Que fit, *lisez* Quo fit.
182	21	*Lisez* dedit hoc Providentia hominibus, ut honesta magis juvarent.
185	14	est, *lisez* et.
187	3	*Lisez* in apricum proferet ætas.
196	6	des l'hypocondrie, *lisez* de l'hypocondrie.
200	2	Non si, *lisez* Non sic.
203	22	A tuer les fils, *lisez* Contre les fils.
205	1	qui secondant, *lisez* qui secondent.
210	4	capta, *lisez* captat.
230	27	*Lisez* s'empêcher de soupirer lorsque la mort ferme ses portes.
316	27	an-, *lisez* angles.


a39003 002983988b


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 07 06 03 13 17 8